



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







B-1  
Tom-3  
p. 2421

20263

ŒUVRES

DE

MADAME

DE GOUGE.

Anna-Olympic

## Œ U V R E S

D E

107

MADAME DE GOUGES,

D É D I É E S

A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

*Premier Prince du Sang, Lieutenant-Général des Armées du Roi, & des Armées Navales de Sa Majesté, Chevalier de ses Ordres, Gouverneur & Lieutenant-Général de la Province du Dauphiné, Colonel-Général des Hussards.*

---

 T O M E P R E M I E R .
 

---



A P A R I S,



Chez { L'AUTEUR, rue & Place du Théâtre  
Français.  
CAILLEAU, Imprimeur - Libraire,  
rue Gallande, N<sup>o</sup>. 64.

---

 M. DCC. LXXXVIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*





A SON ALTESSE  
SÉRÉNISSIME  
MONSEIGNEUR

LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH-  
D'ORLÉANS, Duc d'Orléans,  
&c., premier Prince du Sang, Lieu-  
tenant-Général des Armées du Roi  
& des Armées Navales de Sa Ma-  
jesté, Chevalier de ses Ordres, Gou-  
verneur & Lieutenant-Général de la  
Province du Dauphiné, Colonel-  
Général des Hussards.



MONSEIGNEUR,

Permettez-moi de décorer de votre  
nom le premier Volume de mes Œuvres.

vj

*A peine entrée dans la carrière Dramatique, j'ai eu le bonheur de voir adopter, par la Comédie Française, mon premier Essai. C'est ce qui m'encourage à vous offrir le fruit de toutes mes occupations actuelles. Je n'ai point l'avantage, Monseigneur, de joindre à mon imagination l'élégance du style, ni l'éloquence qui convient pour louer un grand Prince. Connoissant la protection que vous accordez aux Arts & aux Talens, & votre indulgence, toujours proportionnée à la portée de l'Écrivain, j'ai pensé que la foiblesse de mon sexe étoit, auprès de vous, la plus forte recommandation pour mes Ouvrages. Oui, Monseigneur, je crois me couvrir de gloire, en vous*

offrant le tribut de mes veilles. Votre humanité vous rend de plus en plus cher à la Nation. Vous n'aimez point la flatterie , & j'en suis ennemie ; mais l'ingratitude avec laquelle vous avez secouru & sauvé un malheureux du danger le plus évident , après l'avoir couru vous-même , m'a touchée vivement , & m'a fait répandre des larmes , comme à ceux qui ont été , comme moi , pénétrés de cet acte d'héroïsme qui vous donne , à juste titre , le caractère du véritable homme.

Les établissemens que vous faites élever de toutes parts , l'émulation & les encouragemens que vous donnez aux Gens de Lettres , me sont un sûr

viiij

*garant que vous ne rejetterez point mon  
hommage.*

J'ai l'honneur d'être , avec le plus  
profond respect,

**MONSEIGNEUR ;**

Votre très-humble & très-  
obéissante servante  
**DE GOUGES.**

L'HOMME  
GÉNÉREUX,  
DRAME  
EN CINQ ACTES  
ET EN PROSE.

PAR MADAME DE GOUGE,  
*Auteur du mariage de Cherubin.*



A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, rue de Condé, N<sup>o</sup>. 5.  
KNAPEL & Fils, Imprimeurs-Libraires, rue  
S. André des Arts, au bas du Pont S. Michel.

---

M. DCC. LXXXVI.

*Avec Approbation & Permission.*



---

# P R É F A C E .

JE prie mon lecteur de me pardonner, si j'a encore la témérité de lui présenter une Préface de ma façon ; mais enfin le sort en est jetté. Il est dans ma destinée de faire des Comédies remplies de défauts & de mauvaises Préfaces qui nuisent aux médiocres succès qu'elles peuvent obtenir à la lecture. Les hommes en général ne sont-ils pas aveugles sur leur compte ? Les uns, trop prévenus en leur faveur, les autres en portant un jugement trop severe sur leurs défauts & sans pouvoir s'abuser, ne cèdent-ils pas presque toujours au penchant qui les entraîne ? On m'observera sans doute que quand on se connoît si bien, il faut aussi savoir se corriger, & renoncer à l'art d'écrire, lorsqu'on n'est doué que d'une imagination naturelle, qui ne peut plaire aux prétendus connoisseurs, aux pédans & aux plagiaires. Je dirai à cette espece d'hommes que tout est sorti du sein de l'ignorance, & que le seul génie de la nature a porté les arts & les talens au point où ils sont parvenus. Les monumens que nous ont laissé les Anciens, en sont une preuve incontestable. Est-il donc étonnant que les Modernes en étudiant ces premiers modeles, aient produit



des ouvrages où le génie naturel est secondé par toutes les ressources de l'art ? Cela doit-il diminuer la reconnoissance & la vénération que nous devons à ces premiers Ecrivains qui nous ont tracé par des sentiers raboteux la grande & vaste carrière que nous parcourons ? Partant du même point d'où ils sont partis, je m'arrête dans un de ces sentiers, où sans doute ma place est fixée ; & je me garderai bien de faire de nouvelles observations, de crainte d'être entraînée dans des réflexions philosophiques, d'où mes foibles moyens ne me permettroient pas de me tirer avec gloire. Ce seroit donner nouvelle matière à quelques-uns de nos pédans & puristes de me traiter avec une rigueur barbare, qui décourage les talens naissans, & qui fait trembler une femme. Il est cependant des sages, des hommes justes & éclairés faits pour connoître le mérite qu'il y a de produire même un foible ouvrage, & dont la censure modérée est plus propre à instruire qu'à effrayer. Voilà les hommes équitables dont le jugement ne se dément jamais ; ils m'en ont donné les preuves les plus sensibles ( 1 ). C'est à

---

( 1 ) Voyez les petites Affiches du 12 janvier par M. l'Abbé Aubert ; le Mercure du samedi 4 mars ; le Courier Lyrique du 15 février ; le Journal de Nanci du même mois.

eux que j'en appelle, à qui je demande une indulgence que je suis sûre d'obtenir, lorsqu'ils seront persuadés que j'ai reçu une éducation comme on l'auroit donnée du tems du grand Bayard; & le hafard me place privée de lumieres dans le siecle le plus éclairé. Je fais donc peu de choses; je n'ai que quelques notions qui ne se font pas confondues dans ma mémoire, & un grand usage de la scène, sans connoître nos Auteurs. M. de Belloy nous dit que Gaston étoit né Général, comme Homere étoit né Poëte. Certainement je n'ai pas l'orgueil de me placer au rang de ces deux grands hommes; mais, d'après la lecture de mes foibles productions, je laisse aux vrais connoisseurs à juger si en effet j'ai reçu de la nature le germe inné du talent dramatique, qui, developpé & secondé par l'instruction, m'auroit pu faire distinguer dans cette carrière. Il m'est donc permis, d'après l'aveu que je fais, de tirer vanité de mon ignorance, & de défier même ceu qui voudront me critiquer, malgré la supériorité qu'ils pourroient avoir sur moi par leurs connoissances générales, dont souvent ils font un très-mauvais usage.

Tous ceux qui connoissent mes foibles talens, me persuadent qu'un homme de lettres consommé dans l'art d'écrire tireroit un parti très-avantageux de mes productions. Je ne

demanderois pas mieux que de rencontrer cet homme qui ne dédaigneroit pas de s'associer à mon travail ; mais cet homme , dis-je , il le faudroit de bonne foi ; il faudroit qu'il ne cherchât point à usurper mes sujets , & que satisfait de partager la gloire & le profit , il prît seulement la peine d'en épurer le style. Je crois , sans m'abuser sur mon compte , que le plus grand reproche que l'on peut me faire , est de ne savoir pas l'art d'écrire avec élégance qu'on exige aujourd'hui. Elevée dans un pays où l'on parle fort mal sa langue , & ne l'ayant jamais apprise par principes , il est étonnant que ma diction ne soit pas encore plus défectueuse. Si je croyois cependant qu'en adoptant la maniere des autres , je pusse gêner le naturel qui m'inspire des sujets neufs , je renoncerois à ce qui pourroit m'être le plus indispensable. Peut-être me pardonnera-t-on , en faveur de la nouveauté , ces fautes de style , ces phrases plus sensibles qu'élégantes , & enfin tout ce qui respire la vérité.

On m'a reproché trop de précipitation dans ma piece de Chérubin. Je représenterai modestement que tous ceux qui commencent sont toujours pressés & emportés par une ardeur qui ne peut se dompter qu'à force de travail. Je commence moi-même à éprouver ce ralentissement d'une imagination jadis trop prompte , & à de-

venir plus difficile sur le choix de mes sujets , & sur la maniere de les traiter. Lorsque j'ai fait mention dans la Préface du mariage de Chérubin de mon extrême facilité, je n'ai prétendu qu'excuser les fautes qui accompagnent presque toujours un premier essai. Je ne promets pas même de me corriger parfaitement, & l'on n'exigera point sans doute de moi des chefs-d'œuvres,

La Piece que je présente aujourd'hui au Public est sans doute plus réfléchie ; à la vérité j'y ai mis plus de 24 heures. J'aurai l'orgueil de dire encore que des connoisseurs parmi des gens de lettres m'ont vivement sollicitée de la présenter aux François, en lui pronostiquant un sort des plus heureux. O bonheur, ne seras-tu donc jamais fait pour moi, & irai-je encore détruire, en me livrant à un fol espoir, le calme & la paix dont je jouis avec la Comédie Française ! Elle voulut bien accueillir mon premier Ouvrage. Un second rompit les liens qu'elle avoit contractés avec moi. Un paisible raccommodement a remis les choses dans leur premier état, & je craindrois trop la rechûte d'une troisième lecture. Ce n'est point un refus que je redoute ; sans doute j'en éprouverai plus d'un ; mais ce sont les entraves, les désagrémens, l'incertitude d'être reçue, l'attente cruelle d'être jouée, & la trop juste frayeur d'écheoir à la représentation. L'on me dira que si tous les Auteurs en agissoient de même, il n'y

auroit plus de nouveautés sur nos théâtres ; mais comme il y en a de plus patients & de plus courageux que moi, mes prétentions ne diminueront point les chûtes & les rares succès sur la scène dramatique, où nos bons Auteurs n'ont presque rien laissé à désirer, & où l'on maltraite quelquefois injustement ceux qui font de nouveaux efforts. Qu'on m'imprime..... qu'on m'imprime donc ! ..... Voilà du moins le plaisir qu'on ne m'ôtera pas. Et le Censeur, dira-t-on, & la critique des Journalistes, & le petit manège des Libraires.... Tout cela est peu de chose, si un ouvrage de théâtre mérite quelques suffrages, à la lecture. Hé, comptez-vous pour rien nos théâtres de Provinces ? plusieurs de nos meilleures pièces n'y ont-elles pas d'abord été jouées ? C'est encore un espoir qui me reste, & si le bonheur vouloit un jour me sourire, ne verrois-je pas prospérer *mon homme généreux* au Théâtre François ou au Théâtre Italien ?

En attendant de voir réaliser cet agréable songe, je dois indiquer aux directeurs qui feront jouer cette pièce les coupures nécessaires. Je crains que Madame de Valmont ne s'arrête trop long-tems sur une matière qui n'intéresse qu'elle, & qu'on trouvera peut-être nuisible à l'action. On pourroit aussi ôter ce que dit Laurette, ainsi que la Fontaine, & dépouiller l'Ouvrage de tout ce qui n'a pas rapport à l'intrigue de la pièce. Ce

sont encore de nouvelles difficultés qu'on va m'objecter. Pourquoi, dira-t-on, insérer des motifs étrangers au sujet ?

Autre observation de ma part qui peut donner un plus vif intérêt à ce Drame. Je puis assurer que la plupart des caractères que j'ai tracés, existent dans la société actuelle, comme Madame de Valmont, le cruel la Fontaine, le Marquis de Flaucourt. Quant à la sage Marianne, au généreux Comte de S. Clair & au brave la Fleur, on les pourra peut-être supposer tirés de mon imagination ; car en effet il est bien rare de trouver dans la société des âmes si pures ; mais une mère pourra mener sa fille à cette Pièce, les jeunes gens pourront y recevoir des préceptes qui les rapprocheront de cet amour filial, qui est si rare aujourd'hui.

Les Mémoires & les Lettres que je fais imprimer en même tems, m'ont donné l'idée de ce Drame. Ces Mémoires, dis-je, prouvent les malheurs de Madame de Valmont, l'injustice & la cruauté d'une famille riche & distinguée, à qui elle est liée par le sang, & qui n'a jamais rien fait pour elle. Voilà le moyen de la rendre intéressante dans ma Pièce, & c'est à juste titre que je lui fais dire ce qui est relatif à elle-même ; sans doute elle ne touchera pas moins les personnes peu instruites de ces faits, & encore plus celles qui connoissent ses malheurs & son sort. Voilà ce dont je devois prévenir les lecteurs.

\*

## P R E F A C E.

Pour Mons la Fleur qu'on me permette de lui donner une petite place dans cette Préface, persuadée que le Public en général applaudira à l'enthousiasme que m'inspire un de nos plus célèbres Acteurs à qui je dois la création de ce caractère. Tous ceux qui ont lu mon Ouvrage, en ont été surpris, & n'ont pu concevoir qu'il se fût présenté à l'imagination d'une femme. Je conviens que je n'en aurois pas eu l'idée, si je ne l'avois dessiné d'après l'Acteur étonnant qui m'en a fourni le modèle.

C'est au moment de perdre cet homme unique, qui ne nous laisse aucun espoir d'être remplacé, que je voudrois que le Public, qui admire tous les jours ses talens, se réunît pour le retenir, malgré lui, encore quelques années sur la Scène. Cette perte irréparableva augmenter les regrets des connoisseurs, en diminuant le nombre de quelques talens précieux qui nous restent. Je ne connois ce grand Comédien que par l'impression qu'il m'a faite dans les différens rôles que je lui ai vu remplir avec tant de succès. Mon suffrage est donc désintéressé, n'ayant pas même l'espoir de le voir dans une de mes Pièces. Pourroit-on le méconnoître au portrait que j'en fais ? Mais pour ma propre satisfaction, je me plais à retracer ici ces formes variées sous lesquelles son talent se produit & semble se multiplier tous les jours. Voyez-le lorsqu'il s'agit de peindre les effets de l'ivresse,

genre bien commun ; mais bien difficile à rendre de sang-froid. Cet Acteur ne varie-t-il pas ce même genre , en conservant la tenue des caracteres , & en répondant parfaitement à l'intention de l'Auteur ? par exemple , dans le *Mercure Galant* , dans le *Roi de Cocagne* & dans les vacances, n'offret-il pas des nuances & des couleurs différentes ? Pourra-t-on jamais oublier ce qu'il étoit dans le *Bourgeois Gentilhomme* , dans *Turcaret* , dans *Figaro* & dans le *Legs* ? Dans chaque rôle ce n'est plus le même homme. Observez-le ensuite dans la grande livrée , que d'esprit , de finesse & de vérité !

Brusque & sensible dans le *Bourru bienfaisant* , bon serviteur dans le *Philosophe sans le savoir* , & unique *Michau* dans la partie de *Chasse d'Henri IV*. Je ne puis voir cet homme sans un nouvel intérêt ; & lorsque je me représente que dans peu de mois nous en ferons privés , l'admiration qui me transporte pour le vrai talent me fait verser des larmes sur sa retraite qu'on devoit encore éloigner.

Ah ! si je pouvois espérer que pour égayer ses momens , il voulût s'occuper du vertueux *la Fleur* , en jouant cette Piece avec ses amis , avec quel transport j'irois dans sa solitude pourjouir doublement du doux plaisir de le voir dans un genre où son talent naturel , aidé par la magie de l'art , l'a rendu inimitable.



---

## A C T E U R S.

Le Comte de SAINT-CLAIR.

MARIANNE.

Le jeune MONTALAIS , *frère de Marianne,*  
& *Secrétaire du Comte.*

Le vieux MONTALAIS , *père de Marianne.*

Madame de VALMONT , *jeune veuve , grande*  
*amie du Comte , & protectrice de Marianne.*

LA FONTAINE , *vil agent du Marquis de*  
*Flaucourt.*

LA FLEUR , *Sergent Recruteur.*

GERMEUIL , *valet du Comte.*

LAURETTE , *apprentie de Marianne.*

*La Scène se passe à Paris , chez le Comte & chez*  
*Marianne.*



# L'HOMME GÉNÉREUX

*D R A M E.*

---

---

ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente un cabinet richement décoré, orné de portraits & d'estampes.*

---

---

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE *seul, en robe de chambre galante, occupé à écrire.*

**L**E Marquis de Flaucourt est parti pour sa terre, sans me donner aucune satisfaction sur le compte de sa sœur... que pourrais-je lui dire ? je brûle cependant de la voir.

C'est chez elle que j'ai vu cette aimable personne. . . .  
Ah, Marianne, votre image me suit par-tout ! Quel est

A

donc le pouvoir invincible de la beauté ? Je bravois depuis long-tems ce sexe frivole ; j'avois fait vœu de ne pas me laisser subjugué par ses charmes. Faut-il qu'une seule entrevue me fasse oublier ainsi toutes mes résolutions ? Ah ! que la raison reprenne son empire , cherchons le bonheur dans les charmes de l'amitié ; occupons-nous du soin de rendre heureux tout ce qui nous environne . . . ; banissons le souvenir de l'adorable Marianne : mais puis-je effacer de mon esprit ses graces touchantes , ses traits enchanteurs , son maintien noble & simple ? Non , jamais je n'ai vu d'objet plus digne de plaire ; tout ce que l'on voit d'admirable & d'intéressant se trouve réuni dans elle . . . . Je crains que Madame de Valmont , cette jeune veuve , ne se soit aperçue de mon trouble. Vertueuse autant qu'aimable , instruite par le malheur dans le cours de sa première jeunesse , elle n'en est que plus sensible au sort des infortunés : devenue philosophe pour elle-même , & sans cesse occupée à soulager les maux d'autrui , *elle a renoncé au tourbillon du monde* ; pour se livrer aux charmes de la littérature ; & badinant avec grace sur les erreurs de l'âge , elle se croit assez vieille , dit-elle , pour devenir Auteur ; elle protège Marianne , qui sans doute a mérité son estime. Cette jeune personne semble annoncer , par la simplicité de ses vêtemens , qu'elle est dans l'indigence : si je pouvois adoucir son sort . . . ! Mais je crains que mes intentions ne paroissent suspectes , je n'ose pas même faire des questions à Madame de Valmont . . . N'importe , dussai-je lui avouer l'impression que Marianne a produit sur moi , je veux connoître son état . . . . Je lui demande un rendez-vous par cette lettre ; faisons-la lui remettre dans le moment . . . . Germeuil , holà . . . ; il n'arrive pas . . . ; ce maraud se fait toujours attendre . . . Germeuil ! Germeuil !

## S C E N E I I.

## L E C O M T E , G E R M E U I L .

G E R M E U I L *accourant.*

**M** O N S I E U R , me voilà à vos ordres , M. le Marquis de Flaucourt vient de partir.

L E C O M T E .

Je l'ai vu de mon cabinet monter en voiture ; sans doute ce n'est pas pour long-tems : mais je suis bien surpris qu'habitant la même maison , il soit parti sans me rien dire. Germeuil, vas porter cette lettre à Madame de Valmont, & dis-lui que j'attends sa réponse.

G E R M E U I L .

J'y cours.

L E C O M T E .

Avant de partir, dis à mon Secrétaire que je veux lui parler.

G E R M E U I L .

Votre Secrétaire, Monsieur ! Ah, ma foi, il est déjà bien loin. Il fait que vous ne vous levez pas matin, & il est sans doute allé à ses petites affaires.

L E C O M T E .

Jusqu'à présent je n'ai pas à me plaindre de son zèle, de son assiduité : mais ce qui m'étonne de sa part, c'est de

A ij

le voir mal vêtu , malgré tous les avantages qu'il a chez moi. La Fontaine son protecteur , celui qui me l'a procuré, m'a assuré que c'étoit un orphelin , même sans connoissances ; je n'ai pas fait d'autres informations ; son air de candeur & d'honnêteté a toujours assez parlé en sa faveur pour m'inspirer la plus grande confiance en lui.

## G E R M E U I L.

Je n'ai rien à vous dire de ce jeune homme , je le crois , comme vous , un honnête garçon : mais , Monsieur , permettez-moi de vous observer . . . Comment avez-vous pu vous en rapporter à la bonne foi de celui qui vous l'a donné ? je le connois , c'est bien le plus grand fourbe..... !

## L E C O M T E.

Je ne le connoissois pas alors sous ce point de vûe , & n'ayant rien remarqué dans le jeune Montalais qui pût m'inspirer de la défiance , je n'ai dû former sur lui aucun soupçon défavantageux.

## G E R M E U I L.

Le Marquis de Flaucourt , frere de Madame de Valmont , suit en tout les conseils du perfide la Fontaine , en dépit de toute sa famille. Cet aventurier se dit descendant d'un Grand d'Espagne , tandis que des gens bien instruits savent qu'il est le fruit d'un commerce illégitime entre des personnes de basse extraction. Ne voilà-t-il pas , Monsieur , une belle origine , pour se dire l'ami du Marquis de Flaucourt ! Je ne critiquerois pas cependant sa naissance , parce que ce n'est pas à moi , simple valet , à dénigrer la généalogie de mes égaux : mais je ne mets point de ce nombre un

G E N E R E U X. 5

scélérat de cette espèce ; & dans le plus bas étage, l'homme peut se distinguer par ses sentimens.

LE COMTE.

Je suis de ton avis, Germeuil. Un serviteur qui pense comme toi, & raisonne avec autant de justesse, est toujours sûr d'être estimé de son maître : mais dis-moi, que penses-tu de mon Secrétaire ?

GERMEUIL.

Ma foi, Monsieur, à vous parler franchement, malgré la bonne idée que j'ai de ce jeune homme, je crains qu'il ne s'entende avec ce dangereux la Fontaine.

LE COMTE.

Je veux les examiner de plus près, & je te charge même d'épier leur conduite. Ne perds pas de tems, vas porter cette lettre, & à ton retour, je t'expliquerai mes intentions.

GERMEUIL.

Je pars.

*Il sort.*

---

S C E N E I I I.

LE COMTE *seul.*

**L**E Marquis de Flaucourt avoit ses raisons pour me cacher ce voyage ; il sent bien que je n'approuverai pas la conduite qu'il tient avec sa sœur : mais voici la Fon-

A iij

taine ; feignons & tâchons de lire dans cette ame ténébreuse.

## S C E N E I V.

LE COMTE, LA FONTAINE.

LA FONTAINE.

**V**OICI, M. le Comte, une lettre que le Marquis m'a chargé de vous remettre à son départ.

LE COMTE *prenant la lettre, & le regardant avec mépris, en la décachetant.*

Sans doute vous savez ce qu'elle contient, M. de la Fontaine ?

LA FONTAINE.

Je ne suis pas le Secrétaire du Marquis de Flaucourt, je suis son ami.

LE COMTE.

On ne cache rien à un ami aussi fidele : mais à propos de Secrétaire, j'en tiens un de vous en qui j'ai la plus grande confiance.

LA FONTAINE [*à part*].

Ce n'est pas là ce que je veux.

LE COMTE.

Je vous avoue que j'en fais le plus grand cas ; je vais

vous communiquer un plan qu'il a conçu , bien fait pour intéresser l'humanité.

[ à part ].

Il faut que j'amène de loin ce que je veux savoir de lui.

[ *Il entre dans une bibliothèque* ].

## S C E N E V.

LA FONTAINE *seul*.

**E**N plaçant Montalais chez le Comte de Saint-Clair mon seul but fut de l'éloigner de la maison de son père , parce qu'il étoit un obstacle aux vûes que j'ai sur sa sœur. . . Je le donnai pour un orphelin ; mes intérêts & les siens , quoique différens , exigent que nous entretenions le Comte dans cette erreur : mais , si la fortune venoit à le favoriser , il la répandroit sur sa famille ; alors je verrois tous mes projets détruits , & le fruit de mes travaux seroit perdu pour moi . . . . Non , je le forcerois plutôt à renoncer aux bienfaits du Comte , si Marianne ne repou-  
doit pas à mon attente. Le Marquis de Flaucourt en est fort épris ; si elle se conduit bien avec moi , je pourrois en faire une Marquise . . . . Ce jeune étourdi n'écoute que sa fougue , & suit aveuglement l'impulsion que je lui donne . . . . C'est par mes conseils qu'il est parti pour sa terre , où il restera quelques jours ; je suis maître chez lui , je profiterai de son absence & de son or , & à son retour il trouvera les choses assez bien disposées. Il ne me

A iv



reste plus qu'à imaginer un expédient pour me procurer un rendez-vous avec Marianne.

[ *Réfléchissant* ].

Dans l'appartement même du Marquis. Oui, ses yeux innocens seront éblouis par l'éclat du luxe; ses parens ne feront aucune difficulté de la laisser venir avec moi, j'ai gagné leur confiance . . . . Que m'importe le projet du Comte?

[ *Il va pour sortir* ].

## S C E N E V I.

LA FONTAINE, le jeune MONTALAIS.

Le jeune MONTALAIS.

**M**ONSIEUR! . . . . ô mon protecteur! je suis perdu, si vous m'abandonnez!

LA FONTAINE.

Qu'avez-vous donc, mon cher Montalais? vous paroissez bien agité.

Le jeune MONTALAIS.

Hélas! vous me voyez tout troublé; je suis au désespoir. Vous connoissez les malheurs de ma famille; je me trouvois trop heureux dans la place où je suis; mes honoraires suffisoient pour adoucir le sort auquel les auteurs de mes jours étoient réduits depuis long-tems; vous savez que ma pauvre sœur contribue avec moi, par le travail de

ses mains , à les mettre à l'abri des horreurs de l'indigence : mon malheureux pere s'étoit dépouillé de tout son bien en faveur de ses créanciers : mais , hélas ! le plus impitoyable de tous n'a jamais voulu consentir à aucun arrangement ; il a la barbarie , au bout de dix ans , de menacer ce respectable vieillard d'une horrible prison.

LA FONTAINE , *à part.*

Bon ! ceci servira bien mes projets.

[ *Haut* ].

Et comment nommez-vous ce créancier ?

Le jeune MONTALAIS.

Son nom est Durand Banquier.

LA FONTAINE.

C'en est assez.

Le jeune MONTALAIS.

Hélas ! j'étois tenté d'aller me jeter aux genoux de M. le Comte de Saint-Clair , & de lui avouer mes malheurs.

LA FONTAINE , *avec hypocrisie.*

Jeune homme , gardez-vous en bien ; vous vous perdriez dans l'esprit du Comte. C'est un homme qui , sous une apparence de bonté , cache une ame dure. Songez que je vous ai fait entrer chez lui comme orphelin ; s'il découvroit aujourd'hui que vous avez une famille , vous lui deviendriez suspect , & je serois compromis . . . .  
Le voici ; observez-vous.



## S C E N E V I I.

LA FONTAINE , le jeune MONTALAIS ,  
LE COMTE.

LE COMTE *dans le fond du théâtre tenant  
un papier.*

**L**ES voilà tous les deux. Fort bien ! [*s'avançant & parlant au jeune Montalais*]. Je viens de faire part à Monsieur de votre projet ; je le trouve assez bien conçu , & vous annoncez dans votre travail autant d'esprit que de vertu ; l'humanité s'y montre dans tout son jour. Si le Gouvernement & le Public ne peuvent adopter votre plan , du moins ils applaudiront au zèle patriotique qui vous anime.

Le jeune MONTALAIS *soupirant.*

Hélas ! un plus vif intérêt m'animoit quand je l'ai conçu ; il n'y a qu'un homme infortuné qui puisse peindre les dangers auxquels la misère expose.

LE COMTE *posant le papier sur un secrétaire.*

Vos parens ont dû éprouver bien des revers pour vous avoir laissé si jeune dans l'embarras. Vous paroissez bien élevé , & pour être né de gens pauvres , votre éducation n'a pas été négligée.

LA FONTAINE.

Je vous ai dit , M. le Comte , que c'étoit un orphelin ,

& que des personnes compatissantes avoient pris soin de son enfance.

## LE COMTE.

Heureux ceux qui ont si bien placé leurs bienfaits ! . . .  
Mais c'est à lui que je parle. Répondez-moi , Montalais ;  
je vous ai pris chez moi avec la plus grande confiance ;  
depuis deux mois que vous y êtes , je ne vous ai fait au-  
cune question : mais lorsque j'ai pourvu à vos besoins ,  
pourquoi paroissez-vous dans ce même état d'indigence ?  
vous me forcez à soupçonner votre conduite . . . . .  
vous vous troublez , avouez-moi tout , & votre juge sera  
votre ami.

## Le jeune MONTALAIS.

Ah ! M. le Comte , je serois indigne de vos bontés , si  
ma conduite étoit irrégulière. Vivre heureux auprès de  
vous sans connoître la vertu , ce seroit pour moi un effort  
impossible.

LE COMTE, *d part.*

Je ne puis m'en défendre ; sa candeur est naturelle.

## Le jeune MONTALAIS.

Mon bonheur seroit parfait , s'il n'étoit empoisonné par  
l'image de l'infortune de ceux qui me touchent de près.

LE COMTE *surpris.*

Vous m'avez dit que vous étiez sans parens ?

LA FONTAINE *avec ruse.*

Il veut parler de ses amis. Quelqu'un d'eux sans doute

dans ce moment est malheureux. Il a l'âme sensible , & ne pouvant porter remède à leurs maux . . . . .

Le jeune MONTALAIS *l'interrompant.*

Hélas ! vous dites ce que j'éprouve ; ce sont les peines des autres qui font le malheur de ma vie.

[ *En pleurant* ].

J'en ai l'âme déchirée.

### LE COMTE.

Il est beau d'avoir le cœur sensible : mais lorsqu'on ne peut soulager les maux d'autrui , il faut savoir mettre des bornes à sa sensibilité. Si ç'étoit pour un pere ou pour une mere , je ne pourrois blâmer votre affliction.

Le jeune MONTALAIS *attendri.*

Ah , Monsieur , si vous saviez . . . . .

LA FONTAINE *l'interrompant & bas.*

Que faites-vous , vous allez vous perdre ?

Le jeune MONTALAIS , *à part , en regardant la Fontaine.*

Quelle contrainte affreuse !

[ *Haut au Comte* ].

O le meilleur des hommes ! Monsieur , mon-protecteur ; que ne puis-je vous reveler tous mes chagrins ? Je me retire , & vous laisse avec mon premier bienfaiteur ; il connoît ma position , & mieux que moi il pourra vous instruire de ce qui m'afflige.

[ *Il sort , le Comte le regarde en aller* ].

## S C E N E V I I I .

## L A F O N T A I N E , L E C O M T E .

L A F O N T A I N E , *à part.*

**L** va sans doute me questionner au sujet de Montalais : supposons - lui des torts qui le perdent dans l'esprit du Comte.

L E C O M T E .

Il faut, Monsieur, vous expliquer plus clairement que vous ne l'avez fait jusqu'à présent. Je tiens de vous mon Secrétaire, & à vous parler sans feinte, j'ai de la confiance en lui ; elle seroit plus étendue encore, si vous n'en arrêtiez le cours ; en un mot, je vous suspecte en tout.

L A F O N T A I N E .

Je suis étonné, M. le Comte, que vous me teniez un tel langage, vous qui m'avez toujours honoré de votre estime.

L E C O M T E .

Je l'avoue, vous m'en aviez inspiré : mais tout ce qui se répand sur votre compte, me donne la plus grande défiance de votre caractère. On dit que vous avez perdu Madame de Valmont dans l'esprit de son frere ; que dans la famille du Marquis de Flaucourt vous avez noirci cette jeune veuve.

LA FONTAINE *avec audace.*

C'est Madame de Valmont qui m'impute toutes ces noirceurs. Si sa conduite eût été plus régulière, elle n'auroit pas donné prise sur sa réputation.

## LE COMTE.

Cette odieuse justification est digne de vous; mais celui qui ne se plaît qu'au mal, est incapable de rendre justice à qui elle est due.

LA FONTAINE *méchamment.*

Eh, quel tort lui fais-je! quels sont ses droits? Vous les connoissez, M. le Comte; ils sont bien peu de chose.

LE COMTE *avec émotion.*

C'est ce que vous dites qui a peu de valeur. Quels sont ses droits! en est-il de plus forts que ceux de la nature? Mais un méchant ne la sentit jamais.

## LA FONTAINE.

M. le Comte?

## LE COMTE.

M. la Fontaine?

## LA FONTAINE.

Je suis descendant d'un Grand d'Espagne.

## LE COMTE.

Pour descendre d'un Grand d'Espagne, vous avez l'âme bien petite.

LA FONTAINE, *à part.*

Payons d'effronterie.

[ *Haut* ].

M. le Marquis de Flaucourt me connoît sous un autre aspect.

## LE COMTE

Il vous connoîtra mieux par la suite, & si son ame n'est pas tout-à-fait corrompue par vos odieux principes, il faudra vous rendre un jour la justice que vous méritez : mais finissons cette altercation, & répondez-moi bref sur le compte de Montalais ; vous connoissez le sujet de sa douleur. Quel est-il ?

LA FONTAINE, *à part.*

Prévenons l'indiscrétion du jeune homme, & qu'elle tourne à son désavantage.

[ *Haut avec hypocrisie* ].

Eh bien, Monsieur, il est tems que je me fasse connoître. Vous ne m'avez jugé que sur de faux rapports ; je saurai vous forcer à mieux m'apprécier. Un excès d'humanité m'a fait garder le silence ; mais je suis compromis, il est inutile de vous cacher plus long-tems la conduite désordonnée de votre Secrétaire. Ce jeune Montalais, que j'avois cru si vertueux moi-même, n'est qu'un libertin, qui a fait connoissance avec des gens suspects dont il entretient la fille.

[ *à part* ].

Il faut tout hasarder pour seconder mes projets, & pour me mettre à couvert.



Que me dites-vous là ?

[ *avec bonhomie* ].

Mais vous me faites plaisir de ne me rien taire ; je veux ramener , si je puis , ce jeune homme à son devoir.

LA FONTAINE *surpris & à part.*

Poursuivons & portons le dernier coup.

[ *haut* ].

Il est incapable de changer ; vous voyez comme il est mis ; tous les bienfaits qu'il reçoit de vous , il les porte sans réserve à cette fille.

LE COMTE.

C'est donc une fille de mauvaise vie ?

LA FONTAINE.

Ce ne peut être autre chose.

LE COMTE.

Son nom ?

LA FONTAINE.

J'ai entendu dire qu'il la nommoit Marianne.

LE COMTE, *à part.*

Marianne !

LA FONTAINE.

Il la fait passer pour sa sœur ; son projet étoit même de vous dire qu'il avoit fait un mystère de sa famille ; il vouloit aussi m'engager à seconder ses vues , pour vous rendre la dupe de son hypocrisie. Vous avez de l'esprit ,

M.

M. le Comte ; réfléchissez sur ce qu'il y a d'embarras , & vous jugerez , Monsieur , si vous avez lieu de me suspecter.

LE COMTE, *révante & distrait.*

Marianne , dites-vous ?

LA FONTAINE *surpris.*

Est-ce que vous connoîtriez cette fille ?

LE COMTE.

Sans doute , je connois une personne qui porte ce même nom , & tout annonce sa vertu & sa candeur ; je l'assurerois aussi sage que belle. Cette Marianne n'est sûrement pas celle dont vous me parlez.

LA FONTAINE, *à part.*

Qu'ai-je dit ? Si c'étoit la sœur de Montalais . . . . .  
feignons & tâchons de le savoir.

[ *haut* ].

Où l'avez-vous connue , M. le Comte ? Je vous dirai bientôt . . . . .

LE COMTE.

C'est mon secret , & si c'est la même . . . . .

LA FONTAINE *empressé.*

Eh bien ?

LE COMTE *avec tendresse.*

Eh bien , je ferois le bonheur de Marianne & de Montalais.

LA FONTAINE.

Et vous pourriez songer à les unir ?

B

[ *à part* ].

Je ne crains pas celui-là : mais je tremble que tout ne se découvre.

[ *haut* ].

Voulez-vous, M. le Comte ; me charger d'examiner leur conduite, & je vous promets, avant la fin du jour, de vous instruire assez pour vous faire connoître si vous devez vous intéresser à eux.

LE COMTE.

Vous m'obligerez en m'apprenant s'ils sont dignes de mes bienfaits. Je veux voir cette fille & ses parens ; la misère quelquefois donne de fausses apparences.

LA FONTAINE *avec hypocrisie.*

Ah, Monsieur, ce que vous dites n'est que trop vrai.

LE COMTE.

Vous croiriez véritablement à la vertu ? votre air de compassion m'en imposeroit, si je vous connoissois moins.

LA FONTAINE *avec hypocrisie.*

M. le Comte, j'ose me flatter que vous me connoîtrez mieux à l'avenir. Celui qui ne craint rien laisse au tems le soin de justifier sa conduite.

LE COMTE.

Allez, je verrai si en effet on s'est mépris à votre égard ; je serai le premier à revenir d'une injuste prévention ; faites-moi un récit fidele de la position de ces gens-là.

LA FONTAINE.

Sur-tout, M. le Comte, que le jeune homme ignore notre projet ; car ce seroit lui rendre un fort mauvais ser-

vice, & si nous découvrons qu'il est dans l'erreur, nous tâcherons de l'en tirer, sans qu'il se doute de rien.

## L E C O M T E.

C'est agir prudemment, & j'approuve cette conduite.

LA FONTAINE, *à part.*

Les choses tournent au gré de mes desirs.

[ *haut* ].

Je vais, de ce pas, mettre tout en usage.

*Il sort.*

## S C E N E I X.

L E C O M T E *seul.*

**M**ADAME de Valmont n'auroit-elle pas conçu de lui une trop mauvaise opinion? Une femme sensible n'approfondit pas toujours les choses, & s'en rapporte quelquefois trop facilement aux premières impressions qu'on lui donne... Germeuil ne revient point . . . . qui peut le retenir? Lisons encore le plan de Montalais.

[ *Il s'assied, & parcourt l'écrit* ].

Cet article est bien conçu . . . . lisons encore . . . . voilà qui me paroît bien vu.



---



---

**S C E N E X.**
**LE COMTE, MADAME DE VALMONT.**

Madame de VALMONT *dans le fond du théâtre,  
en riant.*

**E**NFIN le voilà, j'ai parcouru assez d'appartemens pour le trouver.

**LE COMTE** *surpris.*

Comment, c'est vous ; Madame de Valmont !

Madame de VALMONT.

Oui, Monsieur le Comte ; c'est moi-même.

**LE COMTE.**

Aucun de mes gens n'a pu vous éviter la peine de venir me chercher dans le fond de mon cabinet ? . . . .  
vous me trouvez en robe de chambre . . . .

Madame de VALMONT.

Eh, oui, j'ai voulu vous surprendre ; vos domestiques vouloient bien m'empêcher d'entrer ; mais je suis comme les gens du Roi, j'entre par-tout.

**LE COMTE.**

On vous voit avec plus de plaisir que ces Messieurs ; mais je ne vous pardonne pas de venir me donner chez moi le rendez-vous que je vous demandois,

[ à part ].

Parlons-lui d'abord de son frere , pour l'entretenir ensuite sur le compte de Marianne.

Madame de VALMONT.

Je suis sortie de bonne-heure ce matin ; mais dites-moi de quoi il s'agit ; je viens d'apprendre que mon frere est parti pour sa terre.

LE COMTE , à part.

Il m'en a fait un mystere , & après son départ , j'ai reçu de lui un billet , dont les expressions sont aussi froides que vagues.

[ haut ].

Mais croyez-vous , Madame , que ce la Fontaine soit un homme aussi abominable qu'on vous l'a peint ?

Madame de VALMONT.

Ah ! je suis bien sûre qu'il est encore plus odieux que tout ce qu'on en peut dire. Mon frere est un ingrat , & je ne puis , malgré ses torts à mon égard , m'empêcher de l'aimer. Je vois avec douleur , ou plutôt je l'apprends , qu'il se conduit de la maniere la plus indécente avec sa famille , & notamment avec sa mere , qu'il a cependant le plus fort intérêt à ménager , sa plus grande fortune venant de son côté. Cette ame dévote pourroit fort bien se croire obligée en conscience de déshériter un fils qui semble prendre plaisir à se jouer de ses sages remontrances. Il n'y auroit qu'un seul moyen pour ramener mon frere à lui-même ; ce seroit de lui trouver une compagnie aimable qui sçût le fixer , une digne épouse qui le forçât à renoncer à son vil agent.

B iij

Je suis de votre avis.

Madame de VALMONT.

J'aime mon frere, quoiqu'un sort cruel, comme vous le savez, empoisonne en moi le charme de l'amour fraternel. Victime du préjugé, mon pere m'oublia au berceau, & le tems acheva d'affoiblir sa tendresse paternelle. Mon frere possède sa fortune, son nom; il ne me reste de ce grand homme, qui nous donna l'être à tous les deux, que l'élévation de son ame & quelques étincelles de son génie.

LE COMTE.

Vous êtes sa vivante image, vous avez son esprit, la noblesse de ses sentimens; mais il a terni sa gloire, en couvrant ses yeux du voile de l'erreur.

Madame de VALMONT.

C'est le voile du fanatisme. Son épouse a tout fait. Il oublia qu'il avoit été sensible, & qu'il avoit entraîné dans l'erreur ma malheureuse mere; il est mort sans se rappeler qu'il laissoit au monde une fille qui le chérissoit avec idolâtrie.

LE COMTE.

Votre frere doit réparer tous ses torts envers vous.

Madame de VALMONT.

Il parut avoir les sentimens d'un bon frere, avant qu'il fût son maître. Je reçus de lui la premiere & triste nouvelle de la perte de l'auteur de nos jours. « Ma sœur, m'écrivoit-il, la mort vient de nous enlever notre pere; » mais je lui survis pour réparer les torts qu'il eut trop

» long-temps à votre égard ; vous connoissez mes sentiments envers vous , ils ne changeront jamais ». Mais quelle fut ma surprise , quand j'appris qu'il étoit depuis quelque tems à Paris , & qu'il évitoit ma présence , d'après les conseils de ce monstre odieux ! Vous voulez que je doute encore de ses trames infidieuses ; je prétends le démasquer ; c'est un fourbe trop dangereux pour la société. Il sembloit que Moliere par son Tartuffe eût étouffé le germe de ces êtres pernicious que l'on voit encore naître parmi nous. Sans doute un si horrible caractère ne sortit pas de son génie créateur , il le trouva dans le monde ; & , si j'ose imiter ce grand homme , c'est que , comme lui , j'ai le même caractère à peindre.

## L E C O M T E.

Votre intention est admirable. Ce qui pourroit faire contraste avec cet homme horrible , c'est cette aimable fille que j'ai vue l'autre jour chez vous ; vous la nommez Marianne. Qui est-elle ? elle est bien intéressante.

Madame de VALMONT *gaiement.*

Comment donc , ma chere Marianne a fixé votre attention ? Ah ! je n'en suis pas surprise , elle est si jolie , si douce , si sage !

## L E C O M T E.

Que de vertus réunies !

Madame de VALMONT.

Oui sans doute , & ma Marianne en possède encore d'autres plus estimables. Elle vit au sein de l'indigence , & consacre le fruit de ses travaux à la subsistance de son pere & de sa mere.



L' H O M M E  
LE COMTE.

Voilà bien des rapports avec cette Marianne dont me parle la Fontaine.

Madame de VALMONT.

Que dites-vous ? Seroit-il possible qu'une fille aussi vertueuse connût cet homme vicieux ? Expliquez-vous de grace. Que vous en a-t-il dit ? Je crains bien que mon frere ne soit pour quelque chose dans tout ceci.

LE COMTE.

Peut-être n'est-ce pas la même personne ; car il m'a assuré que c'étoit une fille suspecte , & dont mon Secrétaire est fortement épris ; tout me porte à le croire : car ce jeune homme manque de tout , quand je le comble de bienfaits.

Madame de VALMONT.

Ah ! je respire ; je ne reconnois pas là Marianne.

LE COMTE.

J'en suis persuadé : mais croyez-vous qu'une fille , jeune , belle & pauvre ? . . .

Madame de VALMONT.

Oui , Monsieur , je vous entends. Eh ! voilà comme notre pauvre sexe est exposé. Les hommes ont tous les avantages ; on en a vu qui sortis de la plus basse origine , sont parvenus à la plus grande fortune , & quelquefois aux dignités : & les femmes , sans industrie , c'est-à-dire , si elles sont vertueuses , restent dans la misere. On nous a exclues de tout pouvoir , de tout savoir ; on ne s'est pas encore avisé de nous ôter celui d'écrire ; cela est fort heureux.

## L E C O M T E.

Non, & je ne crois pas que jamais on y pense.

Madame de V A L M O N T.

Que fait-on ? Nous devenons conséquentes dans ce siècle frivole, & la cabale de ce genre est formidable. Le petit nombre pourroit bien succomber.

## L E C O M T E.

De tous les temps, les femmes ont écrit, & nous en avons qui se sont immortalisées par les graces du stile & les charmes du sentiment qu'elles répandoient dans leurs Ouvrages.

Madame de V A L M O N T.

Mon cher Comte, vos mœurs & vos principes tiennent encore au bon temps passé ; je n'en vois gueres comme vous qui conservent ce véritable caractère Français. Aujourd'hui cette noble occupation est tournée en ridicule, & l'on va même jusqu'à nous refuser le mérite de créer nos foibles productions : mais il se fait tard, des affaires pressantes m'obligent à vous quitter.

## L E C O M T E.

Permettez-moi, Madame, auparavant, de vous demander quelques détails sur le sort de cette fille vertueuse.

[ *à part* ].

Si je pouvois charger Madame de Valmont d'une somme . . . . .

Madame de V A L M O N T.

Elle est retirée dans un fauxbourg avec son pere & sa mere ; une petite ouvriere va chercher & rapporte son ouvrage. Cette aimable fille est sans cesse occupée à des

travaux mercenaires ; sa conversation est bien la pure image de la candeur , de la sagesse & de la piété filiale , & je vous avoue que sa rare vertu m'édifie autant qu'elle m'enchanté. Cette fille respectable semble vouloir se dérober aux avantages qu'elle trouveroit dans le monde ; voilà tout ce que je fais de cet aimable enfant . . . Mais vous m'y faites penser ; je lui ai promis de l'aller voir ; comme j'ai affaire dans ce quartier là , j'y vais de ce pas.

LE COMTE *se regardant.*

Si j'étois en état de vous donner la main , je vous accompagnerois.

Madame de VALMONT.

Mais je le croirois sans peine ; je suis loin cependant de soupçonner votre façon de penser.

LE COMTE.

Je ne m'en défends pas. Cette adorable fille m'occupe sans cesse , & le tableau touchant que vous en faites achevé de m'intéresser à son sort : non que j'éprouve des desirs qui puissent allarmer sa vertu ; vous ne m'en croyez pas capable : mais si , sans être connu , je puis adoucir son infortune , c'est vous que je chargerai de mes bienfaits ; ce sont là mes vûes , & je n'en ai pas d'autres.

Madame de VALMONT.

Ah , j'en suis bien persuadée. Je vous reconnois à ces nobles procédés. Que nos gens de bien sont loin de cette générosité ! Encourager la vertu , c'est le soin le plus digne d'un honnête homme. Adieu , je vais m'acquitter du respectable devoir que vous m'imposez.

[ *Le Comte donne la main à Madame de Valmont , qui va pour sortir ; ils s'arrêtent en voyant entrer Germeuil.* ]

## S C E N E X I .

LE COMTE, Madame de VALMONT,  
GERMEUIL.

GERMEUIL, à Madame de Valmont.

MADAME, j'avois beau vous attendre, mais vos gens sont si polis . . . . .

[ Ici Germeuil donne à entendre qu'il s'est amusé à boire. ]

Qu'on ne trouve pas le tems long.

Madame de VALMONT.

Je fais bon gré à mes Gens, Germeuil, de vous avoir bien traité.

GERMEUIL.

Je vous en répons ; & c'est, Madame, avec plaisir que votre serviteur vous en fait ses remercimens.

Madame de VALMONT *allant pour sortir.*

Il est plaisant votre Germeuil, M. le Comte.

LE COMTE.

Oui, il feroit un assez bon Valet de Comédie de Province.

GERMEUIL.

Et de Paris'aussi, je m'en vante.

[ Madame de Valmont sort avec le Comte en riant. ]

---

 S C E N E X I I .

 GERMEUIL *seul.*

**M**
 OLS se moquent de moi : Qu'importe ? Faisons - les rire , & servons toujours fidelement mon Maître. Il faut convenir que la Femme-de-Chambre de Madame de Valmont est bien gentille : & , si ce n'eût été mon devoir , j'aurois encore attendu sa Maîtresse. Si nous pouvions nous arranger par un bon mariage . . . . Un bon mariage ! Y en a-t-il ? Depuis que les Maîtres font divorce , les Valets les imitent. Voilà ce que c'est que le mauvais exemple.

---

## S C E N E X I I I .

GERMEUIL, LE COMTE.

LE COMTE.

**Q**UE l'on prépare tout pour ma toilette ; il faut que je sorte tout de suite.

GERMEUIL.

Tout est prêt.

LE COMTE.

Je te suis.

*Germeuil sort.*

## S C È N E X I V.

LE COMTE *seul.*

**E**NFIN je respire. J'ai trouvé le moyen de secourir cette jeune personne. Je n'ai pas à rougir de mes sentimens ; ce n'est point l'amour qui me fait obéir à ses aveugles transports ; c'est la vertu qui me guide & m'éclaire ; c'est le plaisir de faire des heureux qui m'anime. Si Montalais me trompe , il est perdu dans mon esprit. Je ne saurois cependant rendre mon estime à son délateur , & pour jamais je fermerai ma porte à ces deux mauvais sujets. Si ce n'est pas cette Marianne , que m'importe l'autre ?

[ *Il réfléchit.* ]

Quel abus ! Je m'aveugle sur mon propre compte. Je suis amoureux & je veux être généreux. L'homme ne se connoîtra donc jamais lui-même : Toujours , malgré ses efforts , quelque indigne motif ternira la pureté de ses actions. Que n'ai - je connu l'infortune de cette Fille avant de la voir ! Ah , peut - être m'y serois - je moins intéressé : mais n'importe , je saurai étouffer mes sentimens ; je triompherai de ma passion , & ferai le bien sans flatter mon amour. Je ne chercherai pas même l'occasion de revoir cet adorable objet ; content de la savoir heureuse , je serai satisfait.

*Il sort.*

## S C E N E X V.

Le jeune MONTALAIS- *entrant par la coulisse opposée & regardant aller le Comte.*

**H**ÉLAS que faire ? Il sort. Le suivrai-je ? Je ne fais quel parti prendre. Monsieur la Fontaine se trompe , & le Comte de Saint-Clair est un parfait honnête homme. Je ne puis définir le pressentiment qui m'agite. Une terreur secrète s'empare de mon ame. M. le Comte pourroit-il m'en vouloir , si je lui avouois que j'ai un pere , une mere , une sœur respectable ? Pourroit-il me blâmer , quand il sauroit l'emploi que je fais de ses nobles bienfaits ? Allons , je vais . . . . Mais , non , je compromettrois M. de la Fontaine. Mon pere cependant est en danger. Que fais-je , malheureux ? Je forme mille résolutions , sans pouvoir me fixer sur aucune. Cependant , il faut prendre un parti , le tems me presse. Sauvons d'abord mon pere des poursuites de son créancier. Allons le cacher dans un lieu sûr , hors de Paris , s'il est nécessaire. Mais comment subvenir à cette nouvelle dépense ? Je suis absolument sans ressources.

[ *Il se regarde.* ]

Engager mes effets , m'engager moi-même : Voilà le seul parti qui me reste , & j'y vole.

*Fin du premier Acte.*

---



---

## A C T E I I.

*Le théâtre change & représente une chambre de pauvres gens; dans le fond on voit deux portes vitrées, une corde sur laquelle est étendu du linge, une table à repasser. Marianne, sur un côté du théâtre, avec un tambour sur ses genoux, raccommode de la dentelle; & le vieux Montalais de l'autre côté, assis auprès d'une petite table, le coude appuyé dessus, & lisant une brochure.*

---



---

### S C E N E P R E M I E R E.

Le vieux MONTALAIS, LAURETTE,  
MARIANNE.

LAURETTE *chantant.*

- N**ANETTE au bois, tout en sautant,  
 » Cueilloit & cassoit la noisette:  
 » Un gros loup vint.  
 » Un gros loup vint.....

Mon Dieu, je ne me souviens plus de la suite.



L'H O M M E  
M A R I A N N E.

» Elle fuit à l'instant.

LAURETTE.

Oh , qu'elle fit bien ! J'en aurois fait autant à sa place.

M A R I A N N E.

Qu'elle est folle ! Elle est heureuse.

Le vieux MONTALAIS.

Comment , tu as oublié la chanson , & le beau Berger  
qui vint ensuite la consoler ?

LAURETTE.

Ah , c'est vrai : voyez. J'avois oublié le meilleur.

Le vieux MONTALAIS.

Prends garde , Laurette ; & souviens-toi qu'un Berger  
est plus dangereux pour une jeune fille , qu'un loup : on  
a peur de l'un & l'on se fie à l'autre.

LAURETTE.

Je fais bien cela , vous me l'avez dit souvent.

Le vieux MONTALAIS.

On ne sauroit jamais trop le redire.

M A R I A N N E.

Et jamais on ne sauroit trop l'entendre : mais ne chantes  
pas si haut , tu fais que ma pauvre mere est incom-  
modée.

LAURETTE.

C'est qu'elle a du chagrin : je suis bien sûre que je l'é-  
gaierai.

l'égaierai. Vous êtes tristes depuis quelques jours , & je ne fais pas pourquoi.

Le vieux MONTALAIS *à part.*

Hélas , tout le monde seroit bientôt instruit de nos malheurs , si nous ne les déroptions à l'imprudence de son âge. Puis-je espérer que mon fils ait obtenu quelque délai de la part de ce cruel Durand ? O mes pauvres enfans , vous ne faites que prolonger mes peines , sans pouvoir me garantir du coup fatal dont je suis menacé.

M A R I A N N E.

Mon pere , vous m'affligez ; cessez de vous livrer au chagrin : attendons le retour de mon frere.

Le vieux MONTALAIS *à part.*

Ce n'est pas pour moi que je m'allarme. Tâchons de ne pas accroître sa douleur.

[ *Haut.* ]

J'espère qu'il nous apportera de bonnes nouvelles. . . .  
Chante, Laurette.

L A U R E T T E.

Oh , je n'en ai plus d'envie : mais je veux vous raconter ce que j'ai vu chez cette jolie Dame , qui porte mon nom , & que vous connoissez bien.

M A R I A N N E.

Ah , j'entends , c'est cette jeune femme , toujours tourmentée par des vapeurs , & qui demeure chez son pere , pour qui nous travaillons depuis peu.

L A U R E T T E.

Tout juste. Oh , qu'elle est gentille , & son pere bien

C

aimable ! Comme elle aime beaucoup les colifichets , il l'appelle chiffon , quoiqu'elle se nomme Laurette comme moi. Elle est enfant ; oh , mais bien enfant. Elle a une taille comme une miniature , de grands yeux noirs , & de beaux sourcils de même ; elle est bonne , elle a une petite voix douce. Je suis malade , dit-elle. Son pere lui disoit du tems que j'étois-là : eh , qu'as-tu , ma Laurette ? J'ai des grouils-là , répondoit-elle , en touchant sur son estomac.

[ *Quittant son ouvrage.* ]

Mais voudriez - vous bien , Mademoiselle Marianne , m'apprendre ce que cela veut dire , des grouils.

M A R I A N N E *à part.*

Malgré mes inquiétudes , je ne peux m'empêcher de rire de sa simplicité.

[ *Haut.* ]

Demande-le à mon pere , ma bonne amie.

L A U R E T T E.

Et vous , Monsieur Montalais , vous le savez sans doute.

Le vieux M O N T A L A I S.

Je ne connois pas la portée de ce mot. Actuellement la conversation est comme les modes : on a introduit des expressions qui ne sont pas dans le Dictionnaire.

L A U R E T T E.

Est-ce qu'on n'y mettra pas celui-ci ? Il me paroît bien joli. Des grouils ! . . . . Ah , je m'en souviendrai longtemps.

Le vieux M O N T A L A I S.

Apparemment cette Dame est une petite Maîtresse.

## L A U R E T T E.

Ah, si les petites Maîtresses ressembloit à celle-là, elles sont bien-aimables, je vous l'assure : elle ne dédaigne pas le pauvre monde, ni son cher papa non plus : car il lui a dit fort bien en ma présence, que si elle avoit un peu de peine, comme moi, elle ne seroit plus malade. Cela se peut bien, a-t-elle dit, avec un son de voix aigrelet : mais je la plaignois bien de la voir comme ça souffrante. Ensuite entra cette fameuse Marchande de Modes. Oh, qu'elle lui fit plaisir avec tous ses chapeaux & ses barrières de fleurs ! Elle essayoit celui-ci, elle essayoit celui-là ; aucun ne lui convenoit, & tous lui plaisoient . . . Ah, je vous répons qu'elle n'eût plus besoin de Médecin.

## Le vieux M O N T A L A I S.

Quel bon remede pour une malade du grand monde, qu'un beau chapeau ! N'avois-tu pas aussi envie d'en avoir un ?

## L A U R E T T E.

Allons donc, vous badinez ! Est-ce que cela me seroit à moi ?

## M A R I A N N E.

Tu as raison, ma chere Laurette ; ces ajustemens ne sont pas faits pour de pauvres filles comme nous. la vertu seule doit les parer. Tout sied bien aux personnes riches, elles sont gagnés aux Ouvriers ce qu'elles ont de superflu.

## L A U R E T T E.

Nous serions bien malheureux, si la plupart du monde ne faisoit pas de dépense : nous n'aurions rien à faire.

C ij

## Le vieux MONTALAIS.

Dans ce que tu dis-là, mon enfant, il y a plus de philosophie que tu ne penses.

## M A R I A N N E.

Oui, mon pere; car si tous les humains étoient égaux, il y auroit moins de malheureux.

## Le vieux MONTALAIS.

Qui le fait, & qui le saura jamais? Les hommes naissent & meurent tous de la même manière: mais ils vivent différemment. L'indigent voit la mort sans crainte, le riche en frémit à toutes les minutes du jour: au sein des plaisirs, l'un traîne l'ennui; & l'autre, au milieu de sa famille, porte le plaisir.

## M A R I A N N E.

Vous avez raison, mon pere; mais croyez-vous que tous ceux que la fortune a favorisés aient l'ame corrompue? Je pense qu'il y a des riches qui sont bien sensibles aux maux des malheureux. Par exemple, Madame de Valmont est la femme la plus estimable. Comme elle pense! Comme elle est humaine! Ses amis lui ressemblent. La dernière fois que j'ai eu l'honneur d'aller chez elle, j'y vis un homme . . . . Ah, mon pere, que son langage étoit intéressant! Il ne parloit que de bienfaisance, que du luxe des uns & de la misère des autres. Il me pénétra si fort par ses discours, que j'ai sans cesse cet homme respectable devant les yeux.

## Le vieux MONTALAIS à part.

Hélas, que me dit-elle? Si son cœur . . . . Non,

non, ma fille est sans défiance & ne me cachera point la vérité.

[ *Haut.* ]

Cet homme est-il jeune ?

M A R I A N N E.

Oui, mon pere; il a à peu près trente-six à quarante ans.

Le vieux M O N T A L A I S.

Tu ne m'as jamais dit, Marianne, si tu avois de la répugnance pour le mariage.

M A R I A N N E.

Beaucoup, mon pere.

Le vieux M O N T A L A I S.

Si un parti se proposoit, à peu près comme la personne que tu me dépeins, le refuserois-tu ?

M A R I A N N E.

Mais, mon pere, cela n'est pas possible.

Le vieux M O N T A L A I S.

Je ne te dis pas que ce fut quelqu'un d'un état & d'une condition supérieurs à nous; mais s'il étoit notre égal, Marianne ?

M A R I A N N E.

Et qu'il ressemblât en tout à cette personne, mon pere ?

LA U R E T T E *s'approchant.*

Ecoutons ceci.

Le vieux MONTALAIS.

Eh bien, Marianne?

MARIANNE *baissant les yeux.*

Eh bien, mon pere, je crois que je l'accepterois.

Le vieux MONTALAIS *à part.*

Ma fille ignore ses sentimens & je ne dois pas l'éclairer davantage.

LAURETTE.

Ah, j'entens Monsieur Montalais.

*Elle va au devant.*

MARIANNE.

Mon pere, voici mon frere.

Le vieux MONTALAIS.

Hélas, j'éprouve le contraire de ce que je disois tout à l'heure. Pour la premiere fois, je tremble en voyant mon fils. Que va-t-il nous apprendre?

## S C E N E I I.

Le vieux MONTALAIS, LAURETTE,  
MARIANNE, le jeune MONTALAIS.

Le jeune MONTALAIS *à Laurette.*

**L**AISSES-NOUS, Laurette, laissez-nous.

LAURETTE *en boudant.*

Vous me renvoyez encore ! Il faut que vous ayez de grands secrets à vous dire. Vous vous défiez toujours de moi, Monsieur Montalais.

Le jeune MONTALAIS.

Non, ma chere Laurette, non : mais j'ai à parler à mon pere & à ma sœur. Va t'en auprès de ma mere.

LAURETTE.

J'y vais.

[ *Elle sort doucement, en regardant.* ]

### S C E N E I I I.

Le vieux MONTALAIS, MARIANNE.

Le jeune MONTALAIS *regardant sortir Laurette.*

Le vieux MONTALAIS.

**E**H bien, mon ami, qu'as-tu fait ? Qu'as-tu obtenu ?

Le jeune MONTALAIS.

Mon pere, vous me voyez dans le plus grand désespoir.

MARIANNE.

Je frémis.

Le vieux MONTALAIS.

Dans quel état je te vois ! Qu'as-tu fait malheureux ?

C i r



[ *Il le regarde de la tête aux pieds.* ]

D'où vient le désordre dans lequel tu parois à ma vue ?

Le jeune MONTALAIS.

De grace, mon pere, ne faites point attention à mon état ; je n'ai conservé ma raison que pour vous sauver. Le seul moyen qui nous reste pour vous dérober à la poursuite de votre créancier, est de me suivre. Voilà cent écus : ne vous informez point à quel prix j'ai pu obtenir cette somme ; elle suffira pour vous transporter dans un lieu sûr.

[ *Il tire de sa poche un petit sac d'argent.* ]

Le vieux MONTALAIS.

Mon fils, laissez-moi suivre mon sort. Je touche à la dernière époque de ma vie ; j'ai près de soixante-dix ans. J'ai vécu dans l'adversité : le Ciel m'a donné des enfans vertueux qui m'ont secouru & consolé dans ma misère : je ne souffre que pour vous, mes chers enfans. Que me fait ma liberté ? Je n'ai point commis de crime ; on ne me privera pas, sans doute, du plaisir de vous voir quelquefois.

MARIANNE *se jettant à son col.*

O mon pere, cher auteur de nos jours, pouvez-vous penser que vos enfans permettent jamais qu'on vous arrache d'entre leurs bras ? Quoi donc, une affreuse prison deviendrait votre demeure à la fin de vos jours ! Nous ne serions pas continuellement auprès de vous, pour vous donner les soins que vous devez attendre de notre tendresse ! Ah, cette idée me révolte, & mon ame ne peut la supporter.

## Le vieux M O N T A L A I S.

Calme toi, ma chere Marianne. Me crois-tu insensible à tes douleurs, & que je puisse douter de la tendresse de mes enfans ? Hélas ! C'est ma seule consolation dans l'état où je me vois réduit.

## Le jeune M O N T A L A I S.

Je me jetterai aux pieds de M. le Comte ; je lui avouerai qui je suis, je lui ferai connoître nos malheurs ; il est vertueux, généreux, humain, & ce sera un plaisir pour lui que de lui procurer le bonheur de faire une belle action.

## Le vieux M O N T A L A I S.

Ecoutez-moi, mon fils : j'ai plus d'expérience que vous ; M. le Comte est l'homme le plus respectable & le plus sage ; mais il peut soupçonner votre conduite. M. la Fontaine, notre ami, jugea à propos de vous y faire entrer comme orphelin ; il avoit sans doute ses raisons pour nos intérêts : le démentir aujourd'hui, ce seroit le compromettre. Vous vous perdriez, tout à fait dans l'esprit de l'un & de l'autre. Je connois les Grands. Il n'est pas si facile de les faire revenir sur le compte de quelqu'un, lorsqu'une fois ils en ont conçu une mauvaise opinion.

## Le jeune M O N T A L A I S.

Mais il m'estime.

## Le vieux M O N T A L A I S.

Et bientôt il te méprisera.

L'H O M M E  
M A R I A N N E.

La vérité pourroit-elle produire un si cruel changement ?

Le vieux M O N T A L A I S.

Oui, mes enfans, n'en doutez pas. Dans ce pays plus qu'ailleurs, on ne juge, en bien comme en mal, que sur les apparences.

S C E N E I V.

Le vieux MONTALAIS, MARIANNE, le  
jeune MONTALAIS, LA FLEUR.

LA FLEUR à demi-gris, criant dans le fond du théâtre.

U U

H O L A ! la maison. Pourriez-vous me dire quelqu'un si c'est ici la maison de Monsieur Montalais ?

Le jeune M O N T A L A I S à part.

Juste ciel, je suis perdu ! C'est le sergent à qui je viens de m'engager.

Le vieux M O N T A L A I S.

Quel est cet homme ? c'est un soldat qui paroît ivre.

L A F L E U R se reculant.

Oh, ivre, c'est bien-tôt dit ; mais ce n'est pas aussitôt fait, je vous en réponds. Il en faudroit encore dix pintes pour me mettre à la raison, quoique j'en eusse déjà bu six pour ma part.

M A R I A N N E *à part.*

Hélas , l'homme peut-il se dégrader à ce point & s'efforcer de perdre la raison , le don le plus précieux qu'il ait reçu de la nature ?

[ *Haut à la Fleur.* ]

Que demandez-vous , Monsieur le Militaire ?

L A F L E U R.

Ce que je demande , mon ange ? Je voudrais bien que ce fût vous à qui j'eusse affaire , ma petite poulette. Comme je la croquerois ! Je ne la menerois pas à mon Capitaine. Je lui dirois , mon Officier , je vous enrôle des hommes pour le compte du Roi , il m'est bien permis au moins d'enrôler une femme pour le mien.

Le jeune M O N T A L A I S *à part.*

Rien n'est plus nécessaire.

Le vieux M O N T A L A I S.

Abrégez , Monsieur le Sergent , je vous prie , & dites-moi à qui vous en voulez.

L A F L E U R.

A qui j'en veux , bon homme ? Ce n'est pas à vous , sans doute , mon vieux Ami. Vous pouvez être un parfait honnête homme , plus utile dans votre ménage , que sur le champ de bataille : mais quel est ce visage que je vois à votre côté ? Il a bien l'air de la figure que je cherche . . . . Je lui ai donné de l'argent sur sa bonne mine ; il m'avoit promis de venir me rejoindre au cabaret , où j'ai été obligé de me griser tout seul en attendant ; & ce n'est pas honnête par exemple , d'a-

voir manqué à sa parole d'honneur. Le Gaillard a cru peut-être m'échapper : Le rusé la Fleur n'est pas si sot . . . . .

[ *Au jeune Montalais.* ]

Tu avois donc voulu me faire ta dupe ? Je t'avois cru , en conscience , un honnête homme . . . . Comme la fausse-phisionomie est fausse !

[ *Pendant que la Fleur parle , le vieux Montalais couvre ses yeux de ses poings , Marianne pleure ; le vieux Montalais laisse tomber ses bras sur la table , le jeune Montalais court à son pere.* ]

Le jeune M O N T A L A I S .

O mon Pere , revenez à vous , ne vous livrez point à la douleur. Que voulez-vous que je vous dise ? Voyant votre danger inévitable , & n'ayant pas d'argent pour vous déposer dans un lieu sûr , je me suis engagé.

Le vieux M O N T A L A I S *avec fermeté.*

Vous avez fait , mon fils , l'action d'un insensé. Vous avez une mere , une sœur , à qui votre appui est nécessaire. Voilà comme les enfans ne savent jamais agir que Par excès. Je ne puis être touché de votre procédé ; si je vous aimois moins , j'en serois indigné. Songez , mon fils , songez qu'il n'y avoit que la liberté de votre pere en danger , & vous venez de me ravir celle de mon fils ! Est-ce moi qui pourrai vous sauver ? est-ce vous qui pourrez me secourir ? éloigné de moi , peut-être à deux mille lieues , de votre pauvre mere & de votre sœur . . . . Montalais , ô mon fils , qu'as-tu fait ?

Le jeune M O N T A L A I S .

Ah ! mon pere , vous m'arrachez le cœur ; c'est le désespoir qui m'a porté à cette démarche imprudente.

LA FLEUR *se frottant le front.*

Ah , ah ! qu'est-ce que j'entends ? Cès gens-ci sont d'honnêtes gens . . . . Ce jeune homme est le soutien de sa pauvre famille. Je puis lui rendre son engagement sans que personne en sache rien ; il n'a pas encore signé chez mon Capitaine.

M A R I A N N E.

Ah , Monsieur !

Le vieux M O N T A L A I S.

Mon bienfaiteur !

LA FLEUR.

Je n'ai rien fait encore & je ne veux rien faire non plus contre vous autres , pour que vous le sachiez. Je ne suis pas un Recruteur du Pont-Neuf ; je fais des hommes sur le pavé de Paris pour faire plaisir à mon Capitaine. La gloire de bien servir notre bon Roi est mon élément : mais cela n'empêche pas d'être humain ; & , ventre saint gris , un bon soldat fut toujours généreux. A la guerre je me bats comme cinquante , & avec les malheureux je suis humain comme cent. C'est la devise de notre bon Louis XVI , & il se passera bien d'un homme , pour faire le bien. Je ne fais combien vous êtes : mais n'importe . . . je vois une fille qui est bien gentille , un pauvre vieillard qui est bien malheureux . . . .

[ *Il fouille dans sa poche , & en sort l'engagement de Montalais* ]. ( *Il le déchire* ).

Tenez , voilà votre engagement ; je t'ai donné huit louis , tu me les rendras quand tu pourras.

Le jeune MONTALAIS.

Ciel !

Le vieux MONTALAIS.

Quel procédé généreux ! Je ne le souffrirai point. Cet argent peut-être n'est point à vous , & votre humanité vous emporte trop loin.

L A F L E U R .

Qu'appellez-vous , mon vieux ami ? Je ne fais que ce que je peux faire & ce que je dois. C'est le produit de deux vignes qui me restoit de mon cher patrimoine , que j'aurois eu sans doute avant de sortir de Paris ; j'aime beaucoup mieux en faire une bonne action , puisque j'en trouve une si belle occasion.

M A R I A N N E .

O Monsieur , si la reconnoissance tenoit lieu de ce généreux procédé , comptez qu'il n'y a rien que nous ne fissions pour nous acquitter envers vous.

L A F L E U R .

Là , là , la jeune fille , n'en dites pas tant , crainte de me rendre intéressé ; vous avez des yeux qui ne font pas de paille. Je vous verrai dans tous mes passages à Paris , à moins qu'un boulet de canon ne m'en ôte la fantaisie ; c'est une grêle qui ne marchande pas les plus honnêtes gens.

Le vieux MONTALAIS.

Si Dieu récompense le bien & punit le mal , il doit vous exempter de cette cruelle fin.

## L A F L E U R.

Qu'importe à un brave soldat de mourir à l'armée , ou douillettement dans son lit ? Mourir pour la patrie , vaut mieux que mourir pour rien sur ses foyers ; je n'ai ni pere ni mere , ni femme ni enfans , ni sœur ni frere. Eh bien , vive la guerre ; après moi plus personne.

Le vieux MONTALAIS.

Mais vos amis ? . . .

L A F L E U R.

Ah ! ils me sont chers , & je prends ce titre avec vous autres aujourd'hui.

Le jeune MONTALAIS.

Mon ami , si j'étois seul , je ne demanderois qu'à vous suivre.

L A F L E U R.

Non , non , demeurez ici ; mais j'exige seulement que tu viennes avec moi pour finir une bouteille que j'ai commencée.

Le jeune MONTALAIS.

Je le veux bien , mon cher ami : hélas ! c'est la moindre marque de reconnoissance que je puis lui donner.

L A F L E U R.

Si le bon papa venoit avec nous ?

Le vieux MONTALAIS.

Très-volontiers

[ *d part* ].

Puis-je lui refuser ?



Mais voici M. la Fontaine.

---

S C E N E V.

Le vieux MONTALAIS, MARIANNE, le  
jeune MONTALAIS, LA FLEUR,  
LA FONTAINE.

LA FONTAINE *au vieux Montalais.*

**V**ous partez, M. Montalais? j'ai à vous parler.

LA FLEUR *prenant le vieux Montalais par le bras.*

Vous lui parlerez demain.

Le jeune MONTALAIS *montrant la Fleur.*

Vous voyez le plus généreux des hommes.

LA FONTAINE.

Je vous apporte de bonnes nouvelles.

Le jeune MONTALAIS *sautant de joie.*

Juste ciel! est-il possible? O mon pere! Ah, Monsieur!

LA FLEUR.

Eh bien, laissez-les s'expliquer tous les deux, puisque ce sont de bonnes nouvelles qu'il lui apporte; tu les apprendras toujours, & allons finir ma bouteille ensemble.

LA FONTAINE.

## L A F O N T A I N E.

Monſieur a raifon. Ne craignez plus rien , Montalais.  
Vous pouvez fortir avec ce foldat.

L A F L E U R *embrassant le jeune Montalais.*

Tu entends , mon ami. Je t'entraîne. Tu voudras bien,  
à ton tour , me foutenir.

Le jeune M O N T A L A I S.

Mais nous reviendrons bientôt ?

L A F L E U R.

Je ne te quitterai que quand je ne pourrai plus parler : car enfin , quand on ne peut plus boire , ni dire un mot à perſonne , il faut ſe coucher : Tu n'as rien à craindre , puisqu'on vient lui apporter de bonnes nouvelles. Allons , ſuis-moi camarade.

*Ils sortent tous deux.*

## S C E N E V I.

Le vieux M O N T A L A I S , M A R I A N N E ,  
L A F O N T A I N E.

L A F O N T A I N E *au vieux Montalais.*

**C**E Sergent paroît ivre. De quelle utilité peut-il vous être ?

Le vieux M O N T A L A I S.

Quoiqu'il ſoit pris de vin , c'eſt un parfait honnête

D

homme. Mon fils avoit eu l'imprudence de s'engager pour me procurer les moyens d'échapper aux poursuites de mon créancier. Ce brave soldat, après avoir connu nos malheurs , a déchiré son engagement sans vouloir reprendre l'argent qu'il lui avoit donné.

LA FONTAINE *à part.*

Peste soit de l'ivrogne & de sa générosité.

[ *avec hypocrisie.* ]

Laissez-moi , Marianne , un moment avec votre pere.

Le vieux MONTALAIS.

Vas auprès de ta mere , ma fille. Vas , ma chere Marianne , la consoler.

MARIANNE *en s'en allant.*

Hélas !

*Elle sort.*

S C E N E V I I.

Le vieux MONTALAIS, LA FONTAINE.

LA FONTAINE *à part.*

**V**OICI l'instant de m'assurer ma conquête. Préparons le vieillard au coup que je veux lui porter.

[ *haut.* ]

Votre fille est jeune , belle & sage ; si vous voulez me

## G E N E R E U X.

51

seconder , je la fais épouser par un homme de qualité , fort riche , qui fera le bonheur de toute votre famille.

Le vieux MONTALAIS.

Quoi , Monsieur ! Que me dites-vous là ? Ma fille , sans se déshonorer , pourroit jouir d'un sort plus heureux ! N'est-ce point un songe , ou une flatteuse erreur de votre part ?

LA FONTAINE.

Son bonheur & le vôtre dépendent en ce moment de vous seul.

Le vieux MONTALAIS.

De moi seul ! Eh que faut-il que je fasse , Monsieur ?

LA FONTAINE.

Suivre mes conseils , profiter des offres de cet homme , aussi puissant par sa fortune que par ses dignités. Il adore votre fille & brûle de l'épouser secrètement , en attendant qu'il soit son maître.

Le vieux MONTALAIS.

Moi , consentir à un mariage clandestin ! Y pensez-vous , Monsieur ?

LA FONTAINE.

Nous en voyons tous les jours.

Le vieux MONTALAIS.

Ils ne sont jamais heureux.

LA FONTAINE.

Acceptez au moins ses services.

D ij

Le vieux MONTALAIS.

Ils compromettroient trop ma fille.

LA FONTAINE.

Je ne vois plus de remède pour vous tirer d'embarras.

Le vieux MONTALAIS.

Quoi, Monsieur, ce sont-là les bonnes nouvelles que vous aviez à m'apprendre ?

LA FONTAINE.

Je pensois qu'elles ne pouvoient vous déplaire.

Le vieux MONTALAIS.

Je ne puis ni les accepter, ni vous en savoir mauvais gré.

LA FONTAINE.

Qu'allez-vous faire ?

Le vieux MONTALAIS.

Me livrer à la rigueur de mon sort.

LA FONTAINE *avec hypocrisie.*

Vicillard que je blâme, & dont je ne puis m'empêcher d'admirer la vertu, songez que votre fille, privée de vous, peut céder aux faiblesses de son sexe. On ne manquera point de l'attaquer, n'en doutez pas. Soyez moins rigide, & prévenez un plus grand malheur.

Le vieux MONTALAIS.

Mais je ne connois point cet homme, ni sa famille.

## L A F O N T A I N E.

C'est le Marquis de Flaucourt, mon ami, mon élève ; il ne pense que par moi, & c'est un parfait honnête homme. Vous le connoissez, vous l'avez déjà vû.

Le vieux MONTALAIS.

Quoi, Monsieur, seroit-ce le jeune homme que vous nous avez amené quelquefois ? Sa figure respire la candeur.

L A F O N T A I N E.

C'est lui-même. Je vous cachai son rang, crainte de vous allarmer. C'est un sage, un Philosophe, quoique jeune, qui ne veut pas épouser une femme pour ses ancêtres, & qui veut prendre une compagne digne de lui.

Le vieux MONTALAIS.

Mais le préjugé . . . .

L A F O N T A I N E.

Le préjugé est un sot, & n'est point fait pour les personnes éclairées.

Le vieux MONTALAIS.

Comment, Monsieur la Fontaine, c'est vous qui raisonnez ainsi, & qui donnez à ce jeune homme de tels avis ?

L A F O N T A I N E.

C'est parce que je suis en état de n'en donner que de bons, que je prétends en faire un homme & non un être sans caractère. Il n'écoute en rien les conseils de ses parens, & ne suit en tout que les miens.

D iij

Le vieux MONTALAIS.

Mais il n'y a pas-là de quoi vous applaudir.

LA FONTAINE *avec hypocrisie.*

Que voulez vous ? Ils voudroient en faire un hermite. Ils sont extrêmes , une excessive dévotion étouffe en eux la nature. Cette piété ne convient qu'à leur âge , & non à un jeune homme de vingt - cinq ans.

Le vieux MONTALAIS.

A tout âge on peut être pieux : mais si les personnes âgées veulent exiger des jeunes gens une dévotion forcée , elles leur deviennent odieuses , & les portent souvent aux plus grands excès.

LA FONTAINE.

Voilà précisément ce qu'ils ont produit sur l'esprit du Marquis , & c'est pour en prévenir les suites que je voudrois l'unir à votre fille. Je suis chargé de la part du Marquis de vous conduire dans une maison où vous n'aurez qu'à commander ; vous paierez votre créancier , vos enfans seront heureux. Pourriez - vous rejeter un sort si avantageux ? Vous seriez un mauvais pere , si vous le refusiez.

[ *à part , pendant que le vieux Montalais est dans de profondes réflexions* ].

Il réfléchit ; sans doute il va l'accepter ; il fera bien , s'il veut avoir sa liberté ; les Huissiers n'attendent que mon signal pour le saisir.

Le vieux MONTALAIS *à part.*

Ces avantages me sont odieux : allons cependant con-

fulter mon épouse & ma fille. Je trouverai dans leur sagesse & dans leur vertu le courage qui me manque pour refuser leur bonheur.

[ *haut* ].

Monsieur , je suis à vous dans l'instant ; permettez que j'aie consulté . . . .

### LA FONTAINE.

Allez , vous le pouvez. Tout ce que j'en fais n'est que par zèle pour vous & pour votre famille.

*Le vieux Montalais sort.*

## SCENE VIII.

### LA FONTAINE *seul.*

**E**NFIN je commence à espérer ; les choses tournent au gré de mes desirs. Si je possède une fois Marianne , je suis sûr du Marquis ; il sacrifiera tout à sa passion , & la fortune de cette fille deviendra la source de la mienne. Que seroient les hommes qui , comme moi , sont privés dans le monde de ces avantages que distribue un heureux hasard , si l'adresse & l'industrie ne les dédommageoient des rigueurs du sort ?





## S C E N E I X.

## LA FONTAINE, UN RECORS.

LE RECORS *dans le fond du théâtre regarde de tous côtés, & appercevant la Fontaine, il court à lui.*

**M**ONSIEUR, est-il tems de prendre notre homme ?

LA FONTAINE.

Non, pas encore ; il ne fera peut-être pas nécessaire : mais tenez-vous cependant à la porte, & vous n'entrerez que quand je vous aurai donné le signal convenu.

LE RECORS.

Cela suffit, vous serez obéi.

*Il sort.*

## S C E N E X.

LA FONTAINE *seul.*

**I**L faut convenir que les circonstances se sont réunies pour me servir. Ce Durand ne faisoit que des menaces, & n'avoit nulle envie de faire enfermer le vieillard ; j'ai acquis sa créance pour peu de choses, & je saurai en tirer parti.

## S C E N E X I.

LA FONTAINE , le vieux MONTALAIS.

LA FONTAINE.

**E**H bien , qu'avez-vous décidé ?

Le vieux MONTALAIS.

Ma fille est contente de son sort , & ne veut point changer d'état.

LA FONTAINE *à part.*

Feignons.

[ *haut* ].

Je ne puis que vous plaindre &amp; vous louer.

Le vieux MONTALAIS.

Ah , Monsieur , nous ne faisons pas moins de cas de vos offres obligeantes , & , quoique forcés de les refuser , nous n'en ferons pas moins reconnoissans.

LA FONTAINE *à part.*

Portons le dernier coup.

[ *Il éternue plusieurs fois* ].

---



---

**SCENE XII.**

LA FONTAINE, le vieux MONTALAIS,  
UN GARDE du Commerce, plusieurs  
HUISSIERS & RECORS.

[ *Les Recors mettent la main sur le collet du vieux  
Montalais* ].

LE GARDE *lui montrant un petit bâton blanc.*

**J**E vous arrête de la part du Roi , il faut nous suivre à  
l'Hôtel de la Force.

Le vieux MONTALAIS *avec douleur & soumission.*

Messieurs, je ne ferai point résistance ; je suis prêt à  
vous suivre ; mais ne faites point de bruit : mon épouse  
est malade, ce dernier coup acheveroit de l'accabler ; for-  
tons doucement, qu'elle ignore ce dernier événement.

[ *Il va pour sortir, les Huissiers le tenant toujours  
au collet* ].

Hélas, voilà ma fille !



## S C E N E X I I I.

LA FONTAINE , le vieux MONTALAIS ,  
LE GARDE du Commerce . MARIANNE ,  
plusieurs HUISSIERS & RECORs.

MARIANNE *pousse un cri , voyant son pere entre les  
mains des Huissiers , & se précipite dans ses bras.*

A H ! mon pere , je ne vous quitte pas ; on m'arrachera  
plutôt la vie , que de me séparer de vous.

Le vieux MONTALAIS *affligé & repoussant sa fille.*

Laissez-moi , ma fille , laissez-moi ; il te reste une mere ,  
prends-en soin.

MARIANNE *toute éplorée se jettant aux pieds des  
Huissiers qui entraînent son pere.*

Ah , Messieurs , laissez-vous toucher. Voyez mon dés-  
espoir , ayez pitié de ce vénérable vieillard , ayez pitié  
de ma mere , qui languit dans les souffrances , & que ce  
dernier malheur va plonger au tombeau.

LE GARDE *impitoyablement.*

Il n'est pas en notre pouvoir. De l'argent ? ou , en prison.

MARIANNE *à la Fontaine.*

Ah , Monsieur , vous qui êtes notre protecteur , souffri-  
rez-vous qu'on emmene ainsi mon pere ? Voyez l'excès de  
ma douleur. Je ne survivrai pas à une séparation aussi

cruelle. Je sens que mes forces m'abandonnent. Je succombe sous le poids de notre infortune.

LE GARDE *durement.*

Allons , allons , de la fermeté , Mademoiselle. Il n'est pas perdu : vous pourrez le voir.

[ *Ils font un mouvement pour l'emmener.* ]

LA FONTAINE.

Je partage vos souffrances , & si cela dépend de moi . . . . .

[ *Aux Huiſſiers.* ]

Messieurs , accordez - moi deux heures seulement pour satisfaire à cette créance.

LE GARDE.

J'y consens : mais ce terme passé , songez à tenir votre parole.

LA FONTAINE *avec gravité.*

Je vous le promets.

( *à Montalais.* )

Ecoutez-moi , Monsieur Montalais , & vous aussi Marianne : je n'ai qu'un moyen , que je crois infallible pour vous sauver : c'est de présenter votre fille à des ames bien-faisantes qui vous donneront de quoi racheter votre liberté. Dès cet instant il faut me suivre , Marianne.

[ *Au Garde.* ]

Et vous , Monsieur , je vous prie de renvoyer votre suite , & de demeurer seul avec ce respectable vieillard. Je vous en reponds.

LE GARDE.

Cela suffit.

[ *Aux Huiſſiers & Recors.* ]

Sortez , vous autres.

*Ils sortent.*

## S C E N E X I V .

LA FONTAINE , le vieux MONTALAIS ;  
LE GARDE du Commerce , MARIANNE .

Le vieux MONTALAIS à la Fontaine.

**E**ST-IL nécessaire , Monsieur , que ma fille vous accompagne ?

MARIANNE .

Eh , puis-je quitter mon pere , dans l'état où il est ?

LA FONTAINE .

Sans doute , il le faut , si sa liberté vous est chere . Il n'y a que vous qui puissiez l'obtenir .

MARIANNE .

Eh bien , allons .

Le vieux MONTALAIS .

Ma fille , je vous vois sortir avec peine .

MARIANNE .

Hélas , je n'en éprouve pas moins , en vous quittant : mais que ne ferois-je pas pour vous sauver de l'horrible prison dont vous êtes menacé ?

## LA FONTAINE à part.

Bon , ces paroles me donnent le plus grand espoir.

[ *Haut.* ]

Rassurez-vous , belle Marianne : je ne veux que votre bonheur.

M A R I A N N E.

Hélas !

[ *La Fontaine & Marianne sortent.* ]

*Fin du second Acte.*



---



---

## A C T E I I I .

*Le théâtre change, & représente un salon  
richement meublé.*

---

### SCENE PREMIERE.

LE COMTE, GERMEUIL.

LE COMTE.

**M**ONTALAIS est-il rentré ?

GERMEUIL.

Je ne l'ai point vu depuis ce matin , qu'il m'a quitté avec la douleur & l'affliction peintes sur le visage. Je crois , Monsieur , que ce jeune homme est amoureux. C'est une maladie qui se gagne si facilement !

LE COMTE.

Un sentiment tendre fait le bonheur des ames sensibles , quand l'objet que l'on aime est digne de notre attachement.

GERMEUIL.

Comment le savoir ? On a de la peine à lire sur une figure rebarbative , & comment pourroit-on voir sur un visage attrayant , ce qui se passe dans le cœur ! Les femmes sont si adroites !



L' H O M M E  
L E C O M T E.

Elles sont bien intéressantes , quand elles sont de bonne foi.

GERMEUIL.

A la bonne heure , avec cette clause : mais il y en a si peu.

L E C O M T E.

Laiſſons cette conversation , & vas voir si la Fontaine ne seroit pas dans l'appartement du Marquis de Flaucourt.

GERMEUIL.

Je ne le crois pas ; car j'ai vu tout fermé chez lui , mais je vais m'en informer.

*Il sort.*

S C E N E I I.

L E C O M T E *seul.*

**J**E suis impatient de savoir ce que la Fontaine a pu recueillir sur le compte de cette fille. Il est impossible que ce soit la même personne. Les principes de Marianne sont bien différens de ceux de la femme qu'il m'a dépeinte. Mais quel est mon espoir ? Quelles sont mes prétentions ? Quels desseins puis-je former sur une fille pauvre & née dans l'obscurité ? Chercher à la séduire , ou à devenir son époux ? Je ne le puis. Perdrois-je dans un moment le fruit de ma raison , & deviendrois-je la fable de tout Paris ? Il faut prendre un parti sûr & salutaire . . . . Fuyons loin de  
de

de la capitale. Un voyage peut me distraire & effacer de mon cœur une impression que je ne puis vaincre. Je la vois, à chaque instant du jour, telle qu'elle se présenta à mes yeux : une taille de Nimphe , un noble maintien , un son de voix qui charme les sens & ravit l'ame , de grands yeux noirs , un teint de lis & de roses , une bouche vermeille , un sourire enchanteur , des graces naturelles , accompagnées d'un vêtement simple , qui , sans apprêt , séduit plus que la plus grande parure. Voilà comme cette aimable fille se montra à mes yeux. Il n'y avoit qu'elle en état de pouvoir me séduire : mais il faut l'éloigner de mon esprit & mettre , pour cet effet , mon projet à exécution.

## S C E N E I I I.

LE COMTE, GERMEUIL.

LE COMTE.

E H bien ?

GERMEUIL.

Ah , Monsieur , que vous allez être surpris ! . . . . en traversant la Cour , j'ai vu plusieurs personnes monter par l'escalier dérobé qui donne sur le jardin ; j'ai monté avec précipitation , pour me trouver sur leur passage ; mais elles étoient déjà arrivées à l'appartement du Marquis de Flaucourt. Je n'ai pu appercevoir qu'une jeune personne. Ah , Monsieur , qu'elle m'a paru belle ! Elle sembloit faire des façons pour entrer : mais quelqu'un , que je n'ai pu voir , l'a tirée par la main , & l'on m'a aussitôt

E

fermé la porte sur le nez. J'ai prêté l'oreille, & je crois avoir entendu que cette fille disoit d'un ton de voix tremblant : « Mais, Monsieur, où me menez-vous donc ? La voix s'est éloignée, & je n'ai plus rien entendu.

## LE COMTE.

Que me dis-tu là ? Ce ne peut être que la Fontaine ou Montalais. Cette personne paroïssoit craindre, à ce que tu crois . . . Je suis le maître ici, par conséquent fait pour veiller sur l'ordre & la décence qui doivent y regner. Le Marquis de Flaucourt est absent, & ce que tu m'apprends me paroît suspect . . . Mais n'entends-tu pas crier ?

## GERMEUIL

Oui, Monsieur, vous ne vous trompez pas . . .  
On crie au secours, à l'assassin,

LE COMTE *enfonçant son chapeau sur sa tête,  
& mettant l'épée à la main.*

Ne fors pas d'ici.

## GERMEUIL.

Mais, Monsieur . . .

## LE COMTE.

Fais ce que je t'ordonne.

*Il sort.*



## S C E N E I V.

GERMEUIL *feul.*

**J'**AIMEROIS autant être avec lui : car , dans la mée , deux valent mieux qu'un : mais les maîtres , quelques bons qu'ils soient , n'aiment point à compromettre leur bravoure avec celle de leurs gens.

## S C E N E V.

GERMEUIL, LE COMTE *ouvrant la porte avec violence & tenant son épée nue d'une main.*

MARIANNE *évanouie dans ses bras , les cheveux épars , son mouchoir déchiré & tombant sur ses épaules , & sans rouge.*

LE COMTE *jetant son épée & mettant son chapeau à la main.*

**L**ES scélérats ont fui : mais ils n'éviteront point mes poursuites.

[ à Germeuil. ]

Un fauteuil , vite.

[ à Marianne en Passyant. ]

Rassurez-vous , Madame. J'ignore qui sont les méchants qui vous faisoient violence. Vous sortez de l'appartement du Marquis de Flaucourt , & je n'ai vu que vous. Puis-je

E ij

vous demander le motif de vos cris , de votre désordre & du trouble où je vous vois ? Avec qui étiez-vous ?

M A R I A N N E *se retournant vers lui.*

Ah , qui que vous soyez , respectez ma misère & mes malheurs. Tout me paroît suspect dans cette maison ; permettez-moi d'en sortir.

LE COMTE *surpris.*

Quel son de voix ! . . . . Que vois-je ? C'est Marianne elle-même . . . . Ah , fille aussi belle que malheureuse , on ne m'a donc pas trompé.

M A R I A N N E *revenant à elle , & dans le plus grand trouble.*

Comment me connoissez-vous , Monsieur ?

[ *à part.* ]

Qu'ais-je entendu ? C'est lui-même !

[ *haut.* ]

Je ne me trompe pas , je crois avoir eu l'honneur de vous voir chez Madame de Valmont.

[ *à part.* ]

Quel nouveau trouble s'empare de moi !

LE COMTE

Oui , Marianne ; c'est chez elle que je vous vis.

[ *à part.* ]

Hélas , pour mon malheur !

M A R I A N N E.

Que va-t-elle penser de moi , quand elle apprendra toute mon ignominie ? Mais , Monsieur , vous annoncez tant de vertus , que vous ne voudriez pas m'exposer à perdre

son estime : je suis assez malheureuse. Permettez-moi de sortir de cette maison , & empêchez que je n'y sois encore persécutée.

LE COMTE.

Persécutée ! Mais par qui ?

M A R I A N N E.

Monsieur , c'en est assez. N'exigez pas de moi d'autres éclaircissemens.

[ *Allant pour sortir.* ]

O mon pere , à quels dangers vos malheurs m'ont exposée !

LE COMTE, *à part.*

Son pere !

[ *haut* ].

Mademoiselle , je n'insisterai pas. Vous me laissez dans une incertitude cruelle : mais , puisque vous le voulez , je respecterai votre secret.

[ *à son valet.* ]

Germeuil accompagnez Mademoiselle chez elle.

[ *bas à Germeuil* ]

Examinez bien sa demeure , prenez toutes les informations & reviens sur le champ , m'en rendre compte.

M A R I A N N E *salue le Comte avec toute la modestie d'une fille bien née , & va pour sortir.*

LE COMTE *l'arrêtant.*

Ah , permettez que ma voiture vous reconduise. Vous ne pouvez sortir dans un tel désordre.

G E R M E U I L.

Vos chevaux sont nés.

E iij

J'accepte, Monsieur, votre offre obligeante : c'est le seul bienfait que je puisse recevoir dans cette maison.

[ *Par réflexion à elle-même.* ]

O mon pere, il n'y a plus d'espoir de vous sauver.

[ *Au Comte.* ]

Monsieur, vous n'êtes point fait pour abuser du sort des malheureux, & je fors de chez vous, pénétrée de votre honnêteté.

LE COMTE.

Vous ne savez pas combien vous me faites plaisir de me témoigner quelque confiance.

*Elle sort avec chagrin. Germeuil la suit.*

S C E N E V I.

LE COMTE *seul.*

**J**É ne reviens point de son désordre & de ses expressions . . . . Je n'ai pas dû insister . . . . Seroit-elle, en effet, aussi méprisable que la Fontaine l'a dépeinte? . . . . Non, non, Marianne est vertueuse.

S C E N E V I I.

LE COMTE, LA FONTAINE *dans le fond du théâtre à écouter.*

LE COMTE, *sans appercevoir la Fontaine.*

**C'**EST par la porte du jardin qu'on l'a fait entrer.

Quel est le scélérat qui a pu concevoir un dessein si hardi?...  
Ce ne peut être cependant que Montalais.

LA FONTAINE *à part.*

Bon : elle ne m'a pas nommé. Rejettons encore cette aventure sur le compte de son frere , pour éviter un éclaircissement.

LE COMTE *toujours sans appercevoir la Fontaine.*

A-t-il pu outrager à ce point ce qu'il aime , & commettre une action aussi noire dans l'appartement du Marquis ?

LA FONTAINE , *à part.*

Il le chassera sans vouloir l'entendre. Paroifsons.

[ *Haut en s'avançant.* ]

Monsieur le Comte , vous ignorez sans doute le plus noir de tous les attentats. Vous ne pourrez concevoir la témérité à laquelle s'est porté votre secrétaire vis-à-vis de cette fille que je vous ai dit qu'on nommoit Marianne. Je me suis informé d'elle , & j'ai appris que Montalais la recherchoit en mariage.

LE COMTE.

Pourquoi donc employer des moyens vils , pour la posséder , quand il pouvoit l'obtenir par un si beau titre ?

LA FONTAINE.

C'est ce que je viens de lui représenter tout à l'heure.

LE COMTE.

Où est-il , ce fourbe , ce scélérat ?

E iv



L'H O M M E  
LA FONTAINE.

Sans doute il craint votre présence : car il s'est bien vite enfui de l'hôtel.

LE COMTE.

Qu'il se garde bien d'y jamais reparoître, l'imposteur ! Avec quel art il m'en a imposé ! Le vice pour se montrer, n'attend pas la maturité de l'âge. Si jeune, prendre si adroitement le masque de l'hypocrisie ! Ce seroit un monstre trop dangereux, il faut en purger la société . . . Mais croyez-vous que cette fille ait été véritablement séduite par Montalais ?

LA FONTAINE.

Vous devez bien penser, Monsieur le Comte, d'après une telle démarche, qu'ils sont d'accord ensemble. Je crois même, à ce qu'il m'a donné à entendre, qu'il lui a promis de l'épouser sans en avoir l'intention : mais ce que je ne puis lui pardonner, c'est d'avoir abusé de ma confiance, en faisant de l'appartement du Marquis de Flaucourt, dont je lui avois confié les clefs, le théâtre de ses coupables desirs. Ce procédé est d'un scélérat bien téméraire.

LE COMTE.

Eh, comment a-t-il pû vous en imposer si long-tems, vous qui êtes si adroit ?

LA FONTAINE.

Et vous, Monsieur le Comte, qui réunissez l'esprit à tant d'expérience, n'avez-vous point été la dupe ?

LE COMTE.

Je l'avoue : mais l'homme le plus expérimenté avec

une ame généreuse, croira plutôt le bien que le mal & se laissera toujours tromper par des dehors séduisans.

## L A F O N T A I N E.

Et souvent même il fera injuste sur le compte d'un honnête citoyen, & ouvrira trop facilement les oreilles à la calomnie. Vous devez me pardonner, Monsieur le Comte, cette application.

## L E C O M T E.

Vous êtes autorisé à me la faire, & je dois à mon tour vous justifier auprès de Madame de Valmont. La conduite que vous tenez avec moi aujourd'hui m'étonne & vous rend mon estime. Pour vous donner une marque de ma confiance, je veux vous charger de venger cette fille trompée par ce scélérat : il l'épousera, ou il périra dans un cachot.

## L A F O N T A I N E.

Suivez ce dernier parti, Monsieur le Comte ; car, si vous voulez du bien à cette jeune personne, pouvez-vous désirer qu'elle devienne sa femme ?

## L E C O M T E.

Ah ! je m'y intéresse plus que vous ne pensez ; mais je saurai étouffer mes sentimens, & je trouverai, sans me faire connoître, des moyens qui la sauveront des plus grands écueils. Je vais vous charger d'une lettre pour le Ministre. Qu'il m'en coûte d'employer la violence contre un jeune homme qui annonçoit tant de vertu !

## L A F O N T A I N E.

Je ressens, Monsieur le Comte, toute la peine que

vous éprouvez. Le proverbe est bien juste ; un scélérat porte souvent la figure d'un honnête homme.

## LE COMTE.

Il n'en est que plus dangereux : mais ne perdons pas de tems.

[ *Il se met à écrire.* ]

## LA FONTAINE, à part.

J'entrevois qu'il est épris des charmes de Marianne, La fureur de la jalousie ajoute encore à la haine que j'ai pour lui. Qu'il serve lui-même d'instrument à ma vengeance. Il n'y a plus d'espoir pour moi , & quand tout viendrait à se déclarer, je n'ai rien à craindre. Le Marquis de Flaucourt, jaloux du Comte, sera mon appui, & je lui persuaderai sans peine qu'il étoit seul l'objet de mes démarches. Il y avoit long-tems que je cherchois une occasion de les défunir, en voici une que je mettrai à profit.

LE COMTE *après avoir écrit & cacheté sa lettre, la remettant à la Fontaine.*

Allez & ne perdez pas un moment.

## LA FONTAINE.

Rapportez-vous, Monsieur le Comte, à mon activité & à mon zele. Il m'a trompé trop cruellement pour que je ne désire pas autant que vous de le voir renfermé.

*Il sort.*



---



---

 S C E N E V I I I .

 LE COMTE *seul.*

**J**E suis édifié de son honnêteté. Il blâme ouvertement la conduite de Montalais & l'abandonne à son malheureux sort. Mais . . . Marianne a-t-elle pu se rendre coupable en cédant aux instances de ce vil séducteur ? . . . Elle l'aimoit & ne dût pas former sur lui des soupçons défavorables. Je dois plutôt la plaindre que la blâmer . . . Cependant, elle paroïssoit être indignée . . . Ah , c'est sans doute l'effet de l'amour outragé , & j'avois besoin de connoître sa foiblesse pour triompher de la mienne. Je lui ferai du bien , & c'est assez pour mon cœur . . . . Que Germeuil tarde à revenir ! . . . . Mais, le voilà.

---



---

## S C E N E I X .

LE COMTE, GERMEUIL.

LE COMTE.

**E**H bien Germeuil , où as-tu laissé cette fille ?

GERMEUIL.

Chez elle. Elle loge dans un quartier perdu , près la barrière des Gobelins . . . Voici ce que j'ai appris . . . Des hommes de mauvaise mine étoient sur sa porte , je leur ai demandé s'ils connoissoient cette fille : ils m'on<sup>t</sup>

répondu qu'ils ne la connoissoient que depuis deux heures, & qu'ils étoient là postés pour arrêter son pere, qu'ils alloient mettre en prison pour dette.

LE COMTE.

Que me dis-tu ? C'est peut-être un honnête homme, un pere de famille plus à plaindre que coupable. S'il en est tems, allons l'arracher au malheur qui le menace. Tu dis que c'est pour dette ?

GERMEUIL.

Oui, Monsieur, ce n'est pas pour autre chose. Je dois vous apprendre que j'ai vu chez le Suisse une petite fille qui pleure & demande votre secrétaire.

LE COMTE.

C'est sans doute encore une de ses victimes.

GERMEUIL.

Je ne le crois pas. Elle paroît trop jeune & trop innocente. Je l'ai fait monter dans votre antichambre. Voulez-vous la voir ?

LE COMTE.

Le tems ne me le permet point. Je vole au secours de ces malheureux : mais je te charge de l'interroger & de tirer d'elle tous les indices que tu pourras, pour que je sois instruit à fond de la conduite odieuse de cet horrible Montalais.

GERMEUIL.

Laissez-moi faire, Monsieur. Je me suis bien douté que cette petite niaise pourroit nous instruire : Voilà pourquoi je l'ai retenue.

## L E C O M T E.

Crois-tu que mon cocher se rappelle exactement sa demeure ?

## G E R M E U I L.

Ah , je vous en répons , Monsieur. Il a logé jadis dans cette maison.

## L E C O M T E.

Cela suffit.

[ *Il va pour sortir & revient.* ]

Je n'y pensois pas.

[ *Il se fouille & donne une clef à Germeuil.* ]

Tiens , Germeuil , voilà la clef de mon secrétaire. Apportez-moi mille louis en billets de la caisse d'es-compte.

## G E R M E U I L.

Ah , Monsieur , je n'entends rien à fouiller dans vos papiers.

L E C O M T E *reprenant sa clef & haussant les épaules.*

Allons donc , je vois bien ta délicatesse.

[ *Il sort en courant.* ]

## S C E N E X.

G E R M E U I L *seul.*

**J**E ne me défie pas de moi , je suis un honnête homme : mais il a donné souvent sa clef à son secrétaire , & dans tout ceci , qui fait ce qui peut arriver. Je n'ai pas besoin de me fourrer où je n'ai que faire.

## S C E N E X I.

GERMEUIL, LE COMTE.

LE COMTE *traverse le théâtre, en feuilletant les billets dans ses mains.*

## S C E N E X I I.

GERMEUIL *seul.*

**H** L a déjà fait. Quel homme actif quand il s'agit de secourir les malheureux. Il met autant de promptitude à faire du bien que les méchans en mettent à faire le mal. Ah, que la fortune est bien placée dans ses mains!

[ *Il se retourne & ne voit plus le Comte.* ]

Le voilà parti. Mais voici cette jeune fille. Elle est ma foi jolie. Ce petit air ingénu lui sied à merveille.

## S C E N E X I I I.

GERMEUIL, LAURETTE *n'osant avancer.*

G E R M E U I L.

**A** P P R O C H E Z - D O N C , la belle enfant.

L A U R E T T E.

Qu'est-ce que vous me voulez, Monsieur? Ce n'est

pas vous que je cherche. Je demande Monsieur Montalais. Il vient de passer un Monsieur dans la chambre, qui m'a dit que vous m'en donneriez des nouvelles.

G E R M E U I L.

Mais, pour vous en donner des nouvelles, il faut au moins que je vous parle; vous m'avez l'air bien farouche.

L A U R E T T E.

Ah, je ne la suis pas plus qu'une autre: mais on m'a tant assuré que les hommes étoient si méchans avec les jeunes filles, que je les crains, voyez-vous?

G E R M E U I L.

Et M. Montalais ne vous paroît pas aussi dangereux que les autres.

L A U R E T T E *naïvement.*

Mais ce n'est pas un homme.

G E R M E U I L.

Ah, ah, en voici d'un autre! Eh, qu'est-il donc, s'il vous plaît? C'est peut-être une femme travestie, n'est-ce pas?

L A U R E T T E *avec une gaucherie ingénieuse.*

Allez donc, vous voulez rire.

G E R M E U I L.

Ma foi, quand je n'en aurois pas l'envie, vous me la feriez naître: mais qu'est-il donc ce Monsieur Montalais, s'il n'est ni homme ni femme?



C'est un jeune garçon qui est bien honnête, bien sage & bien rangé.

GERMEUIL, *à part.*

Tout ceci n'est qu'un jeu, & cette niaise est peut-être plus rusée que je ne pense; elle se moque sûrement de moi.

[ *haut* ].

Ecoutez donc, la petite innocente; vous n'êtes pas si gauche que vous voulez bien le paroître: cependant vous êtes bien jeune, pour faire ce joli petit métier.

LAURETTE *surprise.*

Qu'est-ce que vous dites-là, Monsieur? Je fais le métier d'une brave fille, entendez-vous?

GERMEUIL, *à part.*

Cela se peut; mais continuons de la piquer, c'est le moyen de tout savoir des femmes.

[ *haut* ].

Comment voulez-vous qu'on vous en croie? est-ce qu'une brave fille va chercher les garçons?

LAURETTE *en riant.*

Ah, qu'il est bon! Mais voyez-vous donc quel mal il trouve à venir chercher les personnes dont on a besoin.

GERMEUIL *gaiement.*

Ah parbleu, j'ai tort, & je dois savoir que ce n'est pas pour des prunes que vous le demandez.

LAURETTE.

## L A U R E T T E.

Ma foi, Monsieur, je n'entends rien à votre façon de dire ; tout ce que je puis vous assurer , c'est que si vous ne voulez pas me faire parler à M. de Montalais, je m'en vais. On m'attend avec impatience chez nous , & je ne suis pas bien aise de me faire gronder pour toutes vos belles fornettes.

## G E R M E U I L.

Eh bien , pour que je vous accorde ce que vous me demandez , dites-moi comment vous connoissez M. Montalais.

## L A U R E T T E.

Et qu'avez-vous besoin de le savoir ? ah , vous m'avez l'air d'être bien curieux. On m'avoit bien prévenue qu'on me questionneroit ici : mais , quoiqu'on me dise tous les jours chez nous que je ne suis qu'une étourdie, je fais encore garder mon secret : ainsi donc vous ne saurez rien.

G E R M E U I L , *à part.*

Me voilà bien avancé.

[ *haut* ].

Mais quand il n'y a rien à craindre, il n'y a point de secret à garder.

## L A U R E T T E.

Mais, Monsieur, je ne vous crains pas, ni M. Montalais non plus.

G E R M E U I L , *à part.*

Que puis-je répliquer à cela ? c'est clair comme le jour, & , toute simple qu'elle paroît, elle est aussi double qu'une autre.

F.

[ *haut* ].

Et connoissez-vous Mademoiselle Marianne ?

LAURETTE.

Ah, je vois bien que vous voulez me tirer les vers du nez.

GERMEUIL.

Non : mais je voudrois seulement savoir de vous si vous la connoissez ; car elle est venue aussi demander ce jeune homme.

LAURETTE.

Comment, c'est dans cette maison qu'elle est venue ?

GERMEUIL.

Sans doute.

LAURETTE.

Y a-t-il long-tems, Monsieur, qu'elle s'en est retournée ?

GERMEUIL.

Il y a à peu près une heure.

LAURETTE.

Ah, mon Dieu, que je suis fâchée de ne l'avoir pas rencontrée !

GERMEUIL.

Vous la connoissez donc ? Elle paroît bien honnête.

LAURETTE.

Ah, je vous en réponds ; c'est une brave fille qui aime bien son pere, & qui éprouve un grand chagrin de ce qui vient de lui arriver.

## G E R M E U I L.

Et ce M. Montalais que vous demandez, ne s'y intéresse-t-il pas aussi ?

## L A U R E T T E.

Ah, je vous assure, & beaucoup même. On est bien affligé chez nous.

G E R M E U I L *à part.*

Il n'en faut plus douter, cette Marianne est la maîtresse de notre Secrétaire.

[ *haut* ].

C'en est assez. Monsieur Montalais n'est point ici dans ce moment : mais lorsqu'il rentrera, je vous l'enverrai tout de suite.

## L A U R E T T E.

Je vous serais bien obligée, Monsieur; je suis votre servante.

[ *Elle va pour sortir, elle se trompe & revient sur la Scene.* ]

G E R M E U I L *croyant Laurette sortie.*

Je commence à voir clair dans tout ceci. Monsieur le Comte finira par les marier, & si ce jeune homme n'a que le défaut d'aimer, il le pardonnera sans doute.

[ *S'apercevant que Laurette n'est pas sortie.* ]

Où allez-vous, Mademoiselle ?

## L A U R E T T E.

Je ne retrouve plus mon chemin. Je ne fais par où sortir.

L'H O M M E  
GERMEUIL.

Venez, venez, je vais vous conduire jusqu'à la porte.

LAURETTE.

Ah, grand merci, Monsieur.

*Fin du troisieme Acte.*



## A C T E I V.

*Le théâtre change , & représente la maison de Montalais ; même décoration qu'au second Acte. Au lever de la toile , Marianne est assise , la tête panchée sur une table , dans l'attitude d'une personne évanouie ; le vieux Montalais & son fils sont autour d'elle à la secourir.*

## S C E N E P R E M I E R E.

Le vieux MONTALAIS, MARIANNE,  
Le jeune MONTALAIS.

Le vieux MONTALAIS.

AH, ma fille, ma chere Marianne, reviens à toi.

Le jeune MONTALAIS.

Mais, mon pere, ne puis-je savoir ce qui lui est arrivé avec Monsieur la Fontaine ? Quel étoit son dessein ?

Le vieux MONTALAIS.

Mon fils, je l'ignore. Votre sœur ne faisoit qu'arriver, quand vous êtes entré avec ce brave La Fleur, qui m'a retiré des mains des Huissiers : mais, hélas, je ne le vois pas reparoître. Je tremble qu'il ne se soit compromis.

F iij

Le jeune MONTALAIS.

Si je ne craignois de vous quitter avec ma sœur, dans l'état où elle est, j'irois voir ce qu'il est devenu.

Le vieux MONTALAIS.

La voilà qui reprend ses sens . . . . Cette petite Laurette ne revient point. Qui peut la retenir? Inquiet sur le compte de votre sœur, & voyant la Fleur arriver sans vous, j'avois envoyé la petite chez M. le Comte, pour vous faire part de mes craintes.

M A R I A N N E *revenant à elle.*

Où suis-je ?

[ *Appercevant le vieux Montalais.* ]

Ah, mon pere, la douceur de vous voir ne m'est donc pas ravie ! Que sont devenus ces hommes barbares qui exerçoient leur pouvoir sur vous, avec tant de cruauté ?

Le vieux MONTALAIS.

Les cruels, sans respect pour mon âge, m'entraînoient avec la dernière dureté : ce brave soldat indigné de leur conduite, les a forcés de s'enfuir.

Le jeune MONTALAIS.

Mais, ma sœur, apprenez-nous en quels lieux vous a mené notre protecteur, M. la Fontaine.

M A R I A N N E.

Lui, notre protecteur ! . . . . Ce Monstre ! Ah, ne me parlez pas de cet homme horrible. Pourrai-je étouffer en moi le souvenir de son abominable projet. Comme il nous trompoit ! comme il abusoit de notre misère !

Le jeune MONTALAIS.

Que dis-tu, ma sœur ? Expliques-toi. Songes que tu ne dois rien avoir de caché pour nous.

Le vieux MONTALAIS.

Sans doute, elle le doit.

M A R I A N N E.

Qu'exigez - vous de moi ? Mon devoir est de vous obéir ; mais , mon frere , la grace que je te demande c'est de mépriser cet homme aussi vil que dangereux.

Le jeune MONTALAIS.

Je t'entends & je commence à pénétrer dans sa conduite. Le traître ! M'avoir forcé d'en imposer à l'homme le plus humain ! Mais il ne suffit pas, ma sœur, de ta générosité pour le garantir de mon ressentiment ; achève de nous dévoiler son horrible caractère.

M A R I A N N E.

Vous savez , mon pere , par quels discours ce malheureux a cherché à vous séduire. C'est lui qui a acheté la créance de Monsieur Durand.

Le jeune MONTALAIS.

Le scélérat ! C'est de moi qu'il en a sçu le nom,

Le vieux MONTALAIS.

Avec quelle hypocrisie il parloit aux Huissiers ! Et le traître a pû se démentir avec toi ?

M A R I A N N E.

Etoutez jusqu'au bout. Vous savez avec quel art il

F i r



nous a persuadé que des personnes de bien me donneroient de quoi acquitter votre créance : il me fait monter dans une voiture dont il a soin de fermer les portières, dans la crainte, disoit-il, que le trouble & l'affliction où j'étois réduite n'attirassent sur moi les regards des passans ; enfin nous arrivons. Il me conduit dans un appartement richement meublé ; il me fait asseoir & me laisse seule quelques minutes. Je crois qu'il va pour m'annoncer à ces personnes de bien : mais je le vois revenir tout seul. Il s'assied auprès de moi & me dit : » Vous n'avez rien » au monde, Marianne, qu'un état mercenaire qui suffit » à peine à votre subsistance ; votre pere est dans les fers, » une horrible misere assiége votre famille ; vous seule » pouvez les sauver de cet état malheureux. Moi, Mon- » sieur, lui dis-je ; & par quels moyens ? Les voici, » continua-t-il : je vous aime, Marianne, depuis long- » tems ; je ne suis pas assez riche pour vous faire un » sort digne de votre mérite ; mais j'ai sçu rendre amou- » reux de vous, un jeune homme, qui ne cherche qu'à » prodiguer ses trésors en faveur du premier objet qui » flattera ses desirs, il m'en a laissé le maître : vous n'avez » qu'à dire : *J'accepte vos bienfaits*. Une maison, un » carosse, des valets & des plaisirs de toute espece, tout » sera à votre disposition ; mais je dois être récompensé » de la fortune que je mets à vos pieds. » J'écoutois ce discours comme un langage étranger, & ne pouvois y répondre, tant ma surprise étoit grande. Il alloit continuer, quand j'ai rompu le silence. « Quoi, lui ai-je dit, » Monsieur, c'est par d'aussi vils moyens que vous prétendriez délivrer mon pere ! Pourriez-vous croire » que quand je serois assez vile moi-même, pour les accepter, mon pere le souffriroit ? Non, Monsieur ;

» quelque cruelle que soit la situation , il la supportera  
 » avec courage , plutôt que de consentir à cet horrible  
 » complot ; mais je suis honteuse de vous avoir écouté si  
 » long-tems , & je rougirai toute ma vie de vous avoir  
 » connu. » Ne pouvant contenir davantage l'indignation  
 où m'avoit jetté un semblable discours , je m'élançai pour  
 sortir ; il m'arrêta avec violence.

Le vieux MONTALAIS.

Juste Ciel !

Le jeune MONTALAIS.

Quelle horreur !

M A R I A N N E *continuant.*

Il me poursuit avec fureur. « Eh bien , dit-il , puisque  
 » vous êtes assez ingrats pour dédaigner le bien que je  
 » vous offre , j'aurai le plaisir de me venger de vous , de  
 » votre père & de votre frere ; d'aujourd'hui même je  
 » le ferai chasser de chez le Comte ; d'aujourd'hui même  
 » je vais traîner votre pete dans une horrible prison , &  
 » dès ce moment , vous céderez à mes desirs. « Je ne fais si  
 l'horreur de ce discours m'a inspiré du courage ; mais ce  
 perfide voulant venir à moi , je l'ai repoussé avec tant  
 de violence , qu'il est retombé embarrassé dans des Fau-  
 teuils : je gagne aussi-tôt la porte en criant au meurtre ,  
 à l'assassin. Le scélérat n'ose me suivre. Un homme se  
 présente à moi l'épée nue à la main. Grand Dieu , quel  
 homme ! Je reconnois ce mortel généreux , dont j'ignore le  
 nom : mais il doit être vertueux , puisqu'il est de la con-  
 noissance de Madame de Valmont. Enfin , que vous di-  
 rai-je ? Sans lui , peut-être , ce monstre se seroit porté aux  
 derniers excès.

Le jeune MONTALAIS *avec fureur.*

O comble d'horreurs ! Je vous jure , mon pere , qu'il périra de ma main , & que nous serons tous vengés. J'y cours.

Le vieux MONTALAIS *allarmé.*

Arrêtez , mon fils. Je vous défends de vous livrer encore à cet excès d'imprudence. Elle pourroit vous être plus funeste avec ce traître , que celle que vous avez commise tantôt avec ce brave homme.

## S C E N E I I.

Le vieux MONTALAIS , MARIANNE , le  
jeune MONTALAIS , LA FLEUR *à demi-  
gris , & la pipe à la bouche.*

Le jeune MONTALAIS.

**M**ON pere , il arrive fort à propos : faisons-lui part de ce qui se passe , & je n'agirai que d'après ses conseils.

L A F L E U R.

De quoi est-il question , mes enfans ?

Le jeune MONTALAIS *avec vivacité.*

Un traître qui se disoit notre ami depuis long-tems , & qui tramoit le projet le plus odieux , achette la créance de mon pere , le fait arrêter , & lui persuade que des personnes généreuses donneront à ma sœur la somme

nécessaire pour acquitter cette créance : elle le suit sans défiance , il l'entraîne dans un appartement , & c'est pour attenter à sa vertu ! N'est-ce pas à moi à venger cet outrage ?

L A F L E U R.

Oui , morbleu , il n'y en a point d'autre.

Le vieux M O N T A L A I S.

Mais , Monsieur , songez - vous au danger auquel il va s'exposer ?

L A F L E U R.

Mille escadrons , il n'y a point de danger , quand c'est pour l'honneur. S'il meurt en brave , je lui survivrai pour venger sa mort.

Le jeune M O N T A L A I S.

Mon pere , vous l'entendez. Ce n'est point vous désobéir , quand l'honneur me commande. Adieu , brave la Fleur ; n'abandonnez pas mon pere , jusqu'à mon retour . . . . Donnez-moi votre épée , elle me sera favorable.

L A F L E U R.

La voilà. Va te battre comme quatre.

[ *Le jeune Montalais sort avec précipitation. Sa sœur & son pere veulent courir après , la Fleur les retient.*



## S C E N E I I I.

Le vieux MONTALAIS , MARIANNE ,  
LA FLEUR.

LA FLEUR *les arrêtant.*

**L**A, là : il reviendra , puisqu'il vous l'a promis. On est bien fort quand on a du courage. Vous pleurez ! N'avez-vous pas l'épée de la Fleur ? Eh , attendez pour vous affliger la fin de l'aventure.

Le vieux MONTALAIS.

Monsieur , je suis pere.

MARIANNE.

Ah , mon Frere !

LA FLEUR.

Je n'ai jamais vu pleurer mes parens. Je ne les connois pas. Ce devoient être d'honnêtes gens , puisqu'ils ont fait en moi un brave homme. S'ils vivoient encore , ils auroient plus de coufage que vous. Je n'aime pas à voir du chagrin à personne ; moi : je suis gai par-tout & vous m'attristez.

Le vieux MONTALAIS.

Eh bien , Monsieur , il faut céder à vos avis. Je laisse au Juge du sort , à cet être bienfaisant , le salut de mon fils.

LA FLEUR.

Voilà ce qui s'appelle raisonner.

M A R I A N N E.

S'il est protecteur de l'innocent, s'il déteste le crime, il doit jeter sur nous un regard favorable.

L A F L E U R.

Il ne m'a jamais abandonné, quoique j'aime un peu la bouteille : mais il faut que les ivrognes soient tous de bons enfans, puisque l'on assure qu'il y a un Dieu pour eux.

## S C E N E I V.

Le vieux MONTALAIS, MARIANNE, LA FLEUR, un COMMISSAIRE, plusieurs HUISSIERS & RECORs.

Le vieux M O N T A L A I S.

**J**USTE Ciel ! Que vois-je ? un Commissaire !

M A R I A N N E *d part.*

Ah ! mon pere, c'en est fait : il n'y a plus d'espoir pour vous.

L A F L E U R.

Eh bien, quel nouveau vertige vous prend ?

M A R I A N N E.

Hélas, Monsieur, est-ce que vous ne voyez pas ces gens de justice ?

LAFLEUR *apercevant le Commissaire & se mordant le poing.*

Nous voilà bien campés ! Je n'ai point mon épée. Dieu me pardonne , je crois que c'est un Commissaire , ou bien c'est le diable . . . . Mais ne nous faisons pas d'affaires avec la justice. On peut rosser un huissier ; mais un Commissaire . . . . il faut lui parler poliment d'abord.

#### LE COMMISSAIRE.

Est-ce vous , Monsieur , qui avez fait rébellion contre les Gens du Roi ?

#### LA FLEUR.

Contre les Gens du Roi ! Comment l'entendez-vous , tête à perruque ? . . . . Est-ce que tout le monde n'est pas Gens du Roi ? . . . La seule différence qu'il y a de vous à moi , c'est que vous portez l'effroi chez les citoyens sans défense , & moi , je porte la terreur chez l'ennemi armé.

#### LE COMMISSAIRE.

Eh bien , qu'est-ce que cela veut dire ?

#### LA FLEUR.

Cela veut dire que vous êtes un homme de plume , un oiseau de mauvais augure , & moi un brave , toujours bien venu chez les honnêtes gens. Je suis juste cependant : je fais qu'il en faut des uns & des autres ; mais je n'aime pas à voir , quand on a un emploi si dur à remplir , qu'on y ajouté encore une cruauté particulière. Si j'ai fait rébellion , c'est que vos alguasils exerçoient une violence inutile & malhonnête. Le pauvre homme ne faisoit au-

cune résistance, pourquoi le maltraiter ? Est-ce que l'homme ne doit pas toujours avoir pitié de son semblable, quand il est malheureux ?

LE COMMISSAIRE.

Mais on doit toujours respecter les loix.

Le vieux MONTALAIS.

Eh bien, Monsieur, exercez votre ministère, je suis prêt à vous suivre.

LA FLEUR.

Malheureux vieillard, sa soumission m'arrache des larmes.

[ *Au Commissaire.* ]

Est-ce que cela ne vous fend pas le cœur ?

LE COMMISSAIRE.

Si j'étois son créancier, peut-être lui ferois-je grace.

LA FLEUR.

Vous êtes donc un honnête homme & non pas un Commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Je conviens qu'il peut y en avoir qui méritent le reproche que vous faites à tous les gens de l'état ; mais croyez aussi qu'il y en a parmi nous qui savent adoucir la rigueur de leurs fonctions autant que les circonstances le permettent.

LA FLEUR.

Vous voulez bien paroître bon. Mais . . . vous ne l'allez pas moins emmener.

LE COMMISSAIRE.

Il le faut, j'y suis forcé.



Le vieux MONTALAIS à *Marianne*.

Adieu, ma fille.

MARIANNE *se jettant à son col.*

Ah, mon pere, je ne puis me séparer de vous.

Le vieux MONTALAIS.

N'oublies pas, ma fille, que ta pauvre mere, languissante dans son lit, réclame tes soins.

MARIANNE *dans la plus grande douleur.*

Hélas, mon cœur se déchire & se partage entre vous deux.

LAFLEUR *révant & se frappant le front avec sa main.*

Ecoutez-moi, tous tant que vous êtes, avec attention : J'ai lu, dans quelque almanach, que les vieux étoient exempts de la prison. . . . Oh, oui, il faut que ce soit dans un almanach que j'ai lu cela ; car e n'ai jamais jetté le yeux sur le grimoire de la chicane.

LE COMMISSAIRE.

Ce que vous dites-là, M. le soldat, est on ne peut pas plus vrai : mais il y a une époque fixe ; il faut avoir soixante-dix ans révolus.

LAFLEUR *au vieux Montalais.*

Eh bien, pere, vous les avez passés au moins de 50 ans.

Le vieux MONTALAIS.

Il s'en faut encore six mo's que je n'aie soixante-dix ans.

LA FLEUR.

## LA FLEUR.

Eh bien , vous ne devez plus que ce terme-là à votre créancier. Il y a dix ans , m'avez-vous dit , que vous lui devez quatre mille francs . . . voyons . . . faisons un calcul . . . combien cette somme divisée feroit-elle par mois?... Les cent écus sont plus que suffisans pour payer le tems qui reste.

## LE COMMISSAIRE.

Votre calcul est on ne peut pas plus juste ; l'embarras est de le faire agréer au créancier.

## LA FLEUR.

Tant pis pour lui , ce sera un fort , s'il ne l'accepte pas.

## Le vieux MONTALAIS.

Généreux ami , c'en est assez , laissez-moi subir mon fort. Je verrai mes enfans , & leur présence adoucira le poids de mes fers.

[ *Les Huissiers s'en emparent ; Marianne pousse un cri , & se jette dans les bras de son pere* ].

## SCENE V.

Le vieux MONTALAIS , MARIANNE , LA FLEUR , le COMMISSAIRE , LE COMTE , plusieurs HUISSIERS & RECORS.

LE COMTE *joignant les mains , & les levant au ciel , à cet aspect.*

⊙ DIEU , quel tableau touchant ! que j'arrive à propos pour secourir ce pere infortuné !

G

[ *Adressant la parole au Commissaire & aux Huissiers* ].

Messieurs, à combien monte la créance de ce malheureux vieillard ?

M A R I A N N E *à part.*

Ciel ! qu'entends-je ? Je ne me trompe pas ; c'est mon libérateur.

U N H U I S S I E R .

J'ai les piéces sur moi : quatre mille trois cents livres de capital, & six cent livres de frais, sans compter soixante & tant de livres pour mes gens.

L E C O M T E *tirant un porte-feuille de sa poche, & lui donnant des billets de la Caisse d'escompte.*

Voilà cinq mille livres en billets au porteur.

L' H U I S S I E R *saisit avidement les billets.*

Et voilà vos papiers.

M A R I A N N E , *à part avec joie.*

Quelle générosité !

[ *Au vieux Montalais* ].

Ah, mon pere, c'est cet homme vertueux qui m'a sauvé des mains de ce cruel la Fontaine.

L A F L E U R *avec transport.*

Le digne homme ! voilà ce qui s'appelle une belle action !

Le vieux M O N T A L A I S .

Ma fille, c'est peut-être encore un suborneur ; je ne dois pas accepter ses bienfaits.

M A R I A N N E *avec empressement.*

Mon pere, vous êtes dans l'erreur ; c'est un cœur

noble, une ame bienfaisante, l'ami de Madame de Valmont.

Le vieux MONTALAIS *au Comte avec fermeté.*

Monsieur, je n'a point l'honneur de vous connoître, & je ne dois pas accepter un service aussi grand qu'inattendu.

L A F L E U R .

Le bonheur n'est pas toujours pour ceux qui le cherchent, & le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.

LE COMTE *au vieux Montalais.*

Mon cœur ne vous est pas connu, respectable vieillard. Rassurez-vous, & bannissez un soupçon qui m'offense autant qu'il est mal fondé.

M A R I A N N E .

Ah, mon pere, pourriez-vous confondre le plus grand des hommes avec un vil scélérat

Le vieux MONTALAIS.

Monsieur, pardonnez ; un pere s'allarme aisément. Tout annonce en vous la noblesse de vos sentimens : mais à quel titre ai-je pu m'attirer un si grand bienfait ?

L E C O M T E .

Qu'il vous suffise d'être persuadé qu'aucun motif suspect ne m'a porté à vous secourir. Souffrez que je ne borne pas mes bienfaits à ce léger service ; acceptez encore ce porte-feuille, & allez vivre, avec cet aimable enfant, loin de la Capitale, où la beauté & la candeur sont sans cesse exposées aux pièges de la séduction.

G ij

L'H O M M E

M A R I A N N E.

Hélas, que mon cœur est pénétré d'une vive reconnaissance !

Le vieux MONTALAIS.

Quel homme êtes-vous ? il n'en fut jamais de semblable.

L A F L E U R , *à part.*

Il y en a bien peu d'ailleurs.

LE COMMISSAIRE.

L'espèce en est rare.

Le vieux MONTALAIS *à part.*

Vous ne pouvez au moins nous refuser la satisfaction de connoître notre bienfaiteur.

M A R I A N N E.

Pourquoi nous priver du bonheur de vous voir, & nous prescrire d'aller loin de Paris jouir de vos bienfaits ?

LE COMTE.

Que puis-je répondre ? Tâchons de vaincre le trouble qui s'empare de moi.

[ *haut* ].

Je suis sensible à votre zèle, & il suffit pour mon cœur de voir votre reconnaissance : mais je ne fais point des heureux pour les assujettir à la reconnaissance. Vous êtes jeune, vous êtes belle ; sans doute on ne vous voit pas avec indifférence, & votre père allarmé . . . . .

Le vieux MONTALAIS *à part.*

Non, Monsieur, non, ma fille n'est point le motif qui

vous inspire tant d'humanité. Sans doute mes malheurs vous sont connus. N'est-ce pas assez de me donner la liberté, sans y ajouter encore un présent beaucoup au-dessus de l'état d'indigence auquel nous sommes habitués depuis si long-tems ?

LE COMTE.

Je me trouve trop heureux de pouvoir adoucir votre situation.

LA FLEUR, *à part.*

J'ai bien vu des choses extraordinaires dans le monde ; mais ceci surpasse mon raisonnement.

Le vieux MONTALAIS *au Comte.*

Vous ne pouvez plus nous cacher qui vous êtes.

LA FLEUR.

Son nom doit passer à la postérité comme celui d'un grand guerrier.

MARIANNE *au Comte.*

Monsieur, vous vous défendriez en vain ; Madame de Valmont ne pourra nous cacher votre nom.

LE COMTE.

Arrêtez, Marianne : j'exige de vous, que vous ne fassiez aucune perquisition pour connoître celui qui veut demeurer inconnu. Je vais faire un long voyage : à quoi vous serviroit de savoir qui je suis ? Adieu, respectable vieillard ; adieu, belle Marianne.

[ *à part.* ]

C'est en déchirant mon cœur, que je puis le guérir.

*Il sort.*

G iij

---

S C E N E V I.

Le vieux MONTALAIS, MARIANNE, LA  
FLEUR, le COMMISSAIRE, plusieurs  
HUISSIERS & RECORS.

LA FLEUR *arrétant le vieux Montalais & Marianne,*  
*qui veulent courir après le Comte.*

**V**ous devez respecter son secret. Il fait le bien, & veut être ignoré ; c'est la manière des grandes ames.

MARIANNE, *à part.*

Il s'en va & pour jamais . . . . je ne le verrai donc plus ! infortunée ! Étouffons mes sentimens ; ils ne peuvent que faire ma honte & mon malheur.

LE COMMISSAIRE,

Je vous quitte très-satisfait de vous voir heureux autant que vous en paroissez digne.

LA FLEUR.

Un Commissaire sensible ! Je n'en reviens pas , où diable la vertu va-t-elle se nicher ? Je ne la vis jamais si lugubrement logée.

L'HUISSIER *à sa suite.*

Messieurs , nous n'avons plus rien à faire ici , retirons-nous.

## L A F L E U R.

Allez , & qu'on n'entende pas plus parler de vous , que de ce qui se passoit avant la création du monde.

[ *Le Commissaire , les Huißiers & les recors sortent* ].

---

## S C E N E V I I.

Le vieux MONTALAIS , MARIANNE ,  
L A F L E U R.

Le vieux MONTALAIS *avec attendrissement*.

○ Sublime Providence ! c'est dans des inconnus que nous trouvons de si favorables appuis ; & le perfide , le lâche qui se disoit notre ami , avec quelle adresse il projettoit notre perte depuis long-tems ! Mais mon fils ne revient point ; que lui sera-t-il arrivé ? Je tremble que notre bonheur ne soit de peu de durée.

[ *D'un ton suffoqué & prêt à s'évanouir* ].

Je succombe à toutes les sensations que j'éprouve.

M A R I A N N E.

Mon pere , rassurez-vous ; le Ciel n'aura pas épuisé les bienfaits sur nous , pour nous condamner à des larmes éternelles.

L A F L E U R.

Soyez tranquile , papa , je vais vous amener ce cher enfant.

G iv



[ à part ].

Si toutefois je savois où le prendre.

M A R I A N N E *avec transport voyant son frere.*

Ah, mon pere, le voici.

---

---

**S C E N E V I I I.**Le vieux MONTALAIS, MARIANNE,  
LA FLEUR, le jeune MONTALAIS,  
LAURETTE.

LA FLEUR.

**L**E voilà, ce cher ami, .M A R I A N N E *courant au devant du jeune  
Montalais & l'embrassant.*

Mon frere!

Le vieux MONTALAIS.

Ah, mon fils! Eh bien, qu'as-tu fait?

Le jeune MONTALAIS.

Non pas tout ce que je desirois : le cruel la Fontaine m'est échappé. Mais apprenez une heureuse nouvelle. . . . Madame de Valmont va bientôt se rendre ici. Dans mon désespoir & occupé d'une vengeance bien juste, j'ai osé me présenter chez elle sans avoir l'honneur de la connoître, que par tout le bien que Marianne nous en avoit dit. Elle m'a reçu avec une bonté digne de sa belle ame : je lui ai tout revelé. A ce récit, mon pere, elle

a frémi. « Sachez, m'a-t-elle dit, malheureux jeune  
 » homme, toute la noirceur de ce scélérat : par le plus  
 » horrible artifice, il a mis sur votre compte les desseins  
 » qu'il avoit sur votre sœur, & l'a fait passer auprès de  
 » M. le Comte, pour une de ces viles créatures qui ont  
 » renoncé à toutes les vertus du sexe.

Le vieux MONTALAIS.

Ma fille ! quelle horreur !

MARIANNE.

Juste Ciel !

LA FLEUR.

C'est un grand lâche.

LAURETTE.

C'est un homme bien méchant, Je ne m'étonne plus si  
 l'on m'a fait tant de questions chez M. le Comte. Si  
 j'avois su ce qui se passe, j'aurois dit la vérité.

Le jeune MONTALAIS.

Le crime va être dévoilé, & le traître recevra bientôt  
 son juste châtement.

LA FLEUR.

Oui, la vertu doit triompher. C'est la loi de l'Être  
 suprême. Il laisse faire pendant quelque tems les mé-  
 chants : mais il se lasse à la fin.

Le vieux MONTALAIS.

Mon pere, cette dame bienfaisante n'avoit point chez  
 elle toute la somme qu'il faut pour acquitter votre dette :  
 mais elle m'a assuré qu'elle s'engageroit pour le reste.

## LA FLEUR.

Il n'en est plus besoin : elle est payée & repayée.

Le vieux MONTALAIS.

Oui, mon fils ; vois ce porte-feuille. J'ignore encore ce qu'il renferme.

Le jeune MONTALAIS *avec surprise.*

Que vois-je ? Je ne me trompe pas. C'est le porte-feuille de M. le Comte.

Le vieux MONTALAIS.

Quoi, cet homme bienfaisant qui sort d'ici feroit ton bienfaiteur.

Le jeune MONTALAIS

J'ignore qui vous l'a remis : mais ce sont bien là ses armes.

LA FLEUR.

Voyez ce qu'il y a dedans : celà est plus utile qu'un blason.

Le jeune MONTALAIS *ouvrant le porte - feuille , & en tirant plusieurs billets de la caisse d'escompte.*

Dix neuf mille livres en billets au porteur.

LA FLEUR.

Et cinq qu'il a données déjà . . . . Cela fait bien mille louis. Ma foi, mes amis, cette journée n'est pas mauvaise pour vous. Je vous en souhaiterois quelques centaines par an.

## Le jeune MONTALAIS.

J'entends quelqu'un . . . . Ah , c'est sans doute  
Madame de Valmont.

## S C E N E I X.

Le vieux MONTALAIS, MARIANNE,  
LA FLEUR, le jeune MONTALAIS,  
LAURETTE, M<sup>me</sup>. de VALMONT.

MARIANNE *courant au devant de Madame de  
Valmont.*

AH, Madame, vous daignez nous honorer de votre  
visite ! Quel bonheur pour moi que ce vil agent du Marquis  
de Flaucourt vous soit connu !

Madame de VALMONT.

Ce Marquis est mon frere. Jugez, belle Marianne, si  
j'ai des motifs assez puissans pour démasquer le fourbe  
qui l'a perdu : mais ne nous occupons pas de lui dans  
cet instant, parlons de ce qui vous regarde. Je viens de  
chez quelqu'un, à qui j'avois promis de vous voir ce  
matin, & qui s'intéresse vivement à votre sort ; je ne l'ai  
point rencontré, & il en sera bien fâché, j'en suis sûre ;  
il ne demande qu'à vous obliger : mais sans être connu.

MARIANNE,

Madame, vous ignorez les bienfaits que nous venons  
de recevoir : mais, avant tout, faites-moi la grace de me

dire le nom du Monsieur , que je vis l'autre jour chez vous.

Madame de VALMONT *surprise.*

Pourquoi me le demandez-vous , Marianne ?

M A R I A N N E *avec timidité.*

Madame . . . . je . . . . Aurois-je été indiscrette en vous faisant cette question ?

Madame de VALMONT.

Point du tout , ma chere enfant . . . . il se nomme le Comte de Saint Clair.

M A R I A N N E *transportée.*

Ah , mon pere , c'est lui !

Le vieux MONTALAIS.

Oui , c'est lui ; mon libérateur , le bienfaiteur de toute ma famille.

Le jeune MONTALAIS.

Courons tous-nous jeter à ses genoux.

LA FLEUR.

Je veux être de la partie. Je ferai bien aise de revoir encore une fois ce brave homme , ce parfait humain , ce généreux mortel.

Madame de VALMONT.

D'où naissent tous vos transports ? Qu'a - t - il fait que j'ignore ? Ah , sans doute , quelque belle action. Il en est bien capable.

M A R I A N N E.

Sans doute , c'est dans la maison de M. le Comte , que

le perfide la Fontaine a eu l'audace de m'emmener, pour mon bonheur. A peine remise dans les bras de mon pere, où je n'attendois que la mort, cet homme vertueux se présente chez nous au moment qu'on entraînoit mon malheureux pere. Il paye les Huiſſiers, il nous laisse ce portefeuille avec une somme considérable. Eh, peut-on se méprendre à ce trait généreux, & douter encore que ce ne soit M. le Comte? Mais il nous a défendu de chercher à le connoître.

Madame de VALMONT.

C'est lui. Je n'en suis nullement étonnée. Je le reconnois à ce trait de générosité & de modestie; mais il est nécessaire de l'instruire du bon emploi qu'il a fait de ses dons. Suivez - moi tous. Je veux m'amuser un peu à ses dépens. Il niera le fait, & j'aurai plus de plaisir à jouer de sa surprise, en vous présentant à lui.

[ regardant la Fleur ].

Est-ce là ce brave homme dont vous m'avez parlé?

Le jeune MONTALAIS.

Oui, Madame, c'est lui-même.

MARIANNE.

Ah, Madame, mon frere vous a-t-il raconté? . . .

LA FLEUR fait des contorsions & des signes tout-à-fait comiques avec son chapeau.

Madame de VALMONT.

Oui, je fais tout.

LA FLEUR.

Tant pis, morbleu : & je ne lui fais pas bon gré

d'avoir revelé une chose qui m'a coûté si peu à faire , & que j'avois déjà oubliée.

Le jeune MONTALAIS.

Eh , Monsieur . . . .

LA FLEUR.

Appelles - moi ton ami , morbleu.

Le jeune MONTALAIS.

Ah , mon ami , devons-nous vous imiter ? plus vous cherchez à effacer de votre mémoire ce procédé , plus il doit se graver dans nos cœurs.

Madame de VALMONT.

On voit la probité empreinte sur sa physionomie.

LA FLEUR.

En vérité , Madame , votre politesse me ravit. Excusez , je vous prie , votre serviteur peu fait aux compliments des aimables Dames comme vous. Le sincere la Fleur est embarrassé pour vous répondre selon votre mérite.

Madame de VALMONT.

Un brave soldat s'exprime toujours avec franchise , & son langage est préférable à des discours préparés. Je suis fort aise que cette circonstance me fasse connoître encore un homme bienfaisant & généreux. Il y en a si peu , que je croyois que Monsieur le Comte étoit le seul qui pensât aussi noblement.

[ à la Fleur ].

Vous allez venir avec nous , M. le Militaire. Je serai enchantée de vous présenter à un homme avec qui vous

avez tant de rapports ; lui-même me saura gré de lui avoir procuré votre connoissance.

## L A F L E U R.

Madame , c'est trop d'honneur pour votre serviteur ; je ne suis qu'un simple soldat.

Madame de VALMONT.

Un soldat qui pense aussi noblement que vous , devient égal aux hommes du premier rang. Allons , ne perdons pas de tems.

Le jeune MONTALAIS.

Madame , ce brave homme & moi nous allons vous suivre chez M. le Comte ; mon pere & ma sœur auront l'honneur de vous accompagner.

Madame de VALMONT.

Mais je puis vous emmener dans ma voiture.

L A F L E U R *bas au jeune Montalais.*

Refuses pour moi poliment , toi qui fais la politesse. J'aime mieux aller à pied , cela me fera prendre le grand air. Dis-moi : suis-je encore un petit peu gris ?

Le jeune MONTALAIS.

Il n'y paroît presque plus , & la course achevera de vous remettre de sang froid.

L A F L E U R.

C'est égal. Tu ne fais pas pourquoi je te suis ! C'est pour avoir le plaisir de couper les oreilles à ce scélérat , s'il peut tomber sous ma main.



Le jeune MONTALAIS *bas à la Fleur.*

Et moi, je veux pour jamais lui ôter l'envie de répandre ses noirceurs dans la société.

Madame de VALMONT *au jeune Montalais, & à la Fleur.*

Eh bien, qu'est-ce que vous dites-là ?

Le jeune MONTALAIS.

Madame, la Fleur vous prie, en vous faisant mille remerciemens, de permettre qu'il n'aille pas en voiture. Il a l'habitude d'aller à pied.

LA FLEUR.

Tu as raison : c'est mon usage. #

Le jeune MONTALAIS.

Adieu, Laurette.

LAURETTE.

Adieu, Monsieur Montalais. Ne tardez pas à revenir au moins.

Le jeune MONTALAIS.

Sois tranquille.

LA FLEUR *en sortant.*

Adieu la blonde aux yeux noirs.

[*Madame de Valmont sort avec Marianne, le jeune Montalais & la Fleur les suivent ; Laurette les accompagne jusqu'au fond du théâtre, & revient sur ses pas.*]

SCÈNE X.

## S C E N E X.

LAURETTE *seule , après avoir rêvé.*

QUEL changement en si peu de tems ! Ils avoient bien des peines , bien des chagrins . . . . Et voilà le bonheur de toutes parts qui leur arrive ; ils vont devenir bien riches . . . . Voilà qui est fait , Mademoiselle Marianne ne travaillera plus . . . . Que deviendrai-je si elle ne se fert plus d'ouvrières ? . . . . Ils vont sans doute me renvoyer. Oh , non , ils sont trop bons , trop humains pour me mettre à la porte . . . . Allons auprès de Madame Montalais , je lui ferai part de mes inquiétudes , & elle me rassurera , j'en suis sûre.

*Fin du quatrieme Acte.*

---



---

 A C T E V.

*Le théâtre change , & représente le salon  
du Comte.*

---



---

## SCENE PREMIERE.

## LE COMTE, LA FONTAINE.

LA FONTAINE *à part* , pendant que le Comte  
*est plongé dans des rêveries profondes.*

C E morne silence m'annonce que déjà il se repent de m'avoir chargé de l'ordre du Roi. Ces prétendus gens de bien ne le font que par ostentation : mais . . . je serai vengé de lui & de tous les Montalais . . . Pour avoir sa liberté , il faudra qu'on fasse encore des démarches & je me réjouirai des maux que moi seul j'aurai produits.

[ *haut.* ]

Vous paroissez, Monsieur le Comte, bien occupé . . . Peut-être je vous dérange . . . Je me serois retiré, si vous ne m'eussiez retenu.

## LE COMTE.

Je vous ai fait passer dans ce salon pour vous entretenir avec plus de liberté sur le compte de Montalais . . . Je réfléchissois dans ce moment sur les moyens que nous devrions prendre , pour nous dispenser d'en venir à cet

éclat, en cherchant à ramener ce jeune homme par la voie de la douceur. Peut-être il n'est pas aussi coupable qu'il vous l'a paru . . . Il est vrai que Marianne en étoit indignée, & ce courroux n'est sans doute que l'effet de l'amour outragé ou de la jalousie.

## L A F O N T A I N E.

Cela peut-être.

## L E C O M T E.

L'ingrat peut-il l'avoir offensée à ce point, sans être déchiré par ses remords, & pourroit-il jamais l'oublier, s'il a le bonheur d'en être aimé ?

L A F O N T A I N E *à part.*

Je vois par ces paroles combien lui-même en est épris. Ah, que je crains leur bonheur mutuel ! Et ce seroit moi qui l'aurois produit !

[ *haut* ].

C'est un esprit gâté, une ame corrompue qui a su séduire le cœur de cette fille. Je pense qu'il seroit à propos de le tenir quelques mois en prison. Si vous lui pardonnez si facilement le scandale qu'il a produit dans votre maison, il abusera sans cesse de vos bontés, & il rira même des leçons de morale que vous prenez la peine de lui donner.

## L E C O M T E.

Si je pouvois me persuader que ses sentimens fussent aussi abominables que vous les soupçonnez, il ne reverroit jamais le jour.

## L A F O N T A I N E.

Vous avez tout pouvoir sur lui. Il n'a ni protecteur ni amis.

H ij

L'H O M M E  
L E C O M T E.

C'est parce qu'il est sans appui , que je dois lui tendre une main secourable. Plus il m'est facile de le faire punir , s'il est coupable , plus je dois craindre d'abuser de mon pouvoir.. Je veux l'interroger moi-même.

[ *Appellant.* ]

Holà ! Germeuil !

S C E N E I I.

L E C O M T E , L A F O N T A I N E ,

G E R M E U I L.

G E R M E U I L.

**M**E voilà , Monsieur.

L E C O M T E.

Si Montalais paroît ici , qu'on me l'envoie. Je veux absolument savoir , par son propre aveu , tous les détails d'une entreprise aussi criminelle.

G E R M E U I L.

Monsieur , je dois vous dire qu'il est venu à l'hôtel , il y a environ deux heures ; il a même demandé si vous étiez seul. Il étoit pâle , défait , sans boucles à ses souliers ni à ses jarretières , & un sabre sous son bras , le désespoir dans les yeux. En vérité , Monsieur , il nous a tous fait frémir.

L E C O M T E.

Eh , quel seroit son dessein ?

## G E R M E U I L.

Monfieur, je l'ignore. Cependant à travers fon défordre les larmes couloient de fes yeux, & il laiffoit échapper ces paroles : « Le traître, le perfide, le monstre ! il m'ôtera la vie, ou il périra de ma main. »

## L E C O M T E.

Et il ne demandoit que moi ?

G E R M E U I L *regardant la Fontaine des pieds à la tête.*

Pardonnez - moi, Monfieur, il demandoit une autre perfonne.

## L A F O N T A I N E.

Elle n'est pas difficile à deviner : c'est moi, fans doute. Je ne lui ai pas caché que j'allois reveler à Monfieur le Comte fon affreufe conduite, & il ne peut me le pardonner ; mais je n'ai rien à redouter de fa part, & fidele aux loix de la probité, je brave toutes fes menaces.

G E R M E U I L *à part.*

Cette probité, je crois, est bien fufpecte.

[ *Haut.* ]

Faut-il, Monfieur, vous l'envoyer, quand il paroitra ?

## L E C O M T E.

Non, il n'est plus néceffaire.

*Germeuil fort.*

---



---

**S C E N E I I I.**
**LE COMTE, LA FONTAINE.****LE COMTE.**

**L** n'y a plus de ressource en ce jeune homme ; il est tout-à-fait perdu , & je ne conçois rien à un tel dérangement. N'importe , il doit être puni de son inconduite , & je dois vous venger , M. la Fontaine. Combien Madame de Valmont est dans l'erreur à votre sujet ! Puisque vous êtes ennemi du vice , vous devez aimer la vertu.

**LA FONTAINE.**

Elle n'est pas toujours bien récompensée.

**LE COMTE.**

Pourquoi ? La vérité perce toujours.

**LA FONTAINE.**

La vérité ! C'est une insensée , une indiscrete , qui gâte souvent ce qu'elle entreprend. C'est la sage politique qui réussit & qui fait les grands hommes. La franchise & la sincérité nous mettent en butte à la haine & à la persécution. Le premier talent est d'en imposer par des dehors trompeurs , & comme *Madame de Valmont* , d'afficher la morale la plus austere , tandis qu'on est fort indulgent pour soi-même.

**LE COMTE.**

Votre ressentiment est excusable ; mais bientôt vous se-

rez fâché de l'avoir conçu. Je laisse à votre disposition le sort de ce misérable. Allez mettre à exécution l'ordre que vous avez pour le faire arrêter, & que je n'entende plus parler de lui.

L A F O N T A I N E *à part.*

Quand il ne le voudroit pas, je ne mettrois pas moins en usage le pouvoir que j'ai en main.

[ *Haut.* ]

Je ne vous cache point, Monsieur, que je vais avec peine remplir cet emploi ; mais c'est un mal nécessaire.

## L E C O M T E.

Oui, mon ami, & peut-être il produira le bien.

L A F O N T A I N E *à part.*

Son ami ! Ah, s'il savoit combien peu je suis le sien. Que ne puis-je lui prouver à quel point je l'abhorre ! Je sens cependant une certaine satisfaction : sa crédulité & sa confiance me vengent & m'amusent à ses dépens.

*Il sort.*

## S C E N E I V.

L E C O M T E *seul.*

**E**NFIN je respire un moment tout seul. Combien mon cœur est dégagé d'avoir pu faire une belle action en faveur d'un respectable vieillard ! Si sa fille s'est oubliée ; ce fût un moment . . . . Ce malheureux craignoit d'accepter mes services . . . . Ah, Marianne, si vous étiez

H iv



telle que vous m'avez paru, sans doute votre père seroit devenu le mien. Mais pourquoi l'accuser ? Un autre m'a prévenu, un autre a sù lui plaire. Je ne dois que la plaindre & gémir sur son sort. Je veux cependant travailler à son bonheur ; faire agir Madame de Valmont, en lui cachant sa foiblesse, s'il est vrai qu'elle ait cédé aux transports de son amant. Combien sa douleur la rendoit intéressante ! La beauté dans les larmes ajoutée à son pouvoir.

[ *Après avoir réfléchi.* ]

Que fais-je, malheureux ? Plus je cherche dans mes réflexions à me sauver, plus je m'égaré. Non, non, il ne sera point dit qu'une fantaisie me fasse conduire comme un insensé. Si je pouvois approuver mes sentimens, je m'applaudirois de mon choix, & si ma raison ne peut me guérir, en m'éloignant de Paris, je pourrai du moins, par cette absence, triompher de ma foiblesse. Lisons cette fameuse préface qu'on ne vend que sous le manteau.

[ *Il tire une brochure de sa poche & lit.* ]

C'est une chose incroyable que toutes ces platitudes. . . Eh bien, tout Paris y court. On n'a de l'esprit dans ce pays-ci, que quand on est méchant.

## S C E N E V.

LE COMTE, Madame de VALMONT,  
GERMEUIL.

Madame de VALMONT *bas à Germeuil, dans le fond du théâtre.*

**C**OMME le voilà tranquille ! Germeuil, observe ce

que je t'ai recommandé : que personne n'entre dans le cabinet.

GERMEUIL *bas à Madame de Valmont.*

Reposez-vous sur moi , Madame.

[ *haut* ].

Monsieur , Madame de Valmont . . . .

*Il sort.*

## S C E N E V I.

LE COMTE, Madame de VALMONT.

LE COMTE.

AH, Madame, vous voilà ! Vous m'avez fait dire de vous attendre . . . . Sans doute vous ne recevez personne ce soir ?

Madame de VALMONT; *à part.*

Il ne se doute pas que je suis instruite du motif qui m'amène. Amusons-nous de son embarras.

[ *Haut.* ]

Vous m'avez chargé d'une commission bien intéressante. J'ai passé tantôt ici, comme vous le savez, non pour vous donner des nouvelles que je vous apporte, qui sans doute vont vous faire bien de la peine.

LE COMTE.

Vous m'alarmez, Madame. Qu'y a-t-il d'extraordinaire ?

Madame de VALMONT.

C'est qu'un autre a prévenu vos bienfaits en faveur de Marianne.

LE COMTE.

Ah , j'en suis bien aise.

Madame de VALMONT *à part.*

Je le crois.

[ *haut.* ]

J'allois partir pour me rendre chez elle , lorsqu'un malheureux jeune homme , que je ne connois point , s'est fait annoncer chez moi , & m'a appris qu'on alloit entraîner dans une prison , pour dette , le pere de Marianne. Je vole à leur secours ; mais quelle a été ma surprise de trouver sur tous les visages l'empreinte du bonheur ! & ce bonheur seroit parfait pour eux , s'il n'étoit altéré par le regret de ne pouvoir témoigner à leur bienfaiteur toute leur reconnoissance.

LE COMTE.

Et Marianne paroît-elle bien curieuse de le revoir ?

Madame de VALMONT.

Ah , fort curieuse.

LE COMTE.

Fort curieuse ?

Madame de VALMONT.

Fort curieuse.

LE COMTE *à part.*

Le foible sentiment de la reconnoissance ne peut satisfaire mon cœur.

Madame de VALMONT *d part.*

J'entrevois qu'il est amoureux.

[ *haut* ].

Eh bien , mon cher Comte , vous ne dites plus mot . . .  
Approuvez - vous cet homme qui a la cruauté de garder  
l'anonyme ?

L E C O M T E .

Je ne puis le blâmer. La bienfaisance n'a d'attraits que  
lorsqu'on y attache le mystère.

Madame de VALMONT.

Je ne suis pas de votre avis , & je pense que , si l'on  
rendoit publiques les belles actions , elles seroient plus  
propres à rétablir les mœurs qu'à les corrompre. Tous  
les peuples ont élevé des temples & des autels aux passions  
qu'ils ont divinisées , & ce noble sentiment qui produit  
toutes les vertus , l'humanité sensible & secourable , n'a  
jamais reçu un hommage public.

L E C O M T E .

C'est la seule vertu que l'homme doit couvrir des  
voiles du mystère.

Madame de VALMONT *vivement.*

Vos maximes , M. le Comte , sur cette matière , ne  
sont pas , je crois , bien approfondies : car enfin , vous  
me permettrez de vous observer que les traits de bienfai-  
tance deviendroient bien plus nombreux , si l'on faisoit  
passer à la postérité , le nom de ceux qui ont rempli les  
devoirs que la nature prescrit à l'homme envers son sem-  
blable. Un public effrené élèvera un trône à une actrice ,

parce que ses talens l'auront amusé ; il lui donnera une fête splendide sur la mer, & la recevra comme une Cléopâtre. Un voyageur aérien verra s'élever des pyramides à sa louange, & l'homme bienfaisant sera enseveli avec ses belles actions. Non, Monsieur ; non, je ne suis pas de votre avis, & je voudrais qu'on gravât sur leurs tombeaux ! « ci gît l'homme bienfaisant, ci gît le Comte » de Saint-Clair, qui ne vécut que pour faire le bien.

## LE COMTE.

Que dites-vous, Madame ? Pourquoi me faire une application que je ne mérite à aucun titre ?

Madame de VALMONT.

Peut-on dissimuler, quand on pense aussi bien que vous ?

## SCENE VII.

LE COMTE, Madame de VALMONT,  
GERMEUIL.

GERMEUIL *bas au Comte.*

**M**ON SIEUR, un homme qui est chargé, dit-il, d'un ordre, qu'il ne peut mettre à exécution sans votre consentement, demande à vous parler un moment en particulier. Il est accompagné de ce la Fontaine. Faut-il que je les fasse entrer ?

LE COMTE.

Je fais ce que c'est.

Madame de VALMONT.

Je vous gêne , peut-être.

L E C O M T E.

Point du tout , Madame. Je n'ai qu'un mot à dire. Permettez que je vous quitte un moment.

Madame de VALMONT.

Allez & laissez-moi Germeuil.

*Le Comte sort.*

S C È N E V I I I.

Madame de VALMONT, GERMEUIL.

Madame de VALMONT.

**G**ERMEUIL , font-ils toujours dans le cabinet & ne peut-il pas les rencontrer ?

GERMEUIL.

Non , Madame. Je viens d'y faire passer M. Montalais avec ce soldat que vous m'avez recommandé. Il faut convenir , Madame , que ce militaire a une figure bien heureuse.

Madame de VALMONT.

Son cœur est encore plus excellent.

GERMEUIL.

Ah , j'en suis bien persuadé. Mais , Madame , je dois vous faire part de ce qui se passe. Ce vil agent , . . . .

Madame de VALMONT.

Je suis instruite de tout, Germeuil & ses trames odieuses à la fin vont être découvertes.

GERMEUIL.

Ah, tant mieux : car Monsieur le Comte s'est laissé séduire par ce fourbe. Il est si bon, si prêt à croire le bien, que les apparences lui semblent des réalités.

Madame de VALMONT.

Je ne suis pas aussi aisée que lui à me laisser persuader.

GERMEUIL.

Ah, quel dommage, Madame, que vous ne soyez pas mariés ensemble ! Vos enfans auroient été des bijoux.

Madame de VALMONT *riant*.

Ah, ah, ah, qu'il est drôle, cet homme !

## S C E N E I X.

Madame de VALMONT, GERMEUIL,  
LE COMTE.

LE COMTE.

**I**L paroît Madame, que Germeuil a le talent de vous faire rire de bon cœur.

Madame de VALMONT.

Oh, je vous en assure. Il est si plaisant, même dans les choses sérieuses, qu'on ne sauroit s'empêcher de rire.

GERMEUIL, *d part.*

Eh, ce n'est pas un si mauvais rôle. Tout le monde n'en peut pas faire autant.

LE COMTE.

[ *haut.* ]

Mais j'entends du bruit ici dedans. Qu'est-ce qui s'y passe donc?

[ *à Germeuil.* ]

Germeuil, vois ce qu'on fait dans mon cabinet, & surtout si Montalais demande à me parler, dis-lui que je ne suis pas visible.

Madame de VALMONT.

Eh, pourquoi? . . . C'est-là où je vous attendois . . . Apprenez . . . Mais le bruit redouble.

GERMEUIL.

J'y cours.

[ *Il sort.* ]

## S C E N E X.

Madame de VALMONT, LE COMTE.

Madame de VALMONT.

**V**ous savez donc que Montalais, votre secrétaire, est dans ce cabinet, avec . . . .

LE COMTE.

Oui, avec un soldat qui l'accompagne. Monsieur la Fontaine, que vous avez si mal connu, vient de m'en avertir.



Madame de VALMONT.

Que j'ai si mal connu, dites-vous? homme vertueux, mais trop crédule, que vous allez vous repentir vous-même d'avoir été si long-tems la dupe de ce scélérat! Mais j'entends les cris de Marianne. Venez avec moi, venez.

LE COMTE *troublé.*

Marianne!

[ *On entend un bruit terrible dans le cabinet.* ]

Le vieux MONTALAIS *dans le cabinet.*

Non, vous ne l'emmenerez pas. C'est mon fils, je vous assure & non un suborneur.

LA FLEUR *aussi dans le cabinet.*

Si vous ne le lâchez point, je vous plonge mon épée dans le sein.

## S C E N E X I.

Madame de VALMONT, le COMTE, MARIANNE *toute échevelée*, le vieux MONTALAIS *tenant d'un côté* le jeune MONTALAIS, & un EXEMPT *de l'autre*, LA FLEUR *entraînant d'une main* LA FONTAINE, & *de l'autre lui présentant son sabre sur la poitrine*, GERMEUIL.

MARIANNE *accourant*, au Comte & à Madame de Valmont.

AH, Madame! Ah, Monsieur! Empêchez . . . . .  
[ *En*

[ *En montrant la Fontaine.* ]

Que ce perfide ne consume les horribles forfaits.

[ *Se jettant aux pieds du Comte.* ]

Et vous , Monsieur , avez - vous pû soupçonner mon frere de tant de noirceurs , sans l'entendre ?

L E C O M T E .

Que dites - vous ? Marianne ? Votre frere ! Quelle erreur !

Le jeune M O N T A L A Ï S *se jettant aux pieds du Comte.*

Monsieur le Comte , je ne vous blâme point de cette injustice : votre équité fut surprise par le plus criminel des hommes. Apprenez que c'est lui seul qui me força à passer dans votre esprit pour un orphelin. Je ne lui dois le bonheur de vous connoître , qu'à l'invention de l'attentat le plus noir : il ne m'éloigne de la maison paternelle , que pour suborner ma sœur. Il acheta la créance de mon pere , pour le faire traîner dans une horrible prison , & sous prétexte qu'une main bienfaisante va le délivrer , il emmene ma sœur dans l'appartement du Marquis de Flaucourt , & c'est pour attenter à son honneur. O comble de l'audace & de l'imposture ! Il ose me noircir dans votre esprit du crime affreux dont lui seul a pû former l'abominable projet. Je me vois publiquement traité comme le plus vil des scélérats . . . . Ah , la seule grace que je demande , c'est qu'on me livre ce traître , & que je puisse laver mon outrage dans son sang.

L E C O M T E *la main sur le front , pendant tout ce tems , reste dans un morne silence.*

L A F L E U R .

Il ne nous échappera pas. J'é t'en réponds.

I

LA FONTAINE *se demene & cherche à se débarrasser des mains de la Fleur.*

LA FLEUR.

Tout doucement , à ton tour , Coquin. Tu as été un peu trop vite , & tu dois actuellement te reposer de toutes tes horreurs.

Madame de VALMONT , *regardant le Comte.*

Comme il est consterné !

MARIANNE *le montrant au vieux Montalais.*

Ah , mon pere , que son affliction me pénètre ! Oui , son cœur est aussi sensible qu'il est généreux.

LE COMTE *cherche à contenir ses larmes & change de visage.*

GERMEUIL.

C'est en vain qu'il retient ses larmes. Comme il est anéanti !

Madame de VALMONT.

{ Qu'avez-vous , Monsieur le Comte ? Vous pâlissez.

L'EXEMPT.

Mais que veut dire tout ceci ?

GERMEUIL.

Ecoutez jusqu'à la fin , & vous le saurez.

LE COMTE.

Je reste immobile . . . . . Puis-je rappeler tout ce

qui s'est passé, sans frémir? Le perfide, avec quel artifice il m'a trompé! Je n'ose jetter les yeux sur cette famille respectable.

[ *Il porte son mouchoir sur ses yeux.* ]

L'horreur & l'attendrissement se combattent ensemble & déchirent mon ame.

Le jeune MONTALAIS s'approchant du Comte.

O mon bienfaiteur, étouffez vos regrets.

### LE COMTE.

Les étouffer, mon ami! Je veux me les représenter sans cesse. Quand on a commis une si grande injustice, on ne sauroit trop l'expier . . . . .

[ *montrant la Fontaine* ].

Pour ce monstre, il n'est pas digne de votre vengeance, ni de la mienne; je l'abandonne à toute la rigueur des loix, & laisse à Monsieur

[ *montrant l'Exempt* ]

le soin d'instruire le Magistrat de sa conduite. C'est aux loix à délivrer la société d'un monstre indigne de porter le nom d'homme.

### L'EXEMPT.

Je vois que l'innocent a été accusé par le coupable. Je vais en faire mon rapport au Ministre, & soyez persuadé, Monsieur, que je ne le perdrai pas de vue.

*Il sort.*



---

## S C E N E X I I .

Madame de VALMONT, LE COMTE,  
 MARIANNE, le vieux MONTALAIS, le  
 jeune MONTALAIS, LA FLEUR,  
 LA FONTAINE, GERMEUIL.

LE COMTE *montrant la Fontaine.*

**Q**U'ON l'ôte de mes yeux.

LA FONTAINE *va pour sortir. La Fleur lui  
 barre le passage.*

LA FLEUR.

Je ne le quitte pas comme cela . . . . j'ai un petit  
 mot à lui dire.

[ *Il sort avec la Fontaine & Germeuil* ].

---

## S C E N E X I I I .

Madame de VALMONT, LE COMTE,  
 MARIANNE, le vieux MONTALAIS, le  
 jeune MONTALAIS.

LE COMTE au vieux MONTALAIS.

**Q**UEL est ce soldat, respectable vieillard ? je l'ai vu  
 tantôt chez vous.

[ à Madame de Valmont ].

Je vois , Madame , que vous êtes instruite de tout.

Madame de VALMONT.

Vous n'en doutez plus.

Le vieux MONTALAIS.

C'est un homme , Monsieur , bien digne de votre estime. Ce matin , mon fils au désespoir va s'engager , pour me procurer les moyens de me dérober aux poursuites de mon créancier. Ce soldat venoit sans doute chez nous pour s'assurer de lui : mais à peine s'est-il aperçu de nos malheurs , qu'il a rompu son engagement , & n'a jamais voulu reprendre l'argent qu'il lui avoit donné ; & cet argent , à ce qu'il nous a dit , étoit le produit d'un petit bien qui lui restoit de son patrimoine.

LE COMTE à Madame de VALMONT.

Eh bien , Madame , en comparant nos fortunes , trouvez-vous que le peu que j'ai fait , puisse égaler la générosité de ce digne soldat ? Comment pouvoir jamais m'acquitter envers Marianne , envers son frere , de toute l'injustice que la calomnie m'a fait commettre à leur égard ?

Le jeune MONTALAIS.

Ah , Monsieur , pouvez-vous vous faire des reproches si durs , vous à qui nous devons la liberté de mon pere ? Vous fâtes trompé. Eh , quel est l'honnête homme qui peut s'assurer de ne l'être jamais ?

MARIANNE au Comte.

Ne sommes-nous pas assez satisfaits , puisque nous avons votre estime ?

! Ah, Marianne, que diriez-vous si un sentiment plus tendre me forçoit à vous rendre l'hommage que je dois à vos vertus.

M A R I A N N E *à part & troublée.*

Où suis-je ? qu'ai-je entendu ?

[ *tous se regardent* ].

Madame de VALMONT *au Comte.*

Expliquez-vous.

L E C O M T E.

Oui je dois faire ici une réparation publique, & foulant aux pieds les préjugés, les titres, les vains honneurs, rendre à la veru tout ce qu'elle mérite.

[ *Se jettant aux genoux de Marianne.* ]

Je ne puis dissimuler davantage. Oui, Marianne, je vous adore, & dès l'instant que je vous ai connue, j'ai conçu pour vous la passion la plus tendre & la plus respectueuse. Il ne tient qu'à vous de prononcer mon bonheur en recevant ma main.

Le vieux M O N T A L A I S.

O ma fille !

M A R I A N N E.

Tous mes sens sont émus . . . . Je ne peux me soutenir.

[ *Elle se trouve mal.* ]

L E C O M T E *la retenant dans ses bras*

Ciel, ses forces l'abandonnent ! Qu'ai-je dit, malheureux ! Sans doute je n'ai pas eu le bonheur de lui plaire

Madame de VALMONT.

Marianne , mon enfant , auriez-vous de la répugnance pour votre bienfaiteur ?

LE COMTE.

Ah , il n'en faut pas douter. Il lui en coute sans doute de me refuser. Que je suis malheureux d'avoir pû lui déplaire !

Le vieux MONTALAIS.

Ah , Monsieur , le cœur de ma fille ne vous est pas connu ; j'ai pénétré ses sentimens , avant que nous fussions comblés de vos bienfaits. Songez vous à la disproportion qu'il y a entre vous & elle ?

MARIANNE *revient à elle.*

Le jeune MONTALAIS.

Ma sœur , tu es bonne , tu es sage ; tu n'abuseras pas de l'ascendant que tu as sur le plus généreux des hommes. S'il a eu le bonheur de t'intéresser , fais lui le sacrifice de ton penchant , en renonçant à sa passion.

LE COMTE.

Qu'osez-vous dire ?

MARIANNE.

Ils craignent que vous ne vous repentiez un jour de m'avoir élevée au-dessus de mon sort -Ce n'est point cette élévation que je considère , plutôt au Ciel que vous ne fussiez que mon égal !

LE COMTE.

Quoi , Marianne , j'aurois eû le bonheur de vous in-



téresser ? Ah, vous me rendez le plus fortuné des hommes si j'ai pu vous plaire.

Le vieux M O N T A L A I S.

Ce matin, avant de vous connoître, j'ai développé les sentimens de ma fille à votre égard, & j'étois bien loin de penser qu'elle pouvoit un jour s'y livrer sans crime, & qu'ils feroient son bonheur.

Madame de V A L M O N T.

La vertu doit être recompensée, & Monsieur le Comte, en donnant la main à Marianne, s'honore dans son digne choix.

Le jeune M O N T A L A I S.

Quoi, Madame, vous lui en donneriez le conseil ?

Madame de V A L M O N T.

Affurément. Les charmes & les vertus de Marianne peuvent seuls le rendre heureux. Je connois son cœur.

LE C O M T E *au jeune Montalais.*

Montalais, cessez de vous opposer à mon bonheur, par un excès de générosité que j'admire : mais qui ne peut altérer ma résolution.

[ *Au vieux Montalais.* ]

Et vous, Monsieur, daignez m'accorder ce cher & digne objet de tous mes vœux, en devenant mon pere.

Le vieux M O N T A L A I S.

Je ne puis vous le refuser ; mais je crains qu'un jour rendu à de sages réflexions . . .

LE C O M T E.

Arrêtez, arrêtez, mon pere, ce n'est point à mon

âge que la raison peut jamais me faire rougir de mon choix.

MARIANNE *au Comte.*

Hélas , quel destin fortuné m'accorde le bonheur de vous appartenir !

LE COMTE.

C'est moi qui dois m'applaudir de ce moment heureux . . . . Holà. Quelqu'un.

S C E N E X I V.

Madamé de VALMONT, LE COMTE,  
MARIANNE, le vieux MONTALAIS,  
GERMEUIL *accourant tout troublé*, LA  
FLEUR *le suivant de sang-froid.*

LE COMTE.

Q u' y a-t-il de nouveau ?

GERMEUIL.

Ah , Monsieur , c'en est fait , ce monstre expire.

LE COMTE.

Comment donc ?

Le vieux MONTALAIS *regardant la Fleur.*

Hélas , ce brave homme se fera compromis , en punissant un scélérat.

LA FLEUR.

Ne craignez rien : il a yécu en lâche , & il meurt en brave. Voilà comme on ne peut jamais répondre de soi

Je devois faire un homme ; & , par une circonstance inattendue , il se trouve au contraire , que j'en ai défait un.

## LE COMTE.

Mais comment avez vous pû ?

## LA FLEUR.

Parbleu , par les moyens ordinaires. Je l'ai suivi jusque dans la rue : il croyoit m'échapper. » Ça , lui ai-je » dit , coquin , défends toi. » Aussi-tôt avec fureur il a mis l'épée à la main , je l'ai fait batailler quelques instans ; ensuite fatigué de son horrible aspect , je l'ai cloué à la muraille. Il n'a pas été long - tems de ce monde , & je lui ai dit , en le quittant , adieu jusqu'à la résurrection

## Le vieux MONTALAIS.

Mais , n'y a-t-il pas à craindre ? . . . .

## LE COMTE.

Non , rassurez-vous. Je prends tout sur mon compte. Le Ciel est juste.

[ *A la Fleur.* ]

Embrassez-moi , mon ami. Vous avez fait aujourd'hui deux belles actions , d'avoir secouru d'un côté l'indigent , & de l'autre d'avoir puni le criminel. Si vos exploits militaires sont aussi glorieux , que vous annoncez de courage , chaque jour de votre vie a dû être marqué par un nouveau laurier , & signalé par un trait de bienfaisance.

## Madame de VALMONT.

Ah , vous avez raison , M. le Comte. Votre mémoire & celle de ce brave homme doivent passer à la posté-

rité : mais peut-être on regardera vos belles actions comme des fables , vû l'état de corruption où sont les mœurs de ce siècle.

## L A F L E U R.

Vous me dites tant de belles choses , que je suis fort embarrassé pour y répondre : si j'ai bien fait , je n'ai point besoin d'autre récompense , & cela ne vaut pas la peine qu'on parle de moi quand je ne serai plus.

## L E C O M T E.

Ah , mon ami , on ne vous oubliera jamais.

## L A F L E U R.

Un autre peut faire encore mieux que moi.

## Le jeune M O N T A L A I S.

C'est impossible , mon ami. Les hommes aussi vertueux , ainsi que les grands talens , sont rares , & il s'écoulera peut-être dix siècles , pour trouver votre semblable , de même qu'un Comte de Saint-Clair.

## L E C O M T E.

Allons , laissons le mérite des grands hommes , quand ils ne font que leurs devoirs , & permettez , dans cet instant , que je ne m'occupe que de mon bonheur , en terminant mon mariage. Germeuil , vas avertir mon Notaire , qu'il se rende ici dans l'instant.

[ *Il donne la main à Marianne , & le vieux Montalais à Madame de Valmont , & ils sortent après Germeuil.* ]

## SCÈNE DERNIÈRE.

[Le jeune MONTALAIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

QUE veut dire ce mariage ?

Le jeune MONTALAIS.

Le Comte épouse ma sœur.

LA FLEUR.

Tout de bon ? j'en suis bien aise.

Le jeune MONTALAIS.

Oui, mon cher la Fleur.

LA FLEUR.

Ecoutes donc, tu vas devenir un gros Monsieur.

Le jeune MONTALAIS.

Ah, je serai toujours le même ; toujours l'ami de mon cher la Fleur.

LA FLEUR.

Va, j'en suis sûr. Allons, mille escadrons, vive la joie &amp; plus de coquins qui troublent votre prospérité.

*Fin du cinquième & dernier Acte.**Lu & approuvé le 8 Février 1786. SUARD.**Vu l'approbation, permis d'imprimer ; à Paris, ce 14 Février 1786. DE CROSNE.*

---

# P R É F A C E

P O U R L E S D A M E S ,

*Ou le Portrait des Femmes.*

**M**ES TRÈS-CHERES SŒURS, c'est à vous à qui je recommande tous les défauts qui fourmillent dans mes productions. Puis-je me flatter que vous voudrez bien avoir la générosité ou la prudence de les justifier ; ou n'aurois-je point à craindre de votre part plus de rigueur , plus de sévérité que la critique la plus austère de nos Savans , qui veulent tout envahir , & ne nous accordent que le droit de plaire. Les hommes soutiennent que nous ne sommes propres exactement qu'à conduire un ménage ; & que les femmes qui tendent à l'esprit , & se livrent avec prétention à la Littérature , sont des Êtres insupportables à la société ; n'y remplissant pas les utilités , elles en deviennent l'ennui. Je trouve qu'il y a quelque fondement dans ces différens

A

syftêmes, mais mon fentiment eft que les femmes peuvent réunir les avantages de l'efprit avec les foins du ménage, même avec les vertus de l'ame, & les qualités du cœur; y joindre la beauté, la douceur du caractère, feroit un modèle rare, j'en conviens: mais qui peut prétendre à la perfection? Nous n'avons point de Pigmalion comme les Grecs, par conféquent point de Galathée. Il faudroit donc, mes très-chères Sœurs, être plus indulgentes entre nous pour nos défauts, nous les cacher mutuellement, & tâcher de devenir plus conféquentes en faveur de notre fexe. Eft-il étonnant que les hommes l'oppriment, & n'est-ce pas notre faute? Peu de femmes font hommes par la façon de penfer, mais il y en a quelques-unes, & malheureufement le plus grand nombre fe joint impi-toyablement au parti le plus fort, fans prévoir qu'il détruit lui-même les charmes de fon empire. Combien ne devons-nous pas regretter cette antique Chevalerie, que nos hommes superficiels regardent comme fa-buleufe; elle qui rendoit les femmes fi

respectables & si intéressantes à-la-fois ! Avec quel plaisir les femmes délicates ne doivent-elles pas croire à l'existence de cette noble Chevalerie, lorsqu'elles sont forcées de rougir aujourd'hui d'être nées dans un siècle où les hommes semblent se plaisir à afficher, auprès des femmes l'opposé de ces sentimens si épurés, si respectueux, qui faisoient les beaux jours de ces heureux tems. Hélas ! qui doit-on en accuser, & n'est-ce pas toujours nos imprudences & nos indiscretions, mes très-chères Sœurs ? Si je vous imite dans cette circonstance, en dévoilant nos défauts, c'est pour essayer de les corriger. Chacune avons les nôtres, nos travers, & nos qualités. Les hommes sont bien organisés à-peu-près de même, mais ils sont plus conséquents : ils n'ont pas cette rivalité de figure, d'esprit, de caractère, de maintien, de costume, qui nous divise, & qui fait leur amusement, leur instruction sur notre propre compte. Les femmes en général ont trop de prétentions à-la-fois, celles qui réunissent le plus d'avantages, sont ordinairement les plus insatiables. Si l'on vante un



seul talent , une seule qualité dans une autre ; aussitôt leur ridicule ambition leur fait trouver , dans celle dont il est question , cent défauts , & même des vices , s'ils ne sont pas assez puissans pour détruire l'éloge qu'on en faisoit. Ah ! mes Sœurs , mes très-chères Sœurs , est-ce-là ce que nous nous devons mutuellement. Les hommes se noircissent bien un peu , mais non pas autant que nous , & voilà ce qui établit leur supériorité , & qui entretient tous nos ridicules. Ne pouvons-nous pas plaire sans médire de nos égales ? Car , je ne fais pas de différence entre la femme de l'Artisan qui fait se faire respecter , & la femme de Qualité qui s'oublie , & qui ne ménage pas plus sa réputation que celle d'autrui. Dans quelque cercle de femmes qu'on se rencontre , je demande si les travers d'esprit ne sont pas par-tout les mêmes ? Les femmes de la Cour sont les originaux de toutes les copies des classes inférieures : ce sont elles qui donnent le ton des airs , de la tournure , & des modes ; il n'y a pas jusqu'à la femme de Procureur , qui ne veuille imiter ces mêmes

## P R É F A C E .

afés; ajoutez-y l'épigramme & la satire entre elles, sans doute avec moins de nature & de politique que les femmes de la Cour, mais toujours ne se faisant pas grace dans l'un & l'autre classe du plus petit défaut. Pour les femmes de Spectacle, ah! je n'ose continuer, c'est ici où je balance; j'aurois trop de détails à développer, si j'entrois en matière. Elles sont universellement inexorables envers leur sexe, c'est-à-dire en général, puisqu'il n'y a pas de règle sans exception; mais celles qui abusent de la fortune & de la réputation; & qui font loin de prévoir souvent des revers affreux, sont int traitables, sous quelque point de vue qu'on les prenne; aveuglées sur leur triomphe, elle s'érigent en Souveraines, & s'imaginent que le reste des femmes n'est fait que pour être leur esclave, & ramper à leurs pieds. Pour les Dévotes, ô Grand Dieu! je tremble de m'expliquer; je sens mes cheveux se dresser sur ma tête; à chaque instant du jour, elles prophantent, par leurs excès, nos saints préceptes, qui ne respirent que la douceur, la bonté & la clémence. Le fanatisme

Femmes, Femmes de quelque espèce, de quelque état, de quelque rang que vous soyez, devenez plus simples, plus modestes, & plus généreuses les unes envers les autres. Il me semble déjà vous voir toutes réunies autour de moi, comme autant de furies poursuivant ma malheureuse existence, & me faire payer bien cher l'audace de vous donner des avis : mais j'y fais intérêt ; & croyez qu'en vous donnant des conseils qui me sont nécessaires, sans doute, j'en prends ma part. Je ne m'étudie pas à exercer mes connoissances sur l'espèce humaine, en m'exceptant seulement : plus imparfaite que personne, je connois mes défauts, je leur fais une guerre ouverte ; & en m'efforçant de les détruire, je les livre à la censure publique. Je n'ai point de vices à cacher, je n'ai que des défauts à montrer. Eh ! quel est celui ou celle qui pourra me refuser l'indulgence que méritent de pareils

aveux ? Tous les hommes ne voyent pas de même ; les uns approuvent ce que les autres blâment , mais en général la vérité l'emporte ; & l'homme qui se montre tel qu'il est , quand il n'a rien d'informe ni de vicieux , est toujours vu sous un aspect favorable. Je serai peut-être un jour considérée sans aucune prévention de ma part , avec l'estime que l'on accorde aux ouvrages qui sortent des mains de la Nature. Je peux me dire une de ses rares productions ; tout me vient d'elle ; je n'ai eu d'autre Précepteur : & toutes mes réflexions philosophiques ne peuvent détruire les imperfections trop enracinées de son éducation. Aussi m'a-t-on fait souvent le reproche de ne savoir pas m'étudier dans la société ; que cet abandon de mon caractère me fait voir défavorablement : que cependant je pouvois être de ces femmes adorables , si je me négligeois moins. J'ai répondu souvent à ce verbiage , que je ne me néglige pas plus que je ne m'étudie ; que je ne connois qu'un genre de contrainte , les foibleffes de la Nature que l'humanité ne peut vaincre qu'à force

d'efforts : & celle en qui l'amour - propre dompte les passions , peut se dire , à juste titre , la *Femme Forte*.





# M É M O I R E

D E

## MADAME DE VALMONT.

*Sur l'ingratitude & la cruauté de la famille des  
FLAUCOURT envers la sienne , dont les fleurs  
de FLAUCOURT ont reçu tant de services,*

**I**L est affreux de se plaindre de ceux qu'on aime , qu'on chérit & qu'on respecte. Je voudrois pouvoir étouffer dans mon ame , un ressentiment , hélas ! trop légitime ; mais l'excès de la cruauté , du fanatisme & de l'hypocrisie , l'emporte ; & quoique je sois condamnée à un éternel silence , par décence pour moi seule , les souffrances d'une mere infirme , son âge , l'affreuse indigence où elle est plongée , ne me font plus connoître de frein à l'égard des personnes que la Nature me force d'inculper. Le

seul que je pourrois épargner , par le mépris que j'en dois faire , est ce vil & rampant *Lafontaine* , dont les conseils aussi pernicieux que funestes , ont empoisonné le cœur d'un jeune homme , fait pour voler à la gloire. Ce jeune homme hélas ! est mon frère , devenu Marquis de Flaucourt , depuis la mort de mon trop malheureux pere. Je dois rougir sans doute de l'erreur qui me donna le jour ; mais la Nature qui ne conçoit ni loi , ni préjugé , ne perd jamais ses droits dans une ame sensible. A peine le hasard me fit rencontrer ce frère dans le monde , que le vil séducteur qui s'est emparé de lui depuis quelques années , qui a subjugué ses goûts , sa raison , me l'a enlevé. Je n'espérois qu'en lui , & je n'avois point à craindre qu'il eut étouffé dans son cœur le cri de la Nature , & les liens du sang. Je le laisse pour m'occuper de personnages plus essentiels , n'étant pas seul l'objet de mon Mémoire. Les années & les bons principes qu'il a reçus , peuvent me le ramener , & me donner des preuves de son amitié fraternelle.

Que la sentence des Dieux & des hommes me juge dans la position affreuse où je me trouve par l'injustice de ceux qui ont excité en moi la plainte , l'indignation & la révolte. Tous les faits que je vais avancer sont autant de vérités

authentiques. C'est une tache imprimée sur la mémoire de M. le Marquis de *Flaucourt*, & que ceux qui auroient dû l'effacer n'ont fait qu'entendre, en augmentant ses torts.

Mon pere m'a oubliée au berceau ; voilà mon sort, & j'ai encore à gémir sur celui de ma mère. J'avois tout pouvoir de réclamer les droits de la Nature pour mon existence physique, mais j'en faisois le sacrifice, comme on le verra dans ma correspondance avec la famille de *Flaucourt*, en faveur de celle qui m'a donné le jour. Les liaisons de sang & d'intérêt qui existoient entre cette famille & la mienne, étoient bien faites pour engager ces ames dévotes à répandre leurs bienfaits sur la malheureuse filleule de M. le Marquis de *Flaucourt*, qui éprouve, dans sa vieillesse, la plus affreuse misère. Jusqu'à présent, je ne l'ai point abandonnée, mais mes moyens sont devenus si foibles, que je me vois obligée de prendre le parti de la retraite. Ce n'est pas mon sort qui m'afflige, mais c'est la cruelle situation de ma pauvre mere. Je sens mon cœur déchiré à ce tableau. Que n'emploierois-je point pour lui procurer les secours qui lui sont nécessaires dans sa vieillesse ? Combien le poids de la misère doit lui paroître dur & insupportable, après avoir été élevée dans la fortune ! & quelle



amertume pour elle de souffrir dans sa triste & cruelle situation, sous les yeux de cette ingrate famille ! Tout ce que j'avance est pour faire connoître que nous ne sommes pas étrangers à la famille de Flaucourt , & que la mienne n'étoit pas de la lie du peuple , pour retirer aucun tribut des secours qu'elle a donnés à la Maison de Flaucourt. Mais quand la mienne auroit été de pauvres mercénaires , la maison de Flaucourt ne seroit-elle pas redevable d'un salaire que la reconnaissance auroit dû , de leur part , faire répandre avec abondance sur ma malheureuse mere , puisque la nécessité la force à réclamer leurs bienfaits , qui , en les obtenant , ne seroient qu'un acquit de leur part. Leur seul prétexte, pour ne pas la secourir, seroit un beau motif qui décideroit tous ceux qui ont cette façon de penser , propre à être regardés véritablement pour des hommes. Je n'attends pas de libéralités de leur part, je n'exigeois pour ma mere qu'une pension alimentaire de sept à huit cens livres. Leur ingratitude atroce, & leur dureté inexprimable, ont poussé ma discrétion au-delà de toute réserve : & si je suis fautive en les démasquant , ma faute est bien excusable. Quiconque ne seroit pas touché de mon récit , n'auroit pas reçu de la Nature un cœur sensible. Il ne peut y avoir que des ames

Révoles, endurcies par le fanatisme, comme Madame la Marquise de Flaucourt, & un Prélat des plus éclairés, mais aussi foible qu'elle, qui se font un acte de Religion de la plus grande cruauté. Hélas ! quelle est cette Religion ? Ou j'en ai mal conçu le dogme, ou il semble qu'elle enseigne la clémence & la bienfaisance. Ce digne Prélat, qui tient le Sacerdoce dans ses mains, & cette respectable Veuve, tous deux près du lit de mort de l'auteur de mes jours, lui prêchoient la bienfaisance, & le repentir de ses fautes. C'est pour les rachetter, lui disoient-ils, qu'ils l'engagèrent à faire deux mille écus de rentes viagères à ses gens, & reversibles sur leurs enfans; & celle qui avoit des droits plus légitimes, droits que la Religion même impose, n'a pas reçu la moindre marque d'humanité. Ce pieux Prélat, ce frère de lait de cette infortunée, loin de presser & de déterminer sa belle-sœur à remettre sous les yeux de son frère mourant, ce qu'il devoit faire pour une femme qui leur fut si chère à tous deux, eurent la barbarie de lui fermer la paupière, & le laisserent descendre dans la tombe, enveloppé dans la plus cruelle erreur; & voilà comme ce grand homme finit sa carrière, dans une indifférence où ils le tenoient sans doute depuis long-tems. Quoiqu'il fut insensible envers

moi, depuis que la dévotion s'étoit emparée de lui, je ne le respectois pas moins. Il me chériffoit dans mon enfance. Je n'oublierai jamais ses tendres carresses : & toutes les fois qu'un souvenir cher le rappelle à mon esprit, je verse des larmes, j'en verse sur sa perte, & ces larmes sont sincères; ce sont celles de la Nature, pourroit-on les condamner? J'ai toujours respecté la piété; & de crainte de l'alarmer, je sacrifiois mes intérêts à son bonheur. Quelques personnes de la Cour, célèbres par leur nom ainsi que par leur esprit, voulurent me persuader que la conduite de M. le Marquis de Flaucourt à mon égard, étoit tout-à-fait répréhensible, & qu'il falloit charger son Antagoniste de son châtement; on voulut même me recommander auprès de lui, & me procurer les moyens pour faire le voyage. Ma réponse est connue, & la voici en peu de mots. Je suis venue sous la foi du mariage: si le Marquis de Flaucourt est mon père, je ne dois pas obtenir une existence & ses bienfaits par la voie de son ennemi; s'il n'est pas mon père, je n'ai aucun droit sur lui. Quoique tout atteste que je sois sa fille, je préférerai d'en douter, plutôt que de l'affliger un instant. Ces mêmes personnes qui me sollicitoient, frappées d'indignation de sa conduite à mon égard, ne purent

s'empêcher de me plaindre , & de m'applaudir ; elles sont toutes existentes , & à même de me rendre cette justice. Que m'importeroit une célébrité qui auroit fait le malheur & le tourment de celui pour qui j'au rois sacrifié mes jours pour rendre les siens heureux & tranquiles ; mais puisqu'actuellement la mort me l'a enlevé sans les avoir troublés , je n'ai plus de frein pour ceux qui lui ont survécu , qui ont aggravés ses torts , & comblé mes malheurs.

Quel triomphe pour son adverfaire si je l'avois intéressé à mon sort , lui qui n'avoit jamais pu porter atteinte , ni à sa probité , ni à sa délicatesse ; c'étoient des faillies & des épigrammes qui faisoient seulement briller son esprit sans deshonorer celui qui étoit l'objet de ses railleries. Ses moyens étoient tous épuisés , & quoique ceux que j'aurois pu lui fournir , eussent pu tenter toute autre que moi , mon amour & mon respect me firent préférer ma bisarrerie à une vaine célébrité. La nature ne perd point ses droits , mais elle se fait peu entendre à ceux que j'accuse. Oui , je le déclare hautement , . . . . .  
 . . . . . une famille riche qui prodigue ses largesses indistinctement & qui n'en prive que celle qui y avoit le plus de droits. Sourds au cri du sang & de l'humanité , ils croient gagner

★

le Ciel par une piété cruelle ; ils me reprochent mon existence qu'ils connoissoient , ainsi que toute la Province , avant que je me connusse moi-même. Dans mon enfance toute la famille me chériffoit , & je ne connoissois pas alors les loix ni le préjugé. Je fus élevée en les chérissant , & je les chérissois de même , s'ils n'étoient durs qu'envers moi. Qu'ils m'accablent de leur animosité , qu'ils me rendent victime de l'erreur du Marquis de Flaucourt & de celle de ma mère , mais qu'ils ne l'abandonnent pas : que le Prélat , son frère de lait , reconnoisse la véritable bienfaisance & répande sur elle ce qu'il doit à celle qui lui donna le sein. Pour Madame la Marquise , elle est étrangère à mes demandes ; cependant elle s'est imposée des devoirs par les loix de la religion. Elle a promis à son Époux mourant d'acquitter les dettes qui chargeoient sa conscience ; celle qu'il contracta envers sa filleule étoit la première que cette respectable veuve devoit acquitter sans réfléchir sur le passé. A tout péché miséricorde. Voilà ce que Dieu nous ordonne , & ce que les justes suivent. A qui peut-on accorder sa confiance dans la société , quand ceux qui enseignent la religion & la clémence nous abandonnent. Il n'y a donc plus de probité sur la terre ? Dans quelle classe , dans quel état , dans quelle

quelle société d'hommes peut-on désormais trouver cette sensible piété, cette tendre humanité ?  
 On s'écrie tous les jours, . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .

---

## LETTRE PREMIERE.

VOTRE Mémoire, & ce que vous m'avez révélé, Madame, sus la famille du Marquis de Flaucourt, m'a fourni un sujet théâtral que j'ai traité, d'après votre consentement. Je ne doute pas que ce sujet ne soit fort intéressant pour le Public ; mais il le deviendrait davantage, si vous vouliez tracer vous-même les événemens qui ont causé vos malheurs. Ce tableau pourta faire disparoître les défauts qui se sont glissés dans mon ouvrage. Il faut vous prévenir, Madame, que le Comte de\*\*\*, doit vous solliciter vivement, pour que vous m'accordiez cette grace ; votre secret est le mien, & vous devez être bien sûre que je ne vous trahirai point. En mettant au jour les sujets d'indignation qu'une famille ingrate a fait naître dans votre ame, vous

B

rouverez un soulagement salutaire aux maux qu'elle vous a causés ; & le sentiment public suffira alors à votre vengeance.

Pourquoi vous y refuseriez-vous , Madame ? quels ménagemens devez-vous à des personnes qui ont méconnu la voix de la Nature & du sang à votre égard ? Le tems presse : le premier Volume de mes Œuvres est déjà livré à l'impression , & je voudrois y joindre votre Roman , persuadée que le public m'en tiendrait compte , je ne vous demande qu'une simple esquisse des faits ; je vous dispense de toutes reflexions. Quand on s'est exposé à donner une pièce Dramatique , faite en vingt-quatre heures , j'imagine qu'on peut fort bien lui offrir un récit simple , dépouillé de tout ornement , mais tracé avec les couleurs de la vérité. Veuillez-donc vous occuper d'un objet qui vous intéresse aussi vivement que moi , & , vous pouvez compter sur toute ma reconnoissance.

Je suis , &c.



## L E T T R E II.

*Madame de VALMONT au Comte de \* \* \****M**ONSIEUR,

Je ne suis point étonnée de la vivacité de l'Auteur ; mais vous , homme prudent , approuverez-vous un empressement qui n'a d'autre motif que sa passion d'écrire & de faire imprimer ? pourriez-vous , M. le Comte , m'engager à une entreprise aussi folle ? S'il ne s'agissoit que de quelques faits , ne les trouveroit-elle pas dans le Mémoire que je lui ai permis d'imprimer. Les détails de ma vie sont trop remplis d'événemens , pour que je puisse les tracer dans un si court espace. Dépouillés des accessoires , ils n'inspire-roient aucun intérêt , & déroberoient au Lecteur tout ce qu'il y a de plus piquant. Cependant , je ne veux point l'affliger : la Comédie que j'ai jouée , il y a quatre ans , avec mon frère le Marquis de Flaucourt , peut remplir son objet & le mien. En exposant aux yeux du Public , ce genre de correspondance , on verra que l'amitié fraternelle me suggéra un moyen peu commun ,

B 2



pour ramener à son devoir , un jeune homme que les passions & les conseils pernicioeux du perfide la Fontaine avoient égaré. Voilà tout ce que je peux faire pour l'Auteur qui trouve le moyen de me venger d'une famille ingrate , pour laquelle je ne suis jamais sortie des bornes de l'estime & du respect ; mais aujourd'hui que toute l'affection que je lui portois est éteinte , je romps le silence que j'ai gardé trop long-tems , en considération de la célébrité de celui qui m'a donné le jour , & dont je respecte la cendre. Je vous prie , M. le Comte , de voir l'Auteur , & s'il est satisfait de mon offre , je lui ferai parvenir sur le champ la relation de l'avanture du Bal , ainsi que les faits l'ont amenée , avec les lettres de tous les autres personnages , trop affligeantes pour quadrer avec cet amusement.

Je suis , &c.

---

### L E T T R E III.

*Du COMTE à Madame de VALMONT.*

**V**O T R E Lettre , Madame , a plus fait sur l'esprit de l'Auteur , que tout ce que j'aurois pû lui dire ; & loin de se facher des vérités qu'elle con-

tient , elle en est enchantée : vous en jugerez par sa réponse. Vous me demandez des conseils sur la prière de notre femme Auteur ; ne vous attendez pas , Madame , à me trouver plus raisonnable sur cet objet. Curieux comme une femme , & les aimant plus que moi-même , jugez , Madame , combien je dois être intéressé à connaître les événemens d'une personne sensible. Vous êtes un Juge trop sévère , & si , d'après votre système , les personnes de votre sexe deviennent conséquentes & profondes dans leurs ouvrages , que deviendrons-nous , nous autres hommes , aujourd'hui si superficiels & si légers ? Adieu la supériorité dont nous étions si orgueilleux. Les Dames nous feront la loi , & la partie la plus foible deviendra la plus forte. Cette révolution seroit dangereuse. Ainsi je dois desirer que les Dames ne prennent point le Bonnet de Docteur , mais qu'elles conservent leur frivolité , même dans leurs Ecrits. Tant qu'elles n'auront pas le sens-commun , elles seront adorables. Nos Savantes de Molière sont des modèles de ridicules. Celles qui suivent aujourd'hui leurs traces , sont les fléaux des sociétés , & semblent , par le travestissement de leur esprit , contribuer à la désunion de la nature entière.

Les femmes peuvent écrire , mais il leur est dé-

fendu, pour le bonheur du monde , de s'y livrer avec prétention. D'après ces principes , vous pouvez hasarder de donner un extrait de votre vie , qui ne pourra qu'être accueilli , & ce fera le cas de dire : Qu'importe le tems , si le récit est intéressant , comme je n'en doute pas. Secondez - donc , Madame , les vœux de l'Auteur , ne duffiez-vous donner que l'époque de votre rencontre avec le Marquis de Flaucourt. Pour moi personnellement , je vous saurai gré de cette complaisance.

J'ai l'honneur , &c.

## L E T T R E I V.

*De L'AUTEUR au COMTE de \* \*.*

**M**ONSIEUR LE COMTE,

Madame de Valmont , qui ne me flatte pas , & qui me dit , avec franchise , ce que je me suis dit cent fois à moi-même , me plaît infiniment ; & si mon amour-propre ne me permet pas de convenir que je suis décidément folle , ma raison me force d'approuver ceux qui ne me croient pas

Bien raisonnable. Je ne prétends pas gêner les opinions d'autrui ; je fais que je ne compose qu'avec pétulance , que je déteste de revenir sur mes idées , & que bonnes ou mauvaises , je voudrois qu'on les jugeât , en rendant justice au fond , s'il renferme quelque mérite : par-là , je serois plus satisfaite d'un foible triomphe que d'une plus grande gloire , s'il falloit l'acheter par un travail trop pénible , ou la devoir aux efforts d'un tiers plus éclairé que moi , qui dénatureroit mes ouvrages au point que je n'oserois me les approprier. Ainsi , je ne puis écrire que d'après moi , parce qu'il seroit trop facile de reconnoître tout ce qui n'est pas moi. Ceux qui n'écrivent que naturellement , varient souvent leur diction ; éloquens dans certains endroits , foibles dans d'autres ; mais les vrais Connoisseurs ne se trompent jamais sur ce qui part de la même source. Voilà , M. le Comte , ce que je pense des personnes qui jugent aussi sainement que vous. Je me contente de l'offre de Madame de Valmont , quoiqu'à beaucoup près elle ne soit pas , à mes yeux , si intéressante que celle que vous desiriez. Il est vrai qu'on ne peut exiger une relation suivie en si peu de mots. Mais comme il est indispensable pour moi de me rappeler dans l'esprit du Public , & de réclamer l'indulgence qu'il m'a déjà

accordée , en faveur de mes pièces imprimées , & surprise agréablement par le tour que la Comédie Française m'a donné en devançant le mien. Il m'a fallu changer toute ma marche , & à la place du Drame que j'allois faire imprimer , j'ai été obligée de prendre un de mes manuscrits , au hasard , ou pour mieux dire , à mon choix , & peut-être sera-ce ma plus mauvaise Pièce que je livre au Public. Il n'y a que le Roman de Madame de Valmont qui pourra balancer son opinion. Du moins c'est-là mon espérance. Bonjour M. le Comte , préparez-moi de bons travailleurs , car je vous répons que j'en ai besoin.

Je suis , &c.

## L E T T R E V.

*De Madame de VALMONT à L'AUTEUR.*

**I**L faut , Madame , faire tout ce que vous désirerez. M. le Comte vient de m'y déterminer ; aussi ne balancerai-je plus à vous envoyer l'extrait bien précis de ma vie. Ma naissance est si bisarre que ce n'est qu'en tremblant que je la mets sous les yeux du Public ; & ce ne fera que dans un tems plus heureux , plus tranquille pour moi , &c.

à l'abri de tout soupçon, que je pourrai, avec courage, raconter au genre humain les événemens qui ont travaillé le tissu de ma vie. Des aveux sincères & dépouillés d'imposture, m'obtiendront, sans doute, une estime qu'on refusera peut-être à mes foibles écrits. Si on n'a pas encore vu une ignorante devenir Auteur, une femme vraie & sincère est un être aussi rare, & c'est par une telle singularité que, comme vous, Madame, je puis me distinguer. Il y a tant d'analogie entre vous & moi, que je ne doute pas qu'on ne nous confonde ensemble. Un jour viendra où cette énigme sera expliquée par vous, ou par moi.

Je fors d'une famille riche & estimable, dont les événemens ont changé la fortune. Ma mère étoit fille d'un Avocat, très-lié avec le grand père du Marquis de Flaucourt, à qui le Ciel avoit accordé plusieurs enfans. L'éducation du Marquis, l'aîné de ces enfans, fut confié à mon grand-père qui s'en chargea par pure amitié. Le cadet, qui existe encore & que son mérite a élevé jusqu'à l'Archi-Episcopat, fut allaité par ma grand-mère : il devint par-là le frère de lait de celle qui m'a donné le jour & qui fut tenue sur les Fonds Baptismaux par le Marquis son frère aîné. Tout ceci se fit de part & d'autre au nom de l'amitié

qui régnait depuis long-tems entre ces deux familles : ma mère devint donc chère à tous les Flaucourt. Le Marquis , son Parrein , ne la vit pas avec indifférence. l'âge & le goût formèrent entre eux une douce simparchie dont les progrès furent dangereux. Le Marquis , emporté par l'amour le plus violent , avoit projeté d'enlever ma mère & de s'unir avec elle dans un climat étranger.

Les parens du Marquis & de ma mère , s'étant apperçus de cette passion réciproque , trouvèrent bientôt le moyen de les éloigner ; mais l'amour ne fait-il pas vaincre tous les obstacles ? Le tems ni l'éloignement ne purent faire changer leurs sentimens. Ma mère cependant fut mariée. Le Marquis fut envoyé à Paris , où il débuta dans la carrière dramatique par une Tragédie qui rendra son nom immortel , ainsi que ses Odes , ses voyages & plusieurs autres ouvrages non moins recommandables. C'est dans sa grande jeunesse qu'il développa tant de talens ; mais le fanatisme vint l'arrêter au milieu de sa carrière , & fit éclipser la moitié de sa gloire. Son célèbre Antagoniste , jaloux de ses talens , essaya de les obscurcir par la voie du ridicule ; mais il ne put y parvenir & il fut lui-même forcé de lui accorder un mérite distingué. En effet , il n'eut peut-être qu'un tort réel dans sa vie ; celui d'avoir été insensible

& sourd aux cris de la nature. Il revint dans sa province, où il trouva celle qu'il avoit aimée, & dont il étoit encore épris, mariée & mère de plusieurs enfans dont le père étoit absent. De quelles expressions puis-je me servir, pour ne pas bleffer la pudeur, le préjugé, & les loix, en accusant la vérité? Je vins au monde le jour même de son retour, & toute la ville pensa que ma naissance étoit l'effet des amours du Marquis. Bien loin de s'en plaindre, le nouvel Amphitruon prit la chose en homme de Cour. Le Marquis poussa la tendresse pour moi jusqu'à renoncer aux bienséances, en m'appellant publiquement sa fille. En effet, il eut été difficile de déguiser la vérité: une ressemblance frappante étoit une preuve trop évidente. Il y auroit de la vanité à moi de convenir que je ne lui étois pas étrangère, même du côté du moral; mais on m'a fait cent fois cette remarque. Il employa tous les moyens pour obtenir de ma mère qu'elle me livrât à ses soins paternels; sans doute mon éducation eut été mieux cultivée; mais elle rejetta toujours cette proposition; ce qui occasionna entre eux une altercation dont je fus la victime. Je n'avois que six ans quand le Marquis partit pour ses terres, où la veuve d'un Financier vint l'épouser. Ce fut dans les douceurs de cet hymen que mon père m'oublia & ne s'oc-



cupa que du fils dont vous m'avez demandé l'histoire. je ne fais aucune mention des événemens de ma vie depuis l'âge de six ans jusqu'à trente, époque où j'ai rencontré ce jeune frère âgé de vingt deux ans. Ayant appris pendant sa jeunesse qu'il avoit une sœur, il fit plusieurs recherches pour la rencontrer. Voici comment il me découvrit.

Se trouvant un jour dans une maison, où l'on reçoit bonne & mauvaise compagnie, un homme de ma connoissance, lui adressa la parole sans le connoître & lui demanda son nom. Cette question étonna le Marquis, qui à son tour lui en demanda le motif. C'est, dit-il, parce que vous avez une ressemblance frappante avec Madame de Valmont. A ce nom seul, le Marquis l'embrassa, le regarda comme un Dieu tutélaire, & le supplia de le conduire chez moi : ce qu'il fit. Lorsqu'on m'annonça cette personne, & que je la vis accompagnée d'un jeune homme, une émotion des plus extraordinaires m'agita; les larmes coulèrent de mes yeux; je m'écriai: c'est mon frère; c'est le fils du Marquis de Flaucourt; & ce fut dans les plus tendres embrassemens que nous confirmâmes les liens du sang qui nous unissoient. Il ne s'écouloit aucun jour que je n'eussent la satisfaction de le voir deux ou trois fois. Bientôt il me fit la confidence de ses plus

secrêts sentimens , & j'appris qu'un monstre , un vil agent , avoit subjugué sa raison. Je voulus l'éloigner de ce fourbe dangereux ; mais , moi-même , bientôt je lui parus suspecte. Il sembla même se repentir de toutes les confidences qu'il m'avoit faites. Cependant comme l'amitié & la nature triomphoient encore de lui , il me faisait toujours part de ses aventures qu'il croyoit du bon ton , telles que celle du Bal de l'Opéra , qui faillit à lui faire tourner la tête.

Une de ses cousines , femme d'esprit , & qui desiroit son bonheur autant que moi , chercha à l'intriguer sous le masque , & le rendit amoureux au point de le faire renoncer à une petite créature dont il étoit fou , & dont je rougirois de mettre au jour les trames ourdies d'accord avec le perfide la Fontaine. Le carnaval finit , & le courage de sa cousine n'alla pas plus loin. Elle lui avoit permis de lui écrire ; je fus instruite de tout , je me chargeai de cette correspondance , & vous allez voir , par la manière dont je la conduisis , si je scûs la suivre , & quel parti mon amitié en tira pour le bonheur de mon frère.

Je suis , &c.



## PREMIÈRE LETTRE

*De Madame de VALMONT , écrite au Marquis DE  
FLAUCOURT , sous le nom de L'INCONNUE.*

QU'IL en coûte à un cœur sensible de résister à son penchant ! Plus je réfléchis sur le hasard qui forme notre liaison , plus il me semble qu'il y a de l'imprudence à y mettre une suite. Il est vrai que je vous en fis la promesse ; mais peut-on compter sur les sermens d'amour. Ceux qui cèdent à tous les transports de cette passion , ne violent-ils pas , à chaque instant , leurs engagements ? Un être plus délicat , & qui aime , pour la première fois , tremble de se livrer à ses sentimens : je ne crains pas de manquer de foi à celui à qui j'aurois donné mon cœur ; mais je crains sa légèreté , je ne lui ferai ce don qu'après avoir éprouvé la solidité de ses sentimens. Pourriez-vous blâmer ma défiance , vous , qui ne me connoissez que sous le masque ? Quand vous me verrez à visage découvert , m'assurerez-vous de m'aimer telle que je suis ? S'il étoit vrai ; Dieux ! quelle seroit ma félicité ! Alors je pourrois être persuadée que ce n'est point une simple fantaisie ,

mais une simplicité mutuelle, fondée sur la délicatesse & sur l'estime de deux âmes bien nées. Voilà , Monsieur , la façon de penser du petit masque ; elle vous paroîtra peut-être un peu sévère , & bien différente de la folie qu'il avoit au Bal. Le style froid , qui régné dans sa lettre , convient peu aux transports de deux jeunes Amans , mais il ne vous voit pas. Cependant il est en votre pouvoir d'obtenir une entrevue , qui n'aura lieu qu'après le sacrifice que vous lui avez offert. Il est au-dessous de lui , & s'il l'exige , c'est pour vous retirer de l'abîme où il vous voit plongé. Adieu : votre réponse réglera sa conduite , & sur-tout point de questions au Porteur chargé de la correspondance ; c'est en vain que vous lui en feriez ; vous ne seriez pas plus avancé , & vous perdriez beaucoup dans la confiance que vous avez inspirée à celle qui veut être encore inconnue.

---

## LETTRE II.

*Du Marquis DE FLAUCOURT à Madame de VALMONT , crue L'INCONNUE du Bal.*

EST-CE une erreur ? est-ce une vérité ? Je suis dans une émotion incroyable. L'espérance

me rend fou de plaisir, & la crainte me navre de douleur. Seroit-il possible qu'une personne aimable m'aimât ? Le bonheur ne seroit-il plus pour moi un être imaginaire ? J'attends l'événement pour me tirer d'une incertitude aussi mêlée de joie & de tristesse. S'il est tel que je le desire, je n'ai pas assez d'une ame pour sentir ma félicité : s'il n'est pas comme je le souhaite, je rentrerai dans le néant. J'étois malade avant de recevoir votre lettre ; je m'amusois à causer avec vous, sans espérer que vous pensiez à moi. Votre Epître m'a guéri, & je ne suis plus que fou : la main me tremble, ma tête se trouble, mon cœur est dans une agitation inconcevable. Je vais tout préparer pour exécuter vos ordres ; & je vous chargerai même du congé de la personne en question. Vous ne le lui ferez passer qu'après avoir vu s'il vous convient. Heureux ! si je suis consolé de toutes mes inquiétudes, par un dénouement encore bien douteux. Je finis ; car je ne fais plus ce que je dis, & ma raison me défend d'écrire davantage ; jusqu'à ce que mon cœur soit totalement rassuré.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

## L E T T R E I I I.

*DU Marquis de FLAUCOURT à L'INCONNUE.*

**L**A voilà, petit masque, cette lettre que tu exigés de moi pour preuve de ma conversion. Seras-tu encore incrédule, & douteras-tu de la reconnoissance & des sentimens de celui qui regarde même comme un bien léger sacrifice, le prix que tu mets au bonheur que tu lui laisses espérer? Non, cher petit masque, ce n'en est pas un; je le devois à moi-même, avant de savoir que je te le devois; & je rougirois de balancer entre un goût déshonorant pour moi, & un attachement pur & tendre, qui manque à mort cœur, & qui le remplira tout entier. Oui, petit masque, tous mes vœux sont de te plaire, & ma félicité est de t'aimer. Je m'applaudis d'un sentiment qui me fait connoître les véritables jouissances. Tu ne devrois pas cependant t'obstiner à garder l'incognito. Adieu, cher petit masque, adieu. Rapproche bientôt de toi celui qui pleure d'en être éloigné, & que ce soir, au sein des plaisirs, il reconnoisse celle qui le rend le plus heureux des hommes. Adieu, encore une fois,

C

ma plume ne sauroit s'arrêter ; elle fait qu'elle est conduite par un cœur qui est tout à toi.

---

## LET TRE I V.

*Du Marquis de FLAUCOURT , à son ancienne  
MAITRESSE.*

**M**ADEMOISELLE , il est temps de vous apprendre une mauvaise nouvelle , que j'ai éloignée le plus qu'il m'a été possible. Mes parens ont découvert notre liaison : ils m'engagent à la rompre , & je cède au pouvoir ainsi qu'au respect que je leur dois. J'aime mieux vous prévenir du parti qu'il vous reste à prendre , que de vous voir exposée au danger de leur autorité. J'ai chargé la Fontaine de vous remettre les fonds nécessaires pour votre départ. Quoique j'aie à me plaindre de vous , ce n'est pas dans cette circonstance que je chercherai à vous accabler. Retournez dans votre Patrie , & ne me forcez pas à prendre moi-même un parti violent. *Mon bonheur* dépend de votre éloignement. Vous remettrez toutes mes lettres à la Fontaine , afin qu'il ne reste aucune trace de notre intimité. Cette conduite de votre part appaisera mes parens , &

Je vous tiendrai compte de votre complaisance par mes bienfaits. Je vous exhorte , Mademoiselle , à suivre l'avis prudent que je vous donne. Si vous résistez , je ne veux plus entendre parler de vous.

Je suis , &c.

## L E T T R E V.

*De Madame de VALMONT , sous le nom de  
L'INCONNUE , au Marquis de FLAUCOURT.*

**J**E suis satisfaite de votre conduite. Votre lettre est sage , quoiqu'elle m'ait paru un peu trop dure. Le prétexte de vos parens est fort bien trouvé ; mais pour ne plus aimer , faut-il être cruel ? Je n'embrasserai pas cependant la défense de cette créature , je la hais trop pour la justifier : elle vous a trompé indignement , & je suis , à ce sujet , plus instruite que vous. On m'a assuré encore , que vous aviez un homme dans votre confiance , qui vous trompoit ignominieusement , & qui même avoit un commerce avec cette fille dont vous étiez la dupe ; sans doute vous vous en déferez comme de la Demoiselle de Metz. Ne parlons plus que de ce qui nous intéresse



Vous m'aimez , dites-vous , je me plais à le croire , mais je ne suis pas encore rendue. Je ne déposerai point sur le papier tout ce que je sens pour vous. Qu'il vous suffise de favoir que je souffre davantage , retenue par la crainte , je consulte ma raison , & je m'écrie..... Sans m'avoir vue , peut-il éprouver un amour durable ? Non. Le bon-sens me dit , cela est impossible , & tu t'abuses ; c'est un jeune homme qui a la tête exaltée , des sentimens romanesques. Il en promettra autant au premier objet aimable qui frappera sa vue , puisque tu l'as intéressé sans qu'il t'ait vue. N'importe , je réplique , taisez - vous , ma raison. En dépit de vous , je suivrai mon penchant ; mais , en le suivant , je me tiendrai sur mes gardes , oui , ma tête défendra mon cœur , & j'éloignerai ma défaite. Si celui que j'aime se rend digne de mon amour , avec quels transports je volerai dans ses bras. Si je suis assez heureuse pour le fixer , s'il observe le mystère , & s'il ne me compromet pas , quelle félicité seroit plus parfaite que la mienne ! Mais quelle est ma chimère ? Vous me trompez ; j'ai appris que vous aviez une nouvelle intrigue , à laquelle je n'ai pas ajouté foi d'abord ; mais , dites-moi , qui est cette femme chez laquelle vous allez tous les jours ? On ne m'en a pas dit

de mal , mais votre assiduité me paroît bien suspecte ; elle se nomme Madame de Valmont : voyez si je suis bien instruite. Quelle est cette femme ? quel rapport avez-vous avec elle ? Instruisez-moi , de grace , des motifs qui vous engagent à la voir. J'ose me flatter que vous ne me refuserez pas cet aveu , d'où dépend mon bonheur. Peut-être , n'est-ce de ma part qu'une simple curiosité ; peut-être aussi me trompai-je sur mes propres sentimens. Enfin , est-ce jalousie ? est-ce la générosité d'avoir voulu vous détourner d'une liaison dangereuse... Puis - je me connoître ? faut-il vous croire ? faut-il céder ? C'est d'après ce que je vous demande , que je jugerai mieux de mon état. Adieu , vous que j'aime pour mon malheur.

---

## L E T T R E V I.

*Du Marquis DE FLAUCOURT à L'INCONNUE.*

Q U E tu es aimable & méchante tout-à-la-fois , petit masque ! que ta lettre me console & m'afflige en même tems ! Mes soupçons & mes craintes n'étoient donc que trop fondées , & malgré toutes les protestations de l'amour le plus

tendre , il est donc vrai que tu étois encore indécise , si tu n'abandonnerois pas celui que tu promettois de rendre si heureux ?.... avois-je donc tort de paroître incrédule à tout ce que tu me disois ; & , au milieu de mon bonheur , n'avois-je pas raison de flotter dans une incertitude que tu tâchois cependant de fixer suivant mes desirs. Que les dernières phrases de ta lettre m'ont attristé ! j'ai tremblé en la lisant , & j'ai frémi du danger que j'ai couru d'être délaissé si cruellement par celle de qui dépend à présent ma félicité. Il ne m'a pas fallu moins que la preuve entière que ta première Épître, présente à mes yeux , pour dissiper mes allarmes. Je serois au comble de la joie , si tu n'ajoutois encore des choses bien méchantes : tu ne fais , dis-tu , petit masque , si c'est la curiosité ou le penchant que tu suis. Est-ce-là ce que tu m'as dit pendant plusieurs heures passées ensemble ? est-ce là le résultat de ce que tu as juré à l'amant le plus tendre ? cela ressemble-t-il au langage si affectueux qui a pénétré mon cœur ? Et quand on a répété mille fois à quelqu'un qu'on l'aime & qu'on n'aimera que lui , n'est-ce pas être parjure que de lui laisser croire ensuite qu'on n'a eu qu'un simple sentiment de curiosité : méchant petit masque , si tu pensois ce que tu m'as dit pendant deux nuits entières ,

t'en coûterait-il davantage de me l'écrire, & n'aurois-tu pas agi de même en suivant le premier mouvement de ton ame. Ah ! petit masque, que cette vicissitude m'afflige ! moi, qui croyois être aimé ; moi, qui me livrois à toi dans toute la franchise de mon cœur ; moi, qui m'applaudissois d'un événement qui sembloit me garantir le bonheur, je n'y vois plus qu'un beau songe qui a bien encore quelque apparence de réalité, mais qu'elle est foible en comparaison de ce qu'on m'a montré ! Oui, cher petit masque, je t'avoue que cela me met dans la douleur. Je ne puis penser que l'espoir où j'étois d'intéresser bien vivement n'étoit, peut-être, qu'une chimère. Hélas ! je n'ai point cherché à te tromper ; c'est toi qui t'es présentée à moi, c'est toi qui m'as offert le bonheur ; & en me l'offrant tu pensois à me le retirer. Cette idée me déchire ; elle m'arrache bien des larmes, & ce n'est que sur ton sein que je pourrai les secher. Si tu connoissois ma sensibilité, tu n'aurois point varié ton style : & si tu lisois dans mon cœur, tu y verrois que je ne fais qu'exprimer ce qu'il m'inspire ; je vois cependant que tu doutes encor de ma bonne foi. Tu es inquiète au sujet d'une femme que je vois beaucoup : quand tu sauras son histoire, tu me pardonneras aisément. C'est une

fille naturelle de mon père ; c'est ma sœur. Je lui  
 suis très-attaché : elle demeure auprès de chez  
 moi & je profite du voisinage pour lui prouver  
 que je l'aime , comme ma sœur , malgré le pré-  
 jugé. Tu ne dois pas craindre que la nature rende  
 l'amour infidèle. Tu peux faire des informations ,  
 tu verras que j'agis avec droiture : elle ne m'est  
 pas étrangère & je te la dois particulièrement.  
 Je joins à cette lettre , petit masque , tout ce qui  
 te prouvera , qu'avant ta réponse , j'étois occupé  
 de toi. La lettre qui devoit t'être adressée étoit  
 écrite d'avance , & ma muse avoit commencé de  
 célébrer celle que mon cœur chérit bien tendre-  
 ment ; tu y verras que l'épreuve à laquelle tu me  
 mets est bien cruelle , & que des jours , passés  
 tout entiers loin de toi , ne valent pas les deux  
 nuits du Bal de l'Opéra.

J'avois une idée bien folle à te proposer , puis-  
 qu'il faut que ce que je congédie de bien bon  
 cœur soit éloigné bien loin , avant que je paraisse  
 devant toi ; écoute-moi , & lis mon projet.  
 Tu choisirois une maison tierce ; tu t'y rendrois  
 avec le costume sous lequel tu m'as si vivement  
 intéressé ; je respecterois le voile qui te couvreroit.  
 Je ne te verrois pas , mais je te parlerois , mais  
 je serois près de toi : c'est pour toi-même que  
 je t'aime , ce n'est point pour ta figure , quelque

je fache qu'elle est jolie. Tu regrettois la fin du Bal de l'Opéra, eh bien, voilà qui y ressembleroit beaucoup : nous n'y serions à la vérité que nous deux, mais, parmi toute cette foule, n'érierions-nous pas comme s'il n'y avoit eu d'autres personnes que nous. De cette manière tu mettrois l'amour d'accord avec la fantaisie & tout le monde seroit content. Je t'envoie aussi les vers que tu m'as demandés. Tu dois juger par mes Ecritures que mes Mémoires ont été consacrés en grande partie au petit masque. Je n'ai pas un seul moment d'ennui, car mon esprit n'a cessé de penser à celle qui occupe mon cœur. Adieu, cher petit masque. Que je voudrois suivre ma lettre ! Je t'annoncerois l'homme du monde qui t'aime le mieux. De grâce, écris-moi : c'est la seule consolation que j'aurai tant que tu me tiendras exilé.

J'ai rapporté du Bal un mal de gorge, qui me tiendra aujourd'hui toute la journée chez moi, je suis seul, mais tout seul ; & toi, tu es peut-être dans un cercle bien brillant, bien agréable. Bien des adorateurs plus aimables que moi te font la cour. Ah ! je ne tiens pas à cette idée. Il est une inconnue que j'aime, qui dit que je lui suis cher, & je suis seul, tout seul. Ah ! cela est affreux. A quoi bon aimer si l'on ne se voit pas.

Dois-tu blâmer ma juste défiance ?  
 Je ne connois que l'ombre du bonheur  
 Du changement & de l'indifférence  
 Sauve mon ame , en la tirant d'erreur.  
 Souvent le cœur ne devient infidèle  
 Que pour sortir d'un piège dangereux ;  
 L'Amour jaloux n'aime point qu'on l'appelle ;  
 Lorsqu'on ne veut qu'insulter à ses feux.  
 De la tendresse en toi j'ai vu la mère ;  
 Et le bandeau dont tu couvrois tes yeux ;  
 Te donnoit l'air de l'enfant de Cythère.  
 Tu l'imitois par tes ris & tes jeux ,  
 En détruisant le songe , la chimère ,  
 Qui , dans la nuit , m'a deux fois enchanté ,  
 Ressemble encore au Dieu de la lumière ,  
 Et que j'adore en toi la vérité. —  
 Même à tes yeux tu crois que ma tendresse  
 Ne sauroit point reconnoître tès traits,  
 Pour mon bonheur , éprouve mon adresse ;  
 Et que je puisse observer tes attraits ;  
 Alors , sans craindre une injuste menace ,  
 Si près de toi ma bouche peut oser :  
 Elle saura retourner sur la trace  
 Que sous ton masque imprima le baiser.



## L E T T R E V I I .

*De Madame de VALMONT , toujours INCONNUE ,  
au Marquis DE FLAUCOURT .*

QUELLE chimère ! Cette sœur n'est pas mal trouvée ; n'importe, je veux bien vous en croire, tous les jours on voit des choses plus extraordinaires ; mais si vous voulez me convaincre de la vérité, voici la dernière épreuve. J'ai appris que cette sœur a un appartement qui n'est point occupé ; demandez-le lui pour un rendez-vous avec une femme que vous aimez ; si elle a cette complaisance, je croirai qu'elle est effectivement votre sœur ; mais je vous avertis que je saurai tout, car elle est l'amie intime d'une femme de ma connaissance qui ne me cache rien.

Vos vers sont charmans, ils expriment bien la défiance de votre cœur ; mais ils ne peuvent m'en assurer la solidité. L'amant qui, sur un simple soupçon, accuse son amante d'inconstance, est bien près d'être inconstant lui-même. Vous n'avez aucune raison de vous défier de moi, & j'en ai cent pour vous craindre. Ne soyez donc plus injuste, si vous ne voulez pas être soupçonné de



légèreté : l'Amour sans confiance est bien peu de chose , il devient le tourment d'un cœur sensible , sans en faire les délices : voilà ce que j'éprouve. Je pourrais me livrer à celui qui fait mon malheur sans me connoître ; & que deviendrais-je , si , un jour triomphant de ma foiblesse , il m'abandonnoit à d'inutiles remords ? Je verrais à la fois l'amour le plus tendre outragé , mon amour-propre humilié , & peut-être ferais-je déshonorée. Voilà ce qui fuit souvent un instant de foiblesse. Si une vraie tendresse vous rendoit tel que je desirois que vous fussiez , notre bonheur seroit sans égal. Je me plais à m'entretenir avec vous ; trouvez-vous le même plaisir à me lire ? une amante qui prêche , peut-elle séduire un homme que la morale a toujours ennuyé ? Quel triste langage pour l'amour ! Ah ! dites-vous , c'est ainsi qu'il s'exprimoit du tems de Charlemagne , & votre amante timide & craintive ne vous connoît pas ce travers ; vous avez l'âge , la tournure , les grâces de nos papillons de la Cour , n'en auriez-vous pas les sentimens ? C'est un jeu pour ces hommes du jour de séduire , de tromper une femme crédule , sensible. Cruel amusement ! ah ! si j'étois destinée à être votre victime , combien j'aurois à rougir de vous avoir laissé pénétrer dans les secrets de mon ame. Soyez assez généreux

pour renoncer à moi , si vous devez me tromper. Adieu ; je vais m'endormir avec votre idée ; je vous écrirai à mon réveil. J'aurai sans doute une de vos lettres , ou la réponse à celle-ci. Adieu , encore , adieu , toi , que j'aime , toi , que je crains.

L'INCONNUE.

## LET T R E V I I I .

*Du Marquis DE FLAUCOURT à Madame de VALMONT , sous le nom de L'INCONNUE.*

V O T R E lettre m'étonne , Madame , sans pouvoir me convaincre ; & mon cœur est toujours enveloppé d'un nuage que votre présence peut seule dissiper. Quoi ! celle qui consent à faire mon bonheur , serait ce petit masque qui m'a si vivement affecté au bal , qui a su employer d'une manière si adroite , si naïve , les expressions , les caresses les plus tendres pour me tromper ; qui s'applaudit de jouer la tendresse d'un jeune homme qui s'abandonne avec confiance. Vous avez exalté ma tête , enflammé mon cœur , & vous vous plaignez de moi , quand je n'ai de volontés que les vôtres : pardonnez , Madame , ma défiance ;

mais je n'ose le croire encore. Cependant votre lettre a tous les caractères de la vérité. Je ne veux pas penser qu'un jeu aussi long ait un dénouement si cruel. Si mon bonheur n'en étoit pas l'objet ! Un rendez-vous, tel que celui que vous me proposez, est plus que je n'ose espérer, est trop si ce n'est qu'une chimère, & cette plaisanterie deviendrait sanglante ; mais, méchante inconnue, si c'est vous, Dieux ! Si c'est vous, je suis au comble de la joie, mais ai je besoin de vous faire des protestations, & ne savez-vous pas comment je suis avec ceux qui me témoignent de l'affection.

Il sera aisé de s'affurer de l'appartement que vous desirez ; mais permettez-moi de vous observer qu'il est démeublé & qu'il est très-incommodé, la maison étant occupée par Madame la Marquise de Niolly : je suis très-connu de tout son monde. S'il est vrai que vous ayez résolu de m'accorder un rendez-vous, je préférerais un local que j'ai malheureusement employé pour des entrevues que je voudrais oublier à jamais. L'appartement est à un homme de ma société que je n'ai point vu depuis le Bal de l'Opéra, & qui ignore complètement toute cette histoire. Il demeure aux petites Écuries du Roi sur le Carrousel. Comme cette maison est un passage, elle

à deux entrées ; l'une vis-à-vis les Thuilleries, & l'autre derrière l'Hôtel des Fermes : on entre sans être vu du portier, & l'on ne rencontre pas une âme. Mon ami n'a qu'un domestique que j'aurai soin d'éloigner, & vous ne ferez vue de personne. Je puis encore vous donner ma parole d'honneur que le secret sera gardé pour tout le monde. J'arriverai le premier. Je puis vous certifier qu'il n'y a pas dans tout Paris un endroit aussi commode que celui-là ; & dans cette rue de Condé, vous ne pourriez empêcher que le portier & la personne à qui il appartient, qui est bien véritablement ma sœur, & non une amante, ne soient instruit de notre rendez-vous. Ma sœur a un très-bon cœur ; mais elle est curieuse & indiscrete : elle riroit beaucoup de notre aventure & la tourneroit en ridicule. Je laisse à votre prudence à décider de cela : je vous promets fidélité, soumission & discrétion.



## L E T T R E I X.

*De Madame de VALMONT, toujours sous le nom de  
de L'INCONNUE, au Marquis DE FLAUCOURT.*

QUELLE nuit ! Quel réveil ! Et je n'ai point de lettre de vous. Vous êtes encore dans les bras de Morphée, & moi, je suis livrée toute entière aux rêveries de l'amour. Vous occupez-vous de l'appartement de votre prétendue sœur ? Votre petite créature est-elle partie ? Avez-vous congédié cet homme qu'on m'a assuré être toujours à vos trouffes, & qui vous déshonore ? m'aimez-vous, comme vous me l'avez juré au bal de l'Opéra & protesté dans toutes vos lettres ? Toutes ces questions sont répétées, je le fais, mais elles sont nécessaires. Je ne vous verrai qu'après avoir reçu de vous une pleine satisfaction sur tout ce que je vous demande. Il n'est que neuf heures ; on m'annonce du monde ; peste soit des importuns ! Je finirai ma lettre lorsque je m'en serai débarrassée. Certes, j'aurois été bien fâchée, mon cher Marquis, d'être invisible pour les personnes qui sortent de chez moi. C'est cette femme qui m'a parlé de Madame de Valmont. Elle m'a  
assuré

assuré qu'elle étoit votre sœur : vous voilà justifié. Qu'elle me devient chère , Madame de Valmont , depuis que je fais qu'elle ne veut que votre bonheur ! . . . Mais , quelle est cette jeune personne de Toulouse , que vous avez déposée dans un Couvent à Lyon. Madame de Valmont a confié à mon amié que vous l'aviez enlevée du sein de sa famille. Cette passion me paroît plus à craindre que la liaison de cette petite fille. Ma tête s'embarrasse , mon cœur est troublé ; plus je cherche à vous éprouver , plus je m'éprouve moi-même. Je me suis préparé bien des chagrins ; si vous avez un attachement digne d'un homme honnête , il ne faut pas chercher à me séduire : vous feriez deux malheureuses à la fois ; & vous ne pourriez être heureux vous-même. On m'apporte une lettre de vous. Je vous quitte d'une main pour vous recevoir de l'autre.

---

## LETTRE X.

*Du Marquis DE FLAUCOURT à Madame de VALMONT , sous le nom de L'INCONNUE.*

**A**IMABLE & chère Inconnue , je n'ose encore ajouter foi aux apparences les plus flatteuses ; je suis dans un labyrinthe , où je m'égaré plus

**D**

je cherche à en sortir. La vérité n'éclaire point mon cœur; le souvenir des marques de votre tendresse n'est point une preuve qui me rassure; c'est un tableau charmant qui récréé ma vue, mais qui ne fixe point mon espérance. Pourquoi consulter votre raison sur la possibilité de mon attachement? Vous instruirait-elle mieux que la franchise avec laquelle je vous ai parlé & écrit, & qui vous peignoit assez mon ame? Vous attribuez l'effet si prompt que vous avez fait sur moi à une idée romanesque; mais songez-vous donc, chère & charmante Inconnue, que vous avez commencé par intéresser ma reconnoissance; qu'une fiction bien aimable, que vous me donniez comme une vérité, vous a présentée à moi, non comme une maîtresse, que le hazard m'offroit, mais comme une amie qui voulait depuis longtems mon bonheur; mon cœur n'a cédé qu'aux qualités qu'il croyoit voir en vous. L'amitié, l'esprit, les bons conseils, tout m'a séduit; j'en ai tiré un augure favorable à mon bonheur; j'ai cru trouver le phénix, en trouvant une femme qui seroit & mon amante & mon amie. Si jusqu'à présent l'inconstance m'a promené d'engagement en engagement, vous avez raison de douter; mais, depuis cinq ans, je suis dans le tourbillon du monde; la méfiance a conservé ma liberté, &

J'espérois enfin remplir le vuide qui fait mon malheur. Oui, aimable Inconnue, c'est autant la réflexion que l'ivresse du moment qui m'a séduit, & si j'apprends que votre amour n'est qu'une illusion, un fantôme imaginaire, je rentre dans le néant dont vous m'aviez tiré : cessez donc de m'éprouver ; & ne me comparez pas à ces papillons de Cour, qui ne trouvent de jouissance que dans le changement. Votre curiosité a donc fait encore de nouvelles perquisitions ; on vous a dit des choses dont vous voulez être éclaircie. Il n'est rien, chère Inconnue, que je ne vous dévoile ; mais, de grâce, n'exigez point des aveux que je ne confierai point au papier : si vous êtes juste, vous approuverez ma conduite, & vous conviendrez qu'il est des secrets qu'on ne peut dire qu'à une personne sûre. Ma franchise vous a prouvé que je n'ai rien de caché ; mais ma probité exige que je ne vous dise, que quand je vous connoîtrai parfaitement, ce que je dois taire. Je vous assure que si j'ai connu l'amour, aujourd'hui je n'en sens que pour vous ; & que si vous n'avez pas eu les premiers vœux de mon cœur, il s'en faut de bien peu. Ayez la générosité de ne point demander un aveu qui ne se fera qu'à vos pieds. Encore une fois, je vous aime, quoique je ne vous connoisse point. Je ne vous



aime point comme une chimère, mais comme  
 l'objet qui le mérite le plus ; & l'amour fondé  
 sur l'estime & la reconnoissance est plus solide  
 que celui qu'inspire une jolie figure. Je desirerois  
 bien que vous suivissiez mes conseils pour notre  
 entrevue. La chose seroit beaucoup plus facile.  
 Avec quelle impatience j'attends votre réponse !  
 Je vous proteste qu'il n'y a que vous qui puissiez  
 m'inspirer tant de confiance & tant d'amour.  
 Adieu, chère & adorable Inconnue : je brûle  
 d'un feu qui ne s'éteindra qu'au tombeau.

---

## L E T T R E X I.

*De Madame de VALMONT, sous le nom de  
 L'INCONNUE, au Marquis DE FLAUCOURT.*

**I**L faut donc céder, il faut donc vous entendre &  
 vous croire ; mais je vous déclare que je profiterai  
 du moyen que vous avez vous même inventé, en  
 restant encore inconnue à vos yeux : Je serai ac-  
 compagnée d'une Femme de ma connoissance qui  
 fait notre liaison. C'est la même personne qui  
 étoit au Bal avec moi. Loin de m'éloigner de  
 vous par de sages conseils, la cruelle me vante  
 sans cesse votre figure, votre esprit, cette

douce amabilité qui distinguait jadis le François du reste de tous les hommes & qui subjuguait les Peuples les plus sauvages. Quels tems , & quels principes ! actuellement ces hommes aimables ne sont plus que des colifichets , des Adonis pompés , bigarrés , masqués , suffisans , mauvais railleurs , passant la matinée dans les rues bottés & fourrés , rossant leurs Joquets , pour n'avoir pas rempli ce qu'ils n'avoient point ordonné , montant dans leurs cabriolets , jurant & pestant contre tout le monde , & sans colère , parce qu'il est du bon ton de se fâcher sans sujet , écrasant tout ce qui se rencontre sur leur passage , allant par-tout ; n'entrant nulle part , jamais satisfaits de leur journée , apprenant tout & ne sachant rien , parlant de tout comme des Perroquets , jugeant à tort & à travers de ce qu'ils n'entendent pas , & sans rien approfondir : voilà le modèle piquant de nos jeunes gens. Vous êtes bien différent de ce tableau ; mais si l'esprit chez vous a formé votre caractère , peut-être vos principes ne sont-ils pas mieux établis. Excusez , pardonnez moi le mot ; il en coûte d'offenser ce qu'on aime ; mais je vous crains. L'objet essentiel dont je vous ai parlé dans plusieurs lettres , est précisément celui auquel vous feignez de ne pas répondre. Je crains plus cet homme qu'une rivale

je ne veux cependant pas vous donner de nouveaux délais. Demain à sept heures du soir , je me rendrai au Caroussel ; je paraîtrai en domino & telle que vous m'avez vue à l'Opéra ; mais songez à tous les sacrifices que je puis exiger de vous ; c'est sans réserve qu'il faudra tout m'avouer , & je verrai bien dans vos discours ce qui se passe dans votre ame. Adieu , cher Marquis , faites tomber le masque de celle qui n'aime que vous au monde. Quelle contrainte pour un cœur sensible , pour un ame pure , d'être forcée de paraître déguisée aux yeux de son amant ; Adieu ; je ne rougirai point de ma défaite ; adieu encore , mon bonheur sera parfait si vous pouvez me convaincre de votre sincérité.

---

## L E T T R E X I I .

*Du Marquis DE FLAUCOURT à Madame de  
VALMONT , toujours sous le nom de  
L'INCONNUE.*

**E**ST-IL bien vrai , mon adorable Inconnue , que vous mettez un terme à mes tourmens. N'est ce point un songe qui m'abuse & dois-je me livrer à ses charmes. N'est-ce point une

nouvelle erreur ? je n'ose croire que vous me destiniez un bonheur si parfait. Titon rajeuni par l'Aurore n'éprouva pas autant de satisfaction près de son amante que j'en ressens déjà de la douce émotion que m'a donné l'espoir d'être demain aux pieds de la mienne. O mon amie ! quel coup de foudre pour moi , si un malheureux contretems venait déranger vos projets ! une sueur froide succède à mon ravissement : je ne fais où je suis. Une nuit cruelle à passer , un jour éternel à supporter. O mon adorable Inconnue , que de sensations différentes tu me fais éprouver ! Ta présence peut seule rendre le calme à mon ame. Je ferai tout ce que tu exiges de moi ; mais un homme de qui je fais peu de cas , un complaisant qui peut nous être utile , & que je n'emploie que comme un valet , en lui laissant croire que j'ai pour lui quelques bontés ; un homme , dis-je , de cette espèce peut-il vous allarmer ? il est honnête homme d'ailleurs & il a pour moi un attachement inviolable : voilà ce que je puis vous assurer. Adieu , ma tendre amie : que le tems va me paraître long ! vingt-quatre heures sont encore un siècle pour mon amour. J'ajoute à cet écrit sans ordre , des Vers qui ne sont pas plus sages , mais pardonnez à l'esprit en faveur du sentiment.

Ce n'est donc point un vain mensonge  
 Dont l'illusion m'a séduit.  
 La vérité suit donc un songe  
 Qui sembloit fuir avec la nuit.  
 Ce n'est donc point une chimère,  
 Que cacheoit ce masque inhumain ;  
 Ce n'est point une ombre légère,  
 Que je ferai contre mon sein ;  
 C'est une Beauté bien réelle,  
 Qu'Amour conduisit sur mes pas ;  
 Mais dont la volonté cruelle  
 Me dérobe encor les appas,  
 Entre la crainte & l'espérance,  
 Qui toujours partageoient mon cœur,  
 Je n'osois croire à l'existence  
 D'un être fait pour mon bonheur.  
 Un souvenir rempli de charmes  
 Ne m'offroit rien pour l'avenir :  
 Mes yeux se remplissoient de larmes,  
 Et pour dissiper mes allarmes,  
 Je ne trouvois que le desir.  
 Est-il donc vrai ? Je vois éclore  
 Le jour de la félicité.  
 Est-il vrai qu'Amour ait formé  
 Ce caractère que j'adore,  
 Et mon cœur doit-il croire encore  
 Au plaisir nouveau d'être aimé.  
 Si ce papier que je dévore,  
 N'est point un Messager trompeur,  
 S'il est l'organe de ton cœur,  
 Aimable & charmante Inconnue,

Cesse de reculer le jour  
 Qui doit présenter à ma vue  
 L'objet si cher à mon amour :  
 Laisse - moi voir cette figure ,  
 Qui sous des voiles respectés  
 Cacheoit , à mes yeux irrités ,  
 Des traits charmans que la Nature  
 N'a point fait pour être masqués.  
 Songez - bien , mon unique amie ,  
 En différant cette faveur ,  
 Que ce sont autant dans ma vie  
 D'instans enlevés au bonheur.  
 Déterminez l'époque heureuse  
 Qui doit finir le triste cours  
 D'une existence malheureuse ,  
 Et semer des fleurs sur mes jours ,  
 Dès que la voix de la tendresse ,  
 Auprès de toi , m'appellera ,  
 Contre le sein de ma Maitresse ,  
 Mon cœur à l'instant volera.  
 D'une ame long-tems criminelle ,  
 Abjurant , à tes pieds , l'erreur ,  
 J'irai t'offrir , avec ardeur ,  
 Les sermens d'un Amant fidèle.  
 Que ta bouche , en fixant son sort ,  
 Rassure un cœur qui doute encor ;  
 Dès-lors , croyant aux apparences ,  
 Dès-lors , oubliant mes douleurs ,  
 Je compterois , par tes faveurs ,  
 Mes plaisirs & mes jouissances.  
 Qui , chaque jour , de ma tendresse

Je redoublerai les transports ;  
 Et pour te prouver mon ivresse ;  
 Je n'aurai pas besoin d'efforts.  
 Mon ame, faite à la franchise,  
 Connoît peu le déguisement :  
 Elle veut que ma bouche dise  
 Ce que dicte le sentiment.  
 Sans cesse attentif à te plaire,  
 Occupé de toi seulement,  
 J'éloignerai, comme un tourment,  
 Toute autre pensée étrangère.  
 Assidu près de toi le jour,  
 Sensible à la moindre caresse,  
 Je n'exigerai de l'amour  
 Que les soupirs de ma Maitresse.  
 La nuit, dans un sommeil serein,  
 Un songe, envoyé par Morphée,  
 Viendra m'offrir jusqu'au matin,  
 Et les plaisirs de la journée,  
 Et les plaisirs du lendemain.  
 Tel sera le plan de ma vie ;  
 Ainsi couleront mes instans :  
 Pour toi, mon indulgente amie,  
 Pour toi seront tous mes momens.  
 Cesse donc ton refus sévère,  
 Qui m'afflige & me désespère,  
 Ou, si ta cruelle rigueur  
 Vouloit prolonger mon erreur,  
 Ecoute, j'y consens encore,  
 Sur cette tête que j'adore,  
 Conserve le masque trompeur ;

A travers cette horrible toile ;  
 Dans mes regards vois mon ardeur ;  
 Et ne laisse tomber le voile ,  
 Qu'après avoir lu dans mon cœur.  
 Entends les sermens que mon âme  
 Saura t'exprimer par mes yeux ;  
 Lorsque l'amour y met sa flamme ,  
 Leurs signes ne sont pas douteux ;  
 Mais alors , pour ma récompense ,  
 Découvre-moi les traits chéris ,  
 Qui , dans mon cœur , par l'inconstance  
 Ne setont jamais affaiblis.  
 Délivre ton joli visage  
 De ce phantôme détesté ,  
 Et d'un bonheur tant souhaité  
 Que je puisse briser l'image ,  
 Pour saisir la réalité.

## L E T T R E X I I I .

*De Madame de VALMONT à son frère.*

**Q**UE devenez-vous , mon cher frère ? savez-  
 vous que voilà trois semaines qu'on n'entend  
 presque plus parler de vous ? quel accident subit  
 me prive du plaisir de vous voir ? si c'est une  
 chute , elle me paroît très-dangereuse , & je  
 ne pourrais m'empêcher d'aller vous donner tous  
 mes soins. Mon cri de compassion ne vous touche-



t-il pas ? savez-vous que je ris de bon cœur de l'événement qui vous arrive. En vérité , vous êtes un second Don Quichotte : on s'amuse de vous , & vous ne voulez en rien croire. Je vous l'ai dit pendant tout ce Carnaval ; mais votre sœur vous devient suspecte. Elle vous aime & c'est assez pour que ce qui vient de sa part vous soit insupportable. Je ne veux plus vous moraliser , mon cher frère ; vous êtes un Enfant gâté. C'est en vain que je ferais mes efforts pour vous rendre plus conséquent : il n'y a que l'âge & l'expérience qui pourront vous mettre à la raison ; mais parlons de l'aventure du Bal ; y mettez-vous de la suite ? vous a-t-on écrit ? je commençais à m'en amuser , & j'étais bien fâchée de la voir finie sitôt. Je projettais d'en prendre ma part ; vous ne me dites plus rien ; je le vois , vous êtes heureux ... on est discret une fois ... quand l'objet le mérite.

Je vous ai trahie , peut-être , sans le vouloir. Mais pouvais-je deviner ? votre conduite me donne des soupçons , on m'a beaucoup parlé de vous : on a paru douter des liens qui nous unissent , & de puis ce moment je ne vous vois plus. Je suis loin de suspecter mon amie qui a mon secret & le vôtre , mais son imprudence m'aura ôté votre amitié ; ou bien , votre fol amour

vous s'endit invisible à vos parens , à vos amis , votre laquais , le bon Saint-Jean , m'a bien fait rire ce matin : son attachement est bien rare. Il pleure , il s'afflige parce que vous ne dormez pas depuis trois semaines ; que vous ne sortez plus , & que vous avez de la barbe comme un Capucin. Il se connoît bien peu en amour , le bon homme ; c'est la forme qu'il prit pour séduire une agnès. Mais entre nous celle du Bal n'est pas une novice : vous conviendrez du moins qu'on ne les trouve pas là. Adieu , mon cher frere , venez dîner avec moi , & sur tout faites-vous faire la barbe.

## LET TRE X I V.

*De Monsieur le Marquis De FLAUCOURT à*

*Madame de VALMONT sa sœur.*

**J**E venois de vous écrire , ma chère sœur , quand on m'a remis votre lettre. Vous verrez que j'avois lieu de me plaindre de vous. Ce dont vous me parlez ne m'étonne point & ne me change point à votre égard. Je suis en correspondance secrète. Il est question de vous ; on fait des perquisitions au sujet d'une femme que je vois beau-

coup. Je ne doute pas que ce ne soit vous , & , pour ôter tout soupçon , je réponds à l'Inconnue par le récit de votre histoire : elle doit trouver toute simple cette liaison. Je crois que vous voilà au fait en peu de mots.

Je ne puis comme je le voudrois aller dîner chez vous. L'amour me tient enfermé. Ce n'est que demain que je quitterai ma chambre , & je ne vous verrai que le jour suivant ; malgré votre indiscretion , je ne pourrai m'empêcher de vous faire partager ma joie. Adieu , ma chère sœur ; rien ne peut affoiblir le lien qui m'attache à vous. Ne m'en voulez point de ma lettre de ce matin ; c'est le fruit d'un moment d'humeur.

## L E T T R E X V.

*Du Marquis DE FLAUCOURT irrité , à  
Madame DE VALMONT , sa sœur ,  
avant la précédente.*

J E vois , ma très chère sœur , qu'il ne faut rien confier aux personnes qui paroissent même les plus discrettes. Vous avez révélé le seul secret que je vous avois confié , & que je voulois garder. Je n'aurois jamais cru que vous eussiez

pu vous plaire à faire une tracasserie. Si j'avois voulu le divulguer, soit dans un tems ou dans un autre, il falloit m'en laisser le soin. J'ai été bien surpris en apprenant par une lettre de l'Inconnue qu'elle savoit une chose absolument ignorée. Je suis peut-être indiscret pour ce qui me concerne ; mais falloit-il m'imiter & compromettre une jeune personne qui se dérobe à l'autorité de ses parens. Je n'ai point abusé de la foi qu'elle m'a donnée ; elle est renfermée dans un Couvent qui nous sépare de cent lieues ; je m'occupe des moyens de la faire rentrer dans sa famille. Sans doute, c'est à l'adorable Inconnue que je dois ce rayon de lumière : vous m'avez donné comme elle de bons conseils ; mais l'amour est plus fort que la raison, & quand il la conduit, elle fait merveilles. Me voilà dans le bon chemin où vous m'avez désiré, mais, à l'avenir, je serai plus circonspect. Adieu, ma Sœur.



## L E T T R E X V I.

*De Madame de VALMONT, au Marquis DE  
FLAUCOURT, son frère.*

**J**E ne dois répondre qu'à votre première lettre, Monsieur. Je ne m'appaiseraï point ; je suis piquée au vif, malgré toutes les apparences d'amitié que vous me témoignez dans votre seconde. Duffiez-vous vous mettre en fureur contre moi, je vous dirai toujours que vous n'avez pas le sens commun, & qu'avec de l'esprit vous faites des sottises comme un écolier de sixième ; que tout Paris s'amuse de votre aventure du Bal. Je suis persuadée qu'un ami qui vous affectionne beaucoup vous a entraîné dans cette correspondance, pour vous sauver d'un ridicule. Votre Inconnue est une chimère ; je le fais de bonne part. Vous ne suivez que les conseils de l'amour, écoutez ceux de l'amitié ; ils vous empêcheront de commettre des imprudences. Je fais bon gré à l'Inconnue de son intention, mais si vous ne trouviez pas avec elle la récompense de toutes vos peines, vous la détesteriez. Adieu ; je vous en dis trop ; vous seriez bien mal-adroit, si vous ne profitiez pas de mes avis.

L E T T R E

## L E T T R E X V I I .

*Du Marquis DE FLAUCOURT à Madame  
DE VALMONT , sa sœur.*

I L faut convenir , ma sœur , que vous êtes bien insupportable. Je ne répons point aux choses défobligeantes qui sont dans votre lettre , quoi qu'elles soient dépiacées : il y a long-tems que je n'ai plus de mentor , & je suis fâché pour vous que vous vouliez en prendre la peine. On me trompe , on se joue de moi ; eh bien ! tout cela m'est égal , je vous assure. Mon plaisir est d'être dupe ; mais nous verrons à la fin lequel de vous ou de moi l'étoit le plus. Je suis malade ; & si l'on a manqué au rendez-vous , vous seule en êtes cause : jugez si je dois vous en vouloir.



---

 LETTRE XVIII.

DE *Madame De VALMONT* à *Monfieur*  
le *COMTE* de \* \* \*.

**M**ON Roman ferait fini, Monsieur; & j'aurois cessé cette espièglerie, croyant que mon frère m'avoit deviné; mais son extravagance m'a forcé de continuer en changeant de rôle. Ce qui vous surprendra; c'est qu'avec de l'esprit, il ait donné dans ce nouveau piège. Jugez d'après cela des sottises que peut faire un homme sans caractère lorsqu'il s'abandonne à un scélérat.

J'ai dû vous prévenir, Monsieur le Comte, ainsi que le lecteur, de ce changement de scène.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

## LETTRE XIX.

De *Madame De VALMONT* au *Marquis DE*  
*FLAUCOURT*, sous le nom d'une nouvelle  
*INCONNUE*.

**Q**UE vais-je vous apprendre, Monsieur? dois-je pour mon bonheur, vous laisser ignorer ce qui se passe? Témoin de tous vos transports amou-

teux , pour mon amie , je suis seule victime des pièges qu'elle vous a tendus. J'ai le cœur sensible , l'ame délicate : je n'ai pu voir avec indifférence plaisanter un jeune homme de si bonne foi. L'humanité fut d'abord le premier sentiment que vous sûtes m'inspirer. Mon amie me choisit pour son secrétaire , je devins sa confidente ; j'étois la maîtresse de vous écrire comme je le jugeois à propos. Mon penchant me dicta tout ce que vous avez trouvé de sensible dans ses lettres. Mon amie s'en amusoit beaucoup ; je lisois dans son ame ; mais jamais elle n'a pénétré dans la mienne. Tout ce qui n'étoit que l'épanchement de mes sentimens les plus purs , a parfaitement répondu aux écarts de sa tête. Elle ne fut jamais sensible ; elle croit que toutes les femmes doivent penser comme elle : que ne puis-je , hélas ! l'imiter. Je sens que je m'expose au mépris , à l'opprobre ; j'ai honte de moi-même ; je trahis l'amitié ; je devois respecter le plaisir qu'elle avoit de faire votre tourment. Vous le préféreriez peut être , à apprendre que l'Inconnue du Bal vous a trompé , qu'elle étoit de mauvaise foi & que sa confidente a senti seule tout ce que vous méritez. En gardant le plus profond silence , elle vous vengeoit en secret des perfidies de son amie. Je vous connois mieux qu'elle ; nous nous



trouvons souvent dans les mêmes sociétés : je n'aurois qu'à dire un mot & vous me reconnoîtriez bientôt ; mais , que dis-je ? malheureuse ! qu'il ignore à jamais ma foiblesse. Ai-je les charmes, les grâces de mon amie , pour le faire repentir de s'être mépris , de n'avoir pas reconnu la véritable & de n'avoir pas senti pour elle cette douce émotion , cette sympathie , messagères de deux cœurs qui cherchent à se confondre ; non , vous ne me connoîtrez jamais ; seule , je dévorerai mes chagrins & mes larmes ; remplie de votre image , je trouverai dans ma solitude de quoi nourrir ma passion. Sans cesse occupée à relire vos lettres & vos vers , qui ne furent pas écrits pour moi , mais qui font ma consolation , j'ai étouffé pour vous tout principe d'honneur & de décence : l'amour vous trahit , l'amour vous venge. D'après cet aveu , ne daignez pas me connoître ; méprisable à vos yeux , je ne puis vous paroître que comme une femme accoutumée à ces sortes d'avances. J'ai l'air de chercher une excuse , quand on vous trompe. S'il ne s'agissoit que de vous convaincre , je ne tarderois pas à me découvrir. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour engager mon amie à se trouver au rendez-vous ; il vous eût été facile de voir laquelle étoit de bonne-foi. La cruelle préféra d'aller à l'Opéra. Elle vous a fait attendre impi-

toyablement : ce qui m'a donné beaucoup d'humeur contre elle , & pour me consoler , elle m'a dit qu'il falloit cesser cette comédie , qu'aussi bien elle commençoit à l'ennuyer ; je vous avoue que je ne l'ai pas vue avec indifférence renoncer au plaisir même de vous tromper. Quoi ! me disais-je intérieurement , il croyoit épancher son ame dans le sein de son amante ; il l'aime sans l'avoir vue ; ne suis-je pas comme elle inconnue à ses yeux ? Il est vrai qu'il ne m'a point entretenue au Bal , que les accens de ma voix n'ont pas séduit ses sens ; mais tout ce qu'il disoit en pure perte à mon amie retomboit dans le fond de mon cœur : je ne puis vous exprimer le désordre de mes sens , après que mon amie fut partie pour l'Opéra , où je ne pus l'accompagner ; je faillis me rendre seule à l'appartement indiqué. Quel affreux , ou plutôt quel heureux contre-tems ! Mon père ne voulut point sortir de l'après-midi ; une de mes tantes vint passer la soirée , & je fus contrainte à leur faire compagnie. Je ne tins pas long-tems dans cette triste situation : une attaque de nerfs si prompte & si violente s'empara de moi , qu'on me tint pour morte l'espace de trois heures ; on fut obligé de me porter sur mon lit. Ma Femme-de-chambre est restée près de moi toute la nuit. Elle m'a dit

que je n'avois fait que répéter votre nom à chaque minute. C'est elle que j'ai envoyée chez vous ce matin, n'ayant pas eu la force de vous écrire. Je trouve un soulagement à mes maux depuis que je dépose sur le papier directement d'après moi tout ce que je pense. Voilà la relation fidelle de mon histoire. Faites-en un mauvais usage, si vous voulez ; vous en êtes le maître, & je vous y ai autorisé ; mais je vous aime, je suis à plaindre & plus malheureuse encore ; c'est ce que peut vous assurer l'infortunée confidente de l'Inconnue : je ne brûlai jamais que pour vous, & je n'aimerai jamais que vous.

Il me vient une idée. Je veux non-seulement vous venger, mais punir mon amie, en vous la faisant voir malgré elle. Envoyez-moi le billet de votre loge aux Italiens ; je le proposerai à ma Tante & à mon Oncle ; vous ne nous ferez aucune question particulière. Je desire seulement de connoître si votre cœur ne vous trompera point encore, & si la plus jolie vous paroîtra la plus sincère, ou si la plus laide vous paroîtra la plus sensible.



## L E T T R E X X.

*Du Marquis DE FLAUCOURT à la dernière  
INCONNUE.*

**J**E suis, Madame, dans un labyrinthe inexplicable & tout le fil de ma raison ne peut m'aider à en sortir. Il y a long tems que je fais que l'aventure du Bal & sa suite ne sont qu'une plaisanterie ; mais la trame est si compliquée, & j'y vois tant de contradictions & tant de ressorts si différens, que ma curiosité n'est pas assez pénétrante pour en découvrir les auteurs. Ils sont au reste fort aimables & leur correspondance m'amuse infiniment, sans fatiguer mon cœur qui a été dupe bien peu de tems. Voici un changement de scène fort bien imaginé, ce qui fait un très-beau coup de théâtre ; mais il me paroît prudent de ne pas m'y fier. On s'imagine qu'en me présentant de nouvelles apparences de vérité, on échauffera de nouveau ma tête, & mon cœur, & que, reprenant sur le champ le ton langoureux, je livrerai encore ma bonhomie aux traits de l'épigramme ; on se trompe, & je veux attendre pour me livrer à une nouvelle passion que ce

E 4

nouvel objet s'offre à mes regards. Ce Secrétaire qui prend tout de suite le rôle de son amie , qui en m'éclairant sur une erreur , que j'ai reconnue depuis plusieurs jours , veut m'en offrir une autre , est fort adroit , & le piège est fort ingénieux ; mais je n'y tombe pas , d'autant plus que si je suis bien au fait , ce Secrétaire , quoique fort spirituel , n'a pas reçu de la nature ce qui peut séduire les yeux , & qu'encore faut-il que les agrémens de l'esprit soient couverts d'une écorce qui plaise à la vue. Peut-être , aussi me trompé-je , & il est possible que le Double ait autant d'appas que la première Actrice ; alors , je lui conseille de ne pas trop s'affliger & de recouvrer une tranquillité dont la perte nuirait à sa santé & à ses attraits. Si ma présence est nécessaire à son rétablissement , si jusqu'à ce moment ses nerfs sont en contraction , si la malade est jeune & jolie , alors , je lui menerai le médecin , & j'emploierai bien volontiers le magnétisme de l'amour. C'est sans doute former bien promptement la résolution d'être infidelle ; mais je le dois : le petit masque est un traître , un perfide , un parjure , enfin tout ce que vous voudrez. Je l'aimois : l'amour même a survécu à mon erreur ; mais ma raison l'anéantit. Mon amour propre est blessé au vif & à moins que par une

continuation de ce jeu , ce ne fut lui-même qui fut ce Secrétaire , je l'oublierai totalement , & ses traits que vous croyez si profondément gravés dans mon cœur s'effaceront insensiblement , & celle qui me consolera de ses perfidies prendra entièrement sa place dans mon souvenir. Je vous remercie bien de la bonté que vous avez de vous occuper de mes rapsodies : cela est bien généreux d'applaudir à ce qui a été fait pour votre rivale ; je vous en aimerai quatre fois davantage , quand je serai sûr de votre existence. J'accepte avec plaisir les moyens que vous m'offrez de m'en convaincre. Je vais vous envoyer le billet de ma loge. Je crois que je rirai bien en y trouvant des figures très-connues : je crois même à-peu-près deviner qui elles sont , & comme je m'y attends , elles n'auront pas le plaisir de jouir de mon embarras & de mon étonnement. Si par un prodige inoui , l'Amour m'y offroit une charmante Inconnue & réalisoit des songes qui deviennent trop longs , je m'applaudirois de mon triomphe & du dénouement qui termineroit une aventure aussi bizarre. D'amant dupé , je deviendrois amant heureux ; mais jusqu'à cet instant chimérique , je conserverai le repos dont mon cœur commence à jouir & je serai , Madame , avec tout le respect possible ,

Votre très humble &c.

*P. S.* Quand j'arriverai dans la loge, si je n'y connois ni cet oncle, ni cette tante, ni cette nièce, de qui pourrai-je me réclamer, pour que votre chaperon ne soit pas étonné de me voir? Cette question est au surplus assez inutile; mais comme pour mieux m'attraper j'y pourrois voir des personnages très-hétéroclites, il me semble qu'il ne faut pas que j'aye l'air d'un intrus & vous pourriez me dire le nom de la personne à qui je prête ma loge, celui de votre très-honorée tante afin que je puisse me réclamer d'elle.

---

## LET T R E X X I.

*Du Marquis DE FLAUCOURT à la seconde  
INCONNUE. qui est toujours Madame de  
VALMONT.*

**Q**UOIQUE vous soyez, Madame, la plaisanterie devient trop longue, surtout dès qu'elle est malhonnête. Il est si aisé lorsqu'on a de l'esprit de jouer quelqu'un dont la simplicité amuse, qu'on n'a pas besoin pour cela de mauvais procédés qui conviennent encore moins aux femmes dont l'ame est encore plus délicate que celle des

hommes. Je ne vois pas qu'il soit très-ingénieur de demander un billet de loge pour empêcher le propriétaire d'y mener ou ses patens, ou ses amis, & le priver d'une société qui lui seroit plus agréable que l'ennui d'attendre un personnage inconnu qui badine un peu grossièrement. Si vous étiez celle dont vous prenez l'air & le ton, vous auriez de si bonnes raisons que vous les auriez données d'abord, mais vous n'êtes apparemment qu'un très-mauvais plaisant qui s'alarme de l'esprit, pour donner très-gauchement les couleurs de la vérité à un jeu très-peu piquant. Je vous ferois toutes les excuses que je vous devois, si vous pouviez, entre quatre yeux, me prouver que vous êtes une femme jolie & aimable; mais les graces de l'esprit sont ordinairement accompagnées d'une bonne éducation, & cette Inconnue est sans doute un homme très-ridicule. Je ne vois pas qu'il y ait rien de trop dans ma lettre, parce que si vous étiez celle que vous vous êtes annoncée, vous verriez que cela ne tombe nullement sur vous, & si vous ne l'êtes pas, vous sentirez que vous le méritez, dans le moment que je vous écris; j'ignore s'il viendra une lettre de vous; je serai sorti quand elle arrivera, & il faudra qu'elle soit bien claire & que les masques soient bien nommés, pour



que je voie que vous avez eu de bonnes raisons pour manquer à ce rendez-vous si bien imaginé. Je vous fais amende honorable de l'impertinence avec laquelle je vous ai parlé, mais je crois que je n'aurai pas besoin de me rétracter ; adieu, Madame : jusqu'au revoir.

Si, pendant que je serai sorti, on m'apporte une lettre, je ferai la réponse en rentrant, & elle sera prête demain à l'heure que l'on viendra la chercher.

## LETTRE XXII.

*De Madame de VALMONT, sous le nom de la dernière INCONNUE, au Marquis DE FLAUCOURT.*

QU'AI-JE lu ! c'est de votre part que j'ai reçu une épître aussi dure, qui joint à l'épigramme le plus profond mépris. Je sais bien qu'avec de l'esprit il est aisé de jouer un homme sensible & même adroit ; mais j'en ai bien peu. Un cœur tendre fait tout mon mérite. Les femmes ont ordinairement l'ame plus délicate ; elle sont aussi plus essentielles, quand elles sont tant que de l'être ; mais-on ne les aime point ces femmes : on les fuit, on écoute peu leur

bonne morale , une bonne éducation n'actorn-  
 pague pas toujours , comme vous le prétendez ,  
 les graces & l'esprit ; & ce qu'on appelle précie-  
 sément dans le pays bonne compagnie , est très-  
 souvent la plus mauvaise , & la plus mal élevée.  
 Revenons donc à l'excuse que je vous dois. *On*  
*a plaisanté grossièrement* , le jeu vous a paru très-  
*peu piquant*. Si c'est un *mauvais plaisant* qui  
*s'alambique l'esprit pour donner très-gauchement*  
*les couleurs de la vérité* , vous avez été plus  
 gauchement attrapé & plus grossièrement pris  
 dans ses pièges. Puisque vous le condamnez ,  
 je le blâme ; mais nous sommes deux femmes :  
 deux intentions bien différentes nous font agir ;  
 si vous pouviez saisir la bonne , vous feriez  
 graces à la mauvaise. Je ne vous aime point  
 pour moi ; c'est pour vous seul , pour votre  
 gloire. Vous ne me croirez point , si je vous  
 dis encore que des raisons bien puissantes m'ont  
 privée d'aller à la Comédie par bienfiance. J'ai  
 fait des réflexions sérieuses ; j'ai craint votre  
 indiscretion : j'ai tremblé de vous perdre : vous  
 voulez une jolie , belle & aimable femme. privée  
 de quelques-uns de ces dons , vous me trouveriez  
 horrible. Une autre vous vanterait peut-être  
 quelques faibles attraits , une ame pure & sen-  
 sible ; mais est-ce assez pour fixer un cœur comme

le vôtre. Ah ! mon amie a bien raison ! si j'é  
 l'aimais , dit-elle , le petit ingrat se jouerait de  
 ma tendresse & ferait trophée par-tout de mes  
 tourmens. Ah ! peut-être elle est plus sage que  
 moi de penser ainsi. Votre dépit , votre colere  
 n'est pas l'effet de l'amour ; c'est l'amour-propre hu-  
 milié chez vous qui vous désespère ; vous croyez  
 aimer sérieusement , parce que vous avez trouvé  
 dans la résistance des sensations nouvelles , aussi  
 je tâcherai d'étouffer mes sentimens dans leur  
 naissance. D'ailleurs , vous n'avez jamais soupiré  
 pour moi ; vos intentions furent pour toute  
 autre , & non pour le Secrétaire dont vous  
 parlez avec tant de mépris , qui n'a plus les  
 graces de la jeunesse , ni une jolie figure en  
 partagé. Je pourrais , sans trop d'amour-propre ,  
 triompher d'une aussi fausse erreur , mais je me  
 crois laide , maussade & vieillie , puisque vous  
 le voulez : si vous le jugez à propos , je serai  
 encore hipocondre , bossue , chassieuse : ce por-  
 trait est-il fait pour vous séduire ? que fait-on ?  
 il y a bien de la bifarrerie dans votre fait ; un  
 tel modèle peut piquer l'amour-propre d'un  
 petit-maitre. Il n'y a que de ce côté qu'on peut  
 les prendre. Qu'allais-je devenir sans votre lettre ,  
 qui m'a découvert le fond de votre ame & m'a  
 développé votre caractère. Ce n'est plus cette

amabilité, cette douceur d'esprit qui régnoit dans vos phrases; c'est de l'emportement, de l'humeur mal-entendue; & quoique je blâme mon amie de ne rien sentir pour vous, je vous blâme beaucoup plus qu'elle aujourd'hui que je vous connois mieux. Vous vous êtes toujours attiré ce qui vous arrive: pourquoi donc vous en plaindre si maussadement? regardons donc tout ceci comme un songe, & pour mon compte, je m'appiaudis de n'avoir eu qu'une erreur; je me suis échappé au bord du précipice; vous m'avez fait voir le danger, & je vous en fais bon gré. Qu'il en coûte à ma raison d'obtenir le triomphe sur mon cœur! Il est si doux d'aimer, mais qu'il est cruel de ne pas l'être! L'amour, même sans estime, est un sentiment nécessaire; & vous apprendrez un jour qu'un véritable amour naît de la confiance. Il n'existe point dans un penchant idéal, mais dans la même manière de sentir & de voir. Vous n'avez vu ni moi, ni mon amie, & je ne crains pas que vous aimiez plus l'une que l'autre. Je m'entretiens avec vous trop long-tems, puisqu'il est décidé qu'il faut renoncer à vous. Adieu l'homme le plus aimable, mais le plus dangereux. Celle qui vous aimera encor long-tems.



## L E T T R E X X I I I .

*Du Marquis DE FLAUCOURT à Madame de VALMONT, sous le nom de la dernière INCONNUE.*

QUE votre Lettre semble bien porter tous les caractères de la vérité , si ce n'est qu'un jeu. Comment peut-on , d'une manière si vraie , donner à son style les couleurs du sentiment. Oui , sans doute ; on prend mon cœur par son faible , pour mieux abuser de sa crédulité. Je n'ai jamais cru au bonheur. Si cette nouvelle scène n'était point un nouveau piège , je serais trop heureux : elle est agréable , puisqu'elle m'intéresse. Si c'est encore une illusion , elle enchante mon cœur , & le plaisir de se croire aimé est si doux pour moi , que l'ombre même me parait suppléer un peu à la réalité ; qui que vous soyez , prolongez mon erreur , si c'en est une ; je perdrais trop à être éclairci. Que la chimère du bonheur flatte encore mon espoir ! laissez-moi la jouissance d'un Phantôme qui me plongerait dans la tristesse & l'indifférence s'il s'évanouissait. Jusqu'ici , mon amour-propre est peu blessé du ridicule qu'on m'a donné ;

on

on n'est point méprisable pour être sensible, & la femme qui s'est assez avancée pour me tromper avec tant d'art, l'est sans doute plus que moi. Quoique je crusse que je l'aimais, la réflexion m'a bientôt corrigé, & à présent je rougis de mon amour. Je croyais connaître son secrétaire ; je croyais même avoir vu ses traits de bien près, je suis presque certain qu'il est venu, déguisé en soubrette, remettre une Lettre à ma-porte, & c'était à lui que s'adressait le ton épigrammatique qui a régné dans mes dernières Lettres. Vous devriez bien avoir vu que ma dernière Épître n'était point une réponse à la vôtre. J'étais absent lorsque votre commissionnaire est venu, & on lui a remis un Paquet qui était cacheté depuis deux jours, je me faisais un plaisir de persiffler Madame de V.... qu'on m'avait dit être l'interprète, & la vengeance me paraissait permise.

Je puis être joué encore : ce Secrétaire aimable qui n'est plus cette Madame de V.... n'est peut-être pas davantage l'organe de la vérité ; mais il y a une si grande apparence de franchise, que j'agis avec lui comme si j'y croyois. S'il est tel qu'il l'annonce, qu'il soit bien sûr qu'il sera aimé. La reconnaissance m'attachait à lui autant que l'amour, & il m'inspirerait bien promptement

F

des sentimens qui n'existent pas encore , puisque je ne le connois pas. Trouver à la fois une maîtresse ; c'est un bonheur si rare que je n'épargnerais rien pour le conserver ; adieu , très-singulière Inconnue. Qui que vous soyez , vous êtes fort aimable , & si vous avez de la jeunesse & de la beauté , je félicite celui qui aura ou qui a déjà le bonheur de vous plaire. Je n'ai pas l'amour-propre encore de croire que je sois cet heureux mortel ; mais je suis très-impatient de débrouiller une aventure qui , soit une plaisanterie , soit une chose sérieuse , devient trop longue. Adieu , misterieuse Inconnue. J'attends de vos nouvelles avec un vif desir. Il ferait inconcevable que nous fussions brouillés avant de nous connaître.

## LETTRE XXIV.

*De Madame de VALMONT , au Marquis DE  
FLAUCOURT , son frère.*

**V**OUS êtes bien triste , mon cher frère , & beaucoup plus qu'à l'ordinaire. J'ai souvent eue le talent de vous faire rire ; mais dans ce moment mes efforts sont inutiles. Vous m'attristez , moi qui suis si gaie naturellement. Vous êtes donc

bien amoureux ? quoi ! parce qu'on n'a pas répondu à votre dernière lettre , vous voilà désespéré. Cette conduite vous prouve assez que tout cela n'était qu'un jeu : vous ne pouvez le croire , dites-vous. Si vous me promettiez de ne pas m'en vouloir & de prendre en homme d'esprit cette plaisanterie , je vous convainrais de tout. Croyez que j'ai la preuve en main , & que ceux qui vous ont trompé avaient de bonnes intentions. On vous a débarrassé de cette petite créature ; puissiez-vous de même vous défaire du perfide *la Fontaine* & reconnaître un jour vos vrais amis. Je vous dirai plus , j'aurais souhaité que l'aventure du Bal eut été véritable & qu'un femme délicate & sensible eut pu vous fixer ; qu'elle eut obtenu de vous le congé de votre horrible confident. Je n'ai point commis d'indiscrétion comme vous l'avez cru , au sujet de la jeune personne qui s'est retirée dans un Couvent pour vous. Je la plains si elle est honnête ; je n'aurai à rougir que pour vous , si vous cherchez à la corrompre. L'on m'a assuré que pour vous venger de l'aventure du Bal , vous l'aviez fait venir dans ce pays , & que même vous aviez mis près d'elle ce pernicieux *la Fontaine* : je souhaite que cela soit faux. Mais laissons cette conversation. Je ne vous en



parle que pour votre bien. Les liens du sang , qui nous unissent malgré le préjugé , autorisent notre attachement & rien ne pourra le rompre. Mon père m'a abandonnée dès mon enfance ; mais vous me jurez une amitié inviolable ; je dois donc désirer votre bien comme le mien.

J'ai suivi vos conseils, mon cher frère , auprès de l'auteur de mes jours. Voilà la lettre que je lui écris ; elle était gravée dans mon cœur depuis longtems. S'il y a quelque chose qui puisse vous déplaire , vous me le direz : adieu , mon frère ; venez dîner avec moi demain : nous parlerons de choses plus essentielles que vos aventures.

---

## LET TRE X X V.

*De Madame de VALMONT au Marquis DE  
FLAUCOURT son Père , en Languedoc.*

**E**N prenant la plume pour vous écrire , je me sens agitée de tant de divers sentimens , que je ne fais pas où commencer. Je desire , je crains , je n'ose m'expliquer avec vous. Mais ma fausse honte & ma timidité naturelle m'ont trop fait garder un silence que mon cœur

désapprouve. C'est assez lutter contre moi-même ; le sentiment l'emporte aujourd'hui , & je ne peux m'empêcher de vous dire que je suis celle dont la voix publique vous a nommé le père. Personne ne doit mieux favoir que vous , Monsieur , la vérité d'un fait que tout le monde a su & reconnu dans le tems. Au respect & à la tendresse que je ressens pour vous , je n'en puis douter , mais j'ai encore d'autres raisons pour en être persuadée ; c'est l'aveu de ma mère. Le peu de ressemblance que j'ai avec ses autres enfans , soit dans la figure , soit dans la façon de voir & de penser , l'assurance de toute votre famille , les temoignages de tendresse que vous m'avez prodigué dans mon enfance , le doux nom de votre fille que vous me donniez alors , le plaisir que vous aviez à l'avouer à tous vos amis. Si j'ose en croire ceux qui veulent flatter mes inclinations , j'ai dans la figure & le caractère plusieurs traits de ressemblance avec vous , qui ne permettent pas de douter de ce que je suis ; mais encore une fois le penchant de mon cœur est pour moi la meilleure preuve. Je ne parle point de l'esprit , il y aurait trop de vanité à vouloir ressembler en ce point à l'auteur de D... au fameux auteur de tant de beaux ouvrages qui font la gloire de la nation

& qui vous rendront immortel. On prétend néanmoins que j'ai dans ma façon une tournure qui ne vous est pas étrangère , & à laquelle l'éducation aurait peut-être pu donner un poli & des graces qui n'eussent pas été tout à fait indignes de leur source ; mais hélas ! vous le savez : mes premières années n'ont été que trop négligées , & ce n'a pas été votre faute. Une tendresse excessive a fait mon malheur. Ma pauvre mère,.... c'est tout ce que j'ai à vous reprocher ! Pardonnez-moi , Monsieur , d'inculper une personne qui vous fut chère & qui me l'est infiniment à moi-même , malgré ses torts envers moi. Depuis ma plus tendre jeunesse , mille événemens bizarres , & mon malheureux sort , n'ont pas permis que vous prissiez intérêt à mon existence ; souffrez , Monsieur , que j'entre la-dessus avec vous dans quelques détails.

J'avais à peine quatorze ans , vous vous en souviendrez peut-être , que l'on me maria à un homme que je n'aimais point , & qui n'était ni riche , ni bien né. Je fus sacrifiée sans aucunes raisons qui pussent balancer la répugnance que j'avais pour cet homme. On refusa même , je ne fais pourquoi , de me donner à un homme de qualité qui voulait m'épouser :

je me sentais dès-lors au - dessus de mon état , & , si j'avais pu suivre mon goût , ma vie aurait été moins variée & il n'y aurait de romanesque que ma naissance ; mais vous savez le reste , Monsieur. Forcée à fuir un époux qui m'était odieux , & poussée par les conseils d'une sœur & d'un beau-frère , à venir habiter la Capitale ; c'est dans ce gouffre de bien & de mal , que sans titres j'ai tenu une conduite régulière. Renfermée dans un petit cercle d'amis , avec toute la décence que se doit une femme qui se respecte , il serait inutile de vous dire que je n'ai point été sensible ; je tiens de vous au moins par le cœur. Je me suis toujours piquée de délicatesse & elle a même souvent nuit à mes intérêts. Le sentiment est respectable , mais à Paris , vous le savez , Monsieur , ce n'est point par lui qu'on parvient à la fortune. Je n'ai point de regret ; je fais tous les jours de nouveaux sacrifices , & je commence même à être philosophe à un âge où les femmes jouissent le mieux des plaisirs.

Quelques protecteurs assez puissants daignent s'intéresser à mon sort & à celui de mon fils. Je n'importune pas souvent leur crédit. Je n'aime pas la foule , l'éclat & le grand monde. Je vis

F

fatisfaite du peu que j'ai , & je suis contente si mon fils est heureux.

Quel est donc le but de ma lettre ? J'ai eu l'honneur de vous le dire , dès le commencement, Monsieur. Ce n'est point à votre fortune que j'en veux. Mon unique intention , en vous écrivant, est de soulager mon cœur d'un poids qui le surcharge depuis long-tems : c'est un besoin pour moi de vous témoigner ma tendresse. Je m'en veux d'avoir tant différé à remplir un devoir aussi doux. Ah ! Monsieur !... Mon père !... Qu'il me soit permis de vous appeller de ce nom, ne refusez pas un cœur qui vous est du à tant de titres. Que le vôtre daigne s'ouvrir au sentiment de la nature qui doit parler en ma faveur. Voyez en moi votre fille ; j'en ai toute la tendresse ; agréez-en le témoignage , & rien ne manquera à mon bonheur.... Rien.... je me trompe.... Ah ! oui, sans doute, il y auroit un moyen d'ajouter à ma félicité , & ce moyen, Monsieur, est dans vos mains ; ce seroit de faire quelque chose pour ma pauvre mère , & de la mettre à l'abri des horreurs de la misère dans ses vieux jours. Jusqu'à présent , elle n'a manqué de rien ; je l'aime trop pour cela ; mais mes moyens sont si bornés, que le dernier sacrifice

que j'ai fait pour elle m'a réduite à des besoins bien urgens. Daignez , Monsieur , vous souvenir d'elle. Elle vous est attachée par tant de liens qui unissent votre famille à la nôtre , que quand la nature n'y seroit pour rien , elle a des droits assez puissants sur votre ame pour que vous ne l'abandonniez point. Vous & M..... avez été élevés par sa mère & par son père ; une de vos nièces m'a tenue sur les Fonds-Baptismaux & vous y avez présenté ma mère. Si ce ne sont pas là des droits sacrés pour un homme pieux , je ne fais ce qui pourroit faire impression sur lui. Je m'en rapporte à vous , à votre probité , à la justesse de votre esprit & plus encore à la bonté de votre cœur. Si votre piété se trouve allarmée des souvenirs que je lui offre , elle ne peut étouffer les cris du sang ; elle ne peut vous empêcher de vous rendre à des devoirs ( excusez ce terme ) imposés par la nature. Qu'il me soit permis de vous représenter encore ce que la religion vous prescrit à cet égard : songez quel engagement vous avez pris en présentant ma mère sur les Fonds de Batême : vous avez répondu de son existence physique & morale. Qu'on étoit loin de penser alors qu'un jour la nécessité vous rappellerait ce devoir ! Eh ! quels égards ne doit-on pas à son âge ? Si je ne vous demande rien

pour moi, faites du moins refluer, sur la mère, une partie des bienfaits que la fille avoit quelque droit d'attendre de vous. Si je suis votre enfant, quoique la Loi ne l'avoue pas, je ne dois point vous en être moins chère, & vos obligations ne sont pas moins sacrées envers moi, qu'envers ma mère.

Oui, Monsieur; je m'en flatte; vous serez sensible aux tendres supplications que j'ose vous adresser pour une mère malheureuse. Si la délicatesse de votre conscience s'effrayait du motif qui pouvoit vous y déterminer, je ne réclamerais, en sa faveur, que votre charité. Je fais avec quelle prodigalité vous répandez, sur les pauvres, les richesses que le Ciel vous a accordées. Eh bien! ma mère est pauvre, & très-pauvre! Elle a donc des droits à votre bienfaisance, & elle ne vous demande, par mon organe, que des grâces que vous accordez à des êtres indifférens, pour lesquels vous n'avez que les sentimens d'une charité chrétienne. Comment lui refuseriez-vous des preuves de cette douce sensibilité que vous avez montrée dans tous vos ouvrages, & que la religion a épurée, en réglant le principe. Non, l'Auteur de D..., ne peut avoir cessé d'être sensible & tendre, & la pitié n'a pû qu'accroître ses vertus qui le font admirer.

Après avoir plaidé la cause de ma mère, me seroit-il permis de plaider la mienne ? Vous êtes ma Divinité sur la terre, & je demande que vous ne soyez pas insensible pour moi, comme l'intelligence suprême,

## L E T T R E X X V I.

*Du Marquis de FLAUCOURT, à Madame de VALMONT, sa Sœur.*

J E ne puis aller qu'après-demain, ma très-chère sœur, dîner avec vous. Je vous renvoie votre lettre à notre père. Elle est très-bien, on y reconnoît votre sensibilité & celle de l'Auteur de nos jours. Si les années & les souffrances l'ont éteinte, la voix de la nature la fera revivre dans son cœur. Je viens d'écrire à mes Oncles en votre faveur. Je n'épargne rien vis-à-vis M. . . . , & autant que j'ai pû me le permettre, je lui représente les droits de votre famille sur la nôtre. Vous voyez par là, ma chère sœur, que rien ne peut altérer l'amitié que j'ai, & que j'aurai toujours pour vous. Je commence à me consoler de mes Inconnues, & vous seriez fort aimable, si vous me faisiez connoître



celles qui se font si bien amusées à mes dépens. On avoit voulu d'abord me persuader que c'étoit vous-même ; mais ce propos m'a paru si absurde, que je n'ai pas voulu m'y arrêter. Le Vicomte de L\*\*\*, grand Connoisseur, prétend reconnoître votre style ; je crois au contraire qu'il n'y a pas une phrase qui puisse le faire soupçonner ; je m'y connois mieux que lui, & il ne m'en imposera pas sur cet article. Vous me l'affurerez vous-même, que je n'en croirois rien. Je voudrois bien n'avoir été mistifié que par vous : on ne me plaisanteroit pas dans tout Paris. Le Vicomte prétend encore que c'est moi qui a divulgué cette aventure, & que, sans mon imprudence, on l'ignoreroit parfaitement. Enfin, ma chère sœur, vous me paroissez très-instruite de tout ce qui se débite sur mon compte. Faites-m'en donc connoître les Auteurs ; je vous promets de garder le secret. Adieu, ma chère sœur, nous nous verrons après-demain,



## L E T T R E X X V I I .

*Du Marquis de FLAUCOURT , à Madame de  
VALMONT , sa fille.*

V O T R E Lettre , Madame , a réveillé mes douleurs & mes inquiétudes sur le passé. Quel tems avez-vous attendu pour vous rappeler en mon esprit ! Mes années , mes infirmités & la Religion , m'ont forcé d'éloigner , de mes yeux , les objets qui me rappelleroient les erreurs d'une trop coupable jeunesse. Je crois , sans effort , & trop malheureusement pour moi , que vous ne m'êtes pas étrangère ; mais vous n'avez aucun droit pour réclamer , auprès de moi , le titre de la paternité. Vous êtes née légitime , & sous la foi du mariage. S'il est vrai cependant que la Nature parle en vous , & que mes imprudentes caresses pour vous , dans votre enfance , & l'aveu de votre mère , vous affurent que je suis votre père , imitez-moi , & gémissiez sur le sort de ceux qui vous ont donné l'être. Dieu ne vous abandonnera point , si vous le priez sincèrement. J'oublie entièrement tout ce que me fit l'infor-

tunée Olinde, & je ne me rappelle que des droits sacrés que la Religion me prescrit. Vous pouvez vous rassurer sur son sort. Je prendrai soin de son existence ; & si la mort que j'attends comme un don favorable, venoit mettre fin à mes tourmens, & suspendre mes intentions, ma digne Epouse, dans le sein de qui je crains de les déposer, exécutera mes dernières volontés. Ses rares vertus, sa piété exemplaire, acquitteront, mieux que moi, des dettes qui, en déchargeant ma conscience, ne la blesseroient pas moins. Soyez convaincue de son équité & de sa bienfaisance. Si les infortunés ont des droits à sa charité, votre mère & vous ne serez pas oubliées. Voilà, Madame, tout ce que je puis vous promettre, & je voudrois faire beaucoup plus pour vous ; mais que pourrois-je dans l'état de souffrances où je me trouve ? Ma plus chère consolation est actuellement ma digne & respectable épouse, qui me console dans mes maux, & qui ne me quitte pas d'un instant. Elle m'a appris à ne penser que par elle, & , avec ses bons principes, la grace de Dieu ne m'abandonnera point. Je supporte mes douleurs avec patience. C'est à cette digne Epouse que ma fortune, mes Ouvrages, mes bienfaits sont remis. Elle fera du tout un bon usage, j'en suis sûr. Adieu, Madame. On

va s'occuper d'Olinde, ma filleule. Si mon frère, que j'attends dans ma terre, arrive bientôt, je la lui recommanderai comme sa sœur de lait. J'ai l'honneur d'être,

Le Marquis DE FLAUCOURT.

## L E T T R E X X V I I I .

*Du Comte de \*\*\* , à Madame de VALMONT.*

QU'AI-JE appris, Madame? qu'ai je lu? Je ne vous parle point de l'amusement que vous avez pris à rappeler un frère qui venoit de s'égarer, au centre de la bonne Compagnie, & aux bons principes qu'il avoit reçus. Tout ce qui le concerne jusqu'à présent, n'a rien qui m'indigne à son sujet; mais votre père, votre père, Madame, qui vous écrit avec un style Religieux & le ton de la bienfaisance, est sourd au pouvoir de la Nature! Son cœur est éteint; il semble n'avoir une ame que pour son Dieu... Ce Dieu, peut-il inspirer tant de cruauté? Et la barbare Epouse qui abuse de sa foiblesse & le tient dans l'erreur à ses derniers momens, ne doit-elle pas paroître plus coupable à ce Dieu juste,

dont le vrai culte n'a jamais prescrit la cruauté envers ses semblables ? Quels sont donc les livres & les loix que ces gens pieux suivent ? le fanatisme entrainera-t-il donc toujours les abus les plus odieux , l'inhumanité , la barbarie , l'ingratitude la plus noire & la plus atroce , enfin la division de la nature entière ? Pardonnez-moi , Madame , si , malgré moi , un mouvement d'horreur me révolte & m'indigne contre celui qui devoit s'applaudir de vous avoir pour fille. Je ne connois son fils que par les lettres & par les vers qui portent son nom. Il n'est pas plus son sang & ses entrailles que vous ; mais j'assurerois qu'il ne vous égalera jamais en vertu & en mérite. Il a cependant bien de la supériorité sur vous ; un nom , de la fortune , l'avantage d'une riche éducation : malgré cela , vous obtiendrez plutôt que lui , l'estime du Public , & la bienveillance de toutes les puissances de la terre. Oui , sans doute , Madame , je juge de la véritable façon de penser de l'homme par mes principes. Vous devez intéresser tout l'Univers à votre sort.

Vous palliez leurs torts , & vous déguisez ce qui devoit les faire reconnoître ; & pourquoi épargner encore des monstres qu'on devoit étouffer. Je ne vous réponds pas que la franchise & la

la sensibilité de l'Auteur ne vous décèle, en dépit de cette bienfaisance déplacée, que vous avez gardée trop long-tems en faveur de cette famille ingrate. Je n'arriverai qu'après-demain à Paris. J'ai frémi d'être retenu pour plus long-tems à Versailles, comme je l'avois annoncé à mes amis. Mon premier soin sera de me rendre chez l'Auteur, où j'espère vous rencontrer. Nous causerons de tout ce qui vous concerne. Je me flatte que vous suivrez mes conseils. Ils sont fondés sur l'amitié, l'estime, & sur l'intérêt que vos malheurs inspirent à tous ceux qui les connoissent comme moi. J'ai l'honneur d'être, Madame, avec l'attachement le plus inviolable,

LE COMTE \*\*\*.

---

## LET TRE XXIX.

*De Madame de VALMONT, au Comte de \*\*\**

**V**OILA ce que j'avois prévu, Monsieur le Comte; & vous justifiez bien mes craintes. Si le Public pense comme vous sur des personnes dont la cruauté m'a forcée à dévoiler les actions, quelle idée prendra-t-il de moi, & ne croira-t-il

G

pas que j'ai plutôt cherché la célébrité, que les moyens de toucher des âmes dévouées à Dieu & à la miséricorde ? Ah ! si je n'avois pas tout employé, si je n'avois pas en main la preuve de la plus grande soumission de ma part, je croirois m'être trompée dans mes aveux, comme j'ai été induite en erreur, quand j'ai pu espérer que la nature auroit son pouvoir sur un père & sur un frère ; quand j'ai pu compter sur la parole, sur la probité d'une femme pieuse, & quand j'ai dû me rassurer sur l'appui, sur la bienveillance d'un Père de l'Eglise. Sans doute, me disois-je, il l'est de tous les pauvres ; mais ma mère, sa sœur de lait, sera préférée à cette charité chrétienne. Il n'avilira point celle qui n'étoit point née pour mendier des dons populaires. Des pertes considérables, & de malheureux procès pourront-ils la rendre méprisable à leurs yeux ? Avec quel empressement ne voleront-ils pas au-devant de ses malheurs. Ils font, tous les jours, des charités, ils répandent des bienfaits sans nombre. Leur cœur est le sanctuaire de tous les infortunés. Voilà, M. le Comte, comme je colorois mon faux espoir : je m'enivrois de ces douces rêveries, jusqu'à l'instant qui devoit les réaliser. Deux ans de constance & de prières n'ont pu obtenir

de leur part que de fausses promesses. Je vais faire connoître au Public le comble des mauvais procédés, l'abus de la confiance que j'avois en eux, leur cruauté, leur odieuse hypocrisie. Enfin révoltée, indignée contre leur inhumanité, il ne me reste plus que la fierté ou la vertu de taire le mot essentiel au Public; & cette considération de ma part n'est due qu'à leur cendre que je respecte. O père, le plus coupable; mais le plus à plaindre! Il fut grand, généreux, sensible. L'excès du fanatisme empoisonna toutes ses vertus, & , comme vous l'avez bien défini, son Epouse a fait tout le mal. Incapable de le réparer, se faisant des efforts pour croire coupables des malheureux qui devoient l'intéresser, elle fait de fausses promesses, elle irrite les maux de l'indigence par un espoir trompeur. Voilà comme cette femme pieuse, couverte d'un voile, actuellement répand la fortune que la Providence aveugle lui a donnée, & comme elle acquitte les dettes qui chargent la conscience de son Epoux. Vous allez voir quel usage elle fait de ses richesses, d'après la lettre que j'ai écrite à M. l'Abbé de P \*\* , homme d'esprit, qui joint à ses lumières les vertus douces d'un véritable homme d'Eglise. Il peut me rendre justice, d'après toutes les démarches que j'ai faites auprès



de lui , & qu'il m'a assuré n'avoir pas négligées auprès de la Marquise de Flaucourt. Il n'a jamais pû obtenir d'elle que la promesse de faire du bien à celle qui m'a donné le jour ; & vous allez voir bientôt , M. le Comte , quel a été le fruit de ces prétendus bienfaits.

## LE T T R E X X X.

*De Madame de VALMONT , à M. l'Abbé de P\*\*.*

**I**L est donc décidé , M. l'Abbé , que Madame la Marquise ne tiendra pas ce qu'elle a promis depuis si long-tems. Pourra-t-on jamais croire qu'une femme vertueuse , qui s'est dévouée toute à son Dieu , se fasse un jeu de réduire les infortunés aux dernières souffrances , de promettre de les soulager , & d'accroître leurs tourmens par une espérance trompeuse ? Tout a son terme , M. l'Abbé , & je craindrois , à la fin , de devenir indiscrete , si je vous importunois davantage. Madame la Marquise n'a jamais pensé , quoiqu'elle l'ait promis , à faire du bien à la personne que son Epoux a rendue si malheureuse. Je ne pas de moi ; j'ai trop d'orgueil & trop de fierté ,

pour réclamer mes droits , & c'est déjà un très-grand malheur que de me voir forcée à faire valoir ceux de ma mère.

Qui peut mieux que vous , M. l'Abbé , rendre justice à ma persévérance , à ma soumission ? Si M. le Marquis de Flaucourt n'a pas rendu avant sa mort ce qu'il devait à ma mère , s'il n'a pas adouci sa misère dans sa vieillesse , la faute en est à sa cruelle épouse , à qui il en a remis le soin. Si j'avais eu les sentimens assez bas , pour composer mon visage & ma conversation avec les couleurs de l'hipocrisie , j'aurais sans doute intéressé cette femme fanatique. Les vrais dévots sont bons , plaignent ceux qui sont dans l'erreur , ou qui y ont été , font le bien indistinctement pour le plaisir de le faire , & ma mère a été la seule qui n'a pas touché sa commisération. Lorsqu'elle prépara son époux à paraître devant l'Être Eternel , elle n'eut devant les yeux que de faire laisser des pensions à toute sa maison. Le moindre Domestique eut 600 livres de retraite ; & lorsqu'il voulait s'occuper des dettes qui surchargeaient sa conscience , elle lui fermait la bouche & l'empêchait de continuer , en lui persuadant que ce n'était pas à lui à s'en occuper ; qu'elle y veillerait & qu'elle prierait Dieu pour lui. Monsieur le

Marquis , ou , pour mieux dire , mon père , me l'annonça dans une réponse à une de mes lettres & dans laquelle il fut forcé de reconnaître la vérité ; & voilà comme cette respectable veuve s'acquitte des intentions de l'époux qui avait mis toute sa confiance dans ses vertus. Permettez-moi , Monsieur l'Abbé , de vous faire part de la lettre que je lui ai écrite la veille qu'elle prit le voile , & la réponse que j'en ai reçue ; réponse cruelle pour moi , mais satisfaisante pour ma mère... que dis-je ? oui , elle était mille fois plus cruelle pour celle qui m'a donné le jour de lui annoncer l'heureuse nouvelle que Madame la Marquise , avant sa retraite , avait donné des ordres pour qu'on lui fit tout le bien dont elle avait besoin... quel en fut le résultat !... moi-même , me reposant sur la lettre de Madame la Marquise , je jouissais de la douce satisfaction de savoir ma pauvre mère heureuse , quand j'appris , par une main étrangère , qu'elle venoit d'éprouver une attaque d'apoplexie qui l'avoit réduite dans un état de souffrance désespérant , & que les besoins les plus urgens aggravoient encore ; qu'elle étoit sans secours ; qu'on connoissoit mon cœur , & qu'on se hâtoit de me faire part de cette fatale nouvelle. Non , M. l'Abbé , non , je ne pourrois

jamais vous peindre mon désespoir en lisant cette lettre , & l'horreur que tous les gens dévôts produisirent , en ce moment , sur mon esprit ; Dieu même me parût un être imaginaire , ou fait pour le supplice du genre humain , & inventé par l'ambition. Ce Dieu généreux me doit pardonner si je l'offense ; & ceux qui m'ont porrée à cet excès de délire , sont plus fautifs que moi. Pourquoi cette femme pieuse & charitable a-t-elle promis elle-même , à ma mère , de prendre soin d'elle jusqu'à la fin de ses jours ? pourquoi m'a-t-elle réitéré cette promesse , par écrit , la veille qu'elle a pris le voile ? & pourquoi a-t-elle donné , en quittant le monde , trois cens mille livres aux Couvens , ou à ceux qui ont sçu la tromper , sans songer à acquitter les dettes de son Epoux , & ses engagements ? Ce n'est que d'elle que je me plains. Je veux dévoiler au Public son hypocrisie , son fanatisme & sa cruauté ; & si je l'ai ménagée jusqu'à ce moment , ce n'est que par respect pour celui qui me fut si cher , & dont j'honore la cendre. Je crains même qu'on ne la reconnoisse au Portrait que j'en fais. Car , qui ignore les extravagances & les petitesse d'une femme qui faillit faire perdre la tête à l'homme le plus méritant de son siècle , & qui , sans cette Epouse , auroit

terminé sa carrière avec bien plus d'éclat encore qu'il ne l'avoit commencée ; en nous laissant des productions précieuses & dignes de son génie , & de ses grandes lumières... Croiriez-vous qu'elle fut assez impitoyable pour livrer aux flammes , deux heures après sa mort ; tous les Ouvrages de ce grand homme... Cette pensée me révolte... Je ne dois plus la ménager , & l'austère vérité , plus que la vengeance , me porte à dévoiler toutes ses noirceurs. Ainsi , M. l'Abbé , il est inutile de me donner des espérances. La vieillesse , dans l'infirmité & dans les besoins les plus urgens , n'est pas soulagée par de fausses promesses ; il lui faut des secours les plus actifs.

Je vous communique toutes les lettres qui ont dû me forcer à mettre de la publicité à tant de mauvais procédés ; quoique déjà mes malheurs soient annoncés dans un sujet Dramatique , j'aurois bien désiré qu'on ne m'eut jamais mis à même d'en donner la véritable relation. Voilà ce que produisent la cruauté & l'injustice.

J'ai l'honneur d'être , M. l'Abbé , avec toute la reconnoissance que je vous dois , pour vos bonnes intentions.

Votre très-humble servante ,

DE VALMONT.

## L E T T R E

*De Madame de VALMONT, à M....  
son Oncle.*

**J**AI eu l'honneur de me présenter chez vous, Monseigneur, avec toute la confiance que doit inspirer un homme de votre caractère. Deux puissants motifs déterminoient ma démarche : le premier pour vous rappeler ma mère trop infortunée, & cependant votre sœur de lait ; le second pour jouir du bonheur de votre auguste présence. Mon cœur agité de divers sentimens m'ôta le moyen de m'exprimer comme je l'aurois désiré. Il me sembloit que je n'avois jamais eu l'honneur de vous voir, mais à peine vous eus-je considéré que vos traits me rappelèrent parfaitement ceux de l'auteur de mes jours, qui étoient restés gravés dans mon ame depuis mon enfance. Je ne pus retenir mes larmes en vous approchant, ce qui fit, Monseigneur, que vous me prîtes pour une de ces infortunées que le hasard conduisoit à votre charité chrétienne. Sans doute j'aurois obtenu de vous cette douce bienfaisance, si je n'avois été qu'une étrangère à

vos yeux ; mais à peine je vous eus appris qui j'étois, que vous changeâtes de ton & d'aménité, vous parûtes me faire un crime de ce que je vous étois. Hélas ! ce n'est pas ma faute, Monseigneur, ni celle des auteurs de mes jours : ils furent jeunes ; la négligence de leurs parents . le pouvoir de l'Amour, le penchant de la Nature, qui rend l'homme si coupable, & dont on ne peut guères éviter les atteintes, ont fait de moi une de leurs victimes. Moi seule ai droit de me plaindre & d'inculper Monsieur votre frère ; mais je trouve tant de satisfaction à le justifier, que vous même, Monseigneur, vous êtes autorisé sans considérer ni condamner le lien qui m'attache à vous, à remplacer le père que j'ai perdu : ne l'êtes-vous pas de tous les infortunés ? Qu'il est cruel pour un cœur sensible de se voir rebuté par ceux que l'amitié & le rang nous ont rendus si chers. Mais ne parlons pas de moi, Monseigneur, si, en rappelant tous les droits que j'ai sur vous, j'allarme votre piété, qu'il n'en soit plus question. Sacrifiez la fille en faveur de la mère pour qui je reclame vos bontés & votre charité ; sera-t-elle la seule infortunée qui n'aura pas de droits à votre bienfaisance, & tous les liens qui l'attachent à vous seroient-ils autant de forfaits qui la rendroient, à vos yeux, la femme la plus

coupable de la terre ? Ah ! Monseigneur , cet affreux fanatisme n'a pu empoisonner votre ame ; elle est trop grande & trop pure ! , & vous êtes un homme trop éclairé , & qui méritez , à trop juste titre , comme vous l'avez obtenu , le nom si recommandable de bon Père de l'Eglise , que vous ne pouvez , par un travers absurde , écarter une brebis de votre troupeau. Si elle a pu s'égarer , c'est par une tendre clémence qu'il faut la ramener. Eh ! qui mieux que vous , Monseigneur , connoît l'importance de ce sage précepte que Dieu même nous a enseigné par ses paroles , ainsi que par sa conduite ! Et l'infortunée que je vous recommande est celle qui a sucé avec vous le même sein , qui a été élevée avec vous , dans vos premières années , qui étoit alors votre égale , votre sœur de lait , la filleule de votre frère , le Marquis. L'aisance dont sa famille jouissoit alors , l'état recommandable de son père , qui le mettoit dans le cas de n'être pas dédaigné par le vôtre , au point de le regarder même comme son ami. Votre Nièce , la Marquise de C \* \* \* , élevée par une de mes Tantes ; Nièce par qui j'ai été nommée sur les Fonds-Baptismaux ; ma famille , unie à la vôtre depuis deux cens ans , je vous demande , Monseigneur , s'il peut y avoir des considérations aussi



puissantes que celles que je mets sous vos yeux, & que vous ne pouvez révoquer en doute. L'indigent a part à vos dons ; ma mère est dans une profonde indigence, & votre frère m'a promis, avant sa mort, de pourvoir à tous ses besoins ; je ne vous en rappelle le souvenir qu'en répandant un torrent de larmes, &, tel tort qu'il eut envers moi, je dois le chérir & respecter sa mémoire. Mais vous, Monseigneur, qui lui survivez, qui avez fait exécuter ses dernières volontés, il n'y a qu'à l'égard de ma pauvre mère qu'elles n'ont pas eu d'effet. Madame la Marquise, son Epouse, a répété sa promesse verbalement, me l'a confirmée de nouveau par écrit, & les seuls bienfaits que nous ayons reçus, ma pauvre mère & moi, se sont bornés à de fausses promesses. Voilà, Monseigneur, comme cette veuve a rempli les intentions du plus vertueux & du plus sensible des hommes, mais que le cruel fanatisme a rendu foible & injustement crédule. Si, après avoir exposé sous vos yeux, Monseigneur, tout ce qu'il y a de plus humain, de plus sensible, & de plus vrai dans la Nature, je ne peux parvenir à obtenir de vous l'effet que je dois attendre de vos bontés, plus de bonne-foi, plus de probité, plus d'humanité sur la terre. Eh, de quels hommes doit-on

P'attendre dans le monde , si ceux de votre rang & de votre dignité ont le cœur inaccessible aux cris des malheureux. C'est avec la cruelle alternative dans laquelle je me trouve avec vous , Monseigneur , que je n'ai pas moins pour vous tout le respect & l'attachement que je dois à une personne de votre caractère , & à qui je touche de si près. Je sens , dans mon cœur , tout le pouvoir de la Nature , & c'est avec effort que j'en arrête les épanchemens.

J'ai l'honneur d'être , Monseigneur , avec le plus profond respect , votre très-humble & très-obéissante servante ,

DE VALMONT.



---



---

 LETTRE PREMIERE

*D'OLINDE , à sa fille , Madame de VALMONT.*

**J**AI reçu , ma très-chère fille , tes deux chères lettres en date du 19 Fevrier dernier & 11 Mars courant ; elles m'ont fait le plus grand plaisir ; je te prie de continuer à m'écrire , puisque ce n'est que par ce moyen que tu peux calmer les peines que je souffre de me trouver toujours éloignée de toi , ma chère fille , malgré que tu me promettes depuis bien longtems de venir me voir. Tu n'as sans doute pas l'idée parfaite de mon existence dans ce Pays. Je dois te la donner en te peignant ma position , mais sans parler de tout ce qu'il en est : je connois ta sensibilité & je veux lui épargner beaucoup de détails qui certainement l'exciteroient trop. Rappelle-toi donc à chaque instant , ma chère fille , une mère qui ne pense qu'à toi , qui ne chérit sa vie que pour toi & qui malgré tous les soins qu'elle peut en prendre par rapport à toi , ne crois pas pouvoir en jouir longtems sans toi. Tu lui as donné pendant quelque tems des secours qui lui

étoient nécessaires ; tu as en cela satisfait ton cœur, & confirmé pleinement la juste idée que j'ai toujours eue de ton amour pour moi : j'en aurois besoin encore aujourd'hui , & plus que jamais , car je suis dans un âge trop avancé pour faire le métier que je suis obligé de faire pour me procurer de quoi subsister , & faire vivre aussi la petite Orpheline que j'ai avec moi , & que je n'ai pas le courage d'abandonner. Tu n'ignores assurément pas que je ne suis pas née pour cet état , que je suis forcée de courir depuis le matin jusqu'au soir , tel tems qu'il fasse , avec mon paquet sous le bras ; & quel paquet , grand Dieu ! c'est néanmoins lui qui doit me nourrir , me loger , me vêtir , me chauffer , m'éclairer &c. &c. &c. Mais brisons là-dessus , ma chère fille , mon cœur aussi sensible que le tien ne peut plus y tenir , & je sens couler mes larmes ; je me bornerai donc à t'exhorter à garder les tiennes pour mon souvenir. Je suis indignée de la manière avec laquelle ta sœur s'est conduite , & se conduit encor ; je n'aurais pu croire en mettant ma fille aînée au monde , qu'elle oublieroit totalement un jour sa mère. Où a-t-elle donc puisé ses sentimens ? ce n'est certainement pas à ton école , puisque j'ai des preuves constantes qu'elle s'est étudiée à te les faire adopter.

Ah ! tu n'es pas de ce sang , & je ne rougis plus de l'avouer. Le Ciel tonnera peut-être tout-à-l'heure sur elle ; & il ne lui restera plus que le remords qui ne manquera pas de la ronger de la manière la plus cruelle , tandis que toi , ma chère fille , tu passeras des jours sereins & tranquilles , jouissant du plaisir que tu dois avoir toujours , d'avoir fait tout le bien qu'il t'a été possible de faire , & de la considération de toutes les personnes honnêtes qui ne l'ignorent certainement pas. Adieu , ma chère fille ; j'adresse , tous les jours , mes vœux au Ciel , pour qu'il m'accorde la grace de te revoir avant ma mort.

## LETTRE II.

*D'OLINDE à Madame de VALMONT.*

J'AI reçu , ma chère fille , ta chère lettre , qui m'a fait un sensible plaisir , dans laquelle tu me blâmes beaucoup au sujet de mon long silence que tu attribues à Monseigneur . . . , ou à Madame la Marquise de Flaucourt , ce qui n'est pas. Je n'ai pas manqué de remettre à  
 Madame

Madame la Marquise , les quatre lettres que j'ai reçues de toi , pour qu'elle en prit connoissance ; elles sont en son pouvoir. Mais la vérité est qu'elle chargea le Capucin de me dire ce que je prétendois pour ma pension , & je lui fis répondre , verbalement , par le même Capucin , son Directeur , que j'accepterois ce qu'elle voudroit bien m'accorder ; & depuis son départ , je n'ai plus entendu parler d'elle. Voilà les bienfaits que j'en ai reçus , si ce n'est qu'elle m'a fait assurer , en quittant cette Ville , qu'elle y laisseroit des fonds pour satisfaire à tous mes besoins. J'ignore s'ils ont été remis dans des mains infidèles , ou si Madame la Marquise a oublié d'effectuer ses promesses , mais je n'ai rien reçu de sa part ; & sans toi , ma chère fille , que deviendrois-je dans l'affreuse indigence où je suis réduite ? Adieu mon unique fille , car je peux bien dire que je n'ai que toi au monde , pourvu que mes besoins ne te jettent pas toi-même dans la détresse. Tes enfans te sont aussi chers que moi , & j'ai peu de tems à vivre :



## L E T T R E   P R E M I E R E

*D'un PARTICULIER en Languedoc , à Madame  
de VALMONT.*

**M** A D A M E ,

Connoissant votre sensibilité & votre amour pour votre mère infortunée , je me hâte de vous faire part d'une triste nouvelle ; hier au soir , sur les neuf heures , elle éprouva une attaque d'apoplexie qui faillit la mettre au tombeau , mais rassurez-vous , Madame , elle est aujourd'hui hors de danger. Je dois cependant vous peindre , en peu de mots , sa malheureuse & triste situation. Dans la saison où nous sommes , un hyver des plus rudes , votre mère , sans feu , sans garde , & manquant peut-être d'alimens , est dans son lit sans secours de personne , si ce n'est une jeune Orpeline , dont les services impuissans peuvent à peine lui présenter un

bouillon. Cette femme, âgée, & actablée par les infirmités, ne songe cependant qu'à vous ; elle s'écrie sans cesse : ô ma fille, ma chère fille, si tu connoissois la position où je suis réduite, quel seroit ton sort ? Elle vouloit m'empêcher de vous en faire part, mais connoissant, Madame, vos rares vertus, & persuadé que vous ignorez l'extrême misère où elle est plongée, je m'empresse de vous en instruire, convaincu que vous me ferez bon gré de vous en avoir informée.

J'ai l'honneur d'être, avec respect,

Madame ;

Votre très-humble & très-obéissant serviteur \*\*\*.





## L E T T R E I I

*Du même PARTICULIER de la Ville de... , en  
Languedoc , à Madame de VALMONT , &  
qui a écrit la précédente.*

MADAME,

D'après vos ordres , j'ai vu le Capucin qui est en correspondance avec Madame la Marquise de Flaucourt. Il est faux qu'il ait été chargé d'aucun bienfait pour votre mère. Vous trouverez cy inclus la réponse que me fit M\*\*\* , pour ceux de M..... Vous ne trouverez d'autre bienfait qu'un louis d'or , donné en Novembre. Je vous laisse à penser quels sont les secours qu'elle en attend ; & qu'elle doit en attendre.

Madame votre sœur a sans doute oublié sa promesse. Elle écrivit à Madame\*\*\* , qu'elle ferait passer quelques secours à sa mère dans les

( 117 )

premiers jours d'Octobre , nous n'en avons encore aucun signe de vie.

Votre mère reçut , par le Courier qui portoit votre lettre , 120 livres , du secours provenant de votre part. Ils arrivèrent bien à propos. On ne peut être plus sensible à vos bontés , aussi vous vous êtes attirée des éloges de toute la Ville , & vous êtes citée par les mères comme l'exemple des filles.

Je suis , Madame , avec un profond respect ,

Votre très-humble  
serviteur \*\*\*.



H 3

## L E T T R E

*De Madame de VALMONT , à sa MÈRE.*

**M**A CHÈRE MÈRE,

Je vois actuellement qu'il ne faut plus compter sur personne d'après la parole de Madame la Marquise & celle de M. l'Arch. . . . je devois être tranquille sur votre sort. Il est donc reconnu qu'ils m'en ont imposé & que tous leurs bienfaits s'é-  
tendoient jusqu'à 24 liv. ; ce service si médiocre dégrade ceux qui l'on rendu & avilit celle qui l'a reçu. Si par mes efforts & en me privant de tout , je puis vous empêcher de manquer du nécessaire , je pourrois aussi faire l'effort de rendre à Monseigneur . . . . . votre frère de lait le louis d'or dont il a bien voulu vous gratifier & dont l'action mémorable ne pourra jamais être assez citée parmi le nombre des bienfaits. Ce n'est pas à moi à condamner ce respectable

Prélat, je livre la conduite de Monseigneur, à votre égard, aux réflexions de tous les hommes; j'ajouterai que j'ai vu cet homme croisé & miré qui m'inspira d'abord ce respect, cette vénération que nos ancêtres portoient à nos plus vertueux Patriarches; je m'attendois à une autre réception de sa part; il me sembloit que la candeur de son ame étoit empreinte sur ses traits, les sons qui sortoient de sa bouche étoient flexibles & durs; semblable extrême ne m'étoit pas encore connu, Je me disois en moi-même en le quittant, est-ce là cette ame dévote, ce cœur compatissant au sort des malheureux? Ce mortel pieux qui enseigne la religion chrétienne; ou du moins il l'exerce dans ses procédés; mais non, c'est au contraire un homme vindicatif, qui prête l'oreille à la calomnie; c'est par ses paroles que j'en suis convaincue. D'après les lettres que vous m'avez adressées à mon Abbaye, m'a-t-il dit, j'avois projeté dans mon passage en Languedoc de faire du bien à votre mère, mais ce que j'en ai appris m'empêche de me mêler de vos affaires & des siennes. Ce n'est pas pour moi, Monseigneur, lui ai-je répondu que je fais cette démarche, quoique je sente dans mon cœur que je ne vous suis pas étrangère, & qu'il m'auroit été bien doux d'avoir l'honneur de vous voir pour tout

H 4

autre motif. Je ne fais si la Religion , & si Dieu même a commandé d'étouffer les cris du sang illégitime , mais la voix de la Nature parle en moi , elle me dit que sa loi est celle que Dieu même a prescrite à l'homme. C'est à ce titre, Monseigneur , que je me présente chez vous , c'est avec ses droits, quoique coupable à vos yeux, que j'implore vos bienfaits pour une mère qui a sucé le même sein dont vous avez été allaité , qui fut nommée sur les Fonds de Baptême & fut induite en erreur par Monsieur votre frère. Il me répondit a toutes ces vérités , qu'il devoit douter de tous ces faits. Je sortis en le saluant respectueusement , & en lui disant que rien n'étoit plus aisé que le doute , que quand même je voudrois le convaincre , je ne pourrois point le toucher. Voilà ce que m'inspira mon respect pour son caractère. Je ne m'en tins pas à cette démarche ; on m'avoit assuré que Madame la Marquise ne vous laissoit manquer de rien ; d'après la nouvelle affligeante que je reçus de votre situation , j'écrivis à Madame la Marquise la veille qu'elle prit le voile. Voici les paroles exactes dont j'ai l'original : Madame de Flaucourt est en retraite pour sa prise d'habit , elle fait du bien à la mère de la personne en Languedoc, sa fille n'en a pas besoin ; c'est tout ce qu'elle

peut faire : ce Dimanche.... La MARQUISE DE FLAUCOURT. Voilà, ma chère mère, comme j'étois tranquille en vous croyant heureuse, & je pensois d'après ces paroles religieuses, que vous vouliez éprouver mon amour filial en m'apprenant vos besoins & vos malheurs, qui ne sont que trop réels d'après le triste récit de différentes personnes ; je ne me connois plus, je ne saurai plus vaincre l'indignation que j'éprouve pour des personnes qui m'ont si long-tems inspiré l'amour & le respect. Si des procédés pareils étoient connus dans le Public, ils seroient condamnés comme les actes du plus affreux fanatisme. Enfin, que vous dirai-je ? Toutes mes réflexions & mon indignation ne vous tirent pas de l'embarras où vous êtes plongée. Vous recevrez par ce courier encore cent-vingt livres & par le courier prochain vous connoîtrez où va ma tendre amitié pour vous, en sacrifiant le peu de revenu que j'ai pour assurer votre existence ; ma cruelle sœur est loin de m'imiter, quoiqu'elle soit beaucoup plus fortunée que moi. Enfin, peut-être un jour les remords la toucheront ; mais je crains bien pour son repos que cela n'arrive que trop tard, ainsi je ne peux rien sur elle, & ce n'est que de moi que j'attends votre consolation ; il m'est bien doux de la faire moi seule,

mais je voudrois pour elle qu'elle en partageât le salaire. Soyez persuadée, ma chère-mère, que si je ne pars pas pour aller vous soigner, c'est pour vous conserver un argent perdu en voyage, & que ma triste position ne me permet pas de vous envoyer tous les secours dont vous avez besoin. Voilà comme mon cœur se déchire entre la raison & ma tendre amitié pour vous, qui ne cesse de m'inspirer d'aller vous serrer dans mes bras, & de vous rendre les services qui vous sont nécessaires, & qui ne se rendent jamais aussi bien par un étranger. Je souffre cruellement de vous savoir accablée de douleurs & de maux & d'être privée de vous donner toute la consolation dont je suis capable; mais j'espère que le Ciel sera touché de mes tourmens, qu'il vous rendra la santé & qu'il m'accordera le bonheur de pouvoir vous donner tous mes soins, c'est dans cette espérance que je suis, ma chère & respectable mère, la plus soumise & la plus tendre des filles.

DE VALMONT.



## L E T T R E

*D'OLINDE à Madame de VALMONT, sa fille.*

Q U I plus que moi, ma très-chère fille, est sensible aux peines & tracasseries que je vous donne, & qui desire plus des occasions de vous en dédommager. Elles sont perdues pour moi : mon âge, la perte de ma fortune & mes infirmités m'en ont ravi l'espoir. Si la sensibilité doit en tenir la place, jamais mère me fut plus touchée des bienfaits que je reçois de ma chère fille. Il m'a été assuré que le Marquis de Flaucourt avoit laissé entre les mains de son épouse une somme pour qu'elle vous fut remise après sa mort ; mais je vois bien que cette veuve n'a point acquitté envers vous les engagements de votre père, ni les siens envers moi. J'ai cru m'appercevoir dans ses discours, lorsque je l'ai vue dans son passage, qu'elle se faisoit un plaisir d'irriter & d'accroître les maux des malheureux ; elle me dit que Dieu ne m'affligeoit que pour éprouver mon repentir, que son époux avoit senti des maux cruels les dix dernières années de sa vie, qu'il avoit mis



tout aux pieds de la Croix, & que j'imitasse le plus vertueux des hommes à ses derniers momens: mais hélas! lui repondis-je, il étoit riche, Madame, & le superflu de sa fortune me feroit supporter mes maux avec bien plus de patience. Née dans l'aifance, infirme dans mes vieux jours, personne pour me servir, je mourrois fans secours, si la plus respectable de toutes les filles n'apportoient le plus prompt soulagement à ma misère, quoiqu'éloignée de moi de deux cent lieues. Elle eut le courage de me dire ( ô ma chère fille, je frémis de te le repèter ) qu'il falloit t'oublier, & renoncer à t'écrire. Moi, lui dis-je, oublier ma fille, mon sang, le seul Être qui s'intéresse à moi sur la terre! La mort me paroîtroit cent fois moins cruelle que d'être privée une seule fois de ses cheres nouvelles. Si c'est à ce prix, Madame, que vous voulez prendre soin de mes vieux jours, retenez vos bienfaits, & laissez-moi dans la misère. Je sortis de sa présence persuadée que je lui avois déplue, & si j'ai manqué en cela, voilà ce qu'on peut attribuer à la dureté de ses procédés. Cet aveu me restoit à te faire, & si tu n'avois point insisté à me demander les motifs qui m'avoient privée de recevoir des bienfaits de Madame la Marquise, tu les ignorerois encore. Adieu, la plus recommandable des filles, & songe

que ta mère ne forme plus qu'un desir, c'est de t'embrasser avant d'avoir terminé sa pénible existence.

---

## L E T T R E

*De Madame de VALMONT, à la FONTAINE.*

**L**E Marquis de Flaucourt est de retour de sa terre depuis trois semaines, & je ne l'ai point encore vu. On m'assuroit que vous aviez porté le comble de séduction jusqu'à le détourner de venir chez moi. Comme je ne puis nuire ni à ses plaisirs, ni à ses intérêts, & que personne ne peut aller sur vos brisées avec de tels projets, pourquoi me privez-vous de sa présence, & l'empêchez-vous de remplir à mon égard ce que les bienséances au moins, pour ne rien dire de plus, semblent exiger de lui ? Il ne peut y avoir qu'un homme aussi vil, aussi rathpant que vous, qui puisse détourner à ce point un jeune homme de ses devoirs ; il les oublie même auprès de sa famille, & vous seul en êtes l'Auteur. Un méchant peut réussir quelque temps ; mais ses menées n'arrivent pas toujours à bon port, il vient un coup-de-vent qui le jette dans un péril d'où rien

né peut le tirer. Je veux bien m'abaisser jusqu'à vous faire ces observations, & vous représenter que le Marquis vous punira un jour de l'avoir induit en erreur, & qu'il seroit possible de croire que vous êtes susceptible de repentir si l'on voyoit le Marquis plus exact à ce qu'il se doit à lui-même. Je ne vous fais pas mention de ce que vous avez prétendu me promettre de sa part, lorsque le Marquis seroit son maître. Une pension honnête devoit combler mes vœux ; mais si pour l'obtenir il falloit m'adresser à vous, ah, dans quelque état où la misère put me réduire, je préférerois de périr dans le besoin plutôt que de devoir à mon frère des secours par votre négociation. C'en n'est pas pour moi que je m'adresse à vous, c'est pour mon frère, pour sa gloire & son honneur ; & si vous voulez faire à l'avenir un meilleur usage de l'ascendant que vous avez sur lui, je pourrai croire que les méchans sont capables de changer, & de détruire par un noble retour les mauvaises dispositions de leur caractère. Adieu, Monsieur ; je souhaite pour vous & pour la Société que mon observation influe sur votre esprit, & vous mène à l'honneur.



## L E T T R E

*De Madame DE VALMONT, au Marquis  
DE FLAUCOURT, arrivant de sa Terre,  
trois mois après la mort de son Père.*

O N a vu, Monsieur le Marquis, la fortune changer quelquefois les hommes; mais ce sont ordinairement des ames communes, ou des esprits grossiers. L'homme bien né ne se dement jamais dans telle position qu'il se trouve. Il sembloit que vous aviez de l'amitié pour moi; avant l'évènement qui vous a rendu maître de votre fortune. Un vil métal auroit-il changé votre cœur? j'en serois plus fâchée pour vous que pour moi. Je n'ai jamais visé à vos trésors: je vous aimois avec toute la tendresse fraternelle dont je suis susceptible, & qui n'étoit pas inspirée par l'intérêt. Il paroît cependant que cet intérêt existe de votre côté, & qu'il vous éloigne de moi, vous qui paroissiez narguer tout, & annoncer de la philosophie dans un âge ou l'on n'en fait guères profession; sur quel principe l'établissez-vous? je ne suis plus votre sœur, parce que vous êtes devenu riche;

faites comme si vous ne l'étiez point, & venez me voir, ou apprenez-moi la raison qui puisse justifier votre éloignement. Personne ne sera plus indulgente que moi ; si ce sont des motifs plus forts que mon raisonnement, car je vous assure que je me perds dans les réflexions que vous me faites faire. Adieu, Monsieur le Marquis, je deviendrai votre sœur quand vous serez pour moi Monsieur le Comte.



LETTRE

## L E T T R E

*De Madame de VALMONT, au Marquis  
DE FLAUCOURT, son frère, à son retour de  
Languedoc, quelque tems après la mort de  
son père.*

**J**E ne fais, Monsieur, par quelle phrase je dois commencer la lettre que je juge à propos de joindre dans notre correspondance. Je ne suis plus à vos yeux cette sœur si désirée pour qui vous avez fait tant de recherches vaines pendant l'espace de cinq années. Il est donc vrai que la fortune change totalement le cœur de l'homme; j'étois loin de craindre alors de vous un semblable extrême. Vous vous rappellerez peut-être combien votre nouvelle conduite doit me surprendre. Pourriez-vous oublier vos affinités, votre amitié, vos sermens, nos altercations sur le caractère de l'homme, & sur-tout à votre sujet concernant cette jeune Josephine qui se déroba pour vous au desespoir de ses parents & qui fut s'enfermer dans un Cloître & attendre constamment de voir réaliser un jour la

foi de vos sermens. Je vous disois alors, mon frère, vous êtes jeune, le tems & les circonstances chargeront vos sentimens. Non, ma sœur, non jamais. L'homme qui change sa façon de voir & de sentir, est un homme sans caractère, le Ciel m'en a doué d'un trop décidé pour craindre que je puisse un jour varier dans mes systèmes & mes principes. Josephine sera ma femme, ou je vous donne ma parole d'honneur, ma sœur, que l'hymen ne m'enchaînera jamais à une autre épouse. Voilà vos véritables expressions. A peine maître de votre sort, de votre fortune, vous conduisez une autre personne à l'Autel. Ce n'est point que je blâme cette alliance, sans doute elle est mieux assortie que celle que vous vouliez former avec une Demoiselle d'un rang trop inférieur au vôtre. Vous ne pouviez vous unir avec elle sans déplaire en général à votre famille, & sans craindre le blâme vous avez pu sans doute devenir parjure, & les sermens d'Amant dans un jeune homme sont d'ailleurs si peu considérés, que le proverbe même semble les exempter de la solidité de leurs engagements; mais la reconnoissance, le droit du sang, l'amitié fraternelle, la vertu enfin inséparable du véritable homme qui dans tous les tems le distingue du vulgaire, ce point d'honneur, sur-tout majeur dans tous les âges, qui

soutient ses bons principes dans toutes les époques de sa vie , c'est par là que je vous attaque , oui mon frère ; je n'ai point d'autres armes , & je vous crois encore l'ame trop pure pour être invincible à mes atteintes , ce sont celles de la nature , pourriez-vous les combattre ? Les loix , le préjugé vous rendent maître de tout , mais l'honneur ne vous dispense pas de verser sur une sœur naturelle , une légère partie du superflu de votre fortune , vous me l'aviez offert & promis , & vous me l'avez réitéré dans votre lettre , dans un moment où le cœur plein d'une véritable affliction s'abandonne à tous ses épanchemens qui sont purs & bienfaisans. Je la remets sous vos yeux.

Vous apprendrez par ma lettre , ma très-chère sœur , le triste événement qui nous afflige. Nous avons perdu hier mon père , il a succombé aux souffrances cruelles qu'il éprouvoit depuis huit mois ; elles s'étoient cependant suspendues les derniers jours de sa vie , & sa fin a été très-paisible. Ma mère parle de se retirer au Couvent & d'y prendre le voile , elle vouloit même partir dès demain , mais mon oncle . . . l'a retenue. Je compte moi rester encore ici trois mois , & ensuite aller à Paris. Bon jour ; ma très-chère sœur ;



je vous quitte , car je suis accablé de lettres , & vous prie de croire aux sentimens bien tendres que je vous ai voués , & à la promesse inviolable de réparer les torts que mon père a eus trop long-tems envers vous.

Le Marquis de FLAUCOURT.

LA voilà, mon frère, cette lettre, & pouvez-vous la révoquer en doute. Je vous communiquai celle que j'écrivis à l'auteur de nos jours, vous l'approuvâtes, vous en vîtes la réponse. Ses promesses à la vérité se bornoient à ne prendre soin que de ma mère. Sa digne épouse, disoit-il, devoit se charger de tout. Vous même m'aviez fait entendre que je serois à la tête de votre maison, si cette proposition pouvoit me convenir. Votre agent, ce vil Lafontaine m'a assuré de votre part devant plusieurs personnes, que maître de votre fortune, vous me donneriez une pension honnête, que c'étoient là vos intentions, & que vous l'aviez dit à qui avoit voulu l'entendre. Je suis loin d'exiger l'exécution de ces promesses, mais je peux prétendre au moins à une pension alimentaire pour ma pauvre mère; elle est sous vos yeux accablée de maux & dans la plus profonde indigence, que je soulage foi

blement par mes modiques secours , mais en m'en retraçant l'affreux tableau , je sens mon cœur déchiré , mes larmes coulent abondamment sans que l'espoir de vous toucher puisse les arrêter. Je compte cependant encore sur vous , je n'attends plus rien de votre cruelle mère , ni de M..... Que toutes vos promesses à mon égard se réduisent à donner à celle de qui j'ai reçu le jour, une somme de huit cens livres , & je lui conserverai encore ce dont je me prive pour elle. O mon frère ! songez à ce que vous étiez , à ce que vous devez être , & à ce que vous serez un jour , si vous avez la douceur d'être père ; vous sentirez alors que nous n'avons rien de plus cher au monde que ceux à qui nous donnons la naissance , & ceux à qui nous la devons. Si vous êtes sourd à ma prière , si votre cœur est fermé à tous les tourmens qui dévorent le mien , & si le même sang qui coule dans nos veines ne vous parle pas en faveur de l'infortunée pour laquelle j'implore votre humanité , vous n'êtes point le digne fils de l'homme célèbre qui nous a donné l'être à tous deux. La Nature a tant de pouvoir sur mon ame , qu'elle n'a pu vous refuser le don précieux dont elle m'a comblé. C'est à cette même sensibilité que vous m'avez prouvée dans votre recherche & dans la

conduite que vous avez tenue avec moi quelque tems , que j'en appelle. Si vous avez changé , vous n'avez pu étouffer le cri de la nature , cédés à ses impulsions qui s'expriment par ma voix. O mon frère , mon cher frère , ne rejetez point une demande aussi légitime , & ne rebutez pas un cœur que l'humanité & la méchanceté des hommes n'ont que trop ulcéré & dont votre retour peut seul fermer les cicatrices en portant les plus prompts secours aux pressants besoins de la plus intéressante , & la plus infortunée des femmes , & qu'enfin je puisse dire un jour : trop long-tems les mauvais conseils l'égarèrent , mais il ne fallut qu'un moment pour le ramener à la vertu , à l'humanité. C'est à cet heureux changement que l'on reconnoîtra le fils d'un aussi vertueux père. Je vais supporter dans cette espérance avec plus de calme le poids de tous mes chagrins .

DE VALMONT.



## L E T T R E

D E L' A U T E U R.

J'AI rempli vos desirs & vos intentions, Monsieur le Comte; la voilà cette correspondance de nos jours, & que l'on regardera vraisemblablement comme un Roman. Je le souhaite pour ceux dont Madame de Valmont a à se plaindre à si juste titre. On m'a raconté que vous aviez eu une altercation vive à son sujet; c'est une imprudence, Monsieur le Comte, que de prendre le parti du sexe opprimé; jadis, dans ce fameux jadis, c'étoit une vertu, & aujourd'hui c'est un ridicule. Ces heureux siècles pour les femmes reviendront peut-être; mais nous n'y serons plus, & ce tems d'abandon sera regardé par nos neveux comme fabuleux. Mais laissons-là mes tristes réflexions; elles n'arrêteront point le train que les hommes ont pris: je ne dois m'occuper que de ma besogne, qui me paroît de plus en plus pénible & épineuse. Le désagréable travail que de mettre l'ensemble dans une Correspondance! Si elle ne m'avoit pas autant intéressée, je l'aurois abandonnée à la moitié, quoi-

que je l'eusse déjà annoncé dans mon *Homme généreux*. Le Lecteur sans doute doit être bien convaincu que ces lettres ne sont pas de mon imagination, que ce sont autant d'originaux que je n'ai eu d'autre peine que de mettre en ordre. D'ailleurs, on connoît mon impuissance pour faire des vers, & celui qui les a composés étoit loin de prévoir alors qu'ils seroient un jour imprimés. Si le Public étoit persuadé comme vous, Monsieur le Comte, de cette vérité, cette Correspondance intéresseroit bien davantage, & ces vers, tels qu'ils sont, qui n'ont été que l'affaire d'un instant pour celui qui les a faits, auroient couté plus de soins à tout autre. Quand le Marquis de Flaucourt voudra se livrer à l'étude, il fortira de sa plume des ouvrages qui ne dérogeront pas aux écrits immortels de son illustre père. Madame de Valmont étoit née pour marcher sur leurs traces; mais son étoile est aussi bizarre que la mienne; elle fut, comme vous savez, Monsieur le Comte, aussi négligée dans son enfance que je l'ai été; mais elle jouit de l'Anonime, & moi je me mets à découvert pour elle: heureuse, si je peux réussir, & si je puis émouvoir son frère au point qu'il lui accorde la seule consolation qu'elle exige de lui, & qu'elle a droit d'attendre. J'ai trouvé dans toutes ses paperasses

des vers que Madame de Valmont avoient faite elle-même au moment qu'elle reçut la triste nouvelle de la mort du Marquis de Flaucourt, & je les fais aussi imprimer. Vous verrez, Monsieur le Comte, que la nature en fit un Poëte dans un instant. Je vous ferai passer à votre terre le premier Volume de mes Œuvres, qui sera relié, si vous n'êtes pas de retour à Paris avant qu'il soit imprimé.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Comte, avec l'attachement le plus inviolable, & les sentimens les plus distingués, votre très-humble & très obéissante servante.

*VERS de Madame de VALMONT. en recevant la triste nouvelle de la mort de son Père.*

D'un mortel vertueux, oui j'ai reçu le jour,  
 Mais l'affreux fanatisme étouffa son amour.  
 La mort me l'a ravi, sans que de la Nature,  
 Son cœur, glacé par l'âge, ait senti le murmure.  
 Cependant quand mes yeux commençoient à s'ouvrir,  
 Sur mon sort malheureux il parut s'attendrir.  
 Il est mort sans songer qu'il laissoit sur la terre  
 La moitié de lui-même, un cœur fait pour lui plaire.  
 Je me rappelle, hélas ! qu'en mes plus jeunes ans,  
 J'étois l'objet chéri de ses soins complaisans.

D'un cruel préjugé son ame fut émue ,  
Et d'un épais bandeau l'erreur couvrit sa vue.  
Je m'applaudis pourtant d'être le triste fruit  
D'un amour dont ma mère eut le cœur trop séduit.  
Je dois à ce grand homme , admiré par la France ,  
D'un esprit naturel , la vive intelligence ;  
Par l'éducation cet esprit éclairé ,  
Sans doute auroit brûlé d'un feu plus épuré ;  
Mais l'on reconnoitra toujours la même source ,  
D'un Ecrivain fameux arrêté dans sa course.  
Il eut des ennemis , & , dans sa piété ,  
Il dédaigna les traits dont il fut insulté.  
Le frère qui me reste , est digne de sa race ;  
De son illustre père il suit déjà la trace ;  
Et bientôt au Public ouvrira les trésors  
Que l'auteur de ses jours cacha loin de ces bords ,  
Ces Ecrits immortels , enfans de son génie ,  
Qui feront , en tout tems , l'honneur de sa Patrie.



---

# DIALOGUE

ENTRE MON ESPRIT,  
LE BON SENS ET LA RAISON,  
OU CRITIQUE DE MES ŒUVRES.

L'ESPRIT,

**J**E veux bien pour la première fois , M. Le Bon-sens , & , vous Madame La Raison , vous demander des conseils. Quelquefois je vous ai écouté en dépit de mon génie , & vous m'avez fort mal conduit ; mais j'ai éprouvé aussi fort souvent que je faisois de plus grandes sottises en ne voulant pas vous consulter. Voyez , appréciez , & jugez quels degrés de gloire m'attendent.

LE BON-SENS,

Dites plutôt que vous les attendez vous-même , & que vous êtes bien loin de les obtenir.

LA RAISON.

Pourquoi prononcer avec tant de défiance. La vivacité de l'esprit fait bien du chemin en peu de tems , tandis que votre froide sagesse reste en route très-souvent.



## LE BON - SENS.

Je me repose & je tiens solidement la place que je prends.

## L'ESPRIT.

C'est bien sensé, mais l'ennui va me prendre, si vous n'avez pas de meilleurs argumens à m'offrir.

## LA RAISON.

Mais donnez-vous patience. Il ne faut pas nous consulter pour nous envoyer tout de suite aux champs.

## L'ESPRIT.

Je fais, Madame La Raison, que vous aimez les longs discours, mais venons au fait & tâchez d'être moins bavarde qu'à l'ordinaire entre le Bon sens & moi à qui je ne veux pas céder à moins qu'il ne me démontre physiquement que je n'ai pas le sens commun.

## LE BON - SENS.

C'est ce qui ne me fera pas bien difficile.

## L'ESPRIT.

Je vous prie cependant de garder cette expérience pour votre dernier argument.

## LA RAISON.

Quelle pétulance ! vous vous croyez autorisé, M. L'Esprit, à tout dire, à tout faire impunément. Si cela est ainsi, pourquoi demandez-vous des conseils ?

## L'ESPRIT.

Parbleu , laissons là , impitoyable Raison , nos prétentions réciproques & parlons de mes ouvrages où vous brillés l'un & l'autre.

## LE BON-SENS.

Pour moi on ne m'y apperçoit pas souvent.

## LA RAISON.

Je n'en dis pas de même , & je joue un très-grand rôle dans toutes ses productions.

## LE BON-SENS.

Oui ; je fais , ma très-chère sœur , que vous raisonnez sur tout ; vous fatiguez souvent ceux qui vous écoutent ; vous êtes devenue aussi commune que l'esprit ; vous faites raisonner ceux qui n'ont jamais pensé , & nous allons voir si dans ces circonstances vous serez d'accord avec la sagesse que l'Esprit a cru se dispenser d'appeller à son conseil.

## L'ESPRIT.

Il ne manquoit qu'elle pour m'enterrer tout vif. C'en est bien assez de vous deux pour m'ôter le courage d'écrire & de faire imprimer , sans joindre à mon inaction un ennui éternel , un sommeil létargique ; je crains déjà trop vos prudents conseils. Eh ! que deviendrois-je ? si la sagesse s'emparoit de moi. Ah ! mille fois plutôt la mort. J'aimerois autant ne pas exister que de

vivre enseveli au milieu de la société où je vois tant de médiocres esprits sans génie se frayer cependant une carrière brillante où je ne suis pas encore parvenu avec d'aussi heureuses dispositions ; je peux dire cependant que je n'ai pas mal commencé.

LE BON-SENS.

Eh ! Dieu sait comment vous finirez.

LA RAISON.

Il n'est pas tems encore de prononcer.

L'ESPRIT.

Le Mariage inattendu de Chérubin pétille de mes faillies.

LE BON-SENS.

Pauvre esprit ! est-ce avec toi seul qu'on peut conduire une Pièce de Théâtre ?

LA RAISON.

Pourquoi pas ; le Mariage de Figaro en est une preuve.

LE BON-SENS.

Peste soit de la bavarde , c'est bien raisonné. C'est donc sur cet ouvrage que vous prenez le mérite du Mariage inattendu de Chérubin. Le dramatique ni le but comique n'y regnent pas autant que les personalities. Voila ce qui me fache pour cet ouvrage & pour l'Auteur.

LA RAISON.

Mais je n'ai pas vu prononcer avec autant de sévérité que vous jugez cette production.

LE BON-SENS.

L'indulgence est si grande en faveur du sexe, que l'esprit peut bien être induit en erreur.

LA RAISON.

Cela s'est vu très-souvent. Mais vous-même ne vous trompez-vous pas en cette occasion ? vous êtes trop rigide, mon-cher Bon-sens, car moi qui raisonne sur tout, & qui ne me fâche de rien, je suis prête à m'emporter contre vous. Mais l'esprit paroît anéanti... il ne dit plus mot.

L'ESPRIT.

Ma foi, il m'a coupé la parole, & je suis prêt à lui rendre les armes.

LA RAISON.

D'après sa satire, vous jugez donc votre Chérubin détestable.

L'ESPRIT.

Ma foi, je vous avoue que je ne le trouve pas actuellement bien aimable. Savez-vous que la décence dont je l'ai décoré, l'a rendu bien ennuyeux ?

LA RAISON.

Mais pas trop. Il me semble que tous les Personnages en général ont parfaitement conservé leur caractère.

LE BON-SENS.

Ils sont méchans par fois , & très-souvent bien mauvais.

L'ESPRIT.

Je ne me doutois pas de celui-là. Quoi! vous trouvez actuellement cette Pièce sans mérite ?

LA RAISON.

Il y en a de plus détestables.

LE BON-SENS.

J'en conviens , & que l'on joue même avec succès ; mais tout le monde n'est pas heureux , & c'est un très-mauvais genre à suivre que l'exemple de M. Figaro.

L'ESPRIT.

Moi j'assure qu'il n'y en a pas de meilleur :

LE BON-SENS :

Pour le profit.

LA RAISON.

Qu'importe , pourvu qu'on fasse fortune.

L'ESPRIT.

C'est la plus grande vertu de l'homme dans le siècle présent.

LE BON-SENS.

Vous avez une bien mauvaise idée du genre humain ; foyez persuadé qu'il y a encore des hommes vertueux :

LA RAISON :

LA RAISON.

Le nombre n'en est pas grand.

LE BON-SENS.

Quand cela seroit, il faut vivre avec les humains.  
L'univers est perverti, il ne changera point. Ainsi voyons nos défauts sans juger ceux d'autrui.

L'ESPRIT.

Ma foi, M. le Bon-Sens, vous ne m'avez jamais paru si noble dans vos procédés ; ordinairement vous rapportez tous à vos intérêts.

LE BON-SENS.

J'ai été, je suis & serai toujours le même ; je ne varie pas comme vous, M. l'Esprit, vous êtes un enfant gâté. On vous cherche tandis qu'on me fuit. Si vous m'écoutez un peu plus souvent, vous n'en seriez pas moins aimable, & vous ne feriez pas tant de sottises.

LA RAISON.

Je le crois bien, car il ne s'exposeroit jamais. Eh qui ne fait rien n'est rien.

L'ESPRIT.

Venons à mon homme généreux, car je ne veux faire mention que de mes ouvrages connus. Que pensez-vous de celui-là, mon redoutable Bon-Sens ?

LE BON-SENS.

Il y a du bon & du dramatique dans cette Pièce ;

K

mais ses grands défauts absorbent tout son mérite.

LA RAISON.

Suivant vous , cette production ne vaut rien encore ?

L'ESPRIT.

Pour plaire au Bon-Sens , il faut lui donner des chefs-d'œuvres. Passons à Zamore & Mirza, peut-être ce Drame aura-t-il quelques charmes à son goût ?

LE BON-SENS.

Ah ! que me dites-vous ? le frisson me prend déjà.

LA RAISON.

De plaisir sans doute.

LE BON-SENS.

Ah ! dites plutôt de peine & de crainte bien fondées.

L'ESPRIT.

Quelle sottises ! une Pièce que la Comédie Française a reçue avec émotion , & qui va faire courir tout Paris.

LE BON-SENS.

Pour la première fois , sans doute. La curiosité entraînera beaucoup de monde ce jour-là.

LA RAISON.

Est-ce que vous croyez qu'elle n'aura pas au moins deux représentations ?

## LE BON-SENS.

Ce sera fort heureux qu'elle en ait la moitié d'une, & si elle se soutient jusqu'aux trois quarts, ce sera beaucoup.

## L'ESPRIT.

Quel détestable pronostic! ma foi, M. le Bon-Sens, vous êtes insoutenable, & pour le coup je romps tout commerce avec vous.

## LA RAISON.

Un moment de patience, il faut tâcher de le convaincre. Mais, la nouveauté du sujet, la duplicité de l'intérêt si uni, & si bien soutenu, qui fait la beauté de cet ouvrage, tandis que nos grands Maîtres ont mis des taches à leurs chefs-d'œuvres en employant les mêmes moyens.

## L'ESPRIT.

Mon génie m'a entraîné au-delà de mes connoissances. J'ai vu un superbe plan, je l'ai traité sans craindre aucun danger, & lorsque je me flatte de m'immortaliser, vous venez empoisonner mes douces rêveries.

## LE BON-SENS.

Quel délire! Bercez-vous, eh puissiez-vous endormir le Public pour qu'il soit en état de vous entendre paisiblement; mais que je crains pour vous un réveil terrible.



( 148 )

LA RAISON.

Mais je ne vois qu'un songe agréable qui doit faire le bonheur de l'Auteur ; quant à moi, c'est tout ce que j'en augure.

L'ESPRIT.

Jamais la Raison ne m'a paru si aimable.

LE BON-SENS.

Elle est facile à subjuguier quand l'Esprit la domine ; mais moi, qui peux me passer de vous, je n'en pense pas de même, je n'aime qu'à suivre des routes frayées ; qui s'en écarte, peut se tromper, & même s'égarer.

LA RAISON.

Mais le Théâtre est une Loterie, & on n'y réussit souvent que par des travers.

LE BON-SENS.

Le hafard est quelquefois favorable, mais très-souvent pernicieux.

L'ESPRIT.

Eh, qui vous a dit que je ne réussirai pas ?

LE BON-SENS.

Moi, moi, vous dis-je, & mon expérience qui ne m'a jamais trompé.

L'ESPRIT.

Eh, que feriez-vous à ma place ?

LE BON-SENS.

J'offrirois cette Pièce au Public en tremblant, ou je retirerois modestement ce Drame.

## L'ESPRIT.

Le bon remède de devenir un lâche ou faire pitié ! en vérité , Monsieur le Bon-Sens , vous radotez mon ami ; je ne courrois pas la chance quand j'ai si beau jeu ; duffé - je tomber à plat comme tant d'autres , je veux en courir les risques , & je serai joué vaille que vaille.

## LA RAISON.

C'est agir comme il convient. Quand on s'est avancé si loin , on ne peut plus reculer ; attendez-vous , M. l'Esprit , à tout ce qu'il y a de pis , afin que votre chute vous paroisse moins dure & moins malheureuse.

## L'ESPRIT.

Vous êtes consolante , Dame Raison , mais croyez l'un & l'autre que j'en suis déjà consolé. Je ne veux plus vous dire que deux mots de mon Cocu supposé , de mon Roman , & de mes Préfaces.

## LE BON-SENS.

Ma censure seroit trop cruelle si j'entrois dans un profond détail sur ces dernières productions. Encore des longueurs , des couplets qui n'ont ni rime ni raison.

## LA RAISON.

Ah ! pour celui-là , alte-là , Monsieur le Bon-Sens : vous n'êtes pas en état de décider sur ce

( 150 )

qui me concerne. Je regne parfaitement dans la Romance & les Vaudevilles. Pour la rime & les règles, il est vrai qu'elles n'y sont pas trop bien observés, comme lui a dit son Libraire; & par une bizarrerie inconcevable, on trouve des rimes parfaites dans sa prose, & de la prose toute pure dans ses vers.

L'ESPRIT.

J'avoue que je ne regarde pas à ces bagatelles de si près; mais je ne reviendrai pas sur mes pas pour les apprendre. Une lettre au Public me justifiera de cette babiole.

LE BON-SENS.

Eh! vous justifierez-vous de même de tous ceux que vous inculpez dans votre Préface. Si vous aviez suivi mes avis, vous auriez oublié & méprisé ceux qui vous ont paru méprisables.

LA RAISON.

Ce précepte est bon, mais rarement il est suivi.

L'ESPRIT.

C'est tout le mal que j'ai fait dans ma vie de me venger publiquement des méchants.

LE BON-SENS.

Mais aussi ces méchants vous siffleront publiquement.

LA RAISON.

Ils ne l'auroient pas moins fait. Des procédés

généreux ne défarment pas ces ames basses & rampantes.

LE BON-SENS.

On doit rougir dans le silence d'avoir rencontré des créatures aussi viles.

L'ESPRIT.

Quels sont les honnêtes gens qui pourront répondre de n'en avoir pas trouvé sur leurs pas. Les bons sont la proie des méchants.

LE BON-SENS.

Mais vous êtes assez malin pour éviter souvent leurs entreprises.

L'ESPRIT.

J'avoue qu'on ne peut me tromper qu'une fois sans défiance.

LA RAISON.

Eh, combien ne vous a-t-on pas trompé en vous défiant.

L'ESPRIT.

Ne parlons pas de ma bonhomie, qui m'a rendu si souvent dupe.

LA RAISON.

Quelle simplicité d'en convenir.

LE BON-SENS.

C'est-là son fort & son foible.

L'ESPRIT.

Vous me lâchez des épigrammes, mon cher

K 4

Bon-Sens, & voilà ce qu'on gagne à vous bien traiter. Vous vous familiarisez, vous devenez indiscret, & même despote. Ah! tout doux, M. le Censeur, il ne fera pas dit que vous me subjuguerez. L'Esprit en tout tems vous a fait la loi, vous ne l'emporterez pas par votre triste moyen sur les aimables avantages que j'ai sur vous.

LA RAISON.

Oui, mais c'est un grand défaut d'être si prévenu en faveur de sa supériorité.

LE BON-SENS,

Laissez-le s'emporter, s'enflammer, s'élever & planer au-dessus de moi. Je veux le voir un jour confus, désabusé de ses écarts & de son orgueil, venir me solliciter, me prier de l'aider de mes conseils & de ne plus l'abandonner : c'est-là que je l'attends.

L'ESPRIT.

Ma foi ce fera le plus tard que je pourrai, & je doute que nous soyons jamais bien unis ensemble.

LA RAISON.

Pour moi je le gagerois; mais il n'y a rien d'arrêté, & je vois bien qu'on ne dira pas de nous que nous sommes trois têtes dans le même bonnet.

L'ESPRIT.

C'est bien heureux pour le repos du monde;

( 153 )

car si nous étions parfaitement d'accord tous trois,  
l'univers n'auroit qu'un seul maître.

LE BON-SENS.

Vous parlez comme un jeune homme qui donne  
pour la première fois ses idées au Public.

L'ESPRIT.

C'en est trop, & pour vous punir l'un & l'autre  
de m'avoir excédé, lisez le premier volume de  
mes œuvres.

LE BON-SENS.

Miséricorde ! quelle pénitence ! il ne vous man-  
quoit que ce travers ; augmentez le nombre des  
Auteurs qu'on ne lit jamais , la boutique des Epi-  
ciers , des Droguistes , des Bureaux de tabac , les  
Cabinets. . . . Vous m'entendez bien ; voilà le sort  
de ceux qui ont la prévention , comme vous , de  
donner à un Public éclairé leurs œuvres obscures ,  
leur théâtre qu'on ne joue nulle part ; qui se rui-  
nent pour se faire imprimer sans enrichir aucune  
bibliothèque. Mettez , mon cher Esprit , toutes  
vos ressources à l'alambic , vous n'en tirerez que  
de l'eau claire.

L'ESPRIT.

Soit ; mais on ne pourra pas me dire que je  
n'ai pas trouvé en tout ce que je fais , de l'eau à  
boire.

## LA RAISON.

Voilà comment l'Esprit se tire d'affaire, par un bon mot, par un calambour. Pour moi, j'abandonne la partie, & je suis votre très-humble servante.

## LE BON-SENS.

Je vous suis, Dame Raison, car je n'ai plus rien à dire.

## L'ESPRIT.

Adieu, pour une bonne fois, & je vous souhaite un bon voyage. Vous êtes de votre naturel fort intéressé; mais avec moi vous avez perdu votre tems. L'Esprit fait plus de sottises que de bonnes affaires, & avec lui on fait bien maigre chère. Adieu, jusqu'au revoir.



---

## POST-FACE.

C'EST à vous , redoutable Public ; mais cependant indulgent & juste en général , que je soumetts en tremblant mes ouvrages & mes réflexions. J'ai pu badiner sur mon sort dans mes préfaces & dans mon dialogue ; semblable au jeune impétueux qui s'arrache des bras de sa famille pour voler au combat , enflammé par la gloire , il ne voit nul péril , nul danger ; le champ de Mars lui ouvre une vaste carrière ; il la parcourt avec rapidité ; il arrive enfin au milieu des bataillons : mais à peine ses yeux ont-ils fixé les deux formidables armées , qu'alors l'étonnement s'empare de lui ; plus réfléchi & plus calme il commence à reconnoître sa médiocrité & toute son insuffisance. Quoi , se dit-il , ce laurier dispersé sur un million de têtes , peut-il me faire paroître dans le monde avec un front triomphant ? Et ces grands hommes dont à peine un demi siècle de travaux & de peines a ceint la tête des palmes de la victoire , lui font regretter la vie paisible de ses tranquilles foyers ; telle j'éprouve en ce moment les remords de mon entreprise.



fans pouvoir me résoudre à revenir sur mes pas. Pour peindre les mœurs, & rendre les caractères, il faut d'autres pinceaux que les miens. Et vous, Public, à qui je prépare à rire, ou peut-être à faire pitié, condamnez ou blâmez ma destinée; mais son arrêt plus fort que vos raisonnemens m'a conduite à la vocation d'Auteur, & d'Auteur fans art & fans culture, & cependant douée d'une imagination indispensable pour la composition. L'Écrivain stérile qui produit aux dépens d'une riche Bibliothèque, est sûr de sa marche; par-tout méthodique, & par-tout dans la règle, il n'a point à craindre de s'égarer: celui au contraire qui n'est guidé que par son imagination seulement, se laisse emporter souvent au delà des bornes. Pour moi, qui aveuglement m'écarte de la route frayée, je dois être plus excusable que personne; mais je fais qu'on ne contente pas le Public par de pareilles justifications: amuse-moi, dit-il, ou cesse d'écrire. Rien n'est plus aisé que de résoudre un pareil problème; mais rien n'est plus difficile que de suivre un aussi sage conseil. Ainsi donc à mon tour je représente qu'il faut supporter ce qu'on peut détruire, & que vous devez, ô Public redoutable, recevoir avec indulgence tous les efforts que je fais pour vous séduire.

Un but cependant plus louable à vos yeux , fut celui de démasquer les méchans qu'un fort malheureux me fit rencontrer sur mes pas. Molière, par son Tartuffe , comme je l'ai déjà dit dans mon homme généreux , sembloit avoir étouffé ces hommes pervers , qui se reproduisent parmi nous ; mais le vice est toujours le même ; il n'a fait que changer de forme. Aujourd'hui sous un air de candeur & de vérité , un fourbe , un imposteur , trompe , abuse le Public , & l'amuse même s'il a de l'esprit. Il est difficile de rendre ces caractères. Molière lui-même avec son génie créateur seroit embarrassé de les peindre. Un Casfard , un Hypocrite est plus aisé à traiter qu'un esprit ouvert & naïf ; cependant ces deux genres d'hommes ont les mêmes vices , & il n'appartient donc qu'à cet Auteur immortel , s'il pouvoit ressusciter , de traiter ce nouveau genre d'hypocrite. J'ai osé l'essayer , sans oser mettre rien du mien ; tel que je l'ai trouvé dans la Société , tel je l'ai rendu. Cette foible esquisse ne m'a pas moins attiré , comme ce grand homme , la calomnie des méchans. On me fait passer dans le monde pour une femme dangereuse qui ne pardonne rien à personne , & qui met tout l'Univers en Comédie. J'avoue donc au Public que ce grand Univers , sur lequel j'exerce mes foibles talens , pour-

roit bien se renfermer à l'Hôtel de la Force ou à quelque autre maison d'une plus sévère correction, si j'avois la loi pour férule ; mais je n'ai que celle de la littérature qu'on a mis en usage avant moi avec plus d'énergie, & qui n'a pas produit un meilleur effet. Le délateur des crimes est seul dans l'Ecrivain ; il devient redoutable & suspect lui-même pour avoir voulu démasquer les méchans ; mais leur calomnie est plus forte que toutes ses entreprises, & ce n'est souvent qu'après lui qu'on reconnoît ses desseins vertueux. Mais, que dis-je ? ô Public sévère, les ouvrages immortels des grands hommes parlent mieux que toutes mes observations, & c'est bien assez pour moi de vous faire adopter celles qui me concernent. Il faut que j'effaye encore plus, il faut que j'obtienne de vous une indulgence plénière pour toutes mes fautes, qui sont plus graves que légères ; fautes de françois, fautes de construction, fautes de style, fautes de savoir, fautes d'intéresser, fautes d'esprit, fautes de génie, & suivant notre sainte Religion exaucez ma prière ; mais peut-être la force vous manquera-t-elle pour me pardonner les fautes de versification. C'est ici où je dois à genoux faire amende honorable pour avoir ôser faire imprimer les Couplets & les Romances de mon Philosophe corrigé. J'engage dans

ma Préface un Homme-de-Lettres à se charger de la Poësie ; mais mon Corfaire d'Imprimeur n'a pas entendu m'en faire grace ; il m'a assuré que je ne pouvois pas me dispenser de faire les Vaudevilles qui sont en situation. Ce n'est pas l'embaras de les construire ; mais c'est celui d'y réussir , & ma Muse est une Muse barbare : n'importe , vous les imprimerez à la toise , M. Cailleau , puisque vous l'exigez ; car je vous préviens que je ne les fais jamais au pied , l'inexactitude de la rime est la plus légère faute de cette prétendue Poësie ; mais dans le dernier couplet de la romance du troisieme acte , où j'ai fait un vers si pompeux , qui exprime le soutien de la France , on n'en conçoit pas trop le sens , & j'avoue que je ne le conçois pas mieux que personne ; mais je citerai dans cette occasion une circonstance du grand Corneille. Une Actrice chargée d'un rôle dans une de ses Pièces , ayant réfléchi sur une tirade très-brillante , n'en pouvoit définir le but ; elle dit donc à Corneille , en lui faisant l'éloge de ses vers , qu'ils étoient superbes , mais qu'elle n'en comprenoit pas le sens : Ma foi , Mademoiselle , lui répondit avec simplicité ce grand homme , je ne le comprends pas plus que vous ; mais dites-les toujours , ils seront applaudis. Et un autre plus petit personnage nous

( 160 )

assure, que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chantera aujourd'hui. J'exhorte donc les Actrices à chanter mes couplets, si la Pièce est jouée, & le Public à ne pas les lire.

J'ai l'honneur d'être avec respect & soumission, le plus zèle & le plus ardent des Auteurs.

**F I N.**

---

## R É M I N I S C E N C E .

**I**L faut que je prouve au Public que l'esprit de la satire & de l'espièglerie n'est pas toujours mon penchant ; mais celui qui me domine le plus , & que les méchants ne peuvent me refuser , c'est celui d'une ame sensible , généreuse ( la bienfaisance ) non à la manière de M. C. qui , doué d'un cœur noble & protecteur des infortunés , affuroit , à l'indigent , un avenir salutaire. Que j'autois eu de plaisir de le voir à la tête de cette Compagnie qui l'auroit nommé l'Instituteur du bon lait des mères nourrices ; le projet étoit charmant , admirable , mais le grand homme M. C. n'a point voulu briguer les adulations générales. Simple & modéré dans ses procédés , il a retiré l'argent de sa Pièce. Cent & tant de Représentations formidables ont fait , je pense , une assez bonne somme qu'il a pris soin de mettre en caisse : il aime la multiplication , & dans ses vastes projets il laisse gémir pour quelque tems l'humanité. Il est sourd aux cris de ces mères mercénaires qui , forcées de suivre des travaux pénibles , abandonnent leurs enfans à des mains étrangères ,

& qui cependant attendoient tout de sa bienfaisance ; mais si M. C. D. B. recule dans cette circonstance , c'est pour faire , à l'avenir , un noble usage de ses folies & de ses extravagances. Tarrare... Ah ! sublime & séduisant ouvrage que le goût de la Nation ou son repentir doit immortaliser !... Que de bien & de mal M. C. réunit à la fois ! La curiosité , la singularité ont eu souvent plus de part à la réputation d'un homme , que le vrai mérite. On condamne , on méprise ses productions ; cependant tout un Public court en foule à leurs Représentations. Voilà la frivolité du François & son inconséquence ; mais celui qui profite de ses travers doit bien craindre d'en être puni un jour. La hardiesse & l'impudence peuvent en imposer quelque tems ; mais enfin le masque est arraché , l'homme reste tel qu'il est. Ah ! C. , que feriez-vous sans le caprice des François... Pourquoi m'occuper de vous en parlant de bienfaisance , si ce n'est pour montrer le contraste frappant qui existe entre vous & une femme célèbre qui fait allier les graces de l'esprit avec les qualités du cœur , & qui répand ses richesses sur les infortunés ; une femme , immortelle par ses ouvrages , modeste avec ses inférieurs , cachée dans ses bienfaits , & sans cesse attentive aux besoins des malheureux : voilà les

personnes utiles & chères à la société , mais qu'elles sont rares ! Voici le but de ma bienfaisance.

L'Homme Généreux que j'ai fait imprimer , il y a trois ans , & qui a obtenu une estime générale , me détermine aujourd'hui à donner une nouvelle édition de cet ouvrage. Les Infortunés Montalais, à qui je fais un si doux sort dans ma Pièce, éprouvent , dans la vérité , le sort le plus malheureux. Ce respectable vieillard est un Négociant jadis dans l'opulence , qui , après avoir tout perdu dans le commerce, & avoir abandonné à ses créanciers tout ce qu'il lui restoit , s'est vu dans les fers à l'âge de soixante & tant d'années. Marianne, la vertueuse Marianne, existe telle que je l'ai peinte. Elle a donc vu traîner en prison son malheureux père. Samère est devenue infirme d'un accident au sein , au moment qu'on arrachoit son mari de ses bras, accident qui la menera au tombeau , à ce que l'on craint. Cette malheureuse famille s'est adressée à moi , pour engager les belles ames à répandre , sur elle , leur bienfaisance. A en juger par M. C. , je devois suspecter tous les bienfaiteurs de la Capitale ; mais Madame la Marquise de S. se présenta à mon esprit comme l'Ange bienfaisant que Dieu envoyoit à ses Prophètes. Je fus donc inspirée par les vertus & l'humanité de



cette femme célèbre. Je ne balançai point à lui écrire. On verra , par la simplicité & la candeur de sa réponse , si cette femme est accoutumée à faire de bonnes actions. Depuis dix mois que ces Infortunés sont prévenus que je m'occupe de leur sort , & que j'y ai intéressé une femme rare par son mérite , ils vivent dans l'espérance de voir terminer leurs maux. Dix mois sont dix siècles pour ceux qui attendent l'instant qui doit terminer leurs peines. Je n'ai pû mettre plutôt en usage ce que j'avois projeté dans l'origine , d'après les intentions de Madame la Marquise de S. , dont voici la lettre.

« J'étois malade ces jours-ci , Madame : ce qui  
 » m'a empêché de répondre plutôt à la lettre que  
 » vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Les jeunes  
 » Princes ont fait , cette année , prodigieusement  
 » d'aumônés , & ont même passé , du double , les  
 » fonds ordinaires destinés à cet usage ; mais entre  
 » mes Élèves & moi , nous fournirons volontiers  
 » trente louis pour contribuer à rendre la liberté à  
 » ce malheureux vieillard ; quant au reste de la  
 » somme , M. Alion aura l'honneur , Madame ,  
 » de vous expliquer mes idées là-dessus. La gloire  
 » de cette action vous appartient , il faut que  
 » vous y paroissiez seule , & je crois que les  
 » moyens que j'imagine sont d'une facile exécution.

» Je connoissois déjà l'Homme Généreux , je  
 » l'avois lu avec autant de plaisir que d'intérêt , &  
 » de toute manière , Madame , je suis extrême-  
 » ment sensible aux témoignages d'indulgence que  
 » vous avez la bonté de me donner.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Ses projets sont d'ouvrir une souscription au Journal. Les Montalais non supposés dans ma Pièce , sont les Clamets de Rouen. Ce malheureux vieillard est retenu dans la Conciergerie du Palais , & c'est au Curé de la Magdeleine qu'il faudra faire passer les fonds.

Si je ne nomme point la femme bienfaitante qui vient au secours des malheureux Montalais , c'est pour ne lui point désobéir ; mais , en taisant son nom , qui pourra la méconnoître ? Eh ! tous les infortunés dont elle est la mère ne la reconnoîtront-ils pas dans le fond de leur cœur , & pourront-ils s'empêcher de la nommer tout haut. Je ne puis qu'offrir mes Œuvres à ceux qui voudront concourir à cette œuvre de bienfaisance. Je ne suis point riche , & j'aime à secourir les malheureux. Si l'on joue mon Drame , comme je l'espère , aux François , mon intention est de donner ; aux Montalais , les six premières Représen-

a iij

fentations. Si ma Pièce réussit , entouffinée de la grace divine que la Comédie Françoisé m'a faite , il y a huit mois , en me donnant un tour qu'elle ne m'a point lâché encore , mais qui en récompense m'en a joué plusieurs depuis ; j'ai retardé jusqu'à ce moment de donner au Public mes **Œuvres** imprimées à cette époque. Quel effort pour mon impatience ! On n'y croira pas , mais le desir de délivrer les malheureux Montalais a pû seul opérer ce miracle. Pressée dans le tems par l'offre de la Comédie , & tourmentée par la crainte d'échouer , même sans être entendue , je ne trouvois rien de plus salutaire que de recommander mon ame à Dieu , & mon esprit au Public , en réclamant de lui toute l'indulgence dont j'ai besoin ; mais la Comédie voit les choses d'un œil plus calme qu'un Auteur à qui l'on accorde une faveur , ou à qui on fait une injustice outrageante , & qui dans pareils cas ne peut que louer ou se plaindre : voilà pourquoi dans ma Préface du **Philosophe corrigé** , on voit que je m'applaudis de la Comédie Françoisé , combien je suis sensible à ses bons procédés ; mais je n'irai pas plus avant , & faut-il détruire , à la fin d'un ouvrage , tout le bien qu'on en a dit au commencement. Messieurs les Comédiens sont nobles , généreux , délicats , & tiennent sur tous leurs

engagemens avec une femme, ménagent son sexe, & ont pour lui tous les égards qu'il mérite. Je n'ai donc point à me plaindre d'eux ; mais qu'il me soit permis de raconter une petite anecdote de mon Benjamin, de cet aimable C. que je crois l'ame mouvante des prétextes que la Comédie a trouvés pour se dispenser de me tenir parole. Enfin mon tour arrivera peut-être un jour. Il se peut que moi ni mes enfans ne le voyent point, mais mes arrières-Neveux pourront jouir de cette satisfaction. Je l'espère. En attendant, occupons-nous de M. C. Il y quatre mois que je confiai seulement à M. le Chevalier de Cubières, une brochure du Philosophe corrigé, qu'il laissa sur sa cheminée, & qu'un ami de M. C. parcourut ; apparemment qu'il en parla & en éventa la mine. Cependant le but de M. C. pouvoit être louable, & comme j'ignore la plupart des faits, je ne puis trop le condamner. Je ne croirois pas non plus que son esprit s'occupât de tracasseries, il m'a toujours paru, depuis douze ans que je le connois, d'un commerce doux, honnête, n'aimant qu'à se rendre utile, & cherchant toujours les occasions d'accorder les esprits ; je ne puis donc lui soupçonner l'affreux talent de les aigrir, sous l'apparence de l'aménité & de la plus grande confiance ; après celle qu'il m'avoit inspirée, j'ai dû

» sentir & goûter ses observations. « Vous parlez  
 » trop long-tems d'un homme estimable, dans votre  
 » Préface, m'a-t-il dit : On ditoit que vous ne l'avez  
 » faite que pour lui , & le Public ne vous en saura  
 » point gré , sur-tout dans un instant où il se trouve  
 » malheureux & accablé de Libelles. Votre Préface  
 » n'en est point un ; mais elle est encore plus cruelle  
 » qu'un écrit ténébreux ; vous badinez avec l'épi-  
 » gramme , & vous le battez à terre avec trop  
 » d'avantage dans la malheureuse circonstance où  
 » il se trouve. — Eh , que faut-il faire , lui ai-je  
 » répondu ? Quoique je n'aye point mis autant  
 » de prétention , dans cette production , que vous  
 » l'imaginez , c'est un moment de gayeté qui l'a  
 » produite ; mais il est malheureux , & j'y renonce,  
 » n'ayant pas plus de caractère qu'un enfant, quand  
 » il s'agit de faire du mal. On croira aisément que  
 M. le Chevalier de Cubières n'a point eu de peine  
 à me désarmer. Il m'ajouta que M. C. étoit allé  
 chez lui pour le prier de m'engager à renoncer  
 à ma Préface , lui disant : Qu'il éprouvoit , de  
 toutes parts , des chagrins domestiques cruels ,  
 qu'il seroit désolé de se voir forcé à me répondre.  
 Je coupois plusieurs fois la parole à M. le Che-  
 valier , en lui assurant que j'allois jeter mon ou-  
 vrage au feu , mais que je voulois que M. C. vint  
 chez moi me faire des excuses , pour se laver de

l'impudence qu'il s'étoit permise jadis envers moi; que d'ailleurs c'étoit un animal curieux , qu'on ne voyoit pas , comme ses Pièces , pour de l'argent , & que je voulois examiner , dans ses yeux , si tout ce qu'on lui impute est vrai ; enfin qu'il étoit nécessaire que je m'assurâsse , devant témoins , de la loyauté de son procédé à mon égard ; que je ne le craignois point en Public , mais que je pouvois le redouter , comme tous les honnêtes-gens , dans ses sourdes menées , que rien ne lui coûtoit... Je puis aller plus loin sur son chapitre. Je crains une pierre qui pourroit tomber sur ma tête , un coup de pistolet que je n'aurai point prévu , & tout ce qu'un honnête citoyen peut rencontrer sur ses pas. Il devoit donc se rendre chez moi , quelque jours après , accompagné d'un de ses amis ; on peut croire que mon ressentiment alloit s'éteindre à cette entrevue ; mais reprenant tout-à-coup son front d'airain , il se croit humilié d'une excuse qu'une femme a droit d'exiger de lui , il ôse me faire menacer , par ses amis de la manière la plus indécente. Alors , reconnoissant véritablement le caractère de l'homme , je me suis fait un plaisir de mettre ma Préface au jour : je me rétracte même de lui avoir accordé le génie créateur du Théâtre du moment. Je n'avois point lû le *Diabte Boiteux* ,

j'avoue mon ignorance ; mais quand j'ai vu que son Eugénie étoit tirée de ce Roman , scène par scène , je ne le regarde que comme un petit garçon auprès de moi , pour un ouvrage Dramatique. C'est ce dont je le convaincrâi quand il voudra. On m'a assuré qu'il finiroit par me dire de grosses sottises. Que peut-on attendre d'un tel homme ? Mais pourquoi vous y exposer , me dira-t-on ; j'avoue qu'à la première observation de M. de Cubières , j'y aurois renoncé sans peine ; mais le ton impérieux d'un homme qui veut dominer sur tout le monde , ne peut m'en imposer par sa hardiesse & son faux mérite. En lui laissant le plaisir de dire , par-tout , qu'il m'a fait trembler , si j'avois renoncé à ma Préface , d'après sa menace. Un être vrai , dont les bonnes maximes sont connues au grand jour , ne peut redouter M. C. , qui a toujours quelque reproche à se faire.

F I N.

---

## A P P R O B A T I O N .

**J'**AI vu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , *Le Premier Volume* faisant partie des *Œuvres de Madame de Gouges*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Cette production préliminaire annonce les connoissances , les talens & l'esprit naturel d'une femme qui manie la plume avec légèreté , agrément & facilité dans toutes sortes de genres , & qui fait conserver partout le ton de la décence & du sentiment d'honneur. Paris, ce 11 Novembre 1787.

Le Chevalier DE GAINE.

---

## P R I V I L É G E G É N É R A L .

**L**OUIS , PAR LA GRACE DE DIEU , ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE ; A NOS amis & féaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amée la Dame de G O U G E S , Nous a fait exposer qu'elle desireroit faire imprimer & donner au Public ses *Œuvres*, contenant *le Mariage inattendu*, Comédie en trois actes. — *L'Homme Généreux*, Drame en cinq actes. *Le Philosophe corrigé*, Comédie en cinq actes. — *Le Roman de Mademoiselle de Valmont*. — *Préface aux Dames*. — *Dialogue entre l'Esprit, la Raison, & le Bon-Sens*. *Epitre au Public*, &c. s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce nécessaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentations, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume; Voulons qu'elle jouisse de l'effet du présent Privilège, pour elle & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'elle ne le rétrocède à personne; & si cependant elle ju- geoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de



nullité, tant du Privilège que de la cession ; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposante, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposante décède avant l'expiration desdites dix années ; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil, du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangères, dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages sous quelques prétextes que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de celui qui la représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège : qu'avant de les exposer en vente, le manuscrit ni aura servi de copie à l'impression dedit Ouvrages, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Gardes Sceaux de France, le Sieur DE LAMOIGNON, Commandeur de nos Ordres, qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON ; le tout à peine de nullité des présentes : du contenu desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ladite Exposante & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il

leur soit fait aucun trouble ou empêchement. **VOULONS** que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & Saceux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. **COMMANDONS** au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires : **CAR** tel est notre plaisir. **DONNÉ** à Versailles, le trente-unième jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-sept, & de notre Règne le quarorzième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, **LE BEGUE.**

*Registré sur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraire & Imprimeurs de Paris, N°. 1472, fol. 419, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remetre à ladite Chumbre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil d'Etat, du 16 Avril 1785. A Paris, le 8 Janvier 1788.*

**N Y O N** l'ainé, Adjoint.



**Œ U V R E S**

**D E**

**M A D A M E**

**D E G O U G É .**



## Œ U V R E S

D E

MADAME DE GOUGES ,

D É D I É E S

A M O N S E I G N E U R

LE DUC D'ORLÉANS ,

*Premier Prince du Sang , Lieutenant-Général des Armées du Roi , & des Armées Navales de Sa Majesté , Chevalier de ses Ordres , Gouverneur & Lieutenant-Général de la Province du Dauphiné , Colonel-Général des Hussards.*

---

 T O M E S E C O N D .
 

---



A P A R I S ,

Chez { L'AUTEUR, rue & Place du Théâtre  
Français.  
CAILLEAU, Imprimeur - Libraire,  
rue Gallande, N<sup>o</sup>. 64.

---

 M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation &amp; Privilège du Roi.

A MONSIEUR LE

LE DUC D'ORLÉANS

Colonel général des Hussards  
L'armée d'Alsace  
L'armée d'Allemagne  
L'armée de la Moselle  
L'armée de la Rhénanie  
L'armée de la Sarre  
L'armée de la Westphalie  
L'armée de la Hollande  
L'armée de la Belgique  
L'armée de la France

TOME SECOND

A PARIS

CHEZ  
M. LAFITTE, rue de la Harpe, au Palais  
M. CALLEMAN, Palais National  
M. GALLARD, N. 10

M. DE L'ÉPÉE  
chez l'Association de Peintres de Paris

LE MARIAGE  
INATTENDU  
DE CHÉRUBIN,  
COMÉDIE  
EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

Par Madame DE GOUGE.



A SÉVILLE,

*Et se trouve* A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur - Libraire,  
rue Galande, N<sup>o</sup> 64.

Et chez les MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

---

M. DCC. LXXXVI.





---



---

## P R É F A C E.

**J**E suis femme & Auteur ; j'en ai toute l'activité. Mon premier mouvement est semblable à une tempête ; mais dès que l'explosion est faite , je reste dans un calme profond : tel est l'effet qu'éprouvent toutes les personnes vives & sensibles.

Mon *Mariage de Chérubin* est un enfant de la *Folle Journée* , qui naquit de l'enthousiasme général ; c'est un de mes premiers Ouvrages , duquel je me promettois beaucoup de gloire , & encore plus de profit ; mais , hélas ! c'est bien le cas de dire :

Pauvres petits infortunés ;  
Vous êtes morts avant que d'être nés !

Lu à la Comédie Italienne , il y fut accueilli ; mais des considérations de Théâtre à Théâtre en ont empêché la représentation : je le présente aujourd'hui au Public , rempli de fautes , tel que doit l'être une production faite en vingt-quatre heures , à laquelle je n'ai rien changé. Cependant des hommes de Lettres , ainsi que MM. les Comédiens ; y ont trouvé quelque mérite digne de fixer l'attention des gens de goût ; plusieurs personnes

m'avoient engagé à la donner aux Variétés , ou à la faire imprimer ; j'adoptai le dernier parti , & , depuis un an qu'elle est approuvée , je l'avois oublié parmi mes Manuscrits ; mais aujourd'hui que je vois annoncer dans le Journal un *Mariage de Chérubin* , ma vivacité Languedocienne se réveille , & il ne me reste plus que les regrets de m'être laissé prévenir , & la crainte d'un vol clandestin ; peut-être aussi suis-je comme un poltron qui craint d'être assassiné , au seul aspect d'une épée nue. Les hommes , sur ce point , sont très-chatouilleux , & les femmes y entendent encore moins raison. Comme je n'ai rien de plus cher que mes productions , je me hâte de réclamer celle-ci , dans le cas qu'on me l'ait volée. La passion qui me domine pour créer de nouveaux sujets , me fait oublier ceux qui les ont précédés ; l'activité de dix Secrétaires ne suffiroit pas à la fécondité de mon imagination. J'ai trente Pièces au moins ; je conviens qu'il y en a beaucoup plus de mauvaises que de bonnes ; mais je dois convenir aussi que j'en ai dix qui ne sont pas dépourvues du sens commun. Cependant, malgré la richesse de mon porte-feuille & la nouveauté de mes plans , dans ce tems de misère , mes peines & mes travaux me donneront plus de tourment que de gloire. La Comédie Française m'a impitoyablement & injustement ôté les

P R E F A C E.

v  
 moyens d'obtenir quelque succès. Comme j'ai  
 créé tous mes sujets , excepté celui de *Chérubin* ,  
 j'avois des droits aux suffrages qu'on ne refuse pas  
 à la nouveauté : *Zamor & Mirzâ* pourra convain-  
 cre le Public de cette vérité ; elle a été reçue à la  
 Comédie Française avec acclamation ; M. Molé ,  
 quoiqu'il fut rebattu de ce Drame , ne put le lire  
 sans verser des larmes , & tout le Comité parut  
 éprouver la même sensation ; on a rayé cependant  
 cet Ouvrage du tableau de réception , par le com-  
 ble de l'injustice ; c'est en vain que je me suis  
 plainte , personne n'a pris part à mon injure. J'ai  
 cru qu'en intéressant MM. les Auteurs Dramati-  
 ques à ma cause , qui devoit être la leur , je pour-  
 rois avoir raison de ce procédé : quel étoit mon  
 espoir ! Ne devois-je pas craindre plutôt que le  
 véritable caractère Français ne fut presque évanoui ?  
 Il n'est cependant pas tout-à-fait détruit , puisque  
 de quarante Lettres que j'ai écrites , j'ai eu quatre  
 réponses. Ces MM. , qui m'ont prouvé avoir le  
 caractère du véritable Homme de Lettres , se sont  
 trop distingués pour que je ne les nomme pas :  
 MM. la Harpe , le Marquis de Bièvre , Grouvel  
 & Cailhava : le reste a gardé un profond silence. Je  
 me propose d'instruire le Public des procédés que  
 la Comédie s'est permise envers moi , quoique  
 j'eusse mieux aimé qu'il les ignorât , préférant un

médiocre accommodement à un célèbre procès. Je dirai à cette occasion que j'avois fait part il y a quinze mois à M. C. de B... d'une petite pièce antérieure au *Mariage de Chérubin*; sa délicatesse fut blessée, & ne trouva pas le but moral assez bien observé : l'écolier n'imité jamais parfaitement son Maître, & je crus que je ne pouvois mieux réparer mes torts qu'en mettant dans mon *Mariage* le but moral qui manquoit non seulement dans la première pièce que j'avois produite dans ce genre, mais encore dans toutes les productions qui tiennent au *Mariage de Figaro*; il paroît que je n'ai pas mieux réussi, malgré toute ma morale, aux yeux de M. C. de B... , qui cependant me fit la grace de m'écrire plusieurs Lettres assez obligantes; j'ai cru que, dans mon malheur & dans le fatal événement qui m'est arrivé à la Comédie Française, M. C. de B... pourroit au moins me donner quelques bons conseils, s'il ne défendoit pas ma cause; & comment ne me ferois-je pas flattée qu'il l'eût défendue avec ardeur & zèle? N'est-ce pas un homme d'esprit? un homme qui connoît toute l'importance d'une affaire délicate, & qui fait les loix comme tous les Procureurs ensemble; & lorsqu'une femme ne lui demandoit que ses avis pour répondre à une querelle d'Allemand que la Comédie Française lui avoit faite,

elle trouve cet homme , que l'on assure sublime & aimable , sourd , muet , & insensible aux cris de la douleur & du désespoir. Actuellement que je suis un peu consolée de mes chagrins dramatiques , il me reste toujours sur le cœur la galanterie de M. C. de B... ; & , comme je suis très-franche , j'aime à dire ma façon de penser , & une petite vengeance soulage toujours la femme la plus douce. Celle-ci ne peut blesser la réputation d'un homme invulnérable ; ainsi je déclarerai hautement au Public qu'ayant écrit à M. C. de B... de même qu'à tous les Auteurs Dramatiques , j'ajoutai l'apostille suivante :

« J'ai eu l'honneur de vous écrire , Monsieur ,  
 » comme à tous les hommes de Lettres ; mais je  
 » viens chez vous comme les opprimés couroient  
 » chez Voltaire ; je suis à votre porte , & je me  
 » flatte que vous me ferez l'honnêteté de me re-  
 » cevoir ».

Le Suisse me parut poli d'abord ; mais en revenant m'apporter la réponse de son Maître , il me dit avec le ton d'un homme de son état , qu'il étoit fort occupé , & qu'il ne pouvoit m'entendre. — N'étant point faite pour commettre une indiscre-

tion, je le priaï d'aller favoir son jour ; il me répondit des mots assez vagues, qui font inutiles à répéter, venant du Suisse de M. C. de B.... Enfin il obéit à ma supplication en fronçant le fourcil, & revint me dire galamment de la part de son Maître, qu'il ne pouvoit pas m'assurer du jour. Je répondis : ni de l'heure, ni du mois, sans doute ; allons, *fouette Cocher* ; en me promettant bien de ne jamais réclamer ni l'appui ni les conseils de ceux qui ont oublié le malheur & les adversités : je laisse au Public à décider si M. C. de B... a bien fait de me punir de mon enthousiasme en le comparant à cet homme célèbre, au défenseur de l'opprimé, à l'appui de la veuve & de l'orphelin. Au reste, j'ai dégagé mon cœur du poids qui l'étouffoit depuis quatre mois ; je lui dis tout cela sans faire de l'esprit ni des phrases. Peut-être il me répondra ; j'apprendrai de lui mieux que de tout autre l'art de faire une Préface : car, j'avoue mon ignorance, un instinct naturel fait toute ma science. Il n'y a ni savoir ni sexe qui tienne ; les Gens de plume s'expliquent avec leurs armes ; mais si tous s'en servoient avec cette franchise, il y auroit moins de méchants dans la Société : on applaudit à l'adresse d'un lâche calomniateur. Tout est charmant s'il médit avec esprit. Voilà les hommes & leurs affreux

*P R E F A C E.*

ix

principes. Si je me mettois à moraliser, je pourrois ennuyer mon Lecteur ; il a trois actes éternels à lire, je le prie de toute mon ame d'avoir du courage.





---

## PERSONNAGES.

CHÉRUBIN, Capitaine des Gardes du Roi  
D'Espagne.

LE COMTE ALMAVIVA.

LA COMTESSE.

LE DUC DE MÉDOC, père de Fanchette.

LA DUCHESSE.

FIGARO.

SUSANNE.

FANCHETTE, fille du Duc & de la  
Duchesse, crue fille d'Antonio.

ANTONIO.

NICOLAS, fiancé de Fanchette.

BRID'OISON, Parrain de Nicolas.

BASILE.

LA FLEUR, Laquais.

UN NOTAIRE.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

PAYSANS & PAYSANNES.

*La Scène se passe en Espagne, dans un Château du  
Comte.*



LE MARIAGE  
INATTENDU  
DE CHÉRUBIN,  
COMÉDIE.

✻═══════════════════════✻  
ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Sallon meublé.*

---

SCENE PREMIERE.  
CHÉRUBIN, FIGARO.

FIGARO.

**E**NFIN vous voilà, Monseigneur, le maître de ce Château. Vous n'êtes plus Chérubin, & votre élévation à la Cour vous donne la supériorité sur le Comte. Il dépend à son tour de vous.

C H É R U B I N.

Tu te trompes, Figaro. Dis plutôt l'ami du Comte & de la Comtesse.

F I G A R O.

Cette générosité est admirable; mais la Terre n'en est pas moins à vous; & le dérangement de Monsieur le Comte. ....

C H É R U B I N.

Malgré sa position, il n'a pas voulu accepter mes services. Je n'ai acheté sa Terre qu'à condition que lui & la Comtesse l'habiteroient leur vie durant.

F I G A R O.

Fort bien: vous n'aurez pas les honneurs de la Seigneurie; mais vous en ferez valoir les droits. Je crois que Monsieur le Comte n'auroit jamais consenti à vous céder sa Terre, s'il n'avoit pas vu que votre respect pour la Comtesse augmentoit tous les jours, tandis que l'amour que vous aviez pour elle diminueoit furieusement: il étoit si violent qu'il fautoit aux yeux des moins clairvoyans; mais le calme où vous êtes depuis quelque tems n'est pas moins visible. Je suis un vieux routier. Voyons si je ne devinerai pas la cause de cette tranquillité apparente. Madame la Comtesse, se montrant plus traitable à votre égard, pourroit bien..... Eh, qu'en dites-vous? Les femmes sont supérieures dans ce manège: tant qu'elles sont les cruelles & qu'elles n'ont rien à se reprocher, elles ne prennent aucun soin pour voiler une intrigue; mais lorsque leurs bontés deviennent enfin la récompense de nos soins, c'est alors qu'elles emploient

toute leur habileté, & nous forment dans l'art de la dissimulation, où elles excellent : les rendez-vous les plus secrets & les plus délicieux éteignent en public ces mouvemens impétueux qui nous transportent pour l'objet que nous aimons. Vous rêvez, Monseigneur, qu'avez-vous à répondre ?

CHÉRUBIN.

Ce que tu dis sur les femmes est véritable & j'en ai fait l'expérience ; mais tu te trompes, Figaro, au sujet de la Comtesse, elle est trop respectable.

FIGARO.

Je le crois, dès que vous l'affurez. Vous êtes donc bien heureux à présent ? Plus d'amour, plus de folie. . . . Vous vous taisez, Monseigneur ; vous soupirez. . . . Ah, de grace, parlez-moi. Est-ce que vous ne m'honorez plus de votre amitié ?

CHÉRUBIN *embrassant Figaro.*

Mon cher ami, mon cher Figaro, je n'ose t'avouer. . . .

FIGARO *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ? Seroit-il encore devenu amoureux de ma chère Susanne ? J'avois bien raison de ne vouloir pas venir au mariage de la cousine de ma femme.

CHÉRUBIN.

Que parles-tu de sa cousine, de Fanchette ? Elle va donc être mariée à ce butor de Payfan ?

FIGARO *à part.*

Ah, je respire. Il faut convenir que la jalousie d'un mari Castillan est terriblement ombra-

14 LE MARIAGE INATTENDU

geuse. Ce mal me gagne . il faut que je tâche de m'en corriger.

C H É R U B I N .

Qu'est-ce que tu marmotes-là , tout seul ?

F I G A R O *grotesquement.*

Mes patenottes , que j'avois oublié de dire ce matin. Dame, l'amour , à moi , ne m'empêche pas de faire mon devoir.

C H É R U B I N .

Tu es toujours fou. Que tu es heureux d'avoir conservé cette gaieté !

F I G A R O .

Eh ! que ferois-je sans elle , avec tous les embarras du ménage , & les martels en tête que ma femme me cause ? Mais parlons de Fanchette. Elle vous tente , à ce qu'il me paroît , & je devine que vous sentez pour elle , ce que le Comte éprouvoit pour Susanne. Le droit du Seigneur ne vous tient-il pas au cœur ?

C H É R U B I N .

Non , Figaro.

F I G A R O .

Quoi donc ? Je croyois , moi , que c'étoit ce qu'il y avoit de plus joli que le droit du Seigneur. Préparer une mariée au pauvre benêt de mari , qui l'attend. . . . Mais c'est charmant cela ! Le discours du Seigneur influe dans le ménage.

C H É R U B I N .

Laisse là la raillerie.

FIGARO.

Oui, quand vous êtes sérieux comme un Docteur de Salamanque.

CHÉRUBIN.

Je n'en ai pas la sagesse.

FIGARO.

Eh bien, soyons donc fous. Amusons-nous à ce mariage.

CHÉRUBIN.

Je ne le puis ; il faut m'éloigner de ces lieux.

FIGARO.

Quel parti extrême ! Vous n'avez plus rien d'un Page... Vous êtes donc bien amoureux !

CHÉRUBIN.

Plus que jamais. Fanchette est devenue si belle ! Elle a un air si noble & si décent ! Non, elle n'a rien d'une Payfanne.

FIGARO.

Il ne lui manque que les habits pour avoir la mine d'une femme de Cour ; mais cela pouvoit-il être autrement, ayant été instruite par ma Sufette, & élevée auprès de la Comtesse ?

CHÉRUBIN.

Je crois voir en elle une fille de qualité sous l'habit grossier d'une Villageoise.

FIGARO.

Toujours des idées romanesques. C'est comme moi, qui me croyois un grand personnage ; mais Fanchette n'a pas été perdue, on connoît fort bien

## 16 LE MARIAGE INATTENDU

son véritable père. Les Payfans sont plus sûrs dans leur commerce. En un mot, elle est fille d'Antonio, & il n'y a point à en douter.

**CHÉRUBIN.**

Quel dommage que Fanchette ait une si basse origine ! Si l'on pouvoit vaincre le préjugé , qui fait le malheur des hommes.

**FIGARO.**

Vous avez raison , Monseigneur ; mais vous auriez tort si vous vouliez le détruire. Quoique devenu votre maître , & parvenu au plus haut degré de fortune & de dignité , vous devez tout à votre rang.

**CHÉRUBIN.**

Ce rang est un sot , & cependant il faut avoir l'esprit de le soutenir.

**FIGARO.**

Bravo , Monseigneur. Vous êtes le seul à qui j'ai vu le caractère d'un véritable homme : ainsi , vous n'avez pas besoin de mes conseils. Que votre raison seule vous guide , & vous ne ferez pas de sottises.

**CHÉRUBIN.**

L'amour est tout-puissant. L'absence seule peut le vaincre & non pas la raison.

**FIGARO.**

Partez donc au plutôt , puisqu'il le faut , mais je crains bien que Monsieur le Comte ne profite de votre départ pour réaliser ses prétentions.

**CHÉRUBIN.**

DE CHERUBIN.

CHÉRUBIN.

Tu crois, cher Figaro ?

FIGARO.

Ma foi, je crois tout de sa part. Respecte-t-il quelque chose en fait de galanterie ?

CHÉRUBIN.

Tu me fais ouvrir les yeux. Le Comte pourroit abuser? ... Non, je ne partirai qu'après le mariage.

FIGARO.

Fort bien ; mais voici Monsieur le Comte. Changeons de conversation.

---

SCENE II.

CHERUBIN, FIGARO, LE COMTE.

LE COMTE à Chérubin.

**J**E reçois de Madrid des nouvelles bien intéressantes, & qui vous regardent aussi, Monsieur le Marquis.

CHÉRUBIN.

Sur quoi, Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Vous êtes allié, ainsi que Madame la Comtesse, à la Maison de Médoc ; vous savez que cette Famille avoit reçu une tache à l'occasion d'un mariage secret avec le Duc Don Fernand : ce mariage

B



## LE MARIAGE INATTENDU

avoit été cassé, votre parente fut mise au couvent, & le Duc exilé.

CHÉRUBIN.

Eh bien, Monsieur le Comte?

LE COMTE.

Ce mariage vient d'être réhabilité, & la cérémonie a été faite à la Cour.

CHÉRUBIN.

Quel bonheur! ma Famille est donc enfin tout-à-fait relevée?

LE COMTE.

Ce n'est pas tout. Ce couple infortuné, autant qu'intéressant, vient nous voir; mais ce qui me paroît bien singulier, c'est qu'ils me parlent dans leurs lettres d'Antonio, & beaucoup de Fanchette.

*FIGARÓ rêvant & se frappant la tête.*

Je ne me trompe pas. Ai-je rêvé cette histoire, ou bien est-ce Susanne qui me l'a racontée? Je vais vous mettre au fait. Je veux mon pefant d'or pour me retrouver dans ces aventures. La femme d'Antonio fut prise pour Nourrice, & on l'emmena avant qu'elle fût accouchée; l'enfant de cette dame mourut au bout de trois mois, Mathurine revint dans son village avec sa fille, chargée de bijoux & de présens. J'imagine qu'il n'y a pas eu de sa faute si l'enfant est mort, & comme Fanchette est sa sœur de lait en venant dans le pays, ils seront fort aises de la voir.

LE COMTE.

Il est incroyable & n'est jamais en défaut; il

fait tout. Il faut convenir que sans Monsieur Figaro, on ne trouveroit pas toutes ces choses-là, & j'oublois que j'en avois ouï parler.

FIGARO à part.

Voilà de l'eau bénite de Cour, il a besoin de moi. *Haut.* Votre Excellence me flatte. Si j'ai donné de l'esprit à des ignorans, j'ai bien fait des bêtes de gens d'esprit. Je réussis où tous les autres échouent. Une heureuse gaieté fait ma philosophie; je fais la loi aux fots; je brave les méchans, & suis humain comme personne, faisant le bien en dépit de mes ennemis.

CHÉRUBIN.

Mais à quoi sert, Figaro, ce dialogue que tu nous fais-là? nous parlions de Fanchette. Tu dis...

FIGARO.

Hé bien, je vous dis tout ce que j'en fais. Chacun parle de ce qui l'intéresse.

LE COMTE.

Il a ses raisons. Quand Monsieur Figaro a quelque coup de patte à me donner, il ne m'épargne pas. Vous faites l'important, Monsieur le Financier parvenu. Ne vous souvient-il plus que vous avez été mon Valet, & ancien Médecin de chevaux en Catalogne?

FIGARO.

J'ai eu l'esprit de ne pas l'oublier, & vous n'avez pas eu celui de ne plus vous en souvenir. Tenez, Monseigneur, point d'apostrophe. Je suis

B 2

## 20 LE MARIAGE INATTENDU

un homme comme vous, & je connois mes droits. Il y a un million de fois plus de mérite à être parvenu moi seul, sans l'aide de personne, à la place que j'occupe. Votre Excellence n'en peut pas dire autant.

CHÉRUBIN.

Il est vrai qu'il a effuyé bien des évènements & des tracasseries dans sa vie.

LE COMTE.

Et tout a tourné à son avantage. Le voilà bien malade. Pauvre petit, je lui conseille de se plaindre. C'est bien le mortel le plus heureux : son étoile vaut deux mille ans de noblesse.

FIGARO.

Je conviens que je suis né coëffé ; que tout autre, qui auroit éprouvé mes catastrophes, se seroit cru perdu. Je me suis vu à la fois loué, blâmé, & traité comme un petit garçon. J'avois autant de probité qu'il en falloit pour faire un honnête homme, quoiqu'elle soit regardée dans ce siècle comme un papier monnoie, qui ne passe qu'à la faveur du crédit. J'ai fait une étude particulière des hommes ; je fais comme il faut s'y prendre pour les mener. Si je vous racontois....

LE COMTE.

Grace, grace, Monsieur Figaro ; vous allez nous faire un discours éternel.

FIGARO.

Voilà les Grands Seigneurs ! Les rapproche-t-on du but & de la vérité, on ne trouve plus personne.

DE CHERUBIN. 23

(*On entend du bruit.*) Mais voici nos Dames avec la mariée.

CHÉRUBIN *à part.*

Comment cacher mon trouble ? Je me sens tout ému à son aspect.

---

### SCÈNE III.

CHERUBIN, FIGARO, LE COMTE,  
LA COMTESSE, SUSANNE,  
FANCHETTE.

LA COMTESSE.

**V**OICI un nouveau Mariage , Monsieur le Comte , qui se prépare. Que ferons-nous pour Fanchette ? Pas autant que nous le désirerions. Notre fortune a bien changé.

FANCHETTE.

Madame , je préfère vos bontés à tous les dons de la fortune.

LE COMTE.

Qu'elle est devenue intéressante !

SUSANNE.

Elle ne chérit pas autant son Nicolas que j'aime mon Figaro. Ce mariage ne sera pas heureux.

CHÉRUBIN.

Eh , pourquoi forcer son inclination ?

B 3

22 LE MARIAGE INATTENDU

S U S A N N E.

Son père le veut.

F A N C H E T T E.

Je le veux moi même. Il faut humilier mes sentimens , qui sont trop élevés pour la fille d'un Jardinier.

F I G A R O.

Un Jardinier est un homme.

C H É R U B I N.

Et sa fille peut prétendre au rang le plus élevé, quand elle a autant de mérite que Fanchette.

L E C O M T E *à part.*

Il en est amoureux comme un Espagnol. Je m'en étois douté : voilà ce qui l'a guéri de sa passion pour la Comtesse. Je n'en suis pas fâché.

F I G A R O *bas au Comte.*

Je le crois , Monseigneur ; voilà votre honneur à couvert : vous avez couru de grands risques.

L E C O M T E *de même.*

Chut.

S U S A N N E.

Voyez comme l'éloge la fait rougir.

L A C O M T E S S E.

C'est une vérité.

F A N C H E T T E.

Madame la Comtesse , ne me gêtez pas, je ne le suis que trop.

FIGARO.

Les femmes en conviennent rarement ; mais elle est si jeune , si simple , que la vérité n'a pas encore corrompu son ame.

LE COMTE. *bas à Figaro.*

Cela viendra , Monsieur Figaro , cela viendra.

FIGARO.

Vous l'espérez , Monseigneur.

LE COMTE.

J'y compte.

CHÉRUBIN *à Fanchette.*

Mais pourquoi épouset un homme que vous n'aimez pas ?

LE COMTE.

On dit que l'amour vient avec le tems.

FIGARO.

Et moi , je soutiens qu'il s'en-va.

SUSANNE.

Figaro a raison.

FIGARO.

Je l'aurois juré.

LA COMTESSE.

Sur-tout du côté des hommes.

FIGARO.

Voilà le correctif. Les femmes ne veulent jamais avoir tort les premières , & c'est toujours nous qui les prévenons.

B 4

## 24 LE MARIAGE INATTENDU

LA COMTESSE.

Il faut cependant égayer la fête. Vous allez nous laisser seules. Nous avons la toilette de Fanchette à faire. Je la mets en habit de Cour pour le jour de son mariage.

FANCHETTE.

Madame, il n'est pas nécessaire : il faudra le quitter.

SUSANNE.

Tout est permis ce jour-là : c'est le plus beau de la Mariée.

FIGARO.

Et du Marié ?

LE COMTE.

Je peux rester à la toilette. Vous savez que je m'y entends très-bien.

*(Chérubin & Fanchette se regardent pendant le dialogue suivant, & forment une scène muette & intéressante.)*

FIGARO à part, s'apercevant des regards que se lancent nos deux Amans.)

Comme la prunelle va son train ! On peut bien dire que les Amans sont semblables à ces Intelligences célestes, qui se communiquent leurs pensées en se regardant. Que ce langage muet est délicieux ! Heureux tems de mes amours, ne reviendras-tu plus pour moi ?

SUSANNE.

Qu'as-tu, mon Figaro ? Tu soupîres, mon ami.

FIGARO à part.

La traitresse me devine & se moque de moi.  
(Haut.) Ce jour me rappelle celui de notre mariage.

SUSANNE.

Eh bien ! qu'as-tu à te plaindre ? N'a-t-il pas été des plus heureux ? N'avons-nous pas prospéré au-delà de toute espérance ? Sois persuadé que nous ferons long-tems unis , & que notre centenaire couronnera encore nos amours.

LA COMTESSE.

Allons , Messieurs , sortez. J'ai à parler en particulier à Fanchette & à Susanne.

FIGARO.

Je fors.

( Il s'en va. )

## SCÈNE IV.

CHERUBIN , LE COMTE , LA COMTESSE ,  
SUSANNE , FANCHETTE.

CHÉRUBIN.

**M**AIS, Monsieur le Comte, on devrait attendre Madame la Duchesse.

LA COMTESSE.

Madame la Duchesse !

LE COMTE.

J'oublois , ma chère Comtesse , de vous ap-



## 26 LE MARIAGE INATTENDU

prendre cette nouvelle. Votre parente, qui l'est en même tems du Marquis, vient d'être réunie à son époux le Duc de Médoc : on a réhabilité leur mariage, qui couronne une constance que les années & l'absence n'ont pu affoiblir de part ni d'autre. Ils viennent nous voir ; voilà leur lettre. Je vais donner mes ordres pour les recevoir. (à Chérubin.) Venez avec moi, Monsieur le Marquis.

( Ils sortent. )

---

### S C E N E V.

LA COMTESSE, SUSANNE, FANCHETTE.

LA COMTESSE.

QUEL bonheur pour ma parente ! ( *Après avoir lu bas.* ) Elle parle de toi, Fanchette.

FANCHETTE.

Hélas, je suis la sœur de lait de leur fille infortunée, qui mourut âgée de trois mois, à ce que m'a raconté mon père.

SUSANNE.

Ma tante Mathurine m'a parlé très souvent de tout cela. Elle pleuroit en se ressouvenant de la cruauté qu'on avoit mise en séparant ces deux époux, & regardant Fanchette, elle lui disoit : « Tu aurois joué un grand rôle, mon enfant, & moi aussi ». Car elle avoit de l'ambition, pour une payfanne. Son mari n'est qu'une bête ; mais

elle ne manquoit pas d'esprit & d'un certain jugement.

LA COMTESSE.

Je n'ai jamais connu ma parente, j'étois trop jeune dans ce tems-là ; mais j'ai appris tous les malheurs. Quel plaisir je vais goûter en la voyant ! (à *Fanchette.*) Qu'as-tu *Fanchette* ?

FANCHETTE à *parti.*

J'éprouve intérieurement des mouvemens inconnus. L'arrivée de ces personnes, un penchant qu'il me faut étouffer ; tout cela me bouleverse le cœur & l'esprit. (*Haut.*) Je n'en puis plus.

LA COMTESSE.

*Fanchette*, vous pâlissez ? (*Susanne.*) Elle se trouve mal, *Susanne* : approche ce fauteuil.

SUSANNE.

C'est ce maudit homme que son père la force d'épouser.

LA COMTESSE.

Console-toi, ma chère *Fanchette* ; je parlerai à *Antonio*, &, s'il n'écoute pas mes raisons, nous trouverons des moyens pour rompre ce mariage.

FANCHETTE.

C'est trop avancé ; tout est préparé pour demain.

SUSANNE.

Nous gagnerons du tems. N'avons-nous pas le prétexte de l'arrivée de *Monsieur le Duc* & de son épouse ?

FANCHETTE.

Mon père n'écouterà rien.

88 LE MARIAGE INATTENDU

---

S C E N E V I.

LA COMTESSE, SUSANNE, FANCHETTE,  
LA FLEUR.

LA FLEUR.

**A**NTONIO & le Prétendu de Fanchette de-  
mandent à parler à Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Faites entrer.

(*La Fleur sort.*)

---

S C E N E V I I.

LA COMTESSE, SUSANNE, FANCHETTE.

LA COMTESSE.

**I**LS viennent bien à propos.



## SCENE VIII.

LES MÊMES, ANTONIO, NICOLAS.

ANTONIO.

JE venions, Madame la Comtesse, pour avoir l'honneur de vous présenter notre biau-fils.

NICOLAS.

C'est beaucoup d'honneur pour nous, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Je suis fort aise de vous voir tous les deux; & pour quand le mariage?

ANTONIO.

Tatidienne, Madame la Comtesse, vous savez ben que c'est demain. J'avons prié tout le village pour assister à la fête, sans compter ceux qui viendront de l'endroit de notre gendre.

NICOLAS, *d'un ton niais.*

Je sommes assez riches pour fêter tous ceux qui viendront à notre nôce. (*A sa Future.*) Vous ne nous dites rien, Mademoiselle Fanchette. Il vous tarde d'être mariée, n'est-ce pas?

SUSANNE, *à part.*

Le sot animal! Où la Fortune a-t-elle été se nicher?

FANCHETTE.

C'est une question qu'on ne doit pas faire, Monsieur Nicolas.

NICOLAS, *riant*.

Ah ! nous vous en ferons ben d'autres, quand nous ferons mariés.

ANTONIO, *riant*.

C'est un Compère, que notre biau-fils.

LA COMTESSE.

Cessons cette conversation. Antonio, vous savez que votre femme fut mise en qualite de Nourrice auprès de la Duchesse, épouse du Duc Don Fernand ; ils arrivent tous les deux dans cette Terre.

ANTONIO.

Je savons ben cela, Madame la Comtesse ; & , si vous voulez, j'allons vous raconter....

LA COMTESSE.

Je fais tout cela. Ils s'intéressent beaucoup au sort de Fanchette, & je vous conseille de ne pas terminer avant leur arrivée.

ANTONIO.

Ça nous fait ben grand plaisir, Madame la Comtesse, mais qu'ils se dépêchent de venir. On ne peut pas reculer la fête ; Madame la Comtesse sent cela aussi bien que nous.

LA COMTESSE.

Je ne vois rien qui vous force à précipiter la cérémonie.

SUSANNE.

Mon oncle, voudriez-vous manquer à des personnes de ce rang, & à qui vous devez tant de reconnaissance ?

FANCHETTE.

Mon père !

ANTONIO, *faisant la grimace.*

Eh ben ! mon père. — Taisez-vous, petite péronnelle. (*A la Comtesse.*) J'avons nos raisons, Madame la Comtesse. Monsieur Nicolas est un brave garçon, qui a du bien, qui ne veut plus que je sois Jardinier, & qui prend ma fille telle qu'elle est.

SUSANNE, *à part.*

Que veut-il dire ? J'entrevois du mystère. (*Bas à la Comtesse.*) Tâchez d'éclaircir cela, Madame, nous allons vous laisser avec lui.

NICOLAS.

Je la prenons jolie, parce qu'elle l'est, morguene, je l'épouserions de même, quand elle ne le seroit pas. Suffit que j'avons donné notre parole ; notre biau-père nous connoît ben ; j'avons le cœur sur la main, dà.

SUSANNE, *à part.*

Quelle bonne tournure de mari ! Qu'on en trouve un plus benêt, & je prends sur le champ la poste aux ballons pour l'aller dire à Rome. (*Haut à Fanchette.*) Suivez-moi, ma cousine. (*A Nicolas.*) Et vous aussi, mon prétendu cousin.

32. LE MARIAGE INATTENDU.

N I C O L A S , *faisant des révérences.*

J'avons l'honneur de vous saluer, Madame la Comtesse. (*S'approchant de sa Future.*) Donnez-moi le bras, Mademoiselle Fanchette, j'allons être votre conducteur.

S U S A N N E , *riant.*

Donnez-moi aussi la main. Nous aurons-là, ma foi, un élégant Ecuyer.

(*Nicolas met sur sa tête son chapeau qui l'embarraffoit, & on lui fait faire deux ou trois tours, parce qu'il s'est présenté gauchement; la Comtesse jourit. Ils sortent.*)

---

S C È N E X.

LA COMTESSE, ANTONIO.

A N T O N I O.

**M**ADAME Figaro a pris l'air goguenard comme son vaurien de mari. Je n'aimons pas toutes ces façons.

L A C O M T E S S E.

Qu'avez-vous à me dire concernant Fanchette?

A N T O N I O.

Tenez, Madame la Comtesse; vous êtes une femme respectable; j'allons vous décharger notre cœur. Vous connoissez Monsieur le Comte, il a toujours des prétentions sur les jeunes filles, mais  
je

je craignons encore plus ce gringalet de Page , quoiqu'il soit devenu fort raisonnable , à ce qu'on dit , depuis que c'est un grand personnage ; je ne m'y fions guères , je l'avons surpris plusieurs fois avec Fanchette , ils avoient tous les deux un pied de rouge sur le nez : je n'avons pas la berlue. Est-ce que Montieur le Marquis est fait pour fréquenter ma fille , & chercher à lui parler par-tout ?

LA COMTESSE.

Ce qu'il en fait n'est que par politesse.

ANTONIO.

Je savons ben que parmi les grands Seigneurs , on fait donner de biaux noms à ce qui n'est guères biau de soi-même.

LA COMTESSE.

Enfin tout ce que vous me dites là n'est pas une raison pour ne pouvoir retarder ce mariage de quelques jours.

ANTONIO.

Je vous disons tout ce que je savons , & je ne savons pas tout : tant y a que je sommes forcés de veiller notre fille comme le lait sur le feu. Ça n'est pas un petit embarras , & puis les frais sont faits , les habits de nôce sont achetés il faut que le contrat se signe demain. Vous voyez , Madame la Comtesse , qu'on ne peut pas retarder , ni déplier tous les assistans.

BASILE, *dans la coulisse.*

Je vais faire part à Madame la Comtesse de ce qui se passe.

C



SCENE X.

LA COMTESSE, ANTONIO, BASILE.

BASILE.

UN Courrier vient d'arriver, Madame la Comtesse; vous n'aurez que dans quinze jours votre parente.

LA COMTESSE.

Monseigneur le Comte en est-il instruit?

BASILE.

Non, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Je vais le trouver. (*Au Jardinier.*) Suivez-moi, Antonio.

(*Elle sort avec Antonio.*)

---

SCENE XI.

BASILE, *seul.*

LA petite fille en tient pour Chérubin; c'est en vain que Monseigneur a jetté son dévolu sur elle; le Page aura la préférence pour le droit du Seigneur, & Monsieur le Comte n'aura rien.



## SCENE XII.

BASILE, LE COMTE.

LE COMTE *entrant doucement.*

**V**OUS en aurez menti, Monsieur le mauvais Prophète.

BASILE *étonné.*

Vous m'écoutez, Monseigneur? Votre Excellence a pu voir que dans mes paroles il n'y avoit que le regret du passé-droit que je crains pour vous.

LE COMTE.

C'est à quoi il faut parer, s'il est possible. La Duchesse n'arrive pas, je vais persuader à Chérubin que le devoir l'appelle auprès de sa parente; qu'il doit partir pour Madrid & revenir avec elle. Je me défie de Figaro, il est plus son ami que le mien, il faut l'engager à partir avec Chérubin. Fanchette abhorre son prétendu; elle ne se refuseroit pas, comme sa cousine, au droit qui m'est dû. Si l'on pouvoit faire partir la Comtesse, en promettant qu'on retarderoit la fête.... Une fois tout le monde éloigné, nous laisserions agir Antonio.

BASILE.

A qui mes conseils persuaderoient de ne pas perdre un moment pour conclure ce mariage. J'en-

C 2

## 36 LE MARIAGE INATTENDU

tens, Monseigneur, & je vais arranger tout cela avec des accompagnemens sur ma guitarré.

LE COMTE.

Allez, & ne vous trompez pas dans les variations. Voilà pour l'accord parfait. (*Il lui donne de l'argent.*)

BASILE.

Je n'oublierai rien, & ne me tromperai pas même d'une triple croche. J'imiterai la voix du rossignol\* ; mais je ne me laisserai pas prendre par la patte, crainte de tomber. Reposez-vous sur moi, Monseigneur ; vous sçavez comme je mène ces sortès d'affaires. Je suis comme César, qui croyoit n'avoir rien fait, lorsqu'il lui restoit encore quelque chose à faire.

(*Il sort.*)

---

## S C È N E XIII.

LE COMTE *seul.*

**V**OILA bien ce pédant toujours avec ses citations ! — Ce seroit admirable de me venger de Figaro & du Page, en faisant de Fanchette ma Maitresse. Elle me plaît encore plus que Susanne ; elle n'a pas l'esprit naturel & l'enjouement de sa cousine ; mais aussi qu'elle est intéressante dans sa candeur naïve ! Comment ! elle a un air de dignité qui m'en impose, quand je veux badiner avec elle. « Je ne suis plus un enfant », me dit-elle, en me

---

\* La Pièce de Chérubin, donnée aux Italiens, est tombée au moment que Chérubin imitoit la voix du Rossignol.

faisant gravement la révérence , & puis elle me laisse-là très-poliment. Allons préparer nos affaires, elle changera de ton quand elle sera mariée.

---

## SCENE XIV.

LE COMTE , LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

**V**OUS n'ignorez pas, sans doute, Monsieur le Comte, qu'un Courier est arrivé de la part de Monsieur le Duc & de Madame la Duchesse, & que nous ne les aurons ici que dans huit jours?

LE COMTE.

Je le favois.

LA COMTESSE.

Il conviendrait fort de retarder ce mariage. Je ne puis rien obtenir du père de Fanchette; mais, Monsieur le Comte, vous pourriez peut-être lui faire entendre raison.

LE COMTE.

Cet homme est trop entêté. Je viendrois plutôt à bout de changer un Gouvernement.

LA COMTESSE.

Fanchette me paroît avoir bien de la répugnance pour son prétendu.

C 3

38 LE MARIAGE INATTENDU

LE COMTE.

Je crois qu'elle auroit plus de goût pour Chérubin.

LA COMTESSE.

Quelle idée !

LE COMTE.

Pas si folle ; & je crois que votre parent ne voit pas ce mariage avec plaisir. L'Amour se plaît à rapprocher les rangs.

( *La Comtesse paroît surprise.* )

LE COMTE.

Cela vous afflige.

LA COMTESSE *avec une froideur apparente.*

Quoi ! vous croyez que deux enfans....

LE COMTE.

Vous vous êtes accoutumée à regarder Chérubin comme un enfant ; mais il ne l'est plus aujourd'hui. Ce n'est plus cet espiègle qui faisoit rire les femmes par ses aimables folies , c'est maintenant un grand Personnage. ( *avec finesse.* ) N'êtes-vous pas fâchée de ce changement ?

LA COMTESSE *avec sensibilité.*

Et pourquoi voudriez-vous , Monsieur , que je fusse fâchée de le voir heureux ?

LE COMTE.

Et vous voyez avec plaisir son refroidissement pour vous ?

LA COMTESSE.

Vous me faites sans cesse des questions qui offensent ma délicatesse. Vous, Monsieur, qui avez tant de torts à mon égard ! je ne vous parle cependant de rien. J'étouffe dans mon cœur des reproches que vous avez trop mérités. Du moins, ne foyez pas injuste : si je vous pardonne tout, faites-moi grace de ce que vous n'avez rien à me reprocher.

LE COMTE.

J'en conviens, mon adorable Comtesse ; mais, à travers mes erreurs, je n'ai jamais cessé de vous estimer.

LA COMTESSE *malignement.*

Ah ! je suis bien sûre de celui-là : je l'ai trop mérité, & voilà mon seul tort envers vous.

LE COMTE.

Vous en êtes plus méritante & plus respectable.

LA COMTESSE.

Mais moins aimée.

LE COMTE.

Ah ! le reproche est sanglant. Est-on jaloux quand on n'aime pas ?

LA COMTESSE.

On l'est par amour-propre & par orgueil. Voilà comme vous m'aimez.

LE COMTE.

Vous êtes injuste à votre tour, ma chère Com-

#### 40 LE MARIAGE INATTENDU

tesse ; mais brisons là-dessus , & parlons de votre parente. Je crois qu'il est convenable que vous alliez au-devant d'elle pour la féliciter sur l'heureux événement qui la rejoint à son époux. Elle sera sensible à cette marque de votre attention.

LA COMTESSE.

Je n'aurois osé vous en demander la permission , & je suis enchantée que vous m'avez prévenue. Ce n'est pas le devoir qui me guidera auprès de ma parente , mais le sang & l'amitié.

LE COMTE.

Comme Chérubin est du même sang , il faudra qu'il vous accompagne.

LA COMTESSE.

Vous ferez donc de la partie ?

LE COMTE.

Je ne puis aller à Madrid. Je ne pourrais garder l'incognito dans cette circonstance.

LA COMTESSE.

Mais vous pourriez venir avec nous jusqu'auprès de l'Escorial. Vous auriez l'occasion de voir votre Oncle.

LE COMTE *d'un ton embarrassé.*

Je le voudrais de tout mon cœur ; mais j'ai donné parole à mes Gens d'Affaire pour après demain. Si pourtant la chose est possible , je ne me priverai pas de ce plaisir. Je vais donner les ordres pour ce départ , tout de suite après le mariage.

DE CHERUBIN.

4<sup>r</sup>.

LA COMTESSE.

Je vais faire préparer ce qu'il me faut ; ainsi que la parure que je destine à Fanchette pour le jour de ses noces.

LE COMTE.

Mais vous fouperez avec nous ?

LA COMTESSE.

Non, je ne prendrai rien de ce soir. J'ai ma migraine, & je vais rentrer chez moi.

LE COMTE.

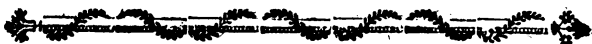
Je vais vous donner la main jusqu'à votre appartement. (*à part, en s'en allant.*) Bon ! les choses en sont au point où je les voulois.

(*Ils sortent.*)

*Fin du premier Acte.*







## A C T E II.

( *Le Théâtre représente le même Salon. La Scène est dans l'obscurité de la nuit, & s'éclaire par degrés.* )



## SCÈNE PREMIÈRE.

FANCHETTE seule, échevelée, & son habit en désordre.

TOUT le monde repose dans ce Château. Que le sommeil est loin de ma paupière. Tout paroît calme ici, mon cœur seul est troublé par une teneur inexprimable. Ah ! Chérubin, Chérubin ! Son image me poursuit par-tout. Hélas ; je ne suis point née pour lui. Le sort me destine à être la compagne d'un Payfan, & non pas d'un homme de qualité. Ce n'est plus ce Page, cet étourdi ; c'est un homme raisonnable, décent ; il n'en est que plus dangereux pour une ame sensible. Aurai-je la force de l'oublier ? Je le dois, il faut me résigner à ma triste destinée, & remplir le devoir qu'elle me prescrit.



---

---

**SCENE II.**

FANCHETTE, BASILE, *dans le fond.*

BASILE *à part.*

**B**ON ! la voilà seule , allons avertir Monseigneur. Il aura le tems , avant que personne ne se lève , de s'expliquer avec elle.

( *Il sort.* )

---

---

**SCENE III.**

FANCHETTE *seule & s'assoyant.*

**Q**UELLE cruelle position que la mienne ! Je n'ose confier mes peines à personne , pas même à Susanne , ma cousine , ma plus tendre amie. Une douleur cachée devient plus aiguë & plus difficile à supporter.



SCÈNE IV.

FANCHETTE, CHERUBIN.

CHÉRUBIN *au fond.*

J'AI passé la nuit dans le parc sans m'en apercevoir. J'erre dans ce Château sans rencontrer personne ; mais Fanchette est toujours présente à mes yeux. (*L'apercevant.*) Dieux ! ne me trompai-je pas ! C'est elle-même.

FANCHETTE *surprise & se levant.*

Ciel ! c'est lui !

CHÉRUBIN.

Ah ! ma chère Fanchette, que faites-vous ici, si matin ?

FANCHETTE *baissant les yeux.*

Et vous-même, Monsieur, qu'y cherchez-vous ?

CHÉRUBIN.

Le repos, qu'il m'est impossible de trouver. O, mon aimable Fanchette ! votre cœur ne devine-t-il pas tout ce que souffre le mien !

FANCHETTE, *d'une voix basse.*

Je suis plus à plaindre que vous. Songez à m'oublier. Hélas, aurai-je la force de suivre le conseil

que je vous donne ? (*A part.*) Non, je le sens, cet effort est au-dessus de moi.

CHÉRUBIN.

Peut-on détruire un amour si pur ? Cet amour formé dès notre enfance, dont les années n'ont fait qu'accroître la violence, sans rien diminuer de sa pureté.

FANCHETTE.

La raison le condamne. Quel est votre espoir ?

CHÉRUBIN.

Je n'en ai point, je n'en vois aucun dans l'avenir, & je vous honore trop pour vous proposer aucun parti qui puisse allarmer votre délicatesse.

FANCHETTE.

Ah ! je vous rends justice : votre âme est trop noble pour donner accès à la moindre idée qui puisse offenser la vertu. La pureté de vos sentimens vous rend bien digne du sort heureux qui vous a favorisé.



## SCENE V.

FANCHETTE, CHERUBIN, BASILE.

CHÉRUBIN.

QUE parlez-vous de bonheur ! Il n'en est plus pour moi.

BASILE *ayant écouté du fond.*

Je le crois. Les sentimens ne font pas fortune dans le siècle où nous sommes, & sur-tout avec les femmes. Ah ! pauvre Page, que tu es devenu ennuyeux ! Les Belles ne se le disputeront plus ; mais il pourra réussir avec les prudes. Monseigneur n'arrive guères. Allons le faire dépêcher.

( *Il sort.* )

## SCENE VI.

FANCHETTE, CHERUBIN.

FANCHETTE *allarmé.*

JE suis perdue : je viens d'entendre la voix de ce méchant Basile. Il a l'affreux talent de noircir les choses les plus innocentes. Eloignez-vous, Monseigneur.

## DE CHERUBIN.

47

CHÉRUBIN *tristement.*

Oui, je vais vous quitter, & pour jamais. Adieu, charmant & unique objet d'un amour qui me suivra jusqu'au tombeau.

FANCHETTE.

Adieu, cher Chérubin.

CHÉRUBIN.

Permettez-moi de m'informer de vous. Vous recevrez de mes nouvelles. Ne me refusez pas cette seule & dernière grace.

FANCHETTE.

Je ne vous refuserai jamais rien de ce que mon devoir me permettra de vous accorder.

CHÉRUBIN.

Adieu. Je vais devancer mon service à la Cour. Je n'ai, dans ce moment, que la force qu'il me faut pour m'éloigner de vous. (*Il lui baise la main & sort.*)

---

## SCENE VII.

FANCHETTE, LE COMTE, BASILE.

BASILE *bas au Comte.*

**M**ONSEIGNEUR, l'Oiseau est déniché; mais il nous reste la Femelle. — Vous suis-je nécessaire?

LE COMTE.

Sans doute, elle se méfiera moins de moi.

## 78 LE MARIAGE INATTENDU

( *A Fanchette.* ) Une fille est bien éveillée le jour de ses nocés.

FANCHETTE *toute troublée.*

Ah !.... Monseigneur , on fait de rudes réflexions ce jour-là.

LE COMTE.

L'ancien Page fait les rendre plus supportables.

FANCHETTE *à part.*

Je reconnois bien là toute la méchanceté de ce scélérat de Basile. ( *A Basile.* ) Homme dangereux , qu'avez-vous pu dire ?

BASILE.

Moi , je n'ai rien entendu ; je n'ai fait que voir en passant. J'avoue que j'ai été surpris de ce rendez-vous dans la nuit.

FANCHETTE *en colère.*

Dans la nuit , homme détestable !

LE COMTE.

Calmez - vous , Fanchette ; je vais renvoyer Basile , puisqu'il vous déplaît.

FANCHETTE.

Au contraire , Monseigneur , c'est moi qui vais lui céder la place.

LE COMTE *à part.*

Ce n'est pas ce que je veux. ( *Haut.* ) Eh bien , il restera. Vous craignez , sans doute , avec moi , plus qu'avec Chérubin. ( *A part.* ) Ce maudit Page , fou ou raisonnable , il est décidé que , dans tous les tems , il me coupera l'herbe sous le pied.

FANCHETTE.

# DE CHERUBIN.

49

FANCHETTE.

Non, Monseigneur. Je crains moins avec vous qu'avec lui.

LE COMTE *regardant Basile.*

Cette réponse naïve est assez méchante. Qu'en pensez-vous, Basile ?

BASILE *gravement.*

Il y a beaucoup de choses à dire là-dessus, Monseigneur

LE COMTE *à Fanchette.*

Vous n'êtes pas aussi heureuse que votre cousine : elle adoroit Figaro. Le pauvre Nicolas, je crois, ne sera pas aussi fortuné.

FANCHETTE.

Si l'amour vient avec le tems, comme vous le prétendez, Monseigneur, il le fera un jour.

BASILE *à part.*

Il le fera, j'en suis sûr.

LE COMTE *à part.*

Inspirons-lui de la confiance. (*Haut, avec bonté, à Fanchette.*) Allons, ouvrez-moi votre cœur. Je veux au moins obtenir votre amitié.

FANCHETTE.

Monseigneur, vous l'avez déjà, & mon respect....

LE COMTE *à part.*

Ce respect m'affomme.

BASILE.

Il n'aime pas à en imposer en amour, c'est bien différent avec ceux qui le servent,

D



## LE MARIAGE INATTENDU

LE COMTE.

Quë dites-vous , Basile ?

BASILE.

Je regarde , Monseigneur , le lever du Soleil : les rayons m'offusquent les yeux. Je me plaignois , mais il m'en impose. (*Le Théâtre achève d'être éclairé.*)

LE COMTE à part.

Ce maudit Figaro a donné la manie à tous mes Gens de faire de l'esprit.

FANCHETTE.

Monseigneur , je vais me retirer.

LE COMTE.

Quoi ! sans me dire un mot sur la situation de votre cœur ? Si vous avez absolument de la répugnance pour Nicolàs , je romprai ce mariage.

FANCHETTE.

Quels que soient mes sentimens , je dois obéir à mon père. Puisqu'il faut que je sois établie , j'aime autant ce garçon qu'un autre.

LE COMTE.

C'est fort bien , Fanchette ; vous ferez une femme raisonnable. Je veux absolument obtenir votre confiance. Allez auprès de Madame la Comtesse ; on vous prépare des ajustemens que vous ornerez plus qu'ils ne vous embelliront.

(*Fanchette sort.*)

## SCENE VIII.

LE COMTE, BASILE.

BASILE.

**V**ous n'avancez guères, Monseigneur.

LE COMTE.

J'ai mes raisons. Falloit-il la dégoûter du mariage, en faisant mention du droit que je veux exercer avec elle ? Voilà comme j'ai manqué Susanne. Il faut déterminer tout le monde a partir ; & quand nous n'aurons qu'Antonio, le Juge, Nicolas & la jeune Personne, nous réussirons sans obstacle.

BASILE.

C'est reculer pour mieux sauter. (*Regardant au fond.*) Mais voici Susanne & son mari. Tenez-vous sur vos gardes, Monseigneur.

LE COMTE.

Et vous sur-tout.



SCENE IX.

LES MÊMES, SUSANNE, FIGARO.

SUSANNE *bas à son mari.*

**I**L y a du complot, Figaro.

FIGARO *de même.*

Je m'en doute. Les voilà de bonne heure ensemble ! Ils ne s'aiment guères cependant ; mais l'utilité les rapproche.

LE COMTE.

Tout le monde est déjà sur pied !

FIGARO.

Vous y êtes bien, Monseigneur.

LE COMTE.

Je vais à la chasse ; mais je serai de retour pour la noce. Je veux mettre la Comtesse dans sa voiture.

SUSANNE.

Si Madame la Comtesse vouloit me prendre avec elle ?

LE COMTE.

N'en doutez pas. Vous lui ferez grand plaisir d'être de la partie ; mais ce qui me fait de la peine, c'est que je n'ai pas de courier à vous donner.

FIGARO.

Son Excellence me prend actuellement pour un

DE CHERUBIN. 53

zéro en chiffre. Je ne suis pas encore si lourd que je ne puisse courir la poste. Je vais endosser la veste d'un postillon, prendre des bottes, un fouet, & me voilà bident.

LE COMTE.

Vous avez un peu grossi.

FIGARO.

Je n'en suis pas moins lesté, Monseigneur.

BASILE.

C'est juste.

FIGARO.

Qui te parle, à toi, Pédant? Tu sens l'application, c'est fort heureux!

BASILE.

Quoi, Monsieur Figaro! toujours des épigrammes?

FIGARO.

Je badine, notre ancien Maître à chanter. Ce sont des gentillesques que je vous dis: vous pouvez me les rendre.



SCENE X.

LE COMTE, BASILE, SUSANNE,  
FIGARO, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

**E**H bien, Susanne, il faut faire la toilette de Fanchette. Elle ne veut plus qu'on retarde; elle est déterminée à épouser Nicolas, pour ne point fâcher son père.

FIGARO.

C'est un exemple d'obéissance extraordinaire.

SUSANNE.

Madame la Comtesse ne fait pas que nous parlons avec elle.

LA COMTESSE.

Tout de bon, ma chère Susanne?

LE COMTE.

Elle & Figaro se sont offerts pour vous accompagner.

LA COMTESSE.

Vous me faites grand plaisir. (*Par réflexion.*)  
Mais cette pauvre Fanchette va rester seule. Si nous la prenions aussi.

BASILE.

Il faudroit donc vous charger en même tems du Mari & d'Antonio?

DE CHERUBIN. 57

LE COMTE.

Vous sçavez, ma chère Comtesse, qu'il n'y a ici qu'une voiture & qu'un attelage de berline.

SUSANNE.

Mais, Monseigneur ; venez aussi avec nous.

FIGARO.

Est-ce que Monseigneur ne vient pas ?

BASILE regardant le Comte.

Monseigneur fait bien qu'il a des affaires avec ses Fermiers.

LE COMTE.

J'ai des choses essentielles à régler avec eux. Sans cela j'aurois été du nombre volontiers. Je vais partir pour la chasse. Comtesse, je vous laisse le soin de disposer tout pour la fête où j'assisterai à mon retour.

LA COMTESSE.

Je suis d'avis qu'on la fasse dans le parc.

LE COMTE.

C'est fort bien vu. Les Filles du village le préféreront. Elles aiment mieux danser sur la verdure que sous des lambris dorés. Adieu, je vous laisse. (*A Basile.*) Suivez-moi.

(*Ils sortent.*)



SCENE XI.

SUSANNE, FIGARO, LA COMTESSE.

FIGARO à part.

**J**E ne fais ; mais je soupçonne un stratagème entre le Comte & Basile , plus terrible que celui qu'on a employé à mon mariage , ils se lançoient des regards l'un à l'autre & Basile s'empressoit de prévenir le Comte.

SUSANNE.

Quelle habitude as-tu de parler toujours tout seul ?

FIGARO.

C'est une vieille coutume dont j'abuse quelquefois.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc , Monsieur Figaro ?

FIGARO.

Rien , Madame. Je dis que tout ceci va au mieux.

LA COMTESSE.

Je vois que vous avez des soupçons sur Monsieur le Comte.

FIGARO.

Depuis quelques jours , je le vois , encore plus souvent qu'à l'ordinaire , avec Basile ; & tout franc...

S U S A N N E.

Il est vrai qu'il est affreux qu'un Seigneur tel que lui , soit perpétuellement avec cet homme.

F I G A R O.

Mes soupçons peuvent n'être pas fondés , & la tranquillité où Madame la Comtesse me paroît être , doit bien la dissiper.

L A C O M T E S S E.

Je ne suis pas aussi tranquille que vous le pensez , Monsieur Figaro. J'ai tout à craindre de la part de mon mari.

F I G A R O.

Voulez-vous suivre mes conseils. Feignons de partir tout de suite après la cérémonie. Si vous voulez ne point revenir sur nos pas , vous m'attendrez à la première poste ; & sous prétexte d'avoir oublié quelque chose , je viendrai ici à la découverte.

L A C O M T E S S E.

C'est bien conçu , & par cette conduite , je me mets à l'abri de la plainte & des reproches.

S U S A N N E.

Moi , je crois que Monsieur le Comte a changé de principes , & que c'est prendre une fausse allarme.

F I G A R O.

C'est ce qu'il faudra voir.

L A C O M T E S S E.

Figaro , veillez sur-tout en attendant notre départ ; & moi , je vais préparer la fête. ( *A sa Camériste.* ) Venez avec moi , Susanne.

( *Elle sort.* )



S C E N E X I I .

S U S A N N E , F I G A R O .

S U S A N N E .

**A**DIEU, mon Figaro. Ce jour me rappelle notre mariage. Celui-ci ne sera pas aussi gai, ni aussi couru : n'est-ce pas, mon ami ?

F I G A R O .

Non, ma chère Susanne. Tout ici va clopin, clopant. Le Mari est un imbécile ; la prétendue va dire *Oui* comme si elle prononçoit des vœux. Parle-moi de notre amour : nous mettions tout en danse ; on se fouloit, on se tuoit pour courir à notre mariage. A celui-ci on s'en retournera dans son triste ménage, sans y rapporter le plaisir de la noce.

S U S A N N E .

Tâchons au moins, par notre gaieté, de rappeler cet heureux jour à ceux qui s'y sont trouvés.

F I G A R O .

Tu crois cela fort aisé ?

S U S A N N E .

Oui, si tu m'aimes encore.

F I G A R O .

Que veux-tu dire ?

S U S A N N E .

Je m'entens. Adieu, Figaro.

( Elle sort. )

---

**SCENE XIII.****FIGARO** *seul.*

**E**LLE est toujours espiègle. C'est un défaut qu'il faut bien lui passer, puisqu'il plaît généralement à tout le monde. Cela ne laisse pas d'être quelquefois incommode dans le ménage; mais nous, pauvres maris, nous devons porter les charges & laisser le plaisir aux autres.

---

**SCENE XIV.****CHÉRUBIN, FIGARO.****FIGARO.**

**E**H bien, Monseigneur, vous êtes des nôtres. Vous allez accompagner Madame la Comtesse, & moi je vous servirai de Courrier.

**CHÉRUBIN.**

J'en serois bien aise si l'on parloit tout de fuite; mais ce qui me met au désespoir, c'est d'être forcé de rester à cette cérémonie.

**FIGARO.**

Au désespoir! c'est une expression bien forte. Allons, Monseigneur, point de mélancolie amou-

## 60 LE MARIAGE INATTENDU

reuse. Que vous reviendra-t-il de vous désoler ? Où je ne vois pas de remède, je ne veux pas qu'on ait du mal. Fanchette est une Payfanne : la voilà bientôt mariée à un sot, j'en conviens. vous vous désolez, quand vous avez tout lieu d'espérer.

CHÉRUBIN.

Ah, Figaro, qu'elle est belle, Qu'elle est séduisante avec ses nouveaux habits ! Faut-il qu'elle devienne la femme d'un Payfan ? Est-elle faite pour un lourdaud de cette espèce ?

FIGARO.

Monseigneur, ne touchons pas à l'espèce, elle fournit de bons maris, plus que celle des Gens de Cour.

CHÉRUBIN.

Je ne reviendrai de long-tems dans cette Terre.

FIGARO.

Tant mieux pour Monsieur le Comte ; il profitera de votre absence.

CHÉRUBIN.

Tu crois qu'il a des desseins sur Fanchette & qu'elle y répondra.

FIGARO.

Je n'affure pas le dernier ; mais son Excellence ne négligera rien pour réussir, après que tout le monde sera parti, & le droit du Seigneur fera la première attaque.

CHÉRUBIN.

Ce droit ne lui appartient plus.

FIGARO.

Je le fais ; mais , dans vos arrangemens , vous avez mis tant de générosité , que son Excellence en profitera sans réserve.

CHÉRUBIN.

Si je le croyois , Monsieur Figaro , je ne partirois pas ; je déclarerois hautement mes droits , pour les abolir solemnellement.

FIGARO.

Point d'éclat , Monseigneur. Feignons de partir. Madame la Comtesse se doute des intentions de son mari ; nous n'irons pas loin ; & s'il y a du-complot , vous vous ferez connoître , & préviendrez les mauvais desseins de votre rival.

CHÉRUBIN.

C'est bien avisé. Le Comte aura tort s'il pousse les choses à cette extrémité. Sa conduite dirigera la mienne.

FIGARO.

Voilà cet imbécile d'Antonio. Qu'est-ce qu'il cherche ?

## SCENE XV.

FIGARO, CHÉRUBIN, ANTONIO.

ANTONIO.

**V**OULDRIEZ-VOUS , notre neveu , annoncer Monsieur le Juge ? Il est parrain de notre biaufile , & il vient voir Madame la Comtesse.

## 6: LE MARIAGE INATTENDU

FIGARO.

Mais voyez donc ce Butord. Il me prend pour un Laquais. Est-ce qu'il n'y a personne dans l'antichambre.

ANTONIO.

Tatidienne, non, sans cela je ne vous en aurions pas prié.

FIGARO.

Grand merci de la préférence, notre oncle.

---

### SCENE XVI.

FIGARO, CHERUBIN, ANTONIO,  
NICOLAS, BRID'OISON, *en robe.*

FIGARO à Chérubin.

**M**ONSEIGNEUR, il manque un attelage de chaise pour partir ensemble. Il n'y a qu'à les brider tous les trois, ce fera la poste aux ânes.

**BRID'OISON** *reculant & bégayant, ainsi que dans tout le cours de son rôle.*

Une belle réception qu'on me fait là. C'est toujours la... la... même chose. On n'est pas plus poli qu'il ne faut dans cette maison.

FIGARO.

Pourvu qu'on le soit assez, Monsieur le Juge, pour vous rendre ce qui vous est dû.

DE CHERUBIN.

63

BRID'OISON.

Il n'est pas mauvais avec son compliment ! Il pense que j'en fais la .... la dupe.

C H É R U B I N.

Vous avez mal entendu , Monsieur le Juge. Figaro a une manière de s'exprimer.....

BRID'OISON.

J'entends , tout-à-fait plaisante , n'est-ce pas ?

C H É R U B I N.

Oui, Monsieur Brid'oison. Je vais vous annoncer moi-même à Madame la Comtesse.

( *Il sort.* )

---

---

## SCENE XVII.

FIGARO, ANTONIO, NICOLAS.

BRID'OISON.

**C**ELUI-CI est honnête , cela s'entend.

ANTONIO.

Au diantre la politesse des Grands Seigneurs , qui engeolent toutes les filles.

NICOLAS.

Oh dame , quand je serons mariés , je n'entendons pas qu'ils viennent se frotter dans notre ménage.

BRID'OISON.

Ecoute , mon garçon , tu dois être honnête avec les Grands , si tu veux parvenir.

## 64 LE MARIAGE INATTENDU

ANTONIO.

Parguienne , le voilà tout venu. N'a-t-il pas ses deux yeux pouffés dans la tête, avec deux bons bras? C'en est assez pour travailler.

BRID'OISON.

C'est juste.

FIGARO à part.

Ces trois imbéciles m'amuseroient , si j'avois le loisir de les entendre. On ne peut pas dire d'eux cependant que ce soient trois têtes dans un bonnet : car ces trois-là n'en valent pas une ; mais ne tardons plus. Allons préparer le déguisement qui me fera paroître ici sans être connu.

( Il sort. )

---

### SCENE XVIII.

ANTONIO, NICOLAS, BRID'OISON.

BRID'OISON , avec la tournure de son rôle , regardant aller Figaro.

JE n'aime pas Monsieur Figaro. C'est un fort mauvais plaisant.

ANTONIO.

Je ne l'aimons pas non plus ; mais ce qu'on ne peut chasser , il faut bien le souffrir.

BRID'OISON.

C'est bien dit , & la politesse le veut. C'est ce que

que je voulois dire à ce garçon. ( à Nicolas. ) Or ça, mon filleul, il faut que tu te laisses conduire par moi. Je veux faire de toi un homme d'esprit, quoique Monsieur Figaro prétende que je ne suis qu'une bête. C'est bientôt dit; mais il faut le prouver. Une bête & moi ce sont deux, & j'ai bien plus coûté à ma mère que ça. ( Il rit niaisement, ainsi que Nicolas & Antonio. )

N I C O L A S.

Ah, qu'il est bon, mon parrain!

A N T O N I O.

Vous êtes ben drôle, Monsieur le Juge, quand vous vous y mettez.

B R I D' O I S O N.

Hé, hé, pas mal, pas mal. Allons voir si Madame la Comtesse est visible: car on nous fait un peu attendre.

N I C O L A S.

Votre robe va vous faire tomber, mon parrain, Voulez-vous que je la retrouffe?

B R I D' O I S O N.

Pas de ça, mon garçon, je n'aurois plus l'air d'un Juge.

A N T O N I O.

Tatidienne, est-ce que votre science est dans votre robe, Monsieur Brid'oison?

B R I D' O I S O N.

Pas tout-à-fait.

A N T O N I O.

Mais un petit tantinet. C'est tout de même que

E



## 66 LE MARIAGE INATTENDU

le Bailli, mon ancien camarade. Il n'en favoit pas plus que moi ; mais depuis qu'il a endossé ce brimborion de manteau noir, il est devenu si savant, que nous tous n'osons lui parler qu'avec respect.

---

### SCENE XIX.

ANTONIO, NICOLAS, BRID'OISON,  
LA FLEUR.

LA FLEUR à *Brid'oison*.

**M**ADAME la Comtesse fait dire à Monsieur le Juge qu'il peut entrer chez elle.

(*Il sort.*)

---

### SCENE XX.

ANTONIO, NICOLAS, BRID'OISON.

BRID'OISON.

**C**E jeune homme a tenu sa parole, il est honnête. (*à Nicolas.*) Songe à bien te présenter, & n'aye pas l'air d'un nigaud. Qu'il paroisse que je suis ton parrain.

NICOLAS.

Ah, laissez-moi faire, j'allons bien vous imiter.

BRID'OISON.

Fort bien!

ANTONIO.

Allons, dépêchons-nous. Passez devant, Monsieur le Juge, je vous devons le pas.

NICOLAS.

Je vous le devons aussi notre biau-père.

(BRID'OISON passe le premier, ANTONIO le suit; dans ce moment la porte du fond s'ouvre, ce qui fait reculer le Juge, il va tomber sur Antonio.)

## SCENE XXI.

ANTONIO, NICOLAS, BRID'OISON;  
LA FLEUR.

LA FLEUR à Brid'oison.

**V**OILA Madame la Comtesse qui vient.



# LE MARIAGE INATTENDU

---

## SCENE XXII.

LES MÊMES, CHERUBIN, LA  
COMTESSE, FIGARO, SUSANNE,  
donnant la main à FANCHETTE,  
PAYSANS ET PAYSANNES.

ANTONIO à *Brid'oison*.

HEUREUSEMENT pour vous, Monsieur le Juge,  
que je me suis trouvé derrière; sans cela vous alliez  
tomber comme un benêt.

BRID'OISON *piqué*.

Benêt vous-même! Voyez donc ce Payfan!

FIGARO *prenant la tête d'Antonio pour le pousser  
sur Brid'oison*.

Embrassez votre ami. Vous vous êtes dit vos  
vérités. J'aime beaucoup cette franchise. Les gens  
d'esprit sont plus dissimulés entr'eux, mais ils n'en  
pensent pas moins.

BRID'OISON *bégayant*.

Savez-vous, mon ami, que je vous..... Vous  
m'entendez.

FIGARO.

Parfaitement; mais le diable m'emporte si je  
vous comprends.

CHÉRUBIN *à part*.

Je suis au supplice.

FIGARO *bas à Chérubin.*

Du courage, morbleu, du courage; point de faiblesse humaine. Songez que la vie est remplie de misère. Il faut tout supporter avec philosophie.

FANCHETTE *regardant Chérubin & soupirant.*

Quel jour affreux pour moi! Ah, s'il pouvoit lire au fond de mon cœur....

LA COMTESSE.

Tu pleures, ma chère enfant?

ANTONIO.

Madame la Comtesse est bien bonne de faire attention aux larmes de cette mijaurée! A-t-on jamais vu rire la mariée le jour de ses nocés? C'est bien différent le lendemain. Tatigoi, comme elle est éveillée!

BRID' OISON.

Et le mari bien sot.

FIGARO.

Allez souvent; mais notre homme n'est pas si bête dans cette occasion.

LA COMTESSE.

Ma chère Fanchette, quelle est la cause de ton chagrin? Ouvre-moi ton cœur, mon enfant.

FANCHETTE.

Excusez-moi, Madame. Non, je n'ai rien à dire. Croyez....

## 70 LE MARIAGE INATTENDU

SUSANNE.

Quelle obstination !

CHÉRUBIN *à part.*

Que ne puis-je renoncer à tout ce que je fais !  
— L'état où je me trouve est trop violent , il faut en sortir. (*A la Comtesse.*) Souffrez , ma cousine , que je vous devance auprès de notre parente.

LA COMTESSE.

Nous allons partir dans l'instant. Il faut signer le contrat.

CHÉRUBIN.

Veillez m'en dispenser. Je suis obligé de vous quitter pour un objet que j'avois oublié. Je vais voir si tout est prêt.

(*Il sort.*)

---

## SCÈNE XXIII.

ANTONIO, NICOLAS, BRID'OISON,  
LA FLEUR, LA COMTESSE,  
FIGARO, SUSANNE, FANCHETTE,  
PAYSANS ET PAYSANNES.

LA COMTESSE.

**C**HÉRUBIN est tout changé depuis quelque tems. Il a sans doute quelque chagrin secret , dont j'ignore la cause.

DE CHERUBIN.  
ANTONIO.

72

Je la devinons bien.

BRID'OISON.

Si vous le savez ne nous faites pas languir. Je m'intéresse à lui, c'est un joli garçon; il fait ce qu'on doit aux gens; il connoît la politesse.

FIGARO.

Que voulez-vous savoir? Les Grands sont comme les jolies femmes: ils sont rêveurs par ton.

SUSANNE.

Tu es insupportable, tu plaisantes toujours.

FIGARO.

Ne faut-il pas que je garde mon caractère? Sans cela vous seriez tous tristes comme des Chartroux. — Mais je vois Monseigneur avec le Notaire.

---

SCENE XXIV.

LES MÊMES, LE COMTE, UN NOTAIRE.

LA COMTESSE.

**A**VEZ-VOUS vu Chérubin, Monsieur le Comte?

LE COMTE.

Il est déjà à cheval, & m'a chargé de vous faire ses excuses. Il va vous faire préparer des chevaux à la poste.

E 4

## 72 LE MARIAGE INATTENDU

FIGARO.

Chacun doit être à sa place. C'étoit à moi à courir à franc etrier.

BRID'OISON.

C'est mon avis.

BASILE *crie de la coulisse.*

---

### SCÈNE XXV.

ANTONIO, NICOLAS, BRID'OISON,  
LA FLEUR, LA COMTESSE, FIGARO,  
SUSANNE, FANCHETTE, LE COMTE,  
LE NOTAIRE, BASILE, PAYSANS ET  
PAYSANNES.

BASILE.

**C'**EST affreux, c'est abominable. Il m'a très-bien reconnu, & mon habit est assez noir pour qu'on le voye de loin.

FIGARO *à part.*

Voici un tour de Page admirable. Ce n'étoit point à son costume qu'il en vouloit, mais bien à ses épaules. (*Haut.*) Qu'est-ce, notre ancien Maître à chanter? Qu'y a-t-il de neuf?

BASILE.

L'ancien Page, qui prétend m'avoir pris pour un Postillon. J'étois dans un coin de l'écurie, &

sous le prétexte que son cheval n'étoit pas harnaché....

FIGARO.

Il t'a bridé à sa place.

BRID'OISON.

Comme il y va ! Brider un homme !

BASILE, *se frottant les épaules.*

Il m'a donné cent coups de fouets : j'avois beau crier que j'étois Basile l'Organiste, il redoubloit de plus belle.

FIGARO.

Il t'a reconnu, à la fin ?

BASILE.

Oui, quand son fouet s'est cassé.

FIGARO.

Celui-là n'est pas de sa faute.

BRID'OISON.

J'en suis persuadé ; il est trop honnête pour cela.

BASILE.

Il est venu ensuite me faire un million d'excuses.

BRID'OISON.

J'en étois bien sûr.

FIGARO, *à part.*

Comme le hasard punit quelquefois un coquin !  
Ah ! si je puis un jour le tenir sous ma main, comme il en aura !

SUSANNE.

Te voilà dans ton centre, mon ami.



74\* LE MARIAGE INATTENDU

FIGARO.

Si je m'y étois trouvé, l'erreur n'auroit pas fini si-tôt, je t'en assure.

SUSANNE.

Oh ! je m'en rapporte à ton zèle.

FIGARO.

C'est que je ne vois rien de plus doux que de payer ce qu'on doit à un vilain : mais je m'acquitterai un jour.

LE COMTE, *à part.*

Je ne plains pas Basile, mais je vois le motif de Chérubin. (*haut.*) Terminons, signons le contrat, Comtesse.

LE NOTAIRE.

Le voilà.

(*Le Comte, la Comtesse & Brid'oison signent.*)

LE NOTAIRE.

Où donc est le père ?

ANTONIO.

Parguienne, est-ce que vous ne me voyez pas ?

LE NOTAIRE.

Signez donc.

ANTONIO.

Est-ce que vous ignorez que je ne favons ni lire, ni écrire ?

FIGARO.

Ce n'est pas un grand tort pour un faiseur de

salades : mais pour un faiseur de Comédies , c'est un grand malheur.

LE COMTE.

Un Auteur qui ne fait ni lire , ni écrire ! Où avez-vous trouvé cela ?

FIGARO.

Il faut vous dire d'abord que cet Auteur est une femme. Elle m'a fait l'honneur de me jouer deux ou trois fois. On ne peut pas dire que ce qu'elle fait soit absolument mauvais , & l'on doit lui faire gré de ses foibles productions , puisque c'est avec un esprit naturel qu'elle compose.

BRID'OISON.

Comment peut-elle faire, n'ayant pas les moyens de déposer ses idées sur le papier ?

FIGARO.

Elle vous apprendroit encore beaucoup de choses que vous ignorez , Monsieur le Juge. Elle fait comme les grands Seigneurs , elle se sert de Secrétaires.

LE COMTE.

N'a-t-elle pas aussi un Teinturier ?

FIGARO.

Non , & c'est en quoi elle diffère des grands Seigneurs. Elle demande souvent des avis , & finit toujours par s'en tenir à ses idées. C'est ce dont on peut se convaincre en lisant ses ouvrages.

LE COMTE.

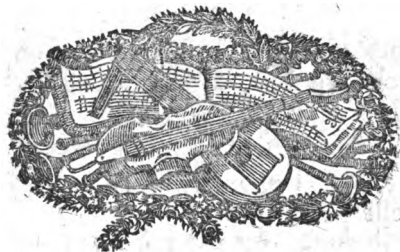
Laissons-là cette conversation , Monsieur Figaro, quoiqu'elle vous intéresse infiniment. Les Auteurs

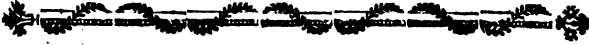
## 76 LE MARIAGE INATTENDU

perdent souvent de vue les choses essentielles, en s'occupant de celles qui sont inutiles. (*Au Notaire.*)  
Je vais signer pour Antonio.

(*Il signe, ainsi que Nicolas & Fanchette. Six jeunes filles apportent un bouquet & une guirlande. Fanchette se met à genoux; deux jeunes filles chantent un duo du tems, tandis qu'on place la couronne sur la tête de la Mariée; la Comtesse & le Comte la relèvent, la prennent chacun par une main, & sortent avec elle, tout le monde les fuit.*)

*Fin du second Acte.*





## A C T E I I I .

( *Le Théâtre change & représente l'intérieur d'un parc , avec deux cabinets sur les côtés. On entend les tambours , la musique. La noce arrive , Basile est à la tête avec sa guitarre ; Nicolas & Antonio tiennent Fanchette sous les bras ; Brid'oison les suit , de même qu'une multitude de gens de village.* )

## S C E N E P R E M I E R E .

BASILE, NICOLAS, FANCHETTE,  
ANTONIO, BRID'OISON, PAYSANS  
ET PAYSANNES.

( *Nicolas & Fanchette dansent un menuet , l'un en Payfan , & l'autre en Demoiselle.* )

BRID'OISON à Fanchette.

**J**E dois danser le menuet aussi , & vous deviez ;  
Mademoiselle , m'en faire la politesse.

FANCHETTE.

Monfieur , je ne demande pas mieux.

## 78. LE MARIAGE INATTENDU

BRID'OISON.

A la bonne heure. ( Il lui prend la main , la symphonie joue le commencement de l'air de Rose & Colas : Ah , comme il y viendra. Il s'approche des Musiciens & leur dit : Mais , Messieurs , ce n'est point cela. Voudriez-vous bien avoir la complaisance de noter l'air que je veux vous chanter ; vous le jouerez ensuite. )

( Il chante l'air le plus baroque & le plus ancien. La symphonie l'exécute , pendant que Fanchette & lui dansent le Menuet ; il va s'asseoir ensuite avec elle à la porte d'un des cabinets , où sont deux fauteuils & des bougies allumées. Antonio s'impatiente de toutes ces cérémonies , & sort. )

---

### SCENE II.

BASILE, NICOLAS, FANCHETTE,  
BRID'OISON, FIGARO, déguisé en  
Marchand de chansons, & tenant une guitare,  
PAYSANS ET PAYSANNES.

BRID'OISON à Basile.

**P**OURQUOI ce cabinet est-il éclairé, Monsieur l'Organiste ?

BASILE.

Vous connoissez, Monsieur le Juge, les droits de Monseigneur. Il faut qu'il interroge la Fiancée.

FIGARO à part , & s'étant approché d'eux pour les écouter.

Le fripon ! Je ne me suis pas trompé. Un vieux renard , comme moi , voit les choses de loin. On ne se doute pas de notre retour ; j'ai pris le devant , & j'ai laissé tout mon monde pas bien loin d'ici. Pour éviter des préparatifs , le Duc vouloit surprendre le Comte Almaviva ; mais son Excellence fera bien plus surprise de leur présence. (*regardant Basile qui fait de grands gestes , en parlant tout bas à Brid'oison.*) Comme il se démène ! Il tâche de convertir le Juge , & ce benêt approuvera tout. (*Il s'approche de plus près.*)

BRID'OISON à Basile.

C'est juste & , comme on dit , à tout Seigneur tout honneur. Si la mariée ne se conformoit pas aux Loix , le mariage ne seroit point consommé , & on pourroit le faire casser.

BASILE.

Je suis persuadé que Monseigneur a de bonnes intentions , & que les avis qu'il donnera à la mariée la feront prospérer dans son ménage. C'est à vous, Monsieur le Juge , à lui montrer son devoir.

BRID'OISON.

Qui , cela me regarde.

FIGARO à part.

Le scélérat ! S'il s'éloignoit un peu d'ici , à la faveur de mon costume , je pourrais lui rincer les épaules.

30 LE MARIAGE INATTENDU

BRID'OISON *se levant.*

Venez ici, Fanchette.

FANCHETTE *se levant aussi.*

Que voulez-vous, Monsieur le Juge ?

BRID'OISON.

Il s'agit, ma chère enfant, de prouver votre soumission & votre respect à votre père & à votre futur époux.

BASILE.

Et sur-tout à Monseigneur.

FANCHETTE.

Je fais ce que je dois à tous trois.

BRID'OISON.

Fort bien ! Ainsi, ma belle enfant, Monseigneur fera fort content de vous cette nuit.

FANCHETTE.

Cette nuit ! Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur le Juge ?

BRID'OISON *riant.*

Cela veut dire que vous passerez la nuit à causer avec Monseigneur. C'est la loi de..... C'est le droit....

FANCHETTE *en colère.*

Quoi, Monsieur le Comte pourroit me soumettre à ce droit injurieux ! Je n'y consentirai jamais.

BRID'OISON.

Le mariage ne vaudra rien.

FANCHETTE.

FANCIETTE à part.

Ah! tant mieux, je respire. (*Haut.*) Vous pouvez déclarer mes intentions à Monseigneur. Je vais, dès ce moment, trouver mon père : il approuvera ma résolution. (*Elle sort avec vivacité ; les Paysans & les Paysannes la suivent.*)

---

SCENE III.

BASILE, NICOLAS, BRID'OISON,  
FIGARO.

(*Nicolas s'approche de Brid'oison & lui parle bas.*)

FIGARO à part.

COMME elle est enchantée de la menace qu'on lui a faite, la pauvre petite ! Assurément elle ne s'intéresse pas beaucoup à la validité de ce mariage.

NICOLAS à Brid'oison.

La Fiancée s'enfuit sans me dire mot ! Qu'est-ce que cela veut dire, notre parrain ?

BRID'OISON.

Ça veut dire que votre mariage n'aura pas lieu.

NICOLAS.

Eh pourquoi ça ?

BASILE.

Il y a du remède.



## 323 LE MARIAGE INATTENDU

BRID'OISON.

- Je n'en vois pas. Se refuser à la loi ! Est-ce que je suis un Magistrat en peinture ?

FIGARO *à part.*

Sans doute , & l'on peut dire un parfait original.

BRID'OISON.

Se refuser à la loi ! Je n'en reviens pas.

BASILE *appercevant Figaro.*

Que veut cet homme , Monsieur le Juge ?

BRID'OISON.

Il me regarde depuis long-tems avec un certain plaisir. (*A Figaro.*) Approchez, l'ami.

FIGARO *à part.*

Fabriquons un langage inconnu. (*Haut.*) Hospé hal, lidi cirici, cara maladida impogod pospodogo.

BRID'OISON *reculant de frayeur.*

Quelle est cette langue , Monsieur Basile ? Ce n'est pas du latin ni de l'Espagnol.

BASILE.

Il faut que ce soit de l'Arabe. (*A Figaro.*) Est-ce que vous ne savez pas parler François ?

FIGARO.

In yerli pla nigoudouil fripouil kéfaco. (*à part.*) Il est tems de m'en aller. Ah ! si je pouvois tenir ce coquin de Basile dans quelqu'endroit écarté. (*s'en allant en dansant.*) Cara miladida, inferni pla in pla bêta jugea , bêta jugea.

(*Il sort.*)

## SCENE IV.

BASILE, NICOLAS, BRID'OISON.

BASILE à *Brid'oison.*

QUE dites-vous de cet homme, Monsieur le Juge? C'est quelqu'arracheur de dents.

BRID'OISON.

Vous avez deviné. Il parle en charlatan. Ne vend-il pas aussi des chansons?

BASILE.

Je crois que oui. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble beaucoup à cet impertinent de Figaro?

BRID'OISON.

Oh, que nenni! L'autre parle bien, & celui-ci ne fait pas dire un mot. Bêta jugea, pospolo. Je ne saurois jamais prononcer cette diable de langue. Il m'a pourtant amusé. Rappelez-le.

BASILE.

Vous allez être satisfait, Monsieur le Juge; tâchez, en attendant, d'exhorter Nicolas à résoudre son épouse.

*( Il sort. )*

## SCÈNE V.

NICOLAS, BRID'OISON.

BRID'OISON.

**C**ET Étranger, vraiment, a l'air tout-à-fait singulier. Il y a comme ça des gens qui courent le monde, & qui mènent une étrange vie. — Te rappelles-tu, mon Filleul, tout ce qu'il a dit ?

NICOLAS.

Ah ! j'ouvriens bien les oreilles, dà ; mais je n'avons rien compris à son jargon. On ne parle pas comme ça cheux nous.

*BASILE criant dans la coulisse.*

Au secours, au secours ; on me tue. A moi, Monsieur le Juge : Nicolas.

*BRID'OISON se retournant.*

Qu'est-ce que cela veut dire ? (*A Nicolas.*) Ne me quitte pas, mon garçon. Il y a toujours du trouble dans cette maison. On tue cet homme.



SCENE VI.

NICOLAS, BRID'OISON, BASILE

BASILE *accourant tout effaré.*

A MOI, à moi.

NICOLAS *au fond du Théâtre.*

Qu'avez-vous, Monsieur Basile ?

BASILE.

C'est ce malheureux Podogo qui m'a roué de coups de bâton.

BRID'OISON.

Oh, ch! Eh pourquoi? Que lui aviez-vous fait ?

BASILE.

Moi, rien du tout. Je lui disois de revenir vous trouver; il m'a pris par la main, & m'a arrangé.

BRID'OISON.

De la bonne façon, n'est-ce pas ?

BASILE.

Cela ne se sent aussi que trop. Il s'est ensui tout de suite; mais je le reconnoîtrai bien.

BRID'OISON.

Le croyez-vous ?

BASILE.

Voilà Monseigneur.

SCENE VII.

NICOLAS, BRID'OISON, BASILE,  
LE COMTE.

LE COMTE.

QU'AVEZ-VOUS fait, Basile? Je viens de rencontrer tout le village assemblé autour de Fanchette, & cet imbécile d'Antonio, qui me menace de ne plus être mon Jardinier.

BASILE.

Son Excellence doit le punir de son impertinence, en faisant valoir ses droits & son autorité.

BRID'OISON *au Comte.*

Vous avez, Monseigneur, tout pouvoir sur la fille & sur le père. Vos ordres doivent être exécutés.

NICOLAS.

Mais, mon parrain, je suis le maître de Fanchette. Il n'y a que moi qui avons tout pouvoir sur elle.

BRID'OISON *en colère.*

Après Monseigneur. Entendez-vous, petit garçon? Taisez-vous.

LE COMTE *à part.*

Feignons & soutenons ce que je viens d'avancer.  
(*A Basile en lui faisant des signes.*) Basile, vous

## DE CHERUBIN. 87

connoissez mes intentions , & , malgré les desseins de Chérubin. . . .

*BASILE sans faire attention aux signes du Comte.*

Oui , Monseigneur , vous avez des raisons pour interroger la mariée & lui faire connoître tous les pièges de ce Page dangereux.

L E C O M T E .

Vous ne savez , Basile , ce que vous dites. Ce n'est pas moi qui prétends instruire la mariée. Vous le savez bien.

*BASILE à part.*

Ah , ah , c'est du nouveau.

*L E C O M T E avec dissimulation à Brid'oison.*

Vous ignorez , Monsieur le Juge , que j'ai vendu ma Terre à Chérubin. Dans nos arrangements je me suis seulement réservé la jouissance. C'est Monsieur le Marquis qui réclame des droits que j'avois abolis.

*BASILE surpris.*

Oh , oh !

B R I D ' O I S O N .

J'ignore le fait ; mais il est le maître de cette Loi , & j'ai bon augure de sa capacité.

L E C O M T E .

En deux mots je vais vous mettre au fait. Chérubin a feint de partir pour se trouver ce soir dans ce cabinet. Il a chargé Basile de lui amener la

F 4

## 88 LE MARIAGE INATTENDU

mariée ; peut-être ses intentions sont bonnes ; il faut , Monsieur le Juge , faire exécuter ses ordres. ( *A Basile , en le pinçant par la manche.* ) Est-ce que vous ne m'entendez pas ?

BASILE.

Pardonnez-moi , Monseigneur. ( *A part.* ) Diable m'emporte si je devine.

NICOLAS.

Est-ce que je ne ferons pas avec elle ?

BRID'OISON.

Tu n'es pas nécessaire. Il faut être circonfpect & respecter la volonté des Grands.

NICOLAS.

Quelle chienne de volonté ! Aussi cela me fâche. Tenez , je craignons que ce Page n'ait de mauvaises intentions. On l'assure bien méchant pour les jeunes filles.

BRID'OISON , *en colère.*

Je crois , ma foi de Juge , qu'il fait le mutin. Je te donne de ma houlette , si tu ne finis pas. Voyez donc ce petit garçon ; ça veut raisonner de ce où il n'a rien à voir. Je t'apprendrai . . . . entends-tu bien ? Hé , hé ! ( *Il remue la tête.* )

LE COMTE.

Rassure-toi , Nicolas ; je serai caché dans un coin , & je verrai tout. ( *A Brid'oison.* ) Allez donc , Monsieur le Juge , & vous aussi , Nicolas , rassurer la mariée , en lui disant que Chérubin veut faire valoir ses droits , mais gardez-vous de lui dire que je dois être caché ; représentez-lui seule-

DE GHERUBIN. 89  
ment que la loi lui impose la plus grande obéissance.

B R I D' O I S O N.  
Reposez-vous sur moi, Monsieur le Comte. Je vais lui faire une bonne morale de ma façon qui la rendra soumise.

( Il sort avec Nicollis. )

---

## SCÈNE VIII.

BASILE, LE COMTE.

LE COMTE.

Eh bien ! Monsieur Basile, que dites-vous de tout ceci ?

BASILE.

J'entrevois vos projets, & que vous voulez prendre la place de Chérubin. Vous êtes bien sûr que Fanchette ne se refusera pas à ce rendez-vous : mais j'entrevois aussi de l'embarras.

LE COMTE.

Toujours un rien vous embarrasse, & vous ne savez vaincre les difficultés qu'au poids de l'or : mais, dans cette occasion, il n'en est nullement besoin.

BASILE.

Pardonnez-moi, Monseigneur, l'argent est toujours nécessaire.



## 90 LE MARIAGE INATTENDU

LE COMTE.

Allez vous joindre à Monsieur le Juge , pour tâcher de déterminer Fanchette. Au reste, ce que j'en fais n'est que par simple curiosité , & pour savoir ses véritables sentimens au sujet de Chérubin.

BASILE.

Je vais seconder vos desseins : la nuit s'approche, tout vous favorise.

LE COMTE.

Oui , mais foyez bien circonspect. Vous soufflez les bougies quand elle arrivera.

( *Basile sort.* )



## SCENE IX.

LE COMTE, *seul.*

**F**ANCHETTE ne m'aime point. Si Chérubin étoit à ma place, il tireroit plus de parti de ce rendez-vous. Que vais-je faire ? Si cette aventure ne peut demeurer cachée, je me perds dans l'esprit de ma femme, du Duc & de la Duchesse. Je sens au fond de mon ame des mouvemens de crainte dont je ne puis me défendre : Je suis amoureux & respectueux tout à la fois. Je ne veux que lire dans le cœur de Fanchette ; si elle ne m'aime pas, je saurai respecter son innocence. J'entends du bruit. Elle résiste pour avancer. Cachons nous.

( *Il va dans le cabinet.* )



## SCENE X.

BASILE, BRID'OISON, FANCHETTE,  
ANTONIO, NICOLAS.

ANTONIO.

VENTREDIENNE, Monsieur le Juge, toutes ces façons ne nous conviennent guères, & je n'aime pas plus cette loi à Monsieur le Comte qu'à son Page devenu Marquis. Je voulons bien qu'il parle à notre fille, mais en notre présence. (*A Nicolas.*) N'est-ce pas, mon biau-fils?

NICOLAS.

C'est bien dit, biau-père, & je l'entends de même que vous.

BRID'OISON, *se reculant.*

Que prétendent ces deux imbéciles. Je vous ordonne, par mon pouvoir, par ma place, de vous conformer aux loix auxquelles tous les humains sont soumis, sous peine de mort à la moindre résistance de votre part.

ANTONIO.

Ah! c'est une autre affaire. Je ne sommes pas curieux d'être pendu pour la vertu de notre fille. Elle est assez grande pour savoir se garder.

## FANCHETTE.

Ne craignez rien , mon père , ni vous aussi , Nicolas. Je rends justice à Monsieur le Marquis , ses intentions sont pures. (*A part.*) C'est ce que je vais apprendre , ou l'accabler de ma colère.

## BRID' OISON.

Nous allons , Madame , vous laisser seule. Suivez-moi , vous autres.

(*Basile éteint les bougies , & ils sortent.*)

## SCENE XI.

## FANCHETTE , LE COMTE.

FANCHETTE *se croyant seule.*

AH , je ne crains rien. Quoi , Chérubin , pourriez-vous être coupable d'un complot aussi noir ? Vous voulez donc me forcer à vous haïr , à vous mépriser ! — Le mépriser ! Peut-il cesser d'être estimable ? Hélas , il vient me faire ses derniers adieux. Autant j'étois saisie d'horreur à la seule idée de me trouver avec le Comte , autant un penchant invincible m'entraîne vers Chérubin. Quelle est ma foiblesse ! (*Avec fermeté.*) Il faut la surmonter en fuyant un entretien qui nous rendroit plus à plaindre. (*Elle va pour s'en aller.*)

## 4 LE MARIAGE INATTENDU

LE COMTE *la retenant & déguisant sa voix.*

Fanchette, vous me fuyez.

FANCHETTE.

Ciel! Il n'y a plus de lumières. Ah! je vous ai mal connu, Chérubin.

LE COMTE.

Fanchette, vous devez m'excuser. La passion la plus vraie & la plus respectueuse doit me justifier à vos yeux.

FANCHETTE.

Non, je dois vous abhorrer. Je vois que vous vous êtes flatté de m'éblouir par votre rang, & qu'une pauvre paysanne ne pourroit résister à un grand Seigneur. Je ne suis qu'une fille de village; mais apprenez que j'ai des sentimens trop élevés pour répondre à vos coupables desirs. J'ai pu vous aimer tant que je vous ai cru honnête; mais je vois que vos vertus n'étoient qu'une feinte pour me séduire, & que vous êtes un homme aussi méprisable que Monsieur le Comte.

LE COMTE *à part.*

Quelle déclaration elle me fait-là! (*Haut, se mettant à genoux.*) Que j'obtienne mon pardon, ou que j'expire à vos yeux.

FANCHETTE.

Oui, je vous l'accorde, si vous me prouvez que vos sentimens n'ont rien perdu de leur pureté.

LE COMTE *se relevant.*

N'en doutez point, aimable Fanchette: (*on*

*entend un tumulte éloigné.* ) Mais qu'est-ce que j'entends ? Quel bruit !.... Fanchette , suivez-moi. Je suis le Comte lui-même.

FANCHETTE *avec surprise.*

O Dieu ! Se peut-il ?.... Quoi , Monseigneur , vous osez employer cet horrible stratagème ! Vous connoissez mes sentimens. Croyez qu'ils ne pourront m'écarter de mes devoirs. Je vais auprès de mon époux.... (*Le bruit redouble.* )

BASILB *derrière le Théâtre.*

Madame la Duchesse arrive. Entendez-vous , Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Venez , Fanchette ; entrez dans ce cabinet , en attendant qu'on ait traversé le parc. J'entends des voitures , je vois des flambeaux. Cachez-vous , ne craignez rien.

FANCHETTE.

Pourquoi me cacher ? L'innocence n'a rien à redouter.



# LE MARIAGE INATTENDU

---

## SCÈNE XII.

FANCHETTE, LE COMTE, BASILE,  
CHERUBIN, l'épée nue, BRID'OISON,  
FIGARO, NICOLAS, ANTONIO,  
PLUSIEURS DOMESTIQUES,  
portans des torches allumées.

BASILE à Cherubin & à Figaro.

**M**ONSEIGNEUR est au Château, ce n'est pas le chemin pour y arriver.

LE COMTE tirant Fanchette par le bras.

Entrez, vous dis-je, pour vous & pour moi.

CHERUBIN en colère, & présentant à Basile son épée sur la poitrine.

Scélérat, si tu continues de me barrer le chemin, je te perce.

BASILE tombant de frayeur.

Monseigneur, je vous demande pardon.

CHERUBIN apercevant Fanchette & courant vers elle.  
Ah, ma chère cousine !

LE COMTE.

LE COMTE.

Sa cousine !.... Qu'ai-je entendu ?

FANCHETTE.

Ah, Chérubin !

*FIGARO marchant sur le corps de Bafile, qui se relève ensuite.*

Voilà un pont très-agréable à passer.

*CHÉRUBIN se jettant aux genoux de Fanchette.*

Oui, nous ferons unis pour la vie; le préjugé ne pourra plus s'opposer à notre bonheur. Ah, mon ame est accablée sous le poids de sa félicité.

FANCHETTE le relève.

NICOLAS.

Mais voyez donc les cajoleries qu'il fait à notre femme devant nous. Jarnigouï. (*Il veut courir à Chérubin.*)

FIGARO l'arrêtant.

Ta femme, pauvre nigaud ! Tu pourras t'en passer pour cette fois.

BRID'OISON.

La tête tourne à tous ces gens-là.

ANTONIO.

Que diable tout cela veut-il dire ?

FIGARO.

Cela veut dire que Fanchette n'est point votre fille.

G



## 98 LE MARIAGE INATTENDU

BRID'OISON.

Comme il y va ! Il ôte une femme à son mari, une fille à son père ; il voudra me débaptiser aussi, moi. Ah, ah, ah ! Ils sont incroyables dans cette maison.

LE COMTE à *Chérubin*.

Expliquez-vous, Monsieur le Marquis.

CHÉRUBIN.

Oui, Monsieur le Comte. Vous connoissez le mariage secret du Duc Don Fernand.

BRID'OISON.

Ah, je me rappelle l'aventure. Il y eut un enfant de ce mariage qui fut confié à sa nourrice. C'est moi qui fis le procès-verbal. C'étoit, je crois, une petite fille qui fut marquée à l'oreille.

CHÉRUBIN.

Cette petite fille est Fanchette.

FIGARO.

C'est tout comme moi, je fus marqué aussi.

ANTONIO.

C'est une rage que toutes ces marques : mais on a biau dire, Fanchette est notre fille.

FANCHETTE.

Ah, Chérubin ! Se peut-il ?... Ne me trompez-vous pas ? Je n'ose me livrer à ma joie. Mais non,

Vous ne pouvez me jeter dans une erreur qui feroit mon supplice quand je l'aurois reconnue. Ma naissance est telle que vous le dites ; j'en crois mes sentimens , trop élevés pour une villageoise , & qui sont actuellement à leur place. Ah , Chérubin , Monsieur le Comte , courons tous ; que j'aie ferré dans mes bras les Auteurs de mes jours. Consolez-vous , Antonio , vous ferez toujours mon père.

N I C O L A S .

Et resterons-je aussi votre mari.

B R I D ' O I S O N .

Il n'y a pas d'apparence ; mais console-toi , mon garçon , je te marierai avec une fille dont le père & la mère seront bien surs.

A N T O N I O .

Je ne suis plus son père , soit ; mais je voulons des preuves.

F I G A R O .

Qu'avez-vous fait de cette cassette que votre femme , Mathurine , a recommandé de n'ouvrir qu'au moment où il seroit question du mariage de Fanchette ?

A N T O N I O .

Je n'y avons pas touché.

F I G A R O .

C'est dans cette cassette que vous trouverez l'ex-

G 2



## 500 LE MARIAGE INATTENDU

trait mortuaire de votre véritable fille Fanchette,  
& les titres de Mademoiselle Don Fernand , que  
voilà.

ANTONIO.

J'allons voir tout cela. Je courons la chercher.

( *Il sort.* )

---

### SCENE XIII.

FANCHETTE , LE COMTE ,  
BASILE , CHERUBIN , BRID'OISON ,  
FIGARO , NICOLAS , PLUSIEURS  
DOMESTIQUES.

LE COMTE à *Chérubin.*

**M**ONSIEUR le Marquis , aux termes où les  
choses en sont , je vous dois une explication. Ma  
conduite à l'égard de Mademoiselle a pu vous  
donner des soupçons ; mais elle peut me rendre  
justice. Je n'ai voulu que connoître ses véritables  
sentimens ; j'ai respecté son amour dès que je n'ai  
pu en douter. Jouissez d'un cœur qui vous appar-  
tient.

FANCHETTE à *Chérubin en souriant.*

Monsieur le Comte.

DE CHERUBIN. 121

LE COMTE.

J'ai pu concevoir, sans vous offenser, le desir de vous plaire.

CHERUBIN.

Je m'en rapporte à l'opinion que j'ai de la délicatesse de vos procédés. Permettez, Monsieur le Comte, que je vous embrasse, & soyons unis, comme de bons parens.

LE COMTE.

J'y consens du meilleur de mon cœur.

FIGARO à part.

Quel effort ! Le bon Apôtre ! — Mais voici nos Dames.



SCENE XIV.

FANCHETTE , LE COMTE ,  
BASILE , CHERUBIN , BRID'OISON ,  
FIGARO , NICOLAS , SUSANNE ,  
LA COMTESSE , LE DUC ,  
LA DUCHESSE , PLUSIEURS  
DOMESTIQUES.

LE DUC à *Fanchette*.

**C**HERRE enfant , viens embrasser ton père.

LA DUCHESSE.

Cher gage de notre tendresse.

FANCHETTE.

Quoi , je tiens dans mes bras ceux qui m'ont donné l'être ! Je suis le fruit de votre amour si long-tems malheureux. Je vois couler vos pleurs ; laissez-moi recueillir dans mon sein ces larmes précieuses ; qu'elles se mêlent avec les miennes. Ce sont des pleurs de joie dont aucun plaisir ne peut égaler la douceur.

LA COMTESSE.

Ma chère cousine !

S U S A N N E.

Vous n'êtes plus la mienne.

F A N C H E T T E.

Si, ma chère Sufanne, toujours.

B R I D ' O I S O N.

Je pleure aussi. On diroit d'abord que ces gens-là font fous, & je finis toujours par pleurer de toutes leurs aventures.

L E D U C.

Mais je crois que c'est Monsieur Brid'oison.

B R I D ' O I S O N.

Il en est quelque chose, Monseigneur, hors que vous ne vouliez que je ne le fois plus.

L E D U C.

Excusez, Monsieur le Juge, si je ne vous ai pas reconnu plutôt. Je n'ai point oublié les obligations que je vous ai, & je vous revois avec un sensible plaisir. Vous nous ferez utile dans cette circonstance.



## SCENE XV &amp; dernière.

FANCHETTE, LE COMTE, BASILE,  
 CHERUBIN, BRID'OISON,  
 FIGARO, NICOLAS, SUSANNE,  
 LA COMTESSE, LE DUC,  
 LA DUCHESSE, ANTONIO,  
 portant une cassette, PLUSIEURS  
 DOMESTIQUES, PAYSANS ET  
 PAYSANNES.

ANTONIO.

**J**E ne l'avons pas ouverte : voyez ce qu'il y a dedans.

FIGARO.

Ce fera bientôt expédié. (*Ouvrant la cassette.*)  
 Voilà d'abord l'extrait mortuaire de la véritable Fanchette. Voilà votre procès-verbal, Monsieur Brid'oison, dont Monsieur le Duc a la copie. C'est le plus intéressant pour ces articles des bijoux, des diamans & de l'or.

BASILE.

Et de l'or !

FIGARO *le regardant.*

Oui, de l'or. Cela vous tente & vous fait sortir de votre léthargie.

FANCHETTE *au Duc & à la Duchesse.*

Chers & respectables Auteurs de mes jours ; vous que je n'ai eu le bonheur de connoître qu'en ce moment, votre fille osera-t-elle vous demander la permission de disposer de ces effets ?

LA DUCHESSE.

Ils font à toi, ma chère fille, & tu peux en disposer à ta volonté,

FANCHETTE.

Eh bien, j'en fais présent à mon père Antonio.

ANTONIO.

Tatiguoï, qu'elle est aimable ! Je l'aimons encore davantage, quoique je ne soyons que son père de lait.

BASILE.

Je voudrais bien être à sa place. Il n'y a eu que des coups de bâton pour moi.

NICOLAS.

Et moi, j'en suis pour un pied de nez.

FIGARO *à Basile en riant.*

Eh, te souvient-il encore du Podogo ? il est à ton service.



# 106 LE MARIAGE INATTENDU

LE DUC

Allons nous occuper du bonheur de ces deux Amans. (*A Chérubin.*) Ma fille sera heureuse avec vous, Monsieur le Marquis, & sa félicité va bien nous dédommager des peines que nous avons souffertes. Il me tarde de la présenter à la Cour.

LE COMTE.

Elle en fera le plus bel ornement.

FIGARO à *Basile.*

Que dites-vous de tout ceci, notre Maître à chanter? Vous en paroissez ébahi.

BASILE.

Je vois que tout est possible, dans ce bas monde. Tout est bien, dit un certain axiôme; moi j'y mets une variation. Tout est bien pour ceux à qui tout réussit.

FIGARO.

Ainsi, d'après ta morale, je vois, notre ancien Maître à chanter, que tu n'as plus rien à faire dans cette maison; je te conseille donc de parcourir philosophiquement les quatre parties du monde, &, si tu trouves un de ces Messieurs commodes.... tu m'entends, qui te vaille, crois-moi, abandonne-

lui ton infâme métier, qui ne t'a produit, jusqu'à présent, que des coups de bâton.

*Au Public.*

Messieurs, il faut convenir que mon mariage a excité la verve de tout le monde; plusieurs m'ont traité d'extravagant, & n'ont pas moins multiplié ma folie. Si cette nouvelle production vous paroît plus remplie de défauts que celles qui l'ont précédée, daignez lui accorder votre suffrage en faveur du sexe de son Auteur. Une femme qui marche dans la carrière dramatique, sans autre appui que ses propres forces, a des droits à votre indulgence. Vos yeux, accoutumés aux prestiges de l'art, ne pourront-ils se détourner un moment pour examiner les jeux d'une imagination qui n'a d'autre guide que la nature ?

*Fin du troisième & dernier Acte.*



# VAUDEVILLE

*Sur l'Air de celui de la Folle Journée.*

FIGARO.

*Premier Couplet.*

**S**OUVENT des Auteurs femelles,  
Le Public est satisfait :  
Mais des Pédans, sans cervelles  
Ne trouvent rien de parfait ;  
Dans leurs censûres cruelles  
Ils maltraitent tous les jours,  
Les Graces & les Amours.

SUSANNE.

*Second Couplet.*

Vivat plus que la centaine ,  
Figaro , le bon Docteur ,  
Qui , cher à l'espèce humaine ,

L'instruit & fait son bonheur,  
Ton illustre cinquantaine  
Fera toujours même honneur  
A ton esprit , à ton cœur.

### C H E R U B I N.

#### *Troisième Couplet.*

Je ne suis donc plus ce Page,  
Si prompt à se travestir :  
De Lutin me voilà Sage ,  
Toujours pour vous divertir  
Qu'importe mon caractère,  
Si je puis vous réjouir ?  
C'est toujours faire plaisir.

### L E C O M T E.

#### *Quatrième Couplet.*

Si d'une aimable folie  
On veut imiter l'Auteur ,  
D'un succès digne d'envie  
Pour obtenir tout l'honneur ,  
Il faut avoir sa magie  
Et son talent créateur ,  
Son esprit & son bonheur.

## F I G A R O.

*Cinquième Couplet.*

Les gens de Lettres , nos frères ,  
 Ne connoitroient pas le fiel ,  
 Si dans le sein de leurs mères  
 Ils avoient fucé le miel :  
 C'est le lait des étrangères  
 Qui , se tournant sur leur cœur ,  
 Produit la bile & l'humeur.

## B A S I L E.

*Sixième Couplet.*

Je vais donc , fans compagnie ,  
 Dans une Isle , vivre en paix ;  
 Il faudra fans calomnie ,  
 Passer mes jours déformais ;  
 Mais , pour égayer ma vie ,  
 J'apprendrai , dans les forêts ,  
 A chanter aux perroquets.

## S U Z A N N E.

*Septième Couplet.*

Qu'un mari , dans les allarmes ,  
 Aille toujours en rodant ;

Si sa femme a quelques charmes,  
 Il en tient, j'en suis garant :  
 Il aura toujours pour armes,  
 Sur son écu triomphant,  
 Une lune en son croissant.

BRID'OISON.

*Huitième Couplet.*

Si j'en crois ce que j'écoute,  
 Adieu ma paternité,  
 Ce n'est pas de moi, sans doute,  
 Que mon fils tient sa beauté.  
 Mais la loi me nomme père,  
 Et, sans prendre un soin fâcheux,  
 Je le crois, & c'est le mieux.

FIGARO.

*Neuvième & dernier Couplet.*

Quoiqu'avoir femme jolie  
 Et sage, ce soit le hic;  
 Quoique de ma jalousie  
 J'ai fait rire le Public,  
 Il me craint, se plaint & crie,  
 Au bonheur dont je jouis;  
*Gaudeant benè nati.*

BASILE.

Non.

*Gaudeat benè nanti.*

F I N.



**L E**  
**PHILOSOPHE CORRIGÉ,**  
**O U**  
**LE COCU SUPPOSÉ,**  
**C O M É D I E**  
**EN CINQ ACTES ET EN PROSE.**  
**Par Madame DE GOUGE.**







# P R É F A C E

## SANS CARACTÈRE.

*A laquelle mes fideles Amis ne manqueront pas d'ajouter l'Epigramme : Elle ressemble à son Auteur.*

**J**E n'ai pas l'avantage d'être instruite ; & , comme je l'ai déjà dit : je ne fais rien. Je ne prendrai donc point le titre d'Auteur , quoique je me sois déjà annoncé au Public par deux Pièces de Théâtre qu'il a bien voulu accueillir. Aussi , ne pouvant imiter mes confrères , ni par les talens , ni par l'orgueil , j'écouterai la voix de la modestie qui me convient à tous égards. En conservant cette douce fierté, apanage de mon sexe , je prie le Lecteur de me lire sans prévention & de me juger de même.

Je touche au moment terrible, où l'Ecrivain le plus prévenu de son mérite frémit à l'approche du jour qui doit décider de sa honte ou de sa gloire. O préjugé atroce, dont le plus honnête homme n'est point exempt ! Le plus vil des humains est fêté , chéri , considéré , si son ouvrage a du succès. Le plus honnête qui échoue , éprouve une espèce de deshonneur , un tel ridicule, que ses amis même l'abandonnent ; voila le sort de ceux qui courent la carrière du Théâtre ; m'y voila moi-même montée avec autant de rapidité que j'en descendrai peut-être.

*Amor & Mirza ou l'Heureux Naufrage, premier*

A 2

essai de mes faibles talens, reçu à la Comédie française, est aujourd'hui le sujet de mes craintes & de mes allarmes. J'allais soumettre cette production à la Censure publique avant sa Représentation, quand la Comédie française a bien voulu courir, en ma faveur, les risques qu'elle court journellement dans les Pièces nouvelles qu'elle met à l'étude.

Je laisse, pour un moment, les observations que je dois faire au public à ce sujet, pour lui communiquer le motif qui m'a décidé à faire imprimer *le Philosophe corrigé, ou le Cocu supposé*. Quel tems! quelles mœurs, pour oser mettre au jour *le Cocu supposé*! *Cet intitulé est affreux, dira-t-on, & indigne d'être employé par une femme*. En littérature une femme ne tient pas à son sexe; mais la bienséance, le respect que j'ai pour les femmes qui ressemblent à Madame de Clainville, m'engage à prier ce petit nombre, ou le grand, si on le préfère, car je ne veux fâcher personne, de lire cette Pièce avant de se révolter contre le titre. Quant aux prudes, je ne pourrai jamais obtenir leur suffrage, & pour un *intitulé*, me voila pour jamais perdue dans leur esprit. A l'égard des hommes qui ne croient pas à la vertu des femmes, ils me feront une guerre d'avoir pu trouver *le Cocu supposé*. Si la Comédie peint les mœurs de la Société, il ne faut pas y mettre de monstres, m'ajoutera-t-on? Mais j'assure qu'à moins que je l'aye rêvé, depuis l'âge de quinze ou seize ans, cette aventure s'est toujours présentée à mon imagination. Elle a fourni matière à un procès très-fameux; ainsi, on ne peut me reprocher l'in vraisemblance. Je citerais plusieurs ouvrages & quel-

## P R É F A C E.

5

ques évènements de nos jours causés par de semblables erreurs.

Les meilleurs Comédiens sont ceux de la Société. Depuis que j'ai reconnu que j'étais née avec des dispositions pour le genre dramatique, j'ai toujours eu envie de traiter ce sujet. Sans doute, j'ai mal pris mon temps, & je choisîs, peut-être, un mauvais moment pour la faire imprimer ; mais j'ai déjà annoncé dans mes faibles productions, quel était mon caractère. Je fais que souvent j'ai fait de grandes étourderies ; mais elles me plaisent ; & je mets quelquefois autant de recherche pour les commettre à mon désavantage, que d'autres mettent de précaution à éviter même un mot équivoque.

Heureux tems de Molière, où les mœurs étaient plus épurées, ou du moins l'extérieur mieux observé ! On se permettait sur la scène ce qu'on ne se permettrait pas de nos jours, & moi ignorante, j'ose fronder cet absurde préjugé ; mais je suis l'élève de la nature ; je l'ai dit, je le repète, je ne dois rien aux connoissances des hommes : je suis mon ouvrage, & lorsque je compose il, n'y a sur la table que de l'encre, du papier & des plumes. Très-souvent j'ai de mauvais secrétaires qui multiplient les fautes au lieu de les corriger. Voilà les ressources utiles qui décorent mes productions. Je fais qu'il me serait facile de me procurer des ouvrages en tout genre ; que je pourrais, à loisir, faire un résumé de toutes ces bonnes lectures ; ne pas composer avec mon imagination, mais avec les idées d'autrui ; faire à chaque page des oreilles, ensuite arranger à mon profit tout ce beau Salmigondis, si je pou-

A 3

fétais l'art de la teinture. Il n'y a presque plus de peintures; mais en récompense que d'adroits Teinturiers! Il serait bien téméraire à moi de dévoiler leur manège, si ce n'était pas une vérité si reconnue; mais je prétends à l'originalité; oui, sans doute; & l'on ne peut me la disputer, puisque c'est à mon ignorance que je la dois. Je me plais à m'en vanter hautement; & vous, Messieurs les grands imitateurs, dont le style glacé refroidit le cœur sans échauffer l'esprit, laissez-moi cette chère ignorance qui fait mon seul mérite, & qui doit me promettre beaucoup d'indulgence pour les fautes dont fourmillent mes productions, & d'estime pour les beautés qui s'y rencontrent quelquefois; & ne me disputez point la propriété de mes écrits. Nous avons des hommes de goût, des grands connaisseurs, des critiques sévères & justes à qui je laisse la liberté de dire, si le sceau du génie naturel n'est pas imprimé dans la nouveauté de mes sujets & dans la simplicité de mon dialogue, qui se trouve cependant de loin en loin écrit avec pureté & noblesse. Ce mélange ne régnerait pas sans doute, si un savant, un puriste faisait mes Pièces pour moi. Cette injustice m'indigne, & je dois convaincre le public de ce que je suis, & de ce que je puis faire. Il faut pour cela défier un homme de lettres. Je frémis du choix; mais plus il est terrible, & plus il flatte mon ambition. Cet homme, puisque je dois le nommer est M. C. de B—, & l'on verra bientôt, comme on le fait déjà, que ce n'est point une querelle d'allemand que je lui fais; mais que j'ai des raisons pour lui donner la préférence. Il nous dit ingénument dans sa

préface d'Eugénie , que le tems & les talens lui ont manqué pour devenir auteur. Que n'ai-je son ignorance & son bonheur ! je ne craindrais pas aujourd'hui pour mon Drame qui fut accueilli à la Comédie française avec la plus tendre émotion. J'ai vu les Acteurs & les Actrices verser des larmes d'attendrissement. Mr. Molé, chargé de le lire , fut obligé d'en interrompre plusieurs fois la lecture par ses sanglots ; il m'a assuré qu'après l'avoir lu & relu chez lui , il lui avoit toujours produit le même effet. Je dois lui rendre ici la justice qu'il mérite ; je dois à ce grand Comédien les heureux changemens de ma Pièce ; Il ma fait recommencer quatre fois mon troisième acte ; je veux même rapporter une de ses saillies en cette circonstance. La troisième fois que je lui porrai ce dernier acte, il me dit après l'avoir lu : « je n'y ai pas reconnu » votre feu Languedocien ; on dirait qu'il est sorti des glaçons du nord » ; mon amour-propre fut piqué à un tel point que je me mis véritablement en colère ; à force d'avoir touché & retouché, je n'avais rien fait de bon, n'en déplaise à l'avis du célèbre Boileau. J'ai refondu entièrement le plan de mon dernière acte. J'ai changé totalement le dialogue , & passant d'un extrême à l'autre ; Meilleurs les Comédiens n'ont engagé à le modifier. Je laisse au Spectateur le soin d'examiner s'il y a assez d'action , & si je l'ai réduit au point d'émouvoir son cœur sans le révolter.

O public sévère ! ô public indulgent ! pardonnez-moi ces exclamations ; c'est à votre tribunal que je soumetts mon Drame. J'ai eu la manie d'écrire ; j'ai eu celle de me faire imprimer , & je n'ai pas celle de me faire jouer avant de vous avoir

prévenu sur mes craintes. La femme la plus entière dans ses résolutions , est aujourd'hui la plus soumise, & vous donne un exemple de sagesse peu commune chez les hommes , & on ne peut pas plus rare chez les femmes. Voici la lettre que j'avois écrite à la Comédie française pour l'engager à me laisser imprimer ma Pièce avant sa Représentation.

## M E S S I E U R S ,

« Les femmes, qui ont eu avant moi le courage  
 » de se faire jouer sur votre Théâtre, m'offrent un  
 » exemple effrayant des dangers que court mon  
 » sexe dans la carrière dramatique On excute volon-  
 » tiers les chûtes fréquentes qu'y font les hommes ;  
 » mais on ne veut pas qu'une femme s'expose à y  
 » réussir. J'ai de l'ambition comme tous les hom-  
 » mes ; mais je fais combien il vous sera désagréa-  
 » ble, Messieurs, de charger votre mémoire de  
 » rôles, qui vous deviendraient inutiles. Ainsi, je  
 » vais vous prouver que lorsqu'une fois la raison m'a  
 » vaincue, je suis susceptible d'un grand désinté-  
 » ressement Voici le parti que je voudrais prendre ;  
 » je pense que vous ne le désapprouverez pas.  
 » Avant de faire jouer ma Pièce que vous avez bien  
 » voulu recevoir, & de vous exposer à voir son peu  
 » de succès, je voudrois pressentir le goût du public,  
 » en la faisant imprimer, & en l'offrant à la censure  
 » des Journalistes Si le public accueille ma Pièce à la  
 » lecture, il doit nécessairement l'accueillir sur la  
 » scène, & vous la jouerez d'après l'opinion qui  
 » l'a fait recevoir Au contraire, si elle est jugée  
 » mauvaise, je n'augmenterai pas la prévention con-

## P R É F A C E.

» tre mon sexe, que mon peu de mérite peut certaine-  
» ment justifier. Je n'ai pas l'art d'écrire. Je ne fais  
» que parler un langage naturel : mon imagination  
» est mon seul guide. Un peu de nouveauté dans  
» mes plans est mon plus grand mérite. Peu répandue  
» & simple particulière, personne d'essentiel  
» ne se donnant la peine de me donner de sages  
» conseils sur mes productions, que de raisons pour  
» échouer ! Voilà, Messieurs, les observations que  
» je vous devais, & que je me devais à moi-même,  
» avant que de faire imprimer ma Pièce. J'ai  
» dû vous en prévenir pour éviter toute tracasserie ;  
» c'est d'après votre réponse que je la livrerai à l'im-  
» pression. J'ai l'honneur d'être avec estime &  
» considération,

M E S S I E U R S,

*Votre, &c.*

Voici ce que la Comédie a fait le jour même que j'allais donner ma Pièce à l'Imprimeur. Monsieur Florence me pria de faire copier mes rôles, en me disant qu'il allait faire mettre mon Drame à l'étude. Une telle offre m'étonna plus qu'on ne pourrait le penser. Je croyais que la Comédie consentait à la proposition que je lui avais faite, & qu'elle était enchantée de se débarrasser de moi à ce prix. Ce n'était pas mon tour, & j'avais six Pièces avant moi. Quelle fut la surprise flatteuse que je reçus en ce moment, quand Monsieur Florence ajouta que la Comédie me donnait un tour, & qu'elle en espérait un heureux succès. Puisse son pronostic se réaliser ! mais j'en doute,



Malgré leurs soins, leurs talens & la nouveauté de mon sujet, je tremble que ma Pièce ne soit condamnée avant d'être entendue. Pourquoi, me dira-t-on, avoir cette crainte décidée? Pourquoi ai-je vu des femmes plus instruites que moi échouer sur la Scène française? Eh, pourquoi cette prévention invincible que l'on a contre mon sexe? Eh, pourquoi dire comme je l'ai entendu tout haut, que la Comédie française ne devrait jamais jouer des Pièces de femmes? Pourquoi en a-t-elle déjà jouée avec succès? Et qu'on me demande aussi, pourquoi les Italiens & les Variétés en ont-ils qui font leurs beaux jours? Pourquoi la cabale est-elle plus formidable aux Français que dans tous les autres Spectacles? parce que le nombre des connaisseurs y est plus grand & plus redoutable. Ils prononcent souvent contre leur opinion, tant la dévorante envie rend les hommes injustes, sur-tout ceux qui font du métier. Comme ils profitent d'une équivoque! j'ai entendu applaudir des Pièces jusqu'aux trois quarts de la Représentation, des *Bravo* à ébranler le Zodiaque, sans sçavoir ce qu'on avoit porté aux nues. Eh, comment pourrait-on sentir, connaître les défauts ou les beautés d'une Pièce à la première Représentation? Cependant on juge, on prononce suivant que l'Auteur est heureux, ou qu'il a des mains à la Figaro. Hélas! je tremble à cette application; & si je ne craignais pas de mettre mon doigt entre l'écorce & l'arbre, combien j'aurais de plaisir à dire à ce protecteur du sexe, à ce chevalier Loyal, à ce second Mahomet, à ce fameux Ecrivain, que sa protection, sa plume m'aurait été bien favorable & sur-tout dans une occasion où il ne s'agissoit que de se mêler de

choses d'esprit, dont il n'aurait pas eu à se repentir; mais j'étais rivale de ses talens, & je devenais pour lui un homme redoutable; il n'y a pas de sexe qui tienne contre son ambition. Je puis donc faire preuve du contraire de ce qu'il avance, que ce sexe foible & opprimé trouva toujours en lui un véritable protecteur. O. C de B. je vois que j'ai en vous un redoutable ennemi; mais sans doute je ne serai pas digne de votre colère. Je ne fais si c'est à force d'être faible que je défie votre courage; mais vous avez osé dire que je n'étais pas l'auteur de mes productions, & c'est-là que je puise tous mes griefs contre vous. Vous l'avez dit à plusieurs personnes, & même à mon fils, que vous m'avez fait la grace de prendre pour un de mes adorateurs, sans le connaître. Je suis femme, point riche, & je prétends à l'émulation honorable des hommes de mérite qui ont joint beaucoup de gloire à une honnête aisance. Ne sera-t-il donc jamais permis aux femmes d'échapper aux horreurs de l'indigence, que par des moyens vils? O faux protecteur de mon sexe! j'ose, sans avoir votre fortune, vous proposer un acte de bienfaisance. Il vaudra bien celui des nourrices, & vous donnera une occasion de réaliser aux yeux du public cette envie dévorante de *commettre* une belle action, dont il a douté jusqu'à ce moment; aurez-vous la force de m'imiter? Je parie cent Louis, vous en mettrez mille. En comparaison de nos deux fortunes, c'est vous faire un offre très-raisonnable: je gage donc de composer en présence de tout Paris, assemblé s'il se peut dans un même lieu, une Pièce de Théâtre sur tel sujet qu'on voudra me le donner

ou de mon invention, quand on me prendrait même au dépourvu : les cent Louis ou les mille Louis du perdant, seront employés à marier six jeunes filles. Heureuse, si je puis les établir avec les mille Louis ! que de gain à la fois ! Et quel bonheur d'avoir convaincu Monsieur C. de B., & de lui avoir appris qu'il ne faut jamais prononcer sans être sûr ; par ce moyen je me rendrai peut-être digne de sa bienveillance & nous ferons la paix ; car il ne peut l'avoir avec moi qu'à ce prix. Il est donc indispensable que je fasse connaître mon ignorance & mes faibles talens au public ; alors convaincu que je suis seule auteur de mes Pièces, il m'accordera l'estime & l'indulgence que, sans trop de prévention, mérite mon originalité. L'injustice d'un nombre infini d'hommes & de femmes, qui disent tout haut que j'ai quelques auteurs en ma disposition, me révolte. Je me sens un courage intrépide ; mon amour-propre s'accroît & s'irrite jusqu'à l'orgueil. Ainsi le lecteur ne doit pas être étonné de ce degré d'ambition, qui n'est fondée que sur les imputations des Envieux.

Il fallait donc défier un homme de Lettres, & quel homme pouvais-je mieux choisir que M.... C.... de B.... & qui m'y a si bien autorisée ? Il me semble entendre tous ceux qui l'aiment, ou plutôt tous ceux qui le redoutent. L'un dira, quel funeste choix ! l'autre, dans quel gouffre cette femme va-t-elle se précipiter ? Celui-ci, cette femme n'a point d'amis, pour lui faire entrevoir le danger qu'elle court. Serait-elle irréprochable dans toutes les époques de sa vie ? S'il ne peut l'inculper, il la couvrira de honte par la

voie du ridicule ; & ses Épigrammes , qui , en dépit du goût du Public sont devenues des sentences , la condamneront à un opprobre éternel.

O dangereux séducteur , qu'on hait , qu'on craint & qu'on révère , je ne brave point les avis des sages , ni des personnes prudentes ; mais c'est vous seul que je nargue , que je défie & que je démens , sans m'arrêter aux craintes que vous inspirez en général ; vous seul m'avez fait connoître un sentiment que je n'avois jamais éprouvé.

Au moment que j'allais effacer dans cette Préface tout ce qui vous concerne ; votre Opéra de *Tarare* paraît. Le Public est à la fois subjugué & baffoué par vous , « *Tarare* , me direz-vous ? Eh ! » crevez de jalousie ». J'enrage en effet ; car mon style est aussi barbare que le vôtre , & cependant quelle différence de célébrité ? C'est à mourir de rire ; allez-vous ajouter , en haussant les épaules de voir ce sexe foible , cette femmelette se mesurer avec un homme de ma structure , prétendre aux honneurs , au génie & à la pureté de mes écrits. D'un seul mot je pourrois l'écraser ; mais je veux lui faire grace & lui prouver par mon silence que je ne prodigue point mes avantages contre tant de médiocrité ; que ce serait lui reconnaître trop de mérite que de faire assaut d'esprit avec elle. Je me contenterai de lui dire impérieusement : taisez-vous , Femme , & respectez votre Maître. — Ah ! ne vous en déplaît , mon cher Maître , vous avez passé les bornes de l'honnêteté & de la bienséance pour votre Écolière. Avec quelle bonhomie , avec quelle simplicité ne vous ai-je point soumis mes premières productions ? vous semblâtes même vous y intéresser & me donnâtes

par écrit des avis sincères que vous ne me crûtes pas capable, sans doute, d'exécuter. Je les saisis au-delà de vos espérances, & le ressentiment que vous témoignâtes, en lisant en manuscrit le *Mariage inattendu de Chérubin*, en assurant qu'il étoit insoutenable, dénué du talent Dramatique, sans ordre, sans plan; enfin qu'il falloit le jeter au feu, prouve assez votre déintéressement, & l'empressement que vous avez toujours mis à faire briser ce sexe foible & malheureux. J'allois en effet livrer aux flammes cet enfant à qui vous avez donné naissance, quand des mains plus bienfaites que les vôtres l'ont sauvé de l'incendie. Si je fus ingrate dans cette circonstance, vous n'en fûtes pas moins dénaturé à son égard. Sa gloire ne pouvoit flatter ni votre ambition ni vos intérêts; mais quelle occasion n'avez-vous pas perdu de triompher de cette âpreté à vouloir envahir tout? Mon Chérubin, protégé par vous, auroit pu monter au Théâtre Italien, & avoir même une place à la Comédie Française, pour reposer un peu votre Figaro, qui se fatigue plus qu'il ne fatigue le Public. Il végète ce pauvre Chérubin en Province, malgré la consistance & l'âge de maturité que je lui ai donnés. Je ne puis sans douleur le voir seul banni de la Capitale, lorsque tous les Théâtres inondent de tout ce qui a rapport à Figaro. Les vrais Connoisseurs ont assuré qu'il pourroit figurer avec lui, & voilà mon grand tort envers vous. Ah! C.... de B.... Ah! C.... de B.... vous êtes le véritable ami des femmes!.... Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez, que rien n'est plus faux que vous en faveur de mon sexe. Vous pourriez trouver extraordinaire qu'une femme ose se récrier

contre la fausseté ; mais si vous me connoissiez parfaitement , vous n'en seriez pas surpris ; vous sauriez tous les sacrifices que j'ai faits. Je puis faire exception à la règle Peut-être sans prévention de ma part , & sans inculper mon sexe , moi seule je me suis montrée telle que j'étois : je puis m'en vanter , puisqu'il m'en a coûté ma fortune , mon repos & ma (\*) réputation. Dans peu de tems je mettrai au jour mon Roman avec le portrait de mon caractère. Malheur à ceux qui ne gagneront pas dans mes aveux : je n'ai jamais connu la contrainte ; je n'ai jamais sçu m'aveugler en ma faveur , & si je ne me fais point grace , comment pourrai-je la faire aux méchans que j'ai rencontrés sur mes pas.

Je n'entends pas en cela adresser directement à M.... C.... de B.... ces dernières paroles. Il y auroit peu de générosité à moi de l'attaquer dans les circonstances malheureuses où il se trouve , si je ne le croyais pas en état de répondre à un million d'attaques de ce genre ; & s'il ne m'a pas mis à même de m'applaudir de son honnêteté , & de dire tout le bien que mérite un homme de son génie. Douée d'une autre façon de penser , je n'avouerais pas moins que personne ne mérite mieux que M.... C.... de B.... le titre de Créateur dans la carrière Dramatique ; il s'est fait un genre à lui qui

---

(\*) L'esprit françois a le talent d'altérer les choses , & de jouer sur les mots les plus *simples* ; il est nécessaire que je m'explique. Je crois que ma conduite a été régulière pour ne pas perdre ma réputation ; mais ceux qui ne sont jamais contents de personne , m'ont décriée. On m'a fait passer pour la femme la plus ridicule ; & Dieu fait sur que s fondemens.

plaît, qui séduit, qui entraîne. D'autres tems, d'autres mœurs & d'autres goûts. La Scène a varié souvent. Il lui falloit un genre neuf; mais sur un calembourg, sur un jeu de mots, faire un ouvrage conséquent & profond, cela n'appartient qu'à l'homme indéfaillable que je maltraite à juste titre, & que je loue de même. C'est avoir assez fatigué mon Lecteur d'épisodes nuisibles au but de ma Préface, c'est de mon *Philosophe corrigé ou du Cocu supposé* que je voulois l'entretenir; mais je n'ai que le tems de lui recommander *Zamor & Mirza* qui touche au moment de sa représentation.

O mères sensibles! accourez à cette Pièce, que votre tendresse maternelle & vos larmes écartent la tempête qui s'élève sur elle. Déjà le serpent de l'envie forme l'armée des sifflets les plus redoutables & les plus aguerris de Paris. Il appelle à son secours tous les chefs de cabale. « Mes amis, » leur dit-il, tremblez, redoutez ce jour. Si vous » n'abattez cette tête, elle vous sera funeste. Voyez » avec quelle fermeté elle vous attaque; on diroit » qu'elle a pour elle ce parti puissant, ces hommes » de Lettres dont le goût & les lumières assurent » le succès des ouvrages qu'ils estiment; leur suffrage n'est jamais équivoque, parce que leur » opinion n'est jamais guidée que par la justice. » Si c'est ainsi, elle est sûre de son triomphe; il » faut donc par nos exploits proscrire cet Ouvrage » avant sa représentation, faire voler de bouche » en bouche le mauvais goût, infecter les cœurs » de notre fiel, bouleverser les esprits, les prévenir contre ce Drame. Qu'il soit condamné » même ayant le leyer du rideau. Si parmi vous » quelqu'un

» quelqu'un manque ce jour-là de pain, de sou-  
» liers & qu'il n'ait pas de quoi se procurer un  
» billet, je ne doute pas que vos nobles confrères  
» plus fortunés que vous, s'il en est dans votre  
» secte, ne vous fasse cette galanterie & ne vous  
» donne bien à souper ce soir-là : l'envie pour-  
» voiera à tout, allez, préparez-vous, voici l'heu-  
» reux moment qui s'avance ». Il arrive, hélas !  
— Et je le vois. Déjà je crois entendre au premier  
coup d'archet le signal par les mouchemens de  
nez, ensuite le Général qui élève sa voix de tau-  
reau, en criant *bravo* avant qu'on ait commencé.  
La toile se lève, les Acteurs paroissent ; paix-là,  
dit un autre ; les battemens de mains bien secs &  
bien payés vont leur train, un petit vent coulis  
amène ces *chst, chst, chst*. Une nuée de sifflets  
l'accompagne. Les Acteurs déconcertés & la  
parole en l'air, ne savent s'ils doivent commen-  
cer ou finir : ceux-ci, continuez : ceux-là,  
arrêtez. Tel est le pronostic de ma Pièce, ou le  
sort que certaines espèces osent me promettre ;  
loin de les craindre, je brave leur vil pouvoir.  
Incapable de sentir & de faire le bien, toujours  
ingrats envers ceux qui leur en font, ils me puni-  
ront, sans doute, de ma générosité. Eh, qui peut  
mieux que moi attester ce fait ? J'ai pour principe  
que la bienfaisance est aveugle. Je l'ai versée sur  
de mauvais Sujets sans savoir qui ils étoient, &  
j'en ai fait de lâches ennemis lorsque j'ai reconnu  
que je m'étais trompée. Je suis forcée de me servir  
de Secrétaire : cet inconvénient m'a exposé très-  
souvent à connoître de ces hommes sans état &  
sans principes. La fatalité en a fait tomber chez  
moi dont un homme rougiroit de se servir ; peu

B



sensibles à mes bons procédés, ils se sont déchainés contre moi, comme des brigands qui égorgent ceux qui leur ont donné l'hospitalité. Fort heureuse ! qu'ils m'ayent laissé la vie. Et je leur fais grace de bon cœur de ce qu'ils m'ont subtilisé ou volé. Ah ! C. de B. . . s'ils étoient connus de vous : si vous mettiez parmi ces brigands mon succès à l'enchère ; j'aurais vu de chute semblable à la mienne. Je craindrois même pour l'honnête Spectateur, quoique nombreux, que la Comédie Française ne devint une caverne dans cette soirée ; mais que faire ? Ce qu'on ne peut détruire il faut savoir le supporter & prendre son mal en patience. J'espère beaucoup des honnêtes gens & peut-être triompherai, je de la cabale odieuse qui s'élève contre moi. Je m'afflige de tout, je fais rire de même. Une mouche qui me pique sans que je m'y attende me contrarie ou me fait entrer dans une colère insupportable ; mais préparée aux souffrances & aux évènements, je suis plus constante & plus paisible que l'homme le plus flegmatique. Les petits chagrins me désolent, les grands maux me calment & me donnent du courage. Je suis pétrie de petits défauts ; mais je possède de grandes vertus. Peu de personnes me connoissent à fond, peu sont en état de m'apprécier ; on a eu différentes disputes sur mon compte. Les uns me voyent d'une façon, chacun me juge différemment & je suis cependant toujours la même ; ce n'est pas moi qui varie ; je ne puis sympathiser qu'avec des personnes véritablement honnêtes. J'abhore les hommes faux, je déteste les méchants ; je suis les frippons, je chasse les flatteurs ; & on peut juger par-là que je suis souvent seule. Je ne

m'ennuie pas avec moi-même, je ne crains pas la contagion. J'étois faite sans doute pour la société, je l'ai su de bonne heure, je l'ai quittée au brillant de ma jeunesse; on m'a dit souvent que j'avois été jolie; je n'en fais rien, je n'ai jamais voulu le croire, puisque je faisais à la journée des toilettes éternelles pour m'embellir. Je m'en amuse actuellement, mes amis me reprochent trop de simplicité dans le commerce de la vie; ils me disent sans cesse que je ne fais pas faire valoir mes talens: que lorsqu'on a commencé sa réputation dans la Littérature, on ne doit pas parler à tout le monde, qu'on ne doit ouvrir la bouche que pour dire des sentences, & observer le *decorum* d'un personnage important; mettre dans ses conversations l'esprit le plus recherché, annoncer en tous lieux ce qu'on est, ne pas se rabaisser dans ses écrits, avoir la grandeur d'ame de savoir mépriser. Voilà de doctes préceptes, je l'avoue; mais que je ne puis suivre, & je sympathise en cela avec le fameux Despréaux. *J'appelle un chat, un chat & C\*\*\* un frippon.* Je me plains des méchans, parce que je ne fais pas leur nuire, ni m'en venger secrètement. Je plaisante sur moi & sur les autres, parce que je suis naturellement gaie. Je ris déjà de ce qui doit m'arriver, parce que je pense qu'il n'est pas nécessaire que je m'afflige. Je suis simple avec tout le monde, fière avec les Grands, parce que jamais les titres ni les honneurs n'ont pu m'éblouir. On ne s'apperçoit jamais dans mes discours que j'aie quelque prétention, à moins que je ne sois avec des personnes de l'Art. Je suis toujours à mille lieues de mon genre. Voilà le pédantisme qui m'accompagne, & quand

je parviendrois à une célébrité que je ne puis espérer, on me verra toujours cette même simplicité que j'ai eue avant d'être Auteur. Voilà, sans m'en appercevoir, la moitié de mon roman. Depuis long-tems je voudrois finir & l'impitoyable envie de parler me force à poursuivre. Malgré moi je me laisse entraîner au penchant de mon sexe. Ah! cher Lecteur, je vous vois déjà frémir à cette reprise d'ha-leine; mais rassurez-vous, j'achève, en vous observant, que si vous voyez des Sauvages dans le Drame que l'on va jouer, à la place des Nègres, c'est que la Comédie n'a pas voulu hasarder cette couleur sur la Scène; mais que c'est en tout l'Histoire effroyable des Nègres que j'ai voulu traiter. Eh! qu'importe après tout le costume & la couleur, si le but moral est rempli. Pour le *Cocu supposé*, traitez-le comme vous le jugerez à propos. Il a fallu me rappeler en votre mémoire. J'ai fait peut-être un mauvais choix dans mes manuscrits, ou, pour dire la vérité, c'est ma dernière production. On pourra aisément croire qu'elle m'a plu davantage. Je vous la livre donc sans être vue ni touchée. J'aurois bien voulu avoir le tems de la décorer d'un peu de Poésie. J'ai fait par hasard d'assez heureux couplets; mais pour construire une Romance, des duo, des chœurs, je n'entends rien à cette besogne. Il me faudroit bien dix ans pour en venir à bout; hé! comment m'y résoudre! moi qui n'ai pas la patience de mettre dix jours pour traiter un sujet? Si je me vante de cette facilité, j'avoue que je la rachète bien par les agitations fatigantes qui altèrent ma fanté & me forcent ensuite à me reposer. On y adoptera des morceaux propres au sujet, si ceux que j'indique ne

conviennent pas. Il m'auroit été bien facile de me parer des plumes du paon, en commandant des Vers que l'on paie ou que l'on ne paie pas, suivant le Poëte qu'on choisit ; mais je ne veux rien prendre de personne secrètement : il est vrai qu'en en tirant quittance, cette précaution auroit embelli ma Comédie sans m'engager envers personne : si quelque Poëte veut faire briller son génie publiquement, je lui serai obligé de se charger de la Poésie, si jamais cette Pièce est reçue aux François ou aux Italiens : ce ne sera pas la première fois qu'on aura vu cet arrangement. Je crois avoir dit au Lecteur tout ce qui étoit nécessaire, & même tout ce qui étoit inutile, & dont il m'auroit dispensé, si j'avois pu m'en dispenser moi-même.



---

**PERSONNAGES.**

**Le Marquis DE CLAINVILLE.**

**La Marquise DE CLAINVILLE.**

**La Comtesse DE SAINT-ALBAN**, jeune  
veuve, amie de la Comtesse.

**Le Baron DE MONTFORT**, ami du  
Marquis de Clainville.

**Le COMMANDEUR**, Oncle du Marquis.

**Monsieur PINÇON**, valet-de-chambre du  
Marquis.

**Madame PINÇON**, vieille gouvernante.

**BABET**, berceuse d'enfans, & Amante de  
Blaise.

**BLAISE**, Jardinier, Amant de Babet.

Troupe de **VILLAGEOIS** & de  
**VILLAGEOISES.**

*La Scène se passe dans une terre du Marquis  
de Clainville.*



L'E  
PHILOSOPHE CORRIGÉ,  
OU  
LE COCU SUPPOSÉ,  
COMÉDIE.

~~ACTE PREMIER.~~  
ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Parc, & un Cabinet  
de chaque côté.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

*(Blaise est dans le fond, occupé à tailler une  
charmille.)*

Madame PINÇON, M. PINÇON.

Madame PINÇON.  
COMMENEZ, Monsieur Pinçon, que vous n'avez  
pas la raison que votre âge donne. Votre scrupule  
n'est pas sage.

M. PINÇON.

C'est bien à vous, Madame Pinçon, à me faire des reproches ; . . . mais je les mérite. Je suis un sot, un benêt, qui se laisse mener par les caprices de sa femme.

Madame PINÇON.

Moi, des caprices ! ah, ah ! Monsieur Pinçon, vous savez bien que je n'en ai jamais eus que pour vous.

M. PINÇON.

Voilà comme la friponne fait toujours me séduire ; mais enfin, quand voulez-vous que cette comédie finisse ?

Madame PINÇON.

Eh, Monsieur Pinçon ! elle n'est pas encore commencée. Madame la Comtesse de Saint-Alban, Auteur de cette intrigue, s'est chargée de la négociation. Monsieur le Marquis de Clainville apprendra par elle que son épouse n'a jamais cessé de le chérir.

M. PINÇON.

Quand toutes les apparences sont contre elle.

Madame PINÇON.

Ces apparences sont trompeuses : & tous les hommes voudroient bien être trompés à ce prix.

M. PINÇON.

On a bien vu des choses extraordinaires de la part de ce sexe frivole ; mais a-t-on jamais poussé l'extravagance au point où on la pousse

ici ? Trois femmes imaginent un projet : elles l'exécutent avec discrétion , & gardent constamment leur secret près d'une année entière , sans se démentir un instant. On me met dans leur complot ; on me fait quitter le Marquis , pour me faire passer auprès de Madame la Marquise , dans la crainte que je ne découvre tout le mystère à mon Maître.....

Madame P I N Ç O N .

Mais dans tout cela , on ne le trompe point , on le fert.

M. P I N Ç O N .

Mais , mais .... ne prévoyez-vous pas , tête aérostatique , les inconvéniens fâcheux qui pourroient en résulter ? .... Madame la Marquise étoit enceinte de trois mois , quand elle s'est séparée de son époux ; en voilà bientôt deux qu'elle est mère ; & Monsieur le Marquis ignore tout cela. On fait même dans le monde qu'ils n'habitent plus ensemble depuis près de deux ans.

Madame P I N Ç O N .

Mais , nous , ne savons-nous pas le contraire ?

M. P I N Ç O N .

Oui ; mais encore une fois , cela suffit-il pour son honneur ?

Madame P I N Ç O N .

C'est un Philosophe ; & Madame la Comtesse se fait un plaisir de pousser à bout sa Philosophie. Madame la Marquise est plus timide que jamais : après le pas qu'elle a fait , elle voudroit que son



26 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

époux ignorât toujours sa démarche. Quant à moi, je n'ai que le mérite de garder le secret; & quoi qu'on dise que notre sexe est inconséquent, je veux donner des preuves du contraire.

M. PINÇON.

Il est vrai que l'on n'a jamais vu secret mieux gardé. Trois femmes d'accord sur ce point! Quel prodige! Mais doit-on s'en étonner, quand on connoit la bizarrerie du caractère féminin? Il excelle toujours dans les extrêmes. Dans la circonstance, dont nous parlons, toute autre femme auroit employé la ruse & les moyens les plus séduisans pour détromper son mari: Madame la Marquise au contraire, a tenu jusqu'ici la conduite la plus propre à la faire paroître coupable. Elle allaite son enfant, cette action part d'un sentiment bien louable; mais elle est déplacée dans la circonstance présente. Puisque vous vouliez, Mesdames, si bien garder le secret, il falloit détourner Madame la Marquise de ce projet, jusqu'au moment qu'il vous auroit pris la fantaisie d'instruire Monsieur le Marquis qu'il étoit père, sans qu'il s'en fut jamais douté. Mais qu'allez-vous devenir? Il arrive de son Régiment & vient passer trois mois dans cette tette: il faudra bien que la bombe crève. Pour moi, j'en crains déjà les éclats.

Madame PINÇON.

Mon cher Monsieur Pinçon, pour avoir servi sous un Militaire, vous n'êtes pas bien aguerri.

M. PINÇON.

Eh, Madame, soyons justes. Quel est l'homme

audent qui ne frémiroit pas à la vue des dangers que nous courons tous ici, sur-tout nous autres domestiques : on nous accusera d'imposture : nous serons considérés comme des serviteurs suspects, & peut-être verrons-nous notre démarche, toute innocente qu'elle est, suivie des effets les plus funestes. Monsieur le Commandeur a donné à entendre que son neveu pourroit bien arriver *incognito* de son Régiment, & je crains bien qu'il ne l'instruise, non de la vérité, mais de ce qu'il croit ; car, d'après l'indifférence avec laquelle il traite Madame la Marquise, je gagerois qu'il la soupçonne d'infidélité envers son mari.

Madame PINÇON.

Vous êtes un oiseau de mauvais augure. Tout ceci tournera bien, Monsieur Pinçon ; c'est moi qui le prédis. Exécutez les ordres que Madame vous a donnés. Voici le Jardinier à sa char-mille, & moi, je vais arranger les cabinets comme de coutume. Nous avons aujourd'hui grande compagnie. Monsieur le Baron est arrivé.

M. PINÇON.

Il est vrai qu'il est assez bruyant pour tenir lieu de plusieurs personnes ; mais je crains bien que Monsieur le Marquis n'en augmente le nombre : ce qui seroit un fâcheux contre-tems rapport à cet événement de Baron.

Madame PINÇON.

Laissons aller les choses naturellement.

## 28 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

M. PINÇON, *allant à Blaise pour lui donner des ordres.*

Oui, naturellement ; quand elles font leur possible pour les déguiser.

Madame PINÇON, *entre dans un des cabinets & en sort sur le champ en disant :*

Allons, tout est fort bien arrangé : la Gouvernante peut descendre avec la petite. Voilà son berceau. Madame peut aussi venir se reposer. Elle desire depuis si long-tems de prendre l'air dans ce lieu champêtre ! Il ne me reste qu'à faire cueillir des fruits.... J'y vais moi-même : cela me dissipera ; car il y a bien long-tems que je n'ai eu ce plaisir. Depuis deux mois renfermée dans le Château, le Parc me paroît plus beau que jamais....  
(*A Monsieur Pinçon*). Venez, Monsieur Pinçon.

M. PINÇON.

Je vous suis. (*Ils sortent tous les deux*).

---

## SCÈNE II.

M. DE CLAINVILLE, *seul, & donnant des ordres dans la Coulisse.*

ALLEZ instruire Madame la Marquise de mon arrivée ; vous remettrez ma chaise ; allez : j'arriverai par le jardin puisque la grille est ouverte ; (*Il avance sur la Scène.*) j'eusse mieux aimé jouir de sa surprise ; mais elle peut se trouver en compagnie, je ne veux point la dé-

ranger. Un mari, en pareille circonstance, doit avoir la prudence de faire beaucoup de bruit en arrivant chez sa femme, sur-tout après six mois d'absence. (*Il se promène sur la Scène.*) Cependant j'éprouve des mouvemens de sensibilité qui me rappellent cet amour pur & légitime, dont mon cœur étoit enivré pour la plus respectable des femmes; quel est son tort envers moi, ou plutôt quel est mon tort envers elle? Je n'ai pu la soupçonner, cependant je l'ai trompée... que dis-je, trompée!... j'ai cru la servir. Cette timidité si intéressante dans une personne bien née, peut, sans passer les bornes de la décence, se familiariser avec les tendres empressements d'un époux.... Je ne faisois consister mon bonheur qu'à lui plaire... Sans doute un autre m'a prévenu.... Et moi, homme injuste, j'aurois pu tyranniser son cœur & son penchant, pour m'en faire haïr davantage, & pour jouir seulement du cruel pouvoir que l'Hymen m'a donné sur elle! Ce nœud fait-il le bonheur de la Société? J'en doute.... Je suis homme juste & sensible; je n'ai pu contraindre un être qui m'a pu donner sa main, mais qui n'a pu me répondre de son cœur. Ainsi, je l'ai laissé libre. Loin de gêner ma femme je me suis éloigné. J'ai cherché dans la solitude & dans les livres le moyen de l'effacer de mon cœur. Cette vie paisible ne convenait pas à ma sensibilité: mon ame trop active ne pouvoit être alimentée que par un autre penchant... Et vous, adorable personne, qui m'avez tiré de l'état d'inertie où je serois sans doute tombé, quand jouirai je du plaisir de vous voir? ... Si l'on savoit dans le monde l'intrigue

## 30. LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

que je mène, on riroit à mes dépens; on me prendroit pour un fou. . . . Mais, que m'importe l'opinion d'autrui? Je jouis, je suis heureux, & mon bonheur n'est point idéal. Ah! je n'ai que le regret qu'il ait cessé sitôt. . . . Mais on m'annonce par la dernière lettre que je ne serai pas long tems sans revoir mon aimable inconnue. . . . allons me présenter à mon épouse. . . . La contrainte ne me convient pas. . . . (*Il va pour sortir & aperçoit Blaise.*) Je vois là mon Jardinier : sachons par lui ce qu'on pense de moi au Château. Il est plaisant, quoique simple; il m'amusera un instant. . . . Holà, Blaise : viens me parler.

---

### SCENE III.

LE MARQUIS, BLAISE.

BLAISE, *avec empressement.*

PAR la Sanguienne, Monsieur le Marquis vous tombais ici comme des nues. Seriez-vous arrivé par un ballon, comme j'en avons déjà vus?

LE MARQUIS.

Non, mon garçon; j'ai laissé ma chaise au bout de l'avenue, pour avoir le plaisir de traverser le parc à pied.

BLAISE.

Ah! C'est bien fait, M'lieux le Marquis; il vaut mieux marcher tout gentiment par terre que de courir avec fracas dans un pays où l'on ne

trouve tant seulement pas une branche pour s'accrocher.

LE MARQUIS.

Tu a raison, mon pauvre Blaise; mais dis-moi, comment se porte Madame?

BLAISE.

Je ne l'avons pas vue depuis qu'elle est mère d'une genti Damoiselle; mais on dit dans le Château qu'elle se porte comme un charme.

LE MARQUIS, étonné.

Que dis-tu, Blaise? je ne t'entends pas.

BLAISE.

Morguenne! vous eussiez préféré que ça fut été un garçon; foin de moi, j'avons eu tort de vous l'apprendre.

LE MARQUIS, à part.

Qu'ai-je entendu!... Le tonnerre est moins prompt que le coup dont il vient de me frapper.... (*Il réfléchit.*) C'est impossible!... Reprenons nos sens... (*Haut.*) Réfléchis, Blaise, tu te trompes: tu dis que Madame la Marquise...

BLAISE.

Parguenne, puis qu'avons tant fait que de vous le dire, je ne nous déguiserons pu à la vérité, il fallait ben qu'on ne voulut pas vous l'apprendre, dans la crainte de vous faire de la peine; & j'aurions dû avoir queuque doutznce de ça; car on n'a fait aucune jouissance, comme des biaux feux d'artifices, des biaux pétards

32 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,  
& des braves fusées qui brillent dans l'air tout  
comme des étoiles.

LE MARQUIS.

Ensuite, qu'a-t-on fait ? (*A part.*) Il faut m'éclaircir.

BLAISE.

Qu'a-t-on fait ! Ah ! rien du tout, comme vous voyais ; on n'est pas tant seulement aperçu du baptême. Monsieur le Curé est venu tristement faire sa çarimonie, & personne n'est entré dans la chapelle ; mais si ç'avoit été un biau fils, j'aurions eu tretous de biaux ribans & de bonnes dragées da.... mais j'n'aurons rien, car j'voyons à vot' mine que ça ne vous fait pas plaisir.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel moment terrible ! (*A Blaise.*) Rassure-toi, Blaise ; je ferai les choses comme il convient, & tu seras satisfait de m'en avoir donné le premier la nouvelle. Il suffit : Retire-toi.

BLAISE, *à part, en s'en allant.*

Je ne favons pas s'il dit vrai ; mais je sommes bien sûrs qu'il n'a pas l'air content.



SCENE

## SCÈNE IV.

LE MARQUIS, *seul, & plongé dans la plus profonde rêverie.*

QUOI! Ma femme, quoi! Cette timidité qui annonçoit au moins de la décence, ne vous a pas fait observer le mystère qui convenoit à votre position! . . . Elle se perd & me déshonore! Quel parti prendre? Puis-je paroître chez moi? puis-je supporter sa présence? Oui: cet effort est digne de mon courage. Irai-je employer les reproches, les fureurs? imiter son imprudence? Il n'y que six mois qu'elle est disparu de Paris. Sa prétendue indisposition est justifiée aux yeux du public, & en conservant l'opinion, je n'en deviendrai pas la fable; je m'applaudis maintenant d'avois appris cette fatale nouvelle par un homme simple, à qui ma surprise a donné l'idée d'un autre motif. Je puis paroître actuellement devant elle.





## S C E N E V.

LE MARQUIS, LE BARON DE MONTFORT.

LE MARQUIS, *apercevant le Baron.*

QUEL fâcheux contretems ! L'impitoyable Baron est ici : n'importe, il faut l'aborder ; je suis assez instruit pour le voir venir.

LE BARON, *du fond du Théâtre.*

Eh ! arrive donc, époux si désiré : on ne parle que de toi : tout est en mouvement ; ton retour imprévu a ému tout le monde.

LE MARQUIS, *avec dissimulation.*

Ah ! j'en suis bien persuadé. (*A part.*) Serroit-il instruit de mon déshonneur ? (*Au Baron.*) On est donc bien troublé ? ... bien empressé... de me voir ?

LE BARON.

Jamais l'amant le plus chéri n'a occasionné une si grande révolution. La chère petite femme s'en est pâmée de plaisir.

LE MARQUIS, *à part.*

De honte & de crainte plutôt. (*Haut.*) Y a-t-il long-tems, Baron, que tu es ici ?

LE BARON.

J'arrive ce matin ; je n'ai séjourné que deux

jours dans ma terre, & sachant Madame la Comtesse de Saint-Alban avec ta femme, je n'ai point voulu laisser ces deux veuves s'ennuyer tristement avec le grave Commandeur. Sais-tu que j'ai manqué ne pas quitter Paris de cette année ?

LE MARQUIS.

Quel en étoit le motif, Baron ? Sans doute quelque nouvelle conquête ?

LE BARON.

Tu fais que c'est une chose si naturelle chez moi, que j'ai honte d'en convenir. Un fat auroit de quoi se vanter du surplus de mes bonnes fortunes ; mais je les attribue à mon heureuse étoile. On a certain mérite qui n'échappe point au beau sexe ; mais je suis modeste, & je ne me suis jamais étudié à tirer parti de mes avantages.

LE MARQUIS.

Cher Baron, permets que ma vieille amitié s'explique avec franchise.

LE BARON.

Parle-moi sans contrainte : tu le peux, tu le dois.

LE MARQUIS.

Je te trouve plus ridicule que jamais.

LE BARON.

Ah ! nous y voilà : ridicule, c'est bientôt dit. Mais toi qui fais le Philosophe, réponds à ton tour : Si ta Philosophie te permet de ne te gêner sur rien, comment peux-tu condamner les prin-

## 56 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

cipes des autres? Dépend-il de moi de ne pas plaire aux femmes! La tienne est la seule que j'aye respectée..... Et la seule aussi que je croye respectable.

LE MARQUIS, *à part.*

Le bourreau me raille & jouit de mon embarras : en dépit de la satire, je ne me démentirai point. (*Haut.*) Comment! tu n'as pas été tenté de lui faire la cour? Je t'avoue que ta délicatesse m'édifie : Je ne suis pas un mari ombrageux, & ma femme n'est pas la seule que je croye exempte de foiblesse.

LE BARON.

Eh bien! je gagerois qu'elle est incapable de sentir le bonheur qu'une femme éprouve à tromper son mari. L'honneur de t'être fidelle fait toute son ambition.

LE MARQUIS, *impatienté.*

Eh! laissons-là cet honneur idéal, dont je fais peu de cas.

LE BARON.

Avoue, à ton tour, que tu es bien insupportable, & que tu mériterois bien d'avoir pour femme une franche coquette.

LE MARQUIS, *à part.*

J'en ferois moins trompé.

LE BARON.

Car, pour émouvoir ta Philosophie, il faudroit que tu fusses plus persuadé qu'un autre de l'in-

conduite de ta femme ; par exemple , qu'elle te donnât un héritier auquel tu n'aurois aucune part.

LE MARQUIS.

Eh ! que m'importe celui qui jouira après moi d'un rang & d'une fortune que le hazard m'a donnés. La nature , qui se reproduit sous tant de formes différentes , a-t-elle fait des conditions ? L'ambition a fait les loix ; mais le Sage , en les respectant , les condamne dans le fond de son ame. Le vrai caractère de l'homme ne doit point se soumettre au joug du préjugé.

LE BARON.

En vérité , Marquis , je t'admire ; & , d'après tes systêmes , comment as-tu pu te résoudre à prendre une femme ?

LE MARQUIS.

Ma réponse est simple & positive : la femme est la compagne de l'homme , mais l'homme n'en doit pas être le tiran.

LE BARON.

Il faut convenir que les hommes diffèrent bien les uns des autres. Tous blâment , & chacun s'applaudit , en particulier , de sa manière de voir & de sentir. Pour moi , qui n'ai pas le bonheur d'être Philosophe , & qui vois comme le vulgaire , je ne souffrirais point , de sang-froid , les complaisances de ma femme pour tout autre que pour moi.

LE MARQUIS.

Eh ! à quoi pourrais-tu prétendre , en voulant régner en maître despotique ? Tu serois trompé.

C 3

### 38 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ.

plus complètement. Ton épouse, par de fausses caresses, t'induiroit en erreur ; & non seulement tu serois sa dupe, mais encore tu serois déshonoré aux yeux du Public. La liberté est un plus sûr gardien que la gêne. Crois-moi : si jamais tu deviens mari, sois mari pacifique, & tu feras l'amant de ta femme.

#### LE BARON.

Que n'ajoutes-tu de devenir son complaisant ? En vérité, tes préceptes feront fortune dans le siècle présent.

#### LE MARQUIS.

Du moins, sont-ils plus naturels que nos prétentions & nos droits sur ce sexe foible & timide, ne sont ridicules.

#### LE BARON.

En vérité, tu parles comme un mari de l'Isle d'Otaïti : je voudrois te voir perché sur le sommet d'une montagne, prêcher à toute la terre, si ta voix pouvoit se faire entendre : « Mes frères, » ou mes semblables, quittez vos états, abandonnez vos droits ; cédez & prenez tour-à-tour ce qui vous fera plaisir : suivez l'ordre de la nature, & songez que les animaux sont plus heureux, dans leurs gîtes, parce qu'ils sont libres, que vous dans vos palais où l'ambition vous domine ». Cependant je crois m'être aperçu qu'ils n'étoient point exempts de jalousie & de rivalité. Condamneras-tu aussi l'instinct qui les porte à se dévorer les uns les autres ? Eh bien !... qu'as-tu ? tu ne ne réponds pas ?.....

est très-plaisant qu'un étourdi pousse à bout  
tes argumens.

LE MARQUIS.

Les tiens sont sans réplique , & je te cède,  
pour abréger , sur une matière qui demande plus  
de réflexion. Tu m'as dit qu'on m'attendoit , &  
je tarde trop long-tems à me rendre à cet em-  
pressément. Me suis-tu ?

LE BARON.

Parbleu ! je ne te quitte pas ; je suis trop cu-  
rieux de voir aborder , par un Philosophe , une  
épouse qu'il n'a pas vue depuis six mois : l'entre-  
vue sera tendre , & je me le figure d'avance. Al-  
lons , viens , mari à la glace. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE , LA COMTESSE.

*Elles entrent par la Couliſſe oppoſée à celle par  
laquelle le Baron & le Marquis ſont ſortis.*

LA MARQUISE , retenant la Comteſſe qui  
*court après le Marquis.*

LA COMTESSE , à la Marquiſe.

**E**N vérité , ma bonne amie , je ne vous conçois  
pas ; pourquoi faire tant de fracas ? Vous n'enten-  
dez rien , vous ne voyez plus rien depuis qu'on

## 40 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ.

vous a annoncé le retour de votre mari. Vous volez sur ses pas ; & c'est pour l'éviter.

LA MARQUISE.

Mettez-vous à ma place. Je le crains plus que jamais.

LA COMTESSE.

Craindre un mari qu'on aime ! quelle enfance !

LA MARQUISE.

Mais il ne m'aime pas ? Il ne me pardonnera pas le stratagème que j'ai employé pour m'en faire aimer.

LA COMTESSE.

Cette naïveté est délicieuse ! Vous aimez donc mieux paroître coupable à ses yeux , que de le détromper sur des apparences qui vous feront perdre son estime , & qui l'indisposeront contre vous ?

LA MARQUISE.

Ne pouvons-nous pas attendre encore quelques jours pour lui faire cet aveu ?

LA COMTESSE.

J'y consens du meilleur de mon cœur ; & je ne vous cache pas que cette intrigue si bien amenée , m'amuse infiniment. Si vous voulez , nous attendrons même que votre fille soit en état d'être mariée , pour lui en faire l'aveu. Je suis persuadée que sa fureur ne vous forcera point à l'instruire qu'il en est le père.

## L A M A R Q U I S E.

Croyez-vous qu'il me le pardonnera ?

## L A C O M T E S S E.

L'effort fera bien pénible. Lorsqu'il est plus heureux qu'il ne le pense , & qu'il ne le mérite , pourra-t-il s'empêcher de vous rendre sa tendresse ? Mais , que dis-je moi-même ? Il n'a point cessé de vous aimer. Il a fait une nouvelle conquête , & c'est toujours à vous qu'il est enchaîné.

## L A M A R Q U I S E.

Je vous en ai l'obligation , ô ma tendre amie ; j'allois mourir de désespoir d'avoir perdu son cœur. Votre projet ranima mes forces ; il m'inspira même un courage qui m'étoit inconnu : & , plus hardie sous le masque , que je ne le fus en sa présence , je séduisis mon époux au point de lui faire respecter la résolution que j'avois prise de ne me découvrir à lui qu'après un certain tems d'épreuves & de soins. Il obéit en tout ; & , malgré ses tendres adieux , quand il partit pour son régiment , je le laissai dans l'espoir qu'à son retour je me ferois connoître.

## L A C O M T E S S E.

Pour une novice , vous n'avez pas mal mené votre barque ; & si vous aviez pu vous oublier jusqu'à le tromper , vous auriez su assez bien vous tirer d'embaras.

## L A M A R Q U I S E.

Voilà précisément tout ce que je crains. Je tremble qu'en lui deffillant les yeux par la plus



42 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ.

grande preuve de mon amour ; il ne me croie capable de le tromper un jour.

LA COMTESSE.

Quand cela feroit , il ne s'en affligeroit point. En vérité , je suis étonnée qu'un Philosophe ait pu inspirer tant d'amour.

LA MARQUISE.

Mais , ma bonne amie , quand il m'aimoit , il ne le paroïssoit pas. Il étoit si tendre !

LA COMTESSE.

Et quand il étoit amant , l'étoit-il aussi ?

LA MARQUISE.

Oh ! beaucoup plus.

LA COMTESSE.

Je ne m'étonne plus , si vous préférez de reprendre l'amant plutôt que l'époux. Le pauvre Amphitryon ne fut pas aussi heureux : & vous , sans l'entremise de Jupiter , vous lui donnez au moins un enfant légitime.

LA MARQUISE.

Vous vous divertissez à mes dépens.

LA COMTESSE.

Oui ; mais le jeu vous amuse. Parlons sérieusement. Actuellement que je vous ai assez bien instruite pour vous conduire , dites-moi comme il faut me conduire à mon tour avec le Marquis. Le jour que je donnai en votre faveur cette fête où vous fîtes la connoissance de votre époux. *(Elle rit.)*

## COMÉDIE.

Je ne puis m'empêcher de rire en vous parlant. Ma maison a été le lieu de vos rendez-vous secrets. Il me croit dans la confiance de mon amie, il ne doute point que je ne sois dans la vôtre. Il arrive dans sa terre, il me trouve avec vous. Il voit un enfant qu'il n'a jamais connu. Il connoît votre timidité; il fait mon espièglerie: eh! vous croyez que notre stratagème échappera à sa pénétration. Comptez-vous pour rien l'attachement de son valet-de-chambre, qui ne manquera pas de lui révéler tout à la première entrevue? Ne craignez-vous pas la sévérité de notre Commandeur. Il vous traite assez mal depuis quelque tems. A chaque parole qu'il vous dit, jamais *ma nièce*, toujours *madame*. En vérité, je tremble quelquefois de la tournure que tout ceci peut prendre.

### LA MARQUISE.

L'indifférence de Monsieur le Commandeur m'afflige; &, d'après les questions qu'il a faites à Monsieur Pinçon, elle n'est pas prête à cesser. Il trouve, lui a-t-il dit, fort étonnant que j'aye laissé ignorer à toute ma famille que je suis mère, & que lui-même ne doive cette importante nouvelle qu'au hasard qui l'a conduit dans ses terres.

### LA COMTESSE.

Allons; allons, ma chère amie, reprenons courage, & laissons aller les choses leur train; si vous perdez l'estime de votre oncle & de votre époux, ce ne sera que pour un tems. Mais, chut, j'apprends Blaise.



## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS , BLAISE.

BLAISE.

MADAME la Marquise , on vous cherche dans tout le Châtaiu ; & comme j'étois allé avec Monsieur l'Intendant , j'avons couru bien vite pour vous avertir. Monsieur le Marquis est arrivé , & n'est pas trop content de ne vous avoir pas trouvée.

LA COMTESSE.

A-t-il vu son enfant ?

BLAISE.

On le tenoit bien dans les appartemens ; mais il n'a tant seulement pas fait mine de le regarder. Si c'étoit un biau jeune marquis , ah dam ! il l'auroit mangé de carettes.

LA MARQUISE , *en soupirant.*

Hélas ! que vais-je faire ?

LA COMTESSE.

L'enfant de toute manière.

LA MARQUISE.

Allons , il faut se réfoudre !

LA COMTESSE.

Quel effort ! En vérité , tout ceci est impayable pour moi. (*Elles sortent.*)

## SCENE VIII.

BLAISE, *seul.*

**J'**ALLONS les suivre. J'apprendrons tout ce qui se passe, & je varrons en même tems Mam'selle Baber..... Tatiguenne qu'alle est gentille ! Comme alle a bonne mine, quand alle tiant notre petite Maitresse ! Alle descendra bientôt, comme de coutume. Voilà déjà le berceau ; allons au-devant d'elle.

*Fin du premier Acte.*



## A C T E I I I.

*Le Théâtre représente un Sallon à l'antique.*



## SCENE PREMIERE.

M. PINÇON, *seul.*

**M**ONSIEUR le Marquis va passer dans ce Sallon pour entrer chez son oncle : c'est ici, qu'en dépit de nos femmes trop secrettes, je lui révèle tout. Déjà chacun dans le château conçoit des soupçons déshonorans pour lui. L'indifférence qu'il a marquée à son arrivée pour son épouse & son enfant consterne tout le monde, & les langues vont leur train. Pour Monsieur le Commandeur, celui-là n'a pas de soupçons ; on ne lui ôterait pas de la tête que son neveu vit fort mal avec sa femme, & le ton dont il me parle me persuade qu'il me croit l'agent & le confident du dérangement de sa nièce. Si c'étoit un homme plus traitable, je pourrois m'expliquer avec lui. ... A parler franchement, je ne fais comment m'y prendre pour entrer en conversation sur cette matière. Je sens que si j'étois à la place de Monsieur le Marquis, je suspecterois tous les discours & les aveux que l'on pourroit me faire à ce sujet. Par conséquent

réflexion faite , laissons les choses entre les mains de nos Dames : elles en sont les Auteurs ; moi , je n'ai fait que servir de témoin oculaire : encore n'ai-je pas tout vu ; je n'ai fait qu'amener Madame à l'ombre de la nuit ; je l'ai ramenée à la clarté du jour , & on m'a dit que Monsieur étoit l'amant nocturne de Madame la Marquise. Tout m'a porté à le croire dans le tems ; mais dans l'état où sont les choses. . . . J'entends quelqu'un , c'est sans doute Monsieur le Marquis : Allons , Pinçon , de la hardiesse ; c'est à un Philosophe que tu vas parler. . . . Maudit contre-tems ! c'est Monsieur le Commandeur.

## SCÈNE II.

M. PINÇON, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à part.*

**J**F viens de donner rendez-vous ici à mon neveu. On a posté là , sans doute , ce vil Serviteur , pour entendre notre conversation. (*Haut à Monsieur Pinçon.*) Qui cherchez-vous chez moi ?

M. PINÇON.

Moi, Monsieur! (*à part.*) Je ne fais que lui répondre. (*Haut.*) J'attendois Monsieur le Marquis.

LE COMMANDEUR.

De quelle part ?

## 48 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

M. PINÇON, *à part.*

Je suis tout interdit. (*Haut.*) J'avois quelques petites choses à lui dire.

LE COMMANDEUR.

Allez l'attendre chez lui, & que jamais il ne vous arrive de le venir chercher chez moi.

M. PINÇON, *à part.*

C'en est trop ; mon honneur est compromis ; il faut que je lui parle. (*Haut.*) Monsieur le Commandeur, vous m'éprenez pour tout autre... Je suis un honnête homme, & Madame la Marquise....

LE COMMANDEUR, *impérieusement.*

Vous êtes bien hardi d'entrer en conversation avec moi : Sortez.

M. PINÇON, *en s'en allant.*

La fierté le rend dur & sauvage : quelle différence de lui à son neveu. (*Il sort.*)

---

## SCENE III.

LE COMMANDEUR, *seul.*

J'É ne doute plus de la conduite de Madame de Clainville. Mon neveu en est instruit ; sa philosophie prendra soin de le cacher ; mais au moins il ne peut rien me taire : Pourra-t-il détruire ce qu'il m'a dit avant de partir pour son Régiment ? Le voici : dissimulons.

SCENE

## SCÈNE IV.

LE COMMANDEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

MON cher oncle, pardonnez, si je ne me suis pas rendu plutôt : j'étois arrêté avec mon Intendant pour des affaires de ma maison.

LE COMMANDEUR.

Oui : je conçois qu'il y a du désordre dans ta maison ; mais tu pareras à tout cela. Ta présence était ici bien nécessaire.

LE MARQUIS, *à part.*

Mon oncle est instruit : je suis perdu.

LE COMMANDEUR, *gravement.*

Répondez-moi, Monsieur, sans détour, & sans cette philosophie qui dégrade l'homme, quand elle est poussée jusqu'à l'indécence. J'ai appris dans le monde, comme vous le savez, que vous aviez abandonné votre femme : qu'une inclination secrète en étoit le motif. Je vous en fis part quelques jours avant que vous partissiez pour votre Régiment. Vous m'assurâtes que vous ne viviez plus avec elle depuis dix-huit mois, que ce n'étoit point de votre faute, & que son indifférence pour vous ou son dégoût pour le mariage vous avoit fait respecter ses volontés. J'arrive pour passer la campagne avec elle ; je la trouve mère ; qu'est-ce que cela signifie ?

D



30 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

LE MARQUIS.

Mon oncle , ce n'est point avec vous que j'emploierai le détour. Mes intérêts vous sont aussi chers que les vôtres : ma femme m'a trompé.

LE COMMANDEUR.

Et vous le supportez de sans-froid! Vous souffrez même cet enfant chez vous!

LE MARQUIS.

Mon oncle , je suis loin de l'excuser; je condamne comme vous sa faiblesse; mais son imprudence est répréhensible. ...

LE COMMANDEUR , *en l'imitant.*

*Son imprudence est répréhensible?* Dites plutôt que son imprudence mérite le châtement le plus sévère. Vous devez pour jamais la bannir de vos yeux & la faire enfermer pour sa vie , dans le fond d'un cloître.

LE MARQUIS.

Moi! mon oncle? venir à un éclat? Le Ciel m'en préserve! Elle a perdu mon estime; mais je ne puis me résoudre à perdre celle du Public. Vous sentez , comme moi , l'importance d'une telle démarche; votre indignation pour sa faute vous porte à ce point de sévérité; mais lorsque vous aurez réfléchi sur ce que nous nous devons; vous approuverez ma conduite.

LE COMMANDEUR , *en colère.*

Mais , tout Paris sera instruit , s'il ne l'est pas déjà , de ce qui t'arrive. Ne fait-on pas que tu

n'habites plus avec elle depuis très-longtems ?  
Toi-même, tu l'as dit hautement.

LE MARQUIS.

Voilà mon tort ; & sans cette imprudence ,  
vous-même, mon oncle, vous ignoreriez sa con-  
duite.

LE COMMANDEUR.

Je t'admire : il ne te manque plus qu'à l'ap-  
prouver & à faire même pis, si la chose étoit pos-  
sible ; va , ta femme te connoissoit bien. Avec tout  
autre , elle se fut comportée différemment. Elle  
te donne un enfant qui va porter ton nom , jouir  
de ta fortune... Peux-tu supporter cet outrage &  
souffrir cet opprobre ! Non , cela ne sera point ;  
je vais faire déclarer cet enfant adultérin ; te faire  
interdire comme fou , & soutenir le caractère de  
l'homme sage.

LE MARQUIS, *de sang-froid.*

Mon oncle , vous êtes en colère , & vous ne  
pouvez obtenir ce titre que quand vous serez de  
sang-froid. Que mon indifférence vous paroisse  
extravagante , j'y consens ; mais faites attention  
qu'en faisant du bruit , & en venant à un  
éclat , je ne détruirai point ce qui est fait. Par  
ce moyen , au contraire , je donnerai la certi-  
tude de l'inconduite de ma femme & de mon  
deshonneur ; & je pense qu'ayant l'air actuel-  
lement d'être réuni avec elle , il sera très-aisé  
de pouvoir persuader que ce raccommodement  
étoit fait avant que je repartisse pour mon Ré-  
giment.

52 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

LE COMMANDEUR, *outré.*

Je ne m'avilis point jusqu'à m'abaisser à feindre. Le seul parti que je puisse prendre, c'est de ne plus vous voir.

LE MARQUIS.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

De grace, modérez-vous, voilà Madame la Comtesse.

LE COMMANDEUR.

Je fors, pour ne point lui faire paraître mon courroux. (*Il sort en saluant brusquement la Comtesse.*)

---

S C È N E V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

QU'A-T-IL donc, le cher Commandeur? Il paroît bien agité. (*Avec ironie.*) Il n'est pas Philosophe, lui!

LE MARQUIS.

Vous pensez donc que ce caractère est bien indifférent sur les évènements de la vie?

# COMÉDIE.

53

LA COMTESSE.

Je te pense si fort que j'aimerois mieux être quadrupède que d'être animal Philosophe.

LE MARQUIS.

Vous êtes on ne peut pas plus aimable.

LA COMTESSE.

Je dis ce que je pense , & vous ne vous en fâchez point encore.

LE MARQUIS.

Pourquoi m'en fâcherais-je ? Tout ce qui fort d'une si jolie bouche ne peut offenser un galant homme.

LA COMTESSE.

Je ne conçois pas , mon cher Marquis , comment vous avez pu fixer votre épouse si long tems. La pauvre enfant , depuis trois ans qu'elle est unie avec vous , n'a pas pensé qu'il pût exister d'homme plus aimable que son mari.

LE MARQUIS.

Elle est si novice , si timide. . . . . Cela tient lieu de vertu au moins.

LA COMTESSE, *à part.*

Je voulois le pouffer à bout ; vous verrez que c'est lui qui me confondra. (*Haut.*) Quel homme vous êtes ! Vous ne tenez compte de rien : la vertu chez vous est une chimère. Vous n'êtes donc pas susceptible de passions.

LE MARQUIS.

Moi ! Madame ; si mon intérieur annonce de

D 3

## 54 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ.

l'indifférence , les apparences sont contre moi ; mon ame est toute de feu. Je sens plus qu'un autre ; mais je fais dompter mes passions.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes donc pas Philosophe ?

LE MARQUIS.

Ce mot est commun & difficile à définir. La Philosophie n'est point égale chez tous les hommes : on l'applique à tout propos ; & , pour être juste & généreux dans ses procédés , on vous érige en Philosophe. Et , si ces qualités peuvent y faire prétendre , j'en mérite le titre.

LA COMTESSE , *à part.*

Profitons de ce moment : je vais... (*haut*) Ah ! voilà cet étourdi de Baron.

LE MARQUIS.

Je vous laisse avec lui.

LA COMTESSE.

Ah ! ne me rendez pas ce mauvais service. J'ai à vous parler. Venez dans quelques instans me rejoindre chez votre femme.



## SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON, *retenant la Comtesse.*

VOUS sortez, parce que j'arrive; c'est une fatalité insoutenable de faire fuir la femme que l'on trouve la plus aimable.

LA COMTESSE.

Sérieusement, Baron? Vous le pensez?

LE BARON.

Comme je vous le dis.

LA COMTESSE.

Eh! quel profit vous en reviendra-t-il?

LE MARQUIS.

Le plaisir de vous le dire & de vous le répéter ne font-ils pas pour lui un avantage certain?

LE BARON.

On ne peut pas mieux interpréter ma réponse; mais je te dispense de ce soin à l'avenir. (*A la Comtesse*) Vous tirez bien parti de votre cruauté! Ah! prenez-y garde, la plus fine & la plus adroite n'échappe pas toujours aux poursuites d'un amant qui persévère comme moi.

LA COMTESSE.

Auriez-vous envie de devenir le mien?

D 4

56 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ.

LE BARON.

Dès ce moment , si la fantaisie vous en prend.

LA COMTESSE, *riant.*

Marquis , vous en êtes témoin.

LE BARON.

Oh ! lui ? c'est comme s'il n'y avoit personne ; en présence de tout autre , ce seroit une indiscretion ; mais vous le connoissez. Indifférent , distrait , enfin un Philosophe.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Oui , Madame , vous pouvez tout lui permettre en ma présence , & même il peut , si l'envie lui en prend , m'attaquer sur le point d'honneur.

LE BARON.

Oh ! non. Sur cet article tu n'es pas philosophe , & ta réputation est trop bien établie ; mais tu ne peux empêcher qu'on ne te trouve un homme extraordinaire.

LA COMTESSE.

Point du tout : c'est un homme fort ordinaire ; & moi , je pense , au contraire , que cette indifférence pour les choses de ce bas monde , n'est qu'un intérêt personnel. On devient Egoïste : ce mal se gagne , il est si doux de ne s'intéresser qu'à soi.

LE BARON, *au Marquis.*

Marquis ? que penses-tu de cette observation ? La remarque est instructive. Je serais presque tenté de penser comme toi.

LE MARQUIS.

Va , reste ce que tu es : tu ne pourrais être heureux en m'imitant. Madame a une fort mauvaise opinion de moi ; & tel que tu es , tu n'en inspires pas une aussi défavorable.

LE BARON.

Je crois qu'il me gratifie d'une épigramme.

LE MARQUIS.

Je te réponds du même style.

LA COMTESSE.

Vous vous exprimez l'un & l'autre avec tant de franchise , que vous excitez la mienne. Un fat , un homme indifférent , sont pour moi deux êtres..... insupportables ; & si l'on m'avoit donné l'un des deux pour époux , je n'aurois pas répondu de moi.

LE BARON.

Vous en répondez donc ?

LE MARQUIS.

Autant que la chose est possible.

LA COMTESSE.

Courage , Messieurs , égayez - vous à mes dépens.

LE BARON.

Si nous applaudissons à l'aveu modeste que vous venez de faire ; vous riez , je gage , dans le fond de l'ame , de notre crédulité. Votre esprit est trop au-dessus du vulgaire , pour se piquer d'une innocente



## LE PHILOSOPHE CORRIGÉ.

plaisanterie. Vous nous mystifiez un peu sévèrement ; & notre but n'est , au contraire , que de vous divertir un moment.

LE MARQUIS.

Baron , tu n'as jamais été plus essentiel qu'en ce moment. Je m'en rapporte à Madame.

LA COMTESSE , *à part.*

Ah ! vous vous mettez aussi de la partie ! Et le jeu vous amuse ! Oh ! j'aurai bien mon tour. (*Haut, au Marquis*) Le Baron se forme , & je ne doute point , qu'avec vos préceptes , vous ne l'érigiez un jour en Caton.

LE BARON.

Pour que la chose fût possible , il ne faudroit jamais s'exposer à vous voir.

LA COMTESSE.

Le compliment me flatte.

LE BARON.

Mais il ne vous pique pas.

LA COMTESSE.

Je vous laisse , Messieurs , & je vais rejoindre Madame la Marquise , de qui vous ne vous occupez guères.

LE BARON.

Ah ! pour celui-là , vous avez raison : grondez-le bien fort. Il est arrivé ce matin ; je gagerois qu'il ne l'a point embrassée ; qu'il m'en donne la permission , & vous verrez si je ne m'en acquitte pas mieux que lui.

LA COMTESSE, *en s'en allant.*

Si vous n'avez d'autre obstacle à vaincre que le consentement de Monsieur : vous pouvez, Baron, tout espérer de la Marquise.

LE BARON, *au Marquis.*

Eh bien ! que dis-tu de cela ? Dois-je en faire la tentative ?

LE MARQUIS.

Pourquoi pas.

LA COMTESSE, *à part.*

Je l'aurois gagé. Oh ! le maudit homme ! qu'il est insupportable. (*Elle sort.*)

LE BARON, *l'arrêtant.*

Vous l'avez entendu : je me mets sur les rangs.

LA COMTESSE, *avec dépit.*

Cela sera bien fait ; & je vous souhaite bonne réussite.

LE BARON.

Parlez donc pour moi.

LA COMTESSE.

Je ferai mon possible. (*Elle sort.*)



SCÈNE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON, *regardant la Comtesse sortir.*

**J**E vole sur vos pas. (*Au Marquis.*) Eh bien ? te voilà tout stupéfait ? Te repens-tu déjà de ta complaisance ?

LE MARQUIS.

Je ne suis pas complaisant, mais je suis juste. Si tu peux plaire à la Marquise, pourquoi veux-tu que je m'y oppose.

LE BARON.

Tout de bon ! tu lui verrois bien accueillir mes soins de sang-froid ?

LE MARQUIS.

Non ; mais d'un sang modéré.

LE BARON.

Allons, je vais, sans tarder, mettre tout en usage pour réussir. Si j'échoue, je partirai vingt-quatre heures plutôt que je ne l'avois projeté.



## SCÈNE VIII.

BABET, LE MARQUIS, LE BARON.

B A B E T.

**M**ONSIEUR le Baron, voilà des lettres de Paris que j'ommes chargés de vous remettre.

L E B A R O N.

Donnez, ma belle enfant : (*au Marquis*) regarde-là donc, Marquis, comme elle est jolie ! C'est une des trois Grâces que l'Amour a donné pour berceuse à ta fille.

L E M A R Q U I S, *en la regardant.*

Elle me paroît fort bien. (*A part.*) Ma patience commence à se lasser. C'est trop souffrir. (*Haut.*) Je te laisse lire tes dépêches. (*Il sort.*)

## SCÈNE IX.

L E B A R O N, B A B E T.

B A B E T, *faisant la révérence.*

**A**DIEU, Monsieur, je m'en allons aussi.

L E B A R O N, *l'arrêtant par la main.*  
Non, non, restez encore, mon Ange.

## 62 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ.

B A B E T.

Qu'y a-t-il pour vot sarvice, Monsieur ?

L E B A R O N , *à part.*

Elle est charmante. (*Haut*). Bien des choses, si vous vouliez m'entendre.

B A B E T.

Si vous avez la bonté de vous expliquer, je ferons tout ce que vous jugerez à propos, Monsieur.

L E B A R O N.

Tout, absolument.

B A B E T.

Tout ce qui fera en not pouvoir.

L E B A R O N.

Je n'en exige pas davantage.

B A B E T.

Eh bien ! que faut-il faire ?

L E B A R O N.

Me donner une place dans votre cœur. Vous voyez que c'est une chose bien faisable.

B A B E T , *avec ingénuité.*

Un place dans mon cœur?... Je pensons que ce seroit vous aimer, comme on aime son mari, ou son amant.

L E B A R O N.

Il n'y a point de différence.

B A B E T.

C'est une chose impossible.

L E B A R O N.

Eh ! pourquoi cela ?

B A B E T.

Vous vous moquez , Monsieur ; pouvez - vous penser qu'une pauvre fille , comme nous , puisse aimer un homme comme vous ?

L E B A R O N.

Pourquoi non ? ne suis - je pas fait comme un autre ?

B A B E T.

Cela se pourroit très-bien ; mais j'y trouvons une si grande différence , que je n'oserais jamais vous aimer comme j'aimerions par exemple.....

L E B A R O N.

Ah ! vous avez un petit amoureux , à ce que je vois. Et quel est il ?

B A B E T.

Puisque vous me le demandez ; je ne vous le cacherons pas ; c'est Blaise , le fils du Jardinier.

L E B A R O N.

Il ne faut pas vous demander s'il vous aime.

B A B E T.

Oh ! beaucoup.

L E B A R O N.

Et vos parens consentent-ils à votre mariage ?

## 64 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

B A B E T.

Oui : quand la petite demoiselle marchera toute seule ; mais je n'y pensons pas : je nous sommes arrêtée trop long-tems..... Elle crie , peut - être. Adieu , Monsieur. (*Elle sort*).

---

### S C E N E X.

LE B A R O N , *seul*.

**E** L L E est vraiment intéressante , cette petite villageoise ; mais n'y pensons pas. J'aurois plutôt réduit une prude que vaincu cette vertu sauvage. Lisons nos lettres : en voici une de ma mère : celle-la presse moins. Voyons celle du Vicomte : que vaut-il m'annoncer?... que ses créanciers le poursuivent actuellement plus que les jolies femmes ? (*En détachant.*) Je doute qu'ils en tirent un meilleur parti.... Il m'envoie une chanson ! (*Il lit.*) « Comme » nous nous devons mutuellement des avis , je dois » te prévenir que tu ne dois point perdre ton temps » chez la Marquise de Clainville. Elle a fait le premier pas , & je ne doute point que tu ne déploies » ton talent pour lui faire connoître le plaisir d'une » seconde erreur : la chanson qu'on a faite sur elle , » t'instruira du tout ». Je n'en reviens point. (*Il lit la chanson.*) Sur l'air de Malbrouk ?

Le Marquis ignoroit que sa femme étoit enceinte , & tout Paris le savoit. C'est dans l'ordre ; les maris doivent toujours être instruits les derniers. Je suis piqué au vif. Cette intrigue m'a passé sous le nez ,

nez, & on me l'a soufflée.... Ah ! Madame la Comtesse, vous êtes dans la confiance !.... Sans respect pour votre austère vertu, ah ! comme je vais m'amuser à leurs dépens ! Il faut qu'elles me rendent les armes, ou je les désespère. A l'égard du pauvre Marquis, ayons la générosité de respecter sa situation. Quoique philosophe, cet événement ne manqueroit pas de lui être fort sensible.... Allons paroître chez ces dames avec un front d'airain.

*Fin du second Acte.*



**E**





## A C T E I I I.

### SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME PINÇON, BABET.

B A B E T.

AH, Madame Pinçon, comme on est triste dans le châtaiu ! Si ce n'étoit Madame la Comtesse, tout le monde périroit d'ennui.

Madame P I N Ç O N.

Que veux-tu, mon enfant, on ne peut pas toujours être gai ; chaque chose a son tems.

B A B E T.

Je ne voyons pas, moi, qu'il soit bien nécessaire que j'foyons comme des hiboux. Je venons de passer dans le salon de compagnie ; jamais je n'y avions vu régner un si morne silence. Monsieur le Marquis, pour le jour de son arrivée, n'est guère empressé auprès de son épouse. Il ne la regarde tant seulement pas. — Est-ce que tous les maris sont comme ça ?

Madame P I N Ç O N.

Il y en a beaucoup, mon enfant. Ils ne sont

pas plutôt en ménage, qu'ils voudroient en être déjà bien loin.

B A B E T.

Vraiment, si tous étoient de même, je ne me marierons jamais.

Madame P I N Ç O N.

Ce seroit bien sage, mon enfant. Mais ce petit diable d'amour, à qui on a donné, je ne fais pourquoi, le nom de dieu, est bien malin.

B A B E T.

Vous avez ben raison, Madame Pinçon.

Madame P I N Ç O N.

Comment donc, mon enfant, est-ce que tu en serois possédée?

B A B E T.

Tenez, Madame Pinçon, je n'avons rien de caché pour vous..... Mais voici Madame, je vous conterons cela dans un autre moment.



## S C E N E II.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.  
Madame PINÇON.

LA COMTESSE, *riant.*

AH! ah! ah! ah! ah!

LA MARQUISE.

Convenez, ma bonne amie, que ce qui fait l'objet de mes inquiétudes, est pour vous un grand sujet de plaisir.

LA COMTESSE.

Comment n'en aurais-je pas en pensant à tout ce que je vois? Vous vous obstinez à vous taire. Le Marquis, malgré tous son bon sens, est au bout de sa rhétorique. Ce Commandeur, homme impérieux & emporté, vous traite avec une dureté inouïe. Monsieur Pinçon, qui guète le moment de tout découvrir au Marquis, en est toujours détourné par les bourasques du Commandeur. Le Baron, brochant sur le tout, nous lâche des épigrammes à déconcerter les femmes les plus intrépides. L'on me fait la grace de me croire dans la confiance d'un amant. En vérité, il y auroit de quoi se fâcher, si la singularité de votre retenue & de ma complaisance, n'étoit pour moi un sujet de risée.

Madame PINÇON.

Il est vrai, que dans tout ceci il n'y a pas grand mal ; & ces Messieurs en commentent bien plus que nous , en vous soupçonnant capable d'une erreur.

LA COMTESSE.

Cette erreur est si douce & si fort à la mode , qu'il n'y a rien d'étonnant que ces Messieurs nous croyent coupables.

Madame PINÇON.

Il est vrai que , si Madame la Marquise avoit choisi pour amant tout autre que son époux , elle éprouveroit plus de satisfaction , & bien moins de contrainte.

LA COMTESSE.

Tout de bon , ma pauvre Pinçon ! . . . . Elle a raison , elle se divertit aussi de votre embarras.

LA MARQUISE.

Hélas ! que vous connaissez peu mon cœur ! Forcée , dès mon enfance , à étouffer mes sentimens ; condamnée à finir mes jours dans un Cloître , M. le Marquis-me voit , me tire de cet état cruel. Pénétrée de ses bienfaits , j'ai pris pour de la reconnaissance ce qui n'étoit qu'un effet de mon amour. J'adorois mon bienfaiteur , & je n'ai pu vaincre , un moment , la timidité que sa présence m'inspiroit. Loin de lui , je languis ; ma contrainte me désespère : je forme toujours le projet de lui découvrir mes sentimens. Vient-il à paroître ? tout s'évanouit. Quel sort cruel ! ô ma tendre amie ! Concevez-vous bien l'excès de ma douleur ?

E 3

LA COMTESSE.

Vous êtes à plaindre ; mais au moins , ma bonne amie , permettez à ceux qui vous sont attachés , de faire connaître à votre époux tout ce que vous méritez.

LA MARQUISE.

Il faut convenir que notre position est bien embarrassante.

LA COMTESSE.

Pas trop.

Madame PINÇON.

Pour vous , Madame la Comtesse ? Mais pour Madame & pour moi , c'est bien scabreux.

LA MARQUISE.

Affurément. Monsieur de Clainville ne nous en croira jamais.

LA COMTESSE.

Ce serait charmant : l'on pourrait bien le nommer le *mari philosophe*.

Madame PINÇON.

Vous ne nous rassurez guères , Madame la Comtesse ; & , si nous ne devons pas rendre Monsieur le Marquis plus amoureux que jamais , ii vaudrait mieux qu'il ne fût pas ce que nous avons fait pour lui.

LA MARQUISE.

Pourra-t-il condamner un innocent artifice qui doit lui donner la plus grande preuve de toute ma tendresse ?

## LA COMTESSE.

Non certainement ; mais il est tems qu'il en soit instruit. Tout parle contre vous ; & je ne vous cache pas que je commence à craindre.

Madame PINÇON.

Vous, Madame la Comtesse, qui prenez plaisir à tourmenter les hommes, & qui leur faites sans cesse la guerre, vous voilà déjà fatiguée & prête à rendre les armes ? Je voudrois, disiez-vous, que cette aventure restât cachée encore dix ans ; je m'en amuserois tout le tems ; & à peine une année est-elle révolue, que vous voulez qu'on découvre tout.

LA COMTESSE.

Mais un an, c'est beaucoup pour nous autres femmes.

Madame PINÇON.

Jour de Dieu ! ne sommes-nous pas capables d'autant de réserve & de discrétion que les hommes, quand nous voulons bien nous le mettre en tête. Je ne fais pourquoi nous faiblirions dans une circonstance où il s'agit de réparer notre réputation : croyez-moi, Madame, songeons à prouver l'injustice des hommes, qui se sont arrogés, je ne fais par quel droit, la primauté sur nous.

LA COMTESSE.

Je crois vraiment qu'elle se fâche tout de bon. Tu ne fais donc pas que nous sommes bien éloignées de les égaler en courage & en capacité.

E 4

MADAME PINÇON.

Mort de ma vie ! si toutes les femmes me ressembloient , on verroit , avant vingt-quatre heures , un Régiment de Chevaliers d'Eon sur pied ; il ne reculeroit pas devant l'ennemi !

LA COMTESSE , *riant.*

J'en conviens ; mais ma pauvre Pinçon , que de femmelettes pour un homme femme ! Dès la création du monde , jusqu'à sa fin , on n'en comptera pas cent de cette trempe.

MADAME PINÇON.

Qu'on nous mette des haut-de-chauffes , & qu'on nous envoie au Collège , vous verrez si on ne fera pas de nous des milliers de Héros. Je voudrois me voir à la tête d'une Compagnie , je gage que je m'en tirerois avec gloire.

### SCENE III.

LES MÊMES , M. PINÇON.

M. PINÇON , *écoutant.*

**M**ADAME Pinçon , à la tête d'une Compagnie ! De perdreaux , sans doute ? Ah ! la pauvre chère femme ! il ne lui manquoit plus que de prétendre à vouloir s'envoler. Quand j'affure , moi , que l'invention des Ballons n'a fait qu'enflammer toutes les têtes creuses , je ne me trompe pas.

Madame PINÇON, *en colère.*

Que parlez-vous de têtes creuses?

M. PINÇON.

J'ai tort, Madame Pinçon. A votre âge, avoir la folie de vouloir voyager.

LA COMTESSE, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! voici qui est délicieux! *Ce qui proquo est unique.*

Madame PINÇON.

Vous avez raison, Madame, il ne fait plus ce qu'il dit.

M. PINÇON, *riant.*

Vous verrez que c'est moi qui déraisonne.

Madame PINÇON.

Il y a long-tems que je m'en suis aperçu.

M. PINÇON.

Fort bien: il faut être femme pour être de ce ridicule.

Madame PINÇON.

Allons, allons; taisez-vous bonhomme.

LA COMTESSE, *riant.*

Vous n'y pensez pas l'un & l'autre. Vous vous querellez sans vous entendre, & vous avez raison tous les deux. Mais, mon cher Monsieur Pinçon, vous qui êtes le plus raisonnable, du moins qui voulez le paroître, il s'agit de bien autre chose dans ce moment.



4 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ.

M. PINÇON.

Permettez, Madame la Comtesse, que je ne m'en mêle plus de rien.

MADAME PINÇON.

L'on ne vous demande que cela.

M. PINÇON.

Eh bien; Madame Pinçon, vous ferez obéie.

LA MARQUISE.

Comment, mon pauvre Pinçon, vous voudriez me laisser dans l'embarras.

M. PINÇON.

Madame Pinçon qui en fait plus que moi, & qui vous y a mise, vous en tirera, Madame.

MADAME PINÇON.

Jamais il n'a si bien raisonné.

LA MARQUISE.

Ne l'obstinez donc pas; lui seul peut tout réparer.

MADAME PINÇON.

Dites plutôt, Madame, qu'il gâtera tout. Le pauvre cher homme déloge son bon-sens tous les jours.

M. PINÇON, *en colère.*

On le perdrait bien à moins, avec une tête exaltée comme la vôtre, Madame Pinçon.

MADAME PINÇON.

C'est qu'elle a de l'énergie, & que vous n'en avez plus.

M. PINÇON.

J'en suis fâché pour vous , Madame Pinçon ; vous ne seriez pas si arrogante & si impérienne ; mais vous n'êtes guères plus jeune que moi.

Madame PINÇON.

Qu'importent les années ? quand on a toute la vigueur de la jeunesse. Je me porte bien , j'ai bon appétit , bon sommeil ; je fais bien toutes mes fonctions , & je remplis de même mon devoir. Pouvez - vous en dire autant , bon homme ?

LA COMTESSE , *riant aux éclats , à la Marquise.*

Vous ne pouvez vous empêcher de rire , ma chère amie ; en vérité , vous conviendrez que leur dispute est on ne peut pas plus divertissante.

LA MARQUISE.

Il est vrai qu'ils sont incroyables. Je m'en amuse cependant moins que vous ; depuis long-tems je suis faite à leurs débats.

M. PINÇON , *furieux.*

Je fors , par respect pour ces Dames ; mais nous nous retrouverons , Madame Pinçon , & vous verrez.

Madame PINÇON , *le raillant.*

Je verrai que je ne verrai rien. ( *M. Pinçon sort , bougonnant & faisant des gestes plaisans.* )



## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ M. PINÇON.

LA COMTESSE.

**T**U le pousse à bout, Pinçon : fais-tu qu'une femme essentielle doit toujours respecter son mari.

Madame PINÇON.

Je ne suis donc pas femme essentielle ; car je n'ai point cette foiblesse. Etre esclave soumise d'un homme, d'un mari, qui sans nous n'auroit jamais existé.

LA COMTESSE.

Ma pauvre Pinçon, à ton tour tu ne fais pas trop ce que tu dis ; laisse aller les choses ainsi qu'elles sont établies ; ta colère & celle même de toutes les autres femmes ne changeront rien, en dépit qu'elles en ayent.

Madame PINÇON.

Cela n'empêche pas que celles qui pensent comme moi y mettent des variations & fassent très-peu de cas de leurs droits, ainsi que de leurs loix.

LA COMTESSE.

Tu n'aurais pas été bonne en Turquie.

Madame PINÇON.

Oh ! je vous en réponds. J'aurois mis le feu.

tu ferais après avoir sauvé toutes celles qui auroient voulu me suivre.

LA MARQUISE.

Laissons-là ce discours & occupons nous du parti que nous devons prendre. (*A la Comtesse*).  
Monsieur le Marquis ne vous a-t-il pas promis, ma bonne amie, de venir vous rejoindre chez moi ? Comme il tarde à venir !

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas étonnée comme vous ; vous le forcez plutôt à vous fuir qu'à vous chercher ; mais en récompense , j'entends le Baron qui vient vous faire sa cour d'après le consentement de votre cher époux.

LA MARQUISE.

Quel affreux contre-tems ! Que je le déteste , ce Baron ! Ma bonne amie , feignons d'être occupées , pour qu'il soit forcé de nous laisser.

LA COMTESSE.

Il n'est pas homme à abandonner si facilement la partie.

Madame PINÇON.

Voulez-vous que je lui dise que vous n'êtes pas visible ?

LA MARQUISE.

Oui , tu m'obligeras.

LA COMTESSE.

Il faut bien s'en garder. Sa mauvaise langue

73 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,  
nous jetterait dans un embarras dont nous ne  
pourrions plus nous tirer : le voila , travaillons.

Madame PINÇON.

Aussi bien il n'est plus tems.

---

## SCENE V.

LE BARON, LES PRÉCÉDENS.

LE BARON.

COMMENT ! toutes les deux seules ?

M. PINÇON.

Pour qui me prenez-vous, Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Pour une intelligence suprême, invisible comme  
elle, mon enfant.

Madame PINÇON.

C'est-à-dire, qu'on ne s'apperçoit pas de moi :  
je n'en sens pas moins l'épigramme.

LE BARON.

Il faut avouer, Mesdames, que c'est une con-  
fidente des Dieux, que Madame Pinçon ; Mercure  
lui aurait cédé le pas, même dans les meilleures  
occasions.

LA COMTESSE, *à part.*

Fort bien ; je m'attendais à ce début.

Madame PINÇON.

Vous vous amusez , Monsieur le Baron , aux dépens de mon innocence , & de ce que je me trouve au dépourvu , pour répondre à vos phrases amphigouriques.

LE BARON , *riant.*

Elle ne m'entend pas , la pauvre petite. . . .  
Quand nous aurons eu une conversation ensemble , nous nous entendrons bien ; je t'en réponds.

Madame PINÇON , *s'en allant.*

Je n'ai jamais eu le talent de comprendre les hommes qui ne sont pas dans leur assiette naturelle ; & , à vous parler sincèrement , vous m'avez plutôt l'air , Monsieur le Baron , d'une marionnette , que d'un homme de chair & d'os.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS , excepté Madame  
PINÇON.

LE BARON , *regardant sortir Madame  
Pinçon.*

ELLE est piquante , au moins , votre vieille gouvernante , Madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Il est vrai qu'elle n'est pas endurante.

30 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

LA COMTESSE.

Dites plutôt, ma bonne amie, qu'elle a répondu à propos au Baron. Monsieur n'a que ce qu'il mérite ; pour quoi se familiarise-t-il avec les gens ?

LE BARON.

Vous verrez que ce fera moi qui aurai tort.

LA MARQUISE.

Certainement ; & vous n'êtes pas traitable.

LE BARON, *riant, & prenant la main de la Marquisé.*

Moi, je ne suis pas traitable ! Ah ! vous n'avez qu'à dire ce que vous voulez, que je sois auprès de vous, & vous me verrez souple, soumis, vouloir & respecter toute vos volontés.

LA COMTESSE.

La plus absolue, & celle dont on vous fera le meilleur gré, c'est d'éviter toujours sa présence.

LE BARON.

L'intimité qu'il y a entre vous deux, Mesdames, vous permet-elle de répondre l'une pour l'autre de votre penchant ? Et, qui a su plaire à une de vous deux, peut se flatter d'avoir fait deux conquêtes ; mais, à ce que je vois, la place est prise ; &, malgré la permission tacite du Marquis, je me vois éconduit avant même d'avoir été sur les rangs. Eh bien ! n'en parlons plus.

LA MARQUISE.

C'est ce que vous avez dit de plus sage, Monsieur le Baron.

LA

COMÉDIE.

81

LA COMTESSE.

Il devrait toujours commencer ses conversations par cette phrase : elles ennuyeraient moins.

LE MARQUIS.

Il est vrai qu'elles sont infoutenables.

LE BARON, à la Comtesse.

Applaudissez-vous de votre ouvrage : elle devient de jour-en-jour plus aimable. On se décourageait à l'aspect de sa timidité ; & ce ton impératif & agaçant la rend, à mes yeux, un million de fois plus intéressante. Il faut vous laisser, Mesdames, le tems de la réflexion ; peut-être n'y gagnerai-je pas.... Mais.....

LA COMTESSE.

Peut-être ?

LE BARON.

J'en suis sûr, si vous le préférez.

LA COMTESSE.

Eh ! quel est votre espoir ?

LE BARON.

De lui plaire : pour vous, c'est inutile, aussi je n'y compte pas ; nous nous connaissons trop.

LA COMTESSE, en colère.

Nous nous connaissons trop, Monsieur le Baron ?  
Votre fatuité est indécente.

LE BARON.

Là, là..... Si vous étiez une bégueule, je

F



## 2 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ

vous passerais votre emportement ; & , parce qu'il y a de l'analogie dans nos caractères , vous croyez que j'entends dire que nous avons été au mieux : voila la femme : la plus grande , la plus essentielle , est toujours minutieuse. Convenez au moins de cette vérité. Je vous ai vu cent fois censurer votre pauvre sexe , dans pareille circonstance.

LA COMTESSE , *riant.*

Il faudrait avoir des argumens à la *Pignon* , pour vouloir vous persuader du contraire.

LE BARON.

Il est vrai qu'elle est intraitable sur ce point. Rien ne m'amuse tant que ses prétentions. Je n'ai pas de plus grand plaisir que quand je puis la pousser à bout.

LA COMTESSE.

Et vous n'avez pas grande peine. . . . . Mais laissons ce badinage. L'après-midi sera bien triste , Baron ; nous avons formé le projet , la Marquise & moi , de ne point sortir. Nous voulons étudier un *duo* très-difficile.

LE BARON.

Pourquoi pas un *trio* ? Je ferai bien ma partie.

LA MARQUISE.

Nous n'en doutons pas ; mais. . .

LE BARON.

Achevez ; qu'avez-vous à craindre ?

LA COMTESSE.

Les difficultés. . . . Vous êtes trop bon musicien pour nous.

LE BARON, *apercevant un métier de tapisserie, & allant s'asseoir auprès.*

Allons, Mesdames, amusez-vous à mes dépens. Moi, je vais faire de la tapisserie. Quel exemple de discrétion & de modestie je donne aujourd'hui!

LA MARQUISE, *bas à la Comtesse.*

Nous ne pourrions jamais nous en défaire, ma bonne amie.

LA COMTESSE, *de même.*

J'en tremble. . . . Qu'un homme est insupportable quand il ennuie, & qu'il est persuadé de plaire! . . . Mais n'y faisons pas attention. Occupons-nous.

LA MARQUISE, *de même.*

Si Monsieur de Clainville venoit, peut-être viendrait-il à bout de l'éloigner.

*Le Baron s'assied, & travaille à la tapisserie. La Marquise s'occupe à broder, & la Comtesse essaye des difficultés sur le clavecin.*

LA MARQUISE, *à la Comtesse.*

Ma bonne amie, accompagnez-vous, & chantez la Romance du bonheur d'une ame sensible.

LA COMTESSE.

Elle vous plaît bien, cette chanson: elle

84 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

exprime la situation de votre cœur. Je vais vous satisfaire.

LE BARON.

C'est très bien dit; & pour vous en récompenser, je vous ferai cadeau d'une Chanson que je viens de recevoir, à l'instant, de Paris.

LA COMTESSE.

Ah! voyons-la.

LE BARON.

Voilà les femmes. . . . . Mais vous aurez la complaisance, Madame, de nous gratifier plutôt du plaisir de vous entendre. (*A part.*) Sans cette précaution, je pourrais bien en être privé.

LA MARQUISE.

Le Baron a raison, ma bonne amie.

LA COMTESSE.

Allons, je le veux bien.

(*Elle chante.*)

Dans cet heureux asyle, &c.

*Ou quelque autre Romance analogue au bonheur.*

LE BARON.

C'est chanté comme un Ange. A mon tour. (*Il tire un papier de sa poche.*) Vous me dispenserez, Mesdames, de chanter dans ce moment. Il me reste encore un mal de gorge, suite d'un rhume

épouvantable. Vous perdriez tout le plaisir qu'on éprouve à m'entendre chanter.

LA COMTESSE, *avec impatience.*

Eh! laissez-là votre verbiage, & donnez-nous cette Chançon.

LE BARON, *à part.*

C'est bien mon intention; mais il faut que la Marquise la chante. (*A la Comtesse.*) C'est vous qui allez accompagner. (*A la Marquise.*) Et vous, Madame, voila votre partie. (*Il lui donne la lettre.*)

LA MARQUISE.

Et vous appelez cela une Chançon nouvelle? C'est l'air de Malbrouck.

LA COMTESSE.

Fi donc?

LE BARON, *perflillant.*

Fi donc? Point tant de dédain, je vous prie, pour un air qui a fait fortune.

LA COMTESSE.

Il court les rues depuis dix ans.

LE BARON.

Il n'en est pas moins sublime, charmant; & la Scène Française en fait ses beaux jours.

LA COMTESSE, *baillant.*

Oui, je fais qu'une Pièce éternelle roula son sujet sur cet air,

F 3

## 86 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ.

LE BARON.

Vous lui faites du tort. Car elle n'a pas de fujet déterminé ; actuellement on ne se pique plus de cette bagatelle ; de l'esprit, un découfu du commencement jusqu'à la fin, des bons mots, des espiègeries : voila le fond des ouvrages du jour.

LA MARQUISE, *à part & rougissant.*

C'est une satire affreuse : j'étouffe ; mais feignons : je veux le punir de son indiscretion, en lisant moi-même cette calomnie.

LA COMTESSE.

Mais voyons donc ces paroles.

LE BARON.

Oh ! je veux, moi, qu'elles ne soient essayées que sur l'air où on les a mises. Il cadre, on ne peut pas mieux, avec les circonstances. Je vous avouerai, Mesdames, que j'aime à la folie tous les maris à la *Malbrouck* ; mais celui de ma chanson revient & trouve son ménage, on ne peut pas mieux conduit. Tout a prospéré en son absence. Quel heureux mortel ! Ce qu'il y a d'affligeant pour son épouse, c'est qu'il est un peu Philosophe, comme l'ami de Clairville.

LA COMTESSE, *à part, & avec une dissimulation gaie.*

Je vois ce dont il s'agit.

(*La Marquise la regarde, & rougit.*)

LA COMTESSE, *à la Marquise.*

Eh bien donc, commencez vous ? Je suis prête ; je vous attends.

COMÉDIE.

LA MARQUISE.

Comment ? vous voulez que je chante ces paroles ?

LA COMTESSE.

Affurément ; & le tout pour faire plaisir à Monsieur.

LE BARON.

Comme elle est timide ! un rien la fait rougir.

LA MARQUISE.

Moi, Monsieur, & pourquoi rougirais-je ? Je vais vous donner la preuve du contraire.

( Elle chante , & la Comtesse l'accompagne. )

Air : *De Malbrouck.*

L'Hymen & la Constance  
Jamais n'ont formé d'alliance,  
Tout tombe en décadence,  
Dites-moi le pourquoi ?  
Parlez de bonne foi,  
Est-ce blesser la loi ?

L'Amour & la Nature  
D'accord en dépit du murmure,  
Plaisent dans l'aventure  
Beaucoup plus qu'un mari  
Qu'on n'avoit point choisi  
Pour être favori.

Terrible dans la guerre,

F 4

## 88 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ ,

Au ménage époux déboratoire ;  
Chez lui tout y prospère ,  
Et sur-tout un enfant ,  
Tandis qu'il est absent ,  
Arrive à contre-tems.

Il vole dans sa terre ,  
Et loin des fureurs de la guerre ,  
Croit voir dans sa bergère  
Son aimable moitié :  
Il est pétrifié ;  
Se croit cocufié.

Tremblez de sa colère ,  
Il menace les cieus , la terre ,  
De voir qu'il n'est pas père  
De l'enfant nouveau-né ;  
De l'enfant nouveau-né ;  
Il est trop indigné.

Rassurez-vous , Mesdames ,  
Il fut toujours l'ami des femmes :  
C'est dans vos belles ames  
Qu'il puise son savoir.  
Exempt de tout devoir ,  
Nature est son vouloir.

Cet Epoux misantrope ,  
Voit tout avec un microscope ,  
Que même , dans l'Europe ,  
On imite souvent ,  
Pour l'espoir des Galants ,  
Pour l'espoir des Galants.

O flatteuse espérance,  
 Toi qui fais le soutien de la France,  
 Toujours dans l'abondance,  
 Tu trouvas le bonheur :  
 Aux dépens de l'erreur  
 On soulage son cœur.

LA COMTESSE, *riant aux éclats.*

Oh ! que c'est plaisant ! C'est votre histoire,  
 ma bonne amie, qu'on a mise en vaudevilles ; &  
 Monsieur vous la présente avec bonté & modestie.

LA MARQUISE, *avec fierté, remettant  
 la chanson au Baron.*

Je vous remercie, Monsieur ; je vous prie d'en  
 faire l'hommage à Monsieur le Marquis.

LE BARON, *anéanti.*

Oh ! oh ! pensez-vous sérieusement ?

LA COMTESSE.

Très - sérieusement. Et vous nous obligerez  
 infiniment.

LE BARON, *avec confiance.*

Ah ça, Mesdames, je ne suis point aussi noir  
 que j'ai pu vous le paroître. Vous me traitez avec  
 tant de cruauté, que vous m'avez autorisé à tirer  
 parti de ce sanglant badinage. Tout Paris est imbu  
 de l'aventure de Madame ; il n'y a que moi & le  
 Marquis qui n'en étions pas instruits. Je pense qu'il  
 n'est pas bien nécessaire qu'il apprenne par moi  
 ce qu'on débite, à Paris, sur son compte.



90 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ.

L A M A R Q U I S E.

Je vous proteste, Monsieur, que vous m'obligerez plus que vous ne pensez, en lui en faisant part le premier. (*Le Baron la regarde.*)

L A C O M T E S S E.

Et vous nous tirerez bien d'embaras. Cela vous étonne ! Eh bien ! vous voila, à votre tour, bien embarrassé. Comment ? la parole vous manque ? En vérité, ma bonne amie, nous avons fait un prodige.

L E B A R O N.

Je l'avoue : votre sérénité, Mesdames, m'édifie. Mais, finirez-vous bientôt ce badinage ? Vous êtes bien sûres que je n'en ferai rien. En vérité, c'est battre un homme à terre.

L A C O M T E S S E.

Oh ! vous n'y êtes pas encore.

L E B A R O N , *apercevant le Marquis de loin.*

Taisez-vous donc. Le voici.

L A C O M T E S S E.

Vous allez voir un plat de mon métier.



## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE CLAINVILLE.

LE BARON, *arrêtant la Comtesse qui va au-devant du Marquis.*

PRENEZ garde, vous allez la perdre. Ceci n'est point une plaisanterie.

LA COMTESSE.

Je le fais ; & je veux traiter tout ceci sérieusement.

LE BARON.

Comment ? vous allez lui révéler tout ?

LA COMTESSE.

Sans aucune réserve.

LE BARON.

Quelle inconscience ! (*Regardant la Marquise.*) Et vous, vous ne l'empêcherez point.

LA MARQUISE.

Je m'en garderai bien. (*A part.*) Jamais moment ne me parut plus favorable. Cette noire imputation me donne du courage ; je vais tout lui avouer.

LE MARQUIS, *s'apercevant qu'il y a de l'embarras.*

A ce qu'il paroît, Mesdames, vous ne vous attendiez pas à mon arrivée ; je vais me retirer.

92 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ.

LE BARON.

C'est agir prudemment ; & , d'après notre convention , tu ne devais pas te présenter , sans te faire annoncer.

LA COMTESSE.

Mais , Monsieur est maître , je pense , d'entrer librement chez sa femme..

LE MARQUIS.

Je ne suis pas de cet avis ; & tout homme prudent doit agir selon la façon de penser du Baron. J'en profiterai , je t'assure.

LE BARON.

En vérité , on n'est pas plus aimable que cela.

LA COMTESSE.

Dites qu'on ne peut pas être plus complaisant ; mais il est aussi de votre complaisance , Monsieur le Baron , de sortir avec moi : vous obligerez infiniment Madame , de la laisser seule avec le Marquis.

LE MARQUIS , *étonné.*

Pourquoi cette cruelle plaisanterie , Madame la Comtesse ? Nous n'avons rien de nouveau à nous communiquer.

LE BARON , *riant.*

Il a raison. Quelle folie de vouloir le laisser seul avec sa femme ! ( *A la Comtesse.* ) En vérité ? Madame , vous pensez des époux comme des amans. Ne savez-vous pas que les uns se fuient , tandis que les autres se recherchent.

LA COMTESSE.

Ceux-ci font exception à la règle.

LE BARON, *riant aux éclats.*

Que veux-tu que j'oppose à cela? Marquis, répons pour moi, car je n'en ai plus la force.

LA MARQUISE, *à part.*

Quel supplice? je tremble.

LA COMTESSE, *bas à la Marquise.*

Courage : je vais vous laisser seule avec lui. (*Elle arrache le papier des mains du Baron ; & le donne au Marquis.*) Tenez, Monsieur, ce libelle doit dicter votre réponse.

LE BARON.

Quelle imprudence!

*Le Marquis lit de sang-froid le papier, & le met dans sa poche.*

LE BARON, *à part.*

Pour le coup, la Philosophie fera poussée à bout. Voyons comme il va prendre tout ceci. Je m'en amuse d'avance.

LE MARQUIS, *avec beaucoup de sang-froid.*

Peut-on perdre son tems à de semblables sottises. Celui qui les a écrites, a pris plus de peine à les composer, que moi à les recevoir.

LA COMTESSE, *avec dépit.*

Il est à toute épreuve. (*Bas à la Marquise.*) C'est à vous, ma bonne amie, à tenter la dernière. Nous allons vous laisser seule.

94 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

LE BARON, *se joignant les mains, & le regardant tout le tems.*

Est-il possible!

LE MARQUIS,

Quoi?

LE BARON.

Ton sang-froid me glace.

LE MARQUIS.

Tant mieux pour toi; tu deviendras essentiel.

LA COMTESSE.

Cet homme est insatiable. (*Prenant le Baron par le bras.*) Venez, Baron; quoiqu'en dise Monsieur, il est indispensable que nous le laissions seul.

LE MARQUIS, *se récriant.*

Pourquoi donc, Madame? La Marquise n'a rien à me dire, je pense.

LA MARQUISE, *avec timidité.*

Pardonnez-moi, Monsieur. Je voudrais vous... parler.... tête..... à..... tête.

LE BARON, *la regardant, & à part.*

Oh! je comprends. C'est un pardon que l'on veut obtenir. La Comtesse a raison. (*Riant.*) Elle l'obtiendra sans peine. (*Haut.*) Nous allons vous laisser seuls; je me rends. Je ne veux plus troubler ce tendre entretien. (*À la Comtesse.*) Vous voyez combien je suis raisonnable; vous me payerez ce larcin. (*Ils sortent ensemble.*)

## SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

*LE MARQUIS sérieux & ne faisant pas attention à la Marquise. La Marquise baisse les yeux, & tous les deux sont dans une attitude opposée qui doit faire situation. Pendant cette Scène muette, Madame Pinçon est dans le fond du Théâtre.*

## SCÈNE IX.

LES PRÉDÉDENS, Madame PINÇON.

Madame PINÇON.

**C**OMMENT! les voilà tous les deux seuls! Quel silence! Ils ne se parlent pas. Ils ne se regardent même pas. . . . . Le joli tableau! . . . . Si je ne romps le silence, ils resteront là comme des statues. Si j'osais faire moi-même l'aveu de tout ce qui se passe. . . . Non, non, non. . . . Soyons essentielle. . . . Il n'y a que Madame la Marquise qui puisse le persuader.

*(La Marquise apercevant Madame Pinçon, lui fait signe de se retirer.)*

96 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

MADAME PINÇON, après plusieurs grimaces  
lui dit tout bas.

Du courage, morbleu! du courage.

LE MARQUIS, appercevant Madame Pinçon  
s'en aller, à la Marquise.

Je vous gêne, Madame. . . . Et votre femme-  
de-chambre a quelque chose de particulier à vous  
dire; pour moi, je ne vous suis d'aucune utilité.  
Je vais me retirer. (*A part.*) Si j'étois un époux  
ombrageux, tout ceci ferait bien en état de me  
rendre jaloux.

LA MARQUISE, tremblante.

Pardonnez-moi, . . . Monsieur . . . Si vous. . .  
saviez. . . .

LE MARQUIS, avec un sourire dissimulé.

Je n'en fais que trop, Madame, . . . pour votre  
honte & pour mon déshonneur.

LA MARQUISE.

Vous, Monsieur, déshonoré! Pouvez-vous  
l'être?

LE MARQUIS, la regardant avec mépris.

Non. . . . ma probité dépend de mon opinion,  
& non de celle du vulgaire. . . . Mais vous êtes  
consolante. . . . Cependant je ne puis m'empêcher  
de vous dire, Madame, que vous deviez, pour  
vous-même, sauver un peu les apparences, &  
dérober au Public le malin plaisir de faire une  
satyre contre vous.

LA

## LA MARQUISE.

Que m'importe ce Public, & sa noire méchanceté ? C'est de vous seul que dépend mon excuse & mon bonheur.

## LE MARQUIS.

Allez, Madame, allez ; soyez tranquille. . . .  
Mais, ayez soin d'écarter de ma vue la victime que vous allez élever chez moi. . . . Je vous laisse maîtresse de votre fortune, & libre d'en disposer à votre gré.

## LA MARQUISE.

Moi, Monsieur ! je n'ai rien. Vous m'avez adoptée comme une orpheline ; & la reconnaissance. . . . .

## LE MARQUIS.

Laissez, laissez, Madame, le triste sentiment que celui de la reconnaissance.

LA MARQUISE, *à part.*

Je ne fais où j'en suis. . . . La confusion s'empare de mes esprits. . . . Je n'en puis plus. . . .

## LE MARQUIS.

Rassurez-vous, Madame. Je ne suis pas un tyran, un jaloux malhonnête. . . . Mais je suis sensible. . . . . Et je méritais de vous un autre traitement.

## LA MARQUISE.

Hélas ! si vous connaissiez jusqu'où va ma tendresse, vous n'auriez pas la force de m'en faire mauvais



98 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

gré. Si vous n'applaudissiez à ma conduite, vous ne pourriez du moins la blâmer....

LE MARQUIS, *à part.*

La passion la met hors d'état de raisonner & de sentir la bienséance. (*A la Marquise.*) Heureux, le mortel qui a pu vous séduire au point de m'en faire l'aveu.

LA MARQUISE.

Hélas ! si j'osais tout vous dire !

LE MARQUIS.

Je vous dispense, Madame, de cette confidence. C'est abuser un peu trop de ma bonté.

LA MARQUISE, *à part.*

Je n'aurai jamais le courage de lui faire l'aveu de mes sentimens.... Les forces me manquent. Je m'évanouis. (*Elle tombe sur un fauteuil.*)

LE MARQUIS, *courant auprès d'elle.*

Madame ! Madame ! Revenez à vous. S'il ne s'agit que de vous entendre pour faire votre bonheur, je consens à devenir votre Confident. (*A part.*) Jamais elle ne me parut si intéressante !... Et c'est un autre qui possède son cœur.... Et j'écouterai de sang-froid le récit de ses folles amours ! Non : cet effort est au-dessus de l'homme. Revenez à vous, Madame ; soyez heureuse, tranquille, & laissez moi vous fuir.

LA MARQUISE.

Vous, Monsieur, me fuir, me quitter !.. Ah ! plutôt la mort.... Je ne puis vivre sans vous & sans votre estime.



COMÉDIE.

LE MARQUIS, à part.

Je ne la conçois pas. (A la Marquise.) Vous n'avez plus de droits ni sur l'un ni sur l'autre.

LA MARQUISE.

Vous me soupçonnez donc bien coupable ?

LE MARQUIS.

Madame, vous avez fait plus ; vous m'avez ôté jusqu'au soupçon. Et l'indécence de votre conduite, puisque vous me forcez à employer cette expression, mériterait un traitement plus dur que celui que je veux vous faire. Cessez donc de vous excuser ; vous ne faites qu'aggraver vos torts.

LA MARQUISE.

Madame de Saint-Alban peut vous instruire, Monsieur, de mon innocence.

LE MARQUIS, en colère.

Ah ! c'en est trop ! Peut-elle nous mieux instruire sur ce qui se passe depuis dix-huit mois entre vous & moi ? Epouse odieuse ! Tu te fais un jeu de ma complaisance. Ta fausse timidité n'étoit qu'un piège adroit que tu tendois à la vertu. Je connoissois les femmes : je croyois que tu étois la seule respectable. Il est donc bien vrai que ce sexe perfide porte sa fausseté avec des dehors si séduisants ! La plus ingénue est au fond la plus rusée & la plus dangereuse. Son esprit ne pouvant se répandre en-dehors, & s'irritant par la contrainte, ne connoît plus de frein à ses passions. Une fois livrée à ses penchans, elle n'observe plus les loix de l'honnêteté & de la bienséance.

100 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

LA MARQUISE, *à part.*

Hélas! je ne mérite que trop ce reproche! Mais, c'est pour lui que je suis coupable. (*À Marquis.*) Je dois vous paroître odieuse, & je n'ai pas la force de me justifier. (*Le Marquis la regarde avec indignation.*) Avec quel air vous me regardez! Vous me faites trembler.

LE MARQUIS, *faisant un effort pour se rassurer.*

C'en est assez; je ne puis plus vous voir ni vous entendre; puisque mon déshonneur est public, je vous livre à toute la censure; mon oncle, mieux que moi, saura récompenser votre témérité: il est instruit de tout, il peut tout sur vous. Je lui abandonne tous mes droits.

LA MARQUISE.

Quoi, Monsieur le Marquis, vous me forcez à avoir recours à cet homme inflexible!

LE MARQUIS, *avec dureté.*

Sortez. (*Revenant à lui.*) Mais non, Madame, restez chez vous; c'est la dernière fois que j'y parois. (*Il va pour sortir.*)

LA MARQUISE, *l'arrêtant.*

Non, arrêtez: il faut que je vous avoue tout mon crime. Apprenez, cruel, que je n'ai jamais chéri, adoré que vous seul; & cette démarche....

LE MARQUIS, *l'arrêtant & la poussant avec violence.*

Arrête, perfide! Tu portes la fausseté jusqu'à la démence. Je t'abandonne à ton sort. (*Il sort.*)

## SCÈNE X.

LA MARQUISE, Madame PINÇON,  
*accourant au bruit, & voyant sa maîtresse pres-*  
*qu'évanouie, la retient dans ses bras.*

Madame P I N Ç O N.

O MA pauvre maîtresse ! dans quel trouble vous êtes ; j'ai couru au bruit : que se passe-t-il donc ?

LA MARQUISE.

Laisse-moi, laisse-moi ; la vie m'est insupportable. Qu'ai-je fait ? Quel est mon crime ! J'avoue que mon amour m'a rendue la femme la plus coupable & la plus hardie ; mais pour qui le trompais-je ? Pourquoi ai-je employé cette ruse, cette adresse, si ce n'est pour lui ?... Il est jaloux.

Madame P I N Ç O N.

Jaloux ! vous lui faites beaucoup d'honneur. C'est l'amour qui le rend furieux.

LA MARQUISE.

Je ne puis respirer dans l'état où je me trouve. Madame la Comtesse, ma meilleure amie, m'abandonne. Il faut nous réunir : il faut desfiller les yeux de mon époux ; il faut tout lui révéler. J'ai gardé trop long-tems ce cruel silence. Il croit que c'est un jeu de ma part, qu'il se repente à son tour de m'avoir si mal connue. Ah ! Monsieur le Marquis ! Mon cher Clainville ! Que tu

102 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

lis mal dans ce cœur qui n'a jamais brûlé que pour toi.

Madame PINÇON.

Voilà ce dont je vous blâme. Un Philosophe est-il fait pour sentir le prix d'une telle confiance ?

LA MARQUISE.

Il en est digne au moins par ses rares qualités. C'est moi qui l'offense, & tout autre à sa place se ferait plus mal conduit. (*Elle sort.*)

---

SCÈNE XI.

Madame PINÇON, *seule.*

**P**OUR moi, je suis comme Madame la Comtesse ; je m'amuse de tout ceci. Un mari ne s'amuse pas de même de semblables gentilleses ; mais est-il après tout bien à plaindre ? Jamais époux ne fut plus fortuné. C'est un phénomène dans le siècle où nous sommes. Qui fait ? Si l'on favoit prendre les mêmes moyens on seroit plus amant qu'époux. Car je pense que cette grande liberté qui règne dans le ménage, entraîne le dégoût. En vérité, on est bien dupe de s'enchaîner.  
(*Elle sort.*)

*Fin du troisième Acte.*





## ACTE IV.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMMANDEUR, LE MARQUIS.

LE COMMANDEUR.

**E**NFIN, vous devenez raisonnable : il en était tems.

LE MARQUIS.

Mon oncle, ce n'est peut-être pas la meilleure preuve de mon raisonnement que je donne dans cette circonstance, puisqu'il est vrai que je suis forti de mon caractère.

LE COMMANDEUR.

Vous repentez - vous déjà de m'avoir laissé la liberté de faire enfermer votre femme ? Le scandale est public, il faut rendre de même sa punition.

LE MARQUIS.

J'y consens, mais toutefois, en lui rendant sa prison agréable. Permettez-moi, mon oncle, de lui laisser disposer des vingt mille livres de rente que je lui donne pour ses plaisirs.

G.4

294 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ ;

LE COMMANDEUR, *en colère.*

Vous trouverez bon, s'il vous plaît, mon cher neveu, qu'il n'en soit rien. C'est précisément à quoi je m'oppose. Vingt mille livres de rente à une femme aussi coupable que la vôtre, aussi téméraire, que vous avez épousée sans mon aveu ; & qui, pour récompense de la fortune que vous lui avez donnée, vous couvre de honte & d'ignominie.

LE MARQUIS.

Il est vrai qu'elle est encore plus ingrate que coupable.

LE COMMANDEUR.

Comment l'entendez-vous ? Je pense que l'un vaut bien l'autre.

LE MARQUIS.

Permettez, mon oncle, que je ne sois pas de votre avis ; car je pense que deux êtres indépendans, par le rang ainsi que par la fortune, & que l'hymen a unis, doivent être également maîtres de leur sort & de leurs actions.

LE COMMANDEUR.

Il fait bon vous entendre, & vos préceptes feront fortune ; dans le siècle où nous sommes, on ne tient presque plus à rien.

LE MARQUIS.

Mais je voudrais que l'on ne tint plus à personne, on en ferait bien mieux uni.

LE COMMANDEUR.

En ! que deviendraient les loix ?

LE MARQUIS.

Ce qu'elles étaient avant d'exister.

LE COMMANDEUR.

Je vous renvoie à l'état primitif. D'après votre opinion , les hommes étaient bons alors , & ils n'ont pu vivre dans cet état d'indépendance. Quoique nés Philosophes , ils ont senti que l'homme avait besoin d'être dirigé par l'homme même. Les loix , les préjugés , & tout ce qui met un frein à ses passions , vient de son propre naturel. Et vous voudriez vous ériger en homme supérieur. Vous seul , s'il était en votre pouvoir , renverseriez ce que mille autres ont combiné pendant des siècles. Le père laisse à son fils le fruit de ses observations. Celui-ci laisse à ses enfans un travail plus consommé. Enfin , jusqu'à nos derniers neveux , tous applaudiront à la sage prudence de nos ancêtres. Que seraient la société , les arts , nos fortunes , nos rangs ? Un mélange confus. Chacun s'arrogerait les mêmes droits : & cette grande liberté , que vous admirez comme un don du Ciel , ferait la destruction totale du genre humain. Les hommes naissent tous égaux , je le fais ; mais ils sont faits pour vivre différemment. Voilà mon opinion : condamnez-la si vous pouvez.

LE MARQUIS.

Moi , mon oncle , vouloir détruire votre opinion pour vous faire adopter la mienne. Nous pouvons être heureux chacun avec la nôtre ; & , quoique je pense que l'homme sensible & bon pour son semblable , n'a pas trempé dans l'ambition de ses égaux , dont le parti , sans doute , était le plus fort , & qui



a produit tout ce que vous admirez , il ne s'est pas moins écarté du but de la nature & de la vérité. Ce sont les méchants qui ont prévalu ; les justes ont eu tort.

LE COMMANDEUR, *en colère.*

Vouloir combattre vos argumens , c'est tendre à l'impossibilité. Eh bien , homme juste ! rendez-vous aux loix auxquelles vous êtes soumis. Vous ne les avez pas combattues , quand l'hymen a couronné vos desirs , quand vous avez voulu vous affocier à une femme que vous avez crue parfaite. Adorez-la. Et faites encore mieux ; adoptez ses enfans.

LE MARQUIS.

Eh bien , mon oncle ! c'est là où je vous arrête. Vous voyez ce que produit l'hymen. Nous pouvons bien répondre d'affurer à nos enfans notre nom & notre fortune. Mon épouse n'est pas la seule ; & un million d'exemples me sont garans de la vérité.

LE COMMANDEUR.

Je veux le croire ; mais du moins les autres sont assez prudentes pour sauver les apparences.

LE MARQUIS.

Madame de Clainville est donc plus imprudente que coupable.

LE COMMANDEUR.

Allez , homme faible & lâche ! Votre amour , éteint par sa timidité , s'est rallumé par son inconstance.

## LE MARQUIS.

Je vous avouerai , mon oncle , que je ne la vois pas avec indifférence. . . . Elle me fut chère ; & , si elle n'avait pas trahi ma foi , je trouverais encore mon bonheur , en abjurant à ses pieds une passion bizarre , & peu digne d'un homme sage.

## LE COMMANDEUR.

Autre extravagance.

## LE MARQUIS.

Ah ! vous avez raison. Mais , dans l'évènement désagréable qui m'arrive , c'est un soulagement à ma douleur.

## LE COMMANDEUR.

Monsieur est épris des charmes d'une Demoiselle de l'Opéra.

## LE MARQUIS.

Mon oncle , je n'en fais rien. J'ignore qui elle est.

LE COMMANDEUR, *avec colère.*

Vous êtes amoureux d'une femme que vous ne connaissez pas !

## LE MARQUIS.

Je vais bien plus vous étonner ; je ne l'ai jamais vue.

## LE COMMANDEUR.

Monsieur est amoureux par correspondance. Je me rappelle qu'à quinze ans j'ai fait cette folie. Je

reçus une lettre de Dijon , d'une femme qui me demandait une grace ; elle avait elle-même tant de grace à me la demander , que je me plûs à la croire jolie. Mais la Dame , qui se fatiguait sans doute de répondre à mes lettres amoureuses , abandonna sa conquête , soit par raison , soit par dégoût. Ne pouvant plus résister à ce silence , je fis la sottise de me rendre à Dijon. Quelle fut ma surprise , quand je vis que l'héroïne de mon Roman n'était qu'une vieille de soixante-dix ans.

### LE MARQUIS.

Mon aventure est bien différente. Vous vous rappelez , mon oncle , de la fête que Madame de Saint-Alban donna , il y a à-peu-près un an. J'y fis la connoissance d'une femme charmante , qui , quoique masquée , laissoit entrevoir les appas de la plus brillante jeunesse. Elle m'avoua qu'elle m'aimoit depuis long-tems , & qu'elle ne m'en auroit jamais fait l'aveu , si on ne lui avoit pas assuré que je ne vivois plus avec Madame de Clainville. Elle ajouta que c'étoit pour une maitresse que j'avois abandonné mon épouse. Notre liaison fut aussi-tôt formée que conçue. Elle exigea de moi que je ne chercherois pas à la connoître ; qu'elle pouvoit disposer de la maison de Madame la Comtesse. Je soupçonnois d'abord que ce ne pouvoit être que son aimable cousine ; & je restai quelque tems dans cette idée , lorsque je la vis partir pour la campagne , & que je n'en recevois pas moins tous les jours des rendez-vous. J'écartai de moi toutes les recherches que ma curiosité auroit pu me faire faire ; & je fus fidele à la promesse que je lui avois

donnée. C'étoit une femme qui s'étoit confiée à moi; qui me prodiguoit ses caresses; qui me montrait tant d'amour, & fut-elle une suivante de la Comtesse, je devois respecter son secret. Voilà ce que je me disois, & ce qui m'affermis dans ma discrétion.

LE COMMANDEUR.

Entretenez-vous toujours cette intrigue?

LE MARQUIS.

J'ai reçu une de ses lettres, la veille de mon départ. Elle m'annonce qu'elle sera dans le courant du moi prochain à Paris.

LE COMMANDEUR.

Suivez cette aventure, si vous le jugez à propos; je n'ai rien à vous dire, si vous y trouvez votre amusement: mais l'honneur nous prescrit de faire enfermer votre femme.

LE MARQUIS.

Mon oncle, permettez-moi de vous laisser seul maître de son sort; pour moi je vais partir pour Paris, après avoir donné quelques ordres dans ma terre.

LE COMMANDEUR,

Je suis enfin content de vous.

LE MARQUIS.

La voici, mon oncle, avec Madame de Saint-Alban. Permettez que j'évite sa présence.

LE COMMANDEUR.

C'est agir prudemment.

## SCENE II.

LE COMMANDEUR, *seul.*

QUE pourra-t-elle me dire ? Elle ne se flatte pas , fans doute , de me fléchir. Madame de Saint-Alban est bien liée avec elle... Il faut qu'elle ignore sa conduite.

## SCENE III.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE,  
LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

COMMENT donc , votre neveu nous fuit , Monsieur le Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

C'est que vous n'êtes pas seule , Madame.

LA MARQUISE , *à part.*

Quelle humiliation !

LA COMTESSE , *à la Marquise.*

Ne vous offenez pas , ma bonne amie , de cette faillie du Commandeur. Il est homme emporté , sévère , mais juste & équitable au fond du cœur. C'est à ce tribunal que j'en appelle pour plaider votre cause.

LE COMMANDEUR, *étonné.*

A ce qu'il paroît, Madame, vous êtes instruite de tout.

LA COMTESSE.

Bien plus; car je suis la Confidente, l'auteur de tout ce qui vous offense, & si votre Nièce est punissable d'une trop aimable erreur, je mérite comme elle d'être punie; moi seule, j'ai tout fait, tout conduit: & si les choses n'étoient pas devenues si graves, j'aurois encore gardé plus long-tems le mystère. C'est une aventure charmante & vous en conviendrez.

LE COMMANDEUR *surpris.*

Parlez-vous, Madame, sérieusement? Il me vient une idée. (*Il réfléchit.*) A quoi bon ce stratagème? C'est un piège que votre amitié me tend pour la sauver.

LA COMTESSE.

Quoi donc? Le Marquis vous auroit-il avoué la conquête qu'il a faite chez moi?

LE COMMANDEUR.

Tout juste.

LA COMTESSE.

Et vous avez donc, Monsieur le Commandeur, oublié le timidité de votre nièce; cette timidité qui dégoûta notre Philosophe de la plus respectable des femmes? Le plaisir que j'ai à faire d'innocentes espiégleries? Ma bonne amie déposa dans mon sein tous ses chagrins: elle se

112 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

crut abandonnée de son mari, & plus hardie sous le masque...

LE COMMANDEUR, *l'arrêtant.*

C'en est assez, Madame; je reconnois mes torts. Viens, ma chère nièce que je t'embrasse, & quoique je me sois opposé à ton mariage, j'applaudis actuellement au choix de mon neveu. Est-il possible que du moment que le Marquis m'a fait le récit de cette aventure extraordinaire, je ne me sois pas douté du tour!... Je n'ai été injuste que dix minutes, & c'est de votre faute. Pourquoi ne m'avez-vous pas mis dans le secret? Croyez-vous que j'aurois pris moins de plaisir que vous à remuer la bile de cet homme flegmatique?

LA COMTESSE.

Je crois que nous le tenons enfin. Il vient d'avoir une scène avec Madame; il ne s'agit que d'achever.

LE COMMANDEUR.

Je m'en charge.

LA MARQUISE.

Ah! mon cher oncle, quel bonheur de recouvrer votre estime!

LE COMMANDEUR.

Ma chère nièce, un mot te l'a rendue; les apparences ont été long-tems contre toi. . . La pauvre petite! Que je suis fâchée de l'avoir affligée! Mais, dis-moi, comment t'es-tu conduite  
avec

avec lui ? Lui as-tu avoué que c'étoit lui que tu avois choisi pour ton amoureur ?

LA MARQUISE.

Non , mon oncle ! je n'ai point osé ; mais je lui ai assuré que je n'avois jamais aimé que lui.

LE COMMANDEUR, *riant*.

Oh ! le tour est charmant ! Se croire trompé par une novice , & s'entendre dire ingénument qu'on est encore aimé. C'est bien fait pour démonter l'homme le plus pacifique. Elle a dû le pousser à bout ; comme sa simplicité nous sert bien , Madame la Comtesse ? quel nouveau tour nous pourrons lui préparer ! Car je veux lui en jouer un de ma façon.

LA COMTESSE.

Ce sera bien fait.

LE COMMANDEUR.

Je deviens son rival ; & dans un rendez-vous avec ma nièce , au fond du parc , à la faveur de la nuit , sous un costume étranger , arrivant de Paris.... Eh ! Eh ! m'y voilà ; cela n'est-il pas bien vu ? qu'en pensez-vous , mes Dames ?

LA COMTESSE.

Ma foi , mon cher Commandeur , vous êtes fertile en inventions ; je n'en ferois pas plus , moi qui m'en pique.

LE COMMANDEUR.

J'avoue que je vauz une femme quand je m'en donne la peine ; mais je suis intraitable sur le

H



114 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

point d'honneur. Je fais pardonner de pareilles fautes; mais je ne fais jamais grâce à ceux qui s'écartent des devoirs sociaux.

LA COMTESSE, *au Commandeur.*

Mais, vous ne savez pas, Monsieur le Commandeur, qu'il faut encore nous venger du mauvais traitement du Baron, qui nous lâche sans cesse des épigrammes, & qui a fait un libelle contre votre nièce, qui la désespère malgré toute son innocence.

LE COMMANDEUR.

Quel insupportable homme! Je ne l'aime pas plus que vous autres. C'est un fat de la première espèce. Je ne fais pas pourquoi mon neveu en a fait son ami. (*A la Marquise.*) Mais rassure-toi, ma chère nièce, nous le vexerons, nous le vexerons, je t'en réponds. Le voici fort à propos. Je veux d'abord avoir l'air de te querreller. Laisse-moi faire, mon enfant, je vais te venger.

LA MARQUISE, *bas à la Comtesse qui rit.*

C'est un nouveau plaisir pour vous, ma bonne amie, convenez-en.

LA COMTESSE.

Affurément; mais nous avons besoin de ce fat pour pousser à bout notre sage. Il est nécessaire que la Marquise lui soit redevable de votre pardon. Imiter moi, & nous aurons du plaisir à ses dépens. (*A elle-même.*) Il est bien juste que nous ayons notre revanche.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. J'entends; commencez, Madame.

## SCÈNE IV.

LE COMMANDEUR, LE BARON, LA  
MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *feignant de ne pas  
appercevoir le Baron.*

**M**ONSIEUR le Commandeur, laissez-vous  
fléchir par mes prières. Pouvez-vous céder à l'opi-  
nion du vulgaire? Et ne savez-vous pas combien sa  
critique est exagérée?

LE COMMANDEUR.

Peut-elle révoquer en doute ce qui n'est que  
trop vrai. (*A part.*) Il écoute, bon.

LA COMTESSE.

Elle prend souvent de fausses apparences pour  
de grandes vérités.

LE BARON, *à part.*

Quel célèbre Avocat! Mais il perdra sa cause.  
Tâchons de la rendre bonne, & tirons partie de  
l'aveu du Marquis. Je veux les forcer à me croire  
de quelqu'utilité. (*Au Commandeur.*) Monsieur le  
Commandeur, permettez-moi de vous faire quel-  
ques observations. Je viens d'entendre votre con-  
versation; & celle que je viens d'avoir avec le  
Marquis, m'autorise à vous faire part d'une cir-  
constance que vous ignorez.

H 2

116 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

LE COMMANDEUR.

Je n'ignore rien, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Pardonnez - moi, Monsieur le Commandeur ; vous êtes dans l'erreur, ainsi que le Public, sur le compte de votre nièce. Le Marquis a voulu laisser jouir son adorable épouse du fruit de sa supercherie, en feignant de ne l'avoir pas reconnue ; mais il n'en est pas moins vrai que, sous le nom d'une inconnue, elle a cru, de nouveau, faire sa conquête.

LA COMTESSE, *surprise.*

Je n'en reviens pas.

LA MARQUISE.

Ah ! je respire.

LE COMMANDEUR.

Ah ! ah ! que dites-vous de cela, Mesdames ?

LE BARON, *tirant par la robe la Comtesse.*

Ferme : de la hardiesse, & nous la sauvons.

LA COMTESSE.

Ah ! je comprends ! (*A part.*) Il dit la vérité sans sans douter. (*Haut.*) Vous l'entendez, Monsieur le Commandeur ; & pouvez-vous encore douter que votre nièce soit innocente ?

LE COMMANDEUR.

Quel diable ! je ne comprends rien à tout ceci. Mon neveu m'a bien raconté une aventure roma-

nesque ; mais il ne m'a pas dit que ce fut avec sa femme.

LE BARON, *riant, bas à la Comtesse.*

Je le crois bien.

LA COMTESSE, *bas au Baron.*

Vous êtes charmant ; je reviens sur votre compte.

LE BARON, *lui faisant signe des mains, bas.*

Laissez-moi faire. (*Haut au Commandeur.*) Parbleu ! je le crois bien : un Philosophe, un sage n'oserait pas faire l'aveu de cet enfantillage à un homme raisonnable.

LE COMMANDEUR.

Il vous l'a bien fait à vous, Monsieur le Baron, vous ne l'êtes donc pas ?

LE BARON.

Moi, je suis son ami, & vous êtes son oncle.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Il n'est pas plus instruit que mon neveu que ce soit ma nièce ; c'est un tour du Baron : feignons cependant de le croire. (*Haut.*) Je crois en effet que ce que vous me dites, est vrai. Cette singularité est digne du Marquis de Clainville. Il a cru qu'il était obligé de me faire part de l'espièglerie de sa femme ; mais qu'il devait, par prudence & par décence, ne pas me la nommer.

LE BARON.

Précisément. Ne le connaissez-vous pas ?

H 3

## 118 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

### LE COMMANDEUR.

Je le connais bien. (*A part.*) Si l'idée lui en était même venue, il l'aurait bien fait, pour la justifier. Le plus grand homme est souvent le plus simple. Je gagerais même que le soupçon ne s'est pas présenté à son esprit. Sortons, laissons ces Dames pour un instant. (*Haut à la Marquise.*) Je te fais réparation, ma chère nièce; & je suis redevable à Monsieur, de ce qu'il vient de m'apprendre; je vais chercher mon neveu, & le querreller de la bonne façon.

### LE BARON.

Gardez-vous en bien, Monsieur le Commandeur; il m'a recommandé le secret, & je l'exige de vous; il a ses raisons. (*A part.*) Et moi, j'ai les miennes.

### LE COMMANDEUR.

J'y consens; & j'aime à voir comme il s'y prendra, pour n'en faire l'aveu. Je vous laisse avec ces Dames, pour aller contremander des ordres que j'avais donnés.

### LE BARON.

Allez donc, cher Commandeur.

### LE COMMANDEUR, *à part.*

Cher Commandeur! ce ton amical! La peste soit du fat!

(*Il sort en le saluant avec dérision.*)



## SCÈNE V.

LE BARON, LA MARQUISE, LA  
COMTESSE.

LE BARON, *riant aux éclats.*

AH! ah! ma foi! nous le tenons.

LA COMTESSE.

Ne riez donc pas si fort ; il pourrait vous entendre.

LE BARON.

Ah! vous avez raison ; mais comment pouvez-vous, Mesdames, garder votre sang-froid ?

LA COMTESSE.

Les coupables n'ont pas le même courage que ceux qui les défendent.

LA MARQUISE.

Avant de vous remercier de tout ce que je vous dois, Monsieur le Baron, dites-moi comment mon époux vous a confié ce que vous venez de nous dire.

LE BARON.

La chose est toute simple. Je le voyais rêveur ; & , connaissant la cause de son affliction, j'ai cherché les moyens de le consoler : « Je fais, m'a-t-il » dit , que j'ai des torts envers Madame de Clainville , qui ont produit sans doute le désordre qui » règne dans sa conduite. Si elle avait du moins

## 120 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

» sauvé les apparences , & qu'il n'y eût que moi  
» d'instruit de ce qui se passe , je pourrais lui  
» faire grace. »

LA COMTESSE.

Le bon mari !

LE BARON.

Ne m'interrompez pas. . . . « Mais , mon oncle ,  
» a-t-il ajouté , n'entend pas raison , & veut abso-  
» lument la faire renfermer. Vous sentez combien  
» j'ai condamné cette violence. » Je lui ai de-  
mandé quels étaient précisément ses torts envers  
vous ; il m'a avoué qu'il aimait , depuis un an ,  
une femme qu'il n'avait jamais pu voir ; qu'un  
voile la couvroit de la tête aux pieds , & qu'elle  
ne lui prodiguait pas moins les plus tendres ca-  
resses. J'ai cru d'abord qu'il me faisoit une histoire ;  
mais , comme ce n'est pas de son caractère , je  
vous avoue que j'ai été fort surpris de cette avan-  
ture. Je pense que c'est une coquette décrépite ,  
qui , connaissant la bonne foi du Marquis , le  
tient dans ses filets sous l'appas du mystère : j'ai  
insisté pour savoir où & comment il avait fait cette  
connaissance ; mais il m'a très-fort assuré qu'en  
vain je lui ferais des questions sur ce sujet ; que ,  
quand je le presserais vivement , je n'en saurais ja-  
mais davantage de sa part ; & que même il se  
garderait bien de me donner les moyens dont il  
aurait pu profiter , pour connaître la femme avec  
qui il s'était engagé , sur sa parole d'honneur , de  
ne faire aucune démarche , pour découvrir qui  
elle était. Son bonheur , à ce qu'il prétend , est  
à ce prix. Jamais femme n'a trouvé une plus belle

occasion de se justifier , que celle que je vous donne. (*Il rit.*) Le tour est admirable.

LA COMTESSE.

Eh ! que faut-il faire ?

LE BARON.

Devenir cette adorable inconnue.

(*La Comtesse rit.*)

LE BARON.

Eh bien ! vous riez , méchante ; le tour vous paraît plaisant.

LA COMTESSE.

Il est divin. (*A la Marquise qui ne peut s'empêcher de laisser éclater sa joie.*) Ils rient tous les trois. (*A la Marquise.*) Convenez , ma chère amie , qu'on n'a pas plus d'adresse que le Baron. Il faut lui rendre les armes.

LA MARQUISE.

Il est vrai qu'il y a peu d'hommes comme Monsieur. Son intelligence est bien naturelle ; mais j'eusse préféré que Monsieur de Clainville en eût eu seul le mérite.

LE BARON , *riant.*

Voici bien du nouveau ? Comme son innocence a changé de figure ! La plus franche coquette ne dirait pas mieux. (*A la Comtesse.*) Je ne craignais , je vous l'avoue , que sa franchise ; je la croyais si simple , si naïve ! . . . . Cette aventure va faire un bruit de diable. Nous nous en tirerons à merveille.



122 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

LA MARQUISE, *ironiquement.*

Le croyez vous, Monsieur?

LE BARON, *lui prenant la main.*

Cette simplicité m'enchanté. On n'est pas plus adroit, avec un air de candeur..... Mais il faut y joindre un peu de reconnaissance.

LA COMTESSE.

Elle le doit.

LA MARQUISE.

J'y ré ponds, toutefois, lorsque mon époux fera convaincu de toute ma tendresse pour lui; qu'il m'aura rendu son estime, & que je n'aurai plus rien à craindre.

LE BARON.

Quand vous seriez innocente de tout ce dont on vous accuse, votre style n'en serait pas plus assuré. Quel ton impératif..... Mais ce n'est pas ainsi que vous devez traiter celui qui vous sauve d'un si grand péril. (*La Marquise sourit.*)

LA COMTESSE.

Affurément le Baron a raison. (*Bas à la Marquise.*) Feignez donc.

LA MARQUISE.

Mais, que faut-il que je fasse, ma bonne amie?

LA COMTESSE.

Donner au Baron quelqu'espérance au moins.

LE BARON.

Voilà qui est parlé.

LA MARQUISE, à la Comtesse.

Je ferai tout ce que vous jugerez à propos.

LE BARON.

Tout ?

LA MARQUISE, en souriant.

Tout ce qui fera plaisir à Madame. Je lui dois trop, pour lui refuser quelque chose.

( La Comtesse rie. )

LA MARQUISE, continuant.

Je sens combien je suis redevable à Monsieur le Baron, & j'espère le convaincre bientôt de mes sentimens pour lui : mais il faut me donner le tems de me reconnaître ; car je vous avoue que tout ceci m'embarasse plus que vous ne pensez l'un & l'autre.

LE BARON.

Pas trop : je ne vois pas cela, moi.

LA COMTESSE, bas au Baron.

Laissez-moi lui parler.

LE BARON.

Soit. . . . . Mais tâchez que cette conversation assure mon bonheur ; sans cela, je vous en avertis, je ne répons pas de moi.

LA COMTESSE.

Allez, soyez sûr qu'on vous récompensera de tout ce que vous méritez. Trouvez-vous ce soir dans le Parc ; nous irons vous y joindre, & nous

124 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ.

ferons plus commodément pour parler de vos affaires.

LE BARON , *à la Comtesse , en lui prenant la main.*

Vous êtes bien aimable , bien jolie , pour parler pour un autre. Aglaé accompagnait toujours Cypri ; & vous êtes une des trois Graces qu'Amour a voulu bien disposer en ma faveur.

LA COMTESSE.

On n'est pas plus aimable que vous , (*A part.*) ou plus ennuyeux. (*Haut.*) Allez , & comptez sur moi.

LE BARON.

Plus que sur tous les Dieux ensemble. (*Il sort en saluant ces Dames , & dit à la Marquise.*) Adieu , adorable Clainville ; je vous quitte ; mais songez que mon cœur vous reste. Il attend que vous le receviez. Je vous le laisse là , là , là , tout près de vous.

LA COMTESSE , *en riant.*

Là , là , cela s'entend ; son cœur est comme un oiseau. Faites bien doucement , de crainte qu'il n'échappe.

LE BARON.

Mauvaise ! vous me persiflez ; mais j'aurai ma revanche.

LA COMTESSE.

C'est juste ; & nous serons tous contents.

LE BARON.

Chassez-moi donc.

LA COMTESSE.

Vous devriez déjà être bien loin ; ce n'est pas en restant que vous avancerez vos affaires.

LE BARON.

Eh bien , je m'en vais. (*Il sort brusquement.*)

## SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

**E**H bien , ma bonne amie , que pensez-vous de tout ceci ? Vous voyez que les choses tournent au gré de vos desirs.

LA MARQUISE.

Oui ; si Monsieur le Baron avoit dit vrai ; si Monsieur de Clainville nous avoit devinées ; si enfin sa tendresse avoit prévenu la mienne dans la démarche que j'ai faite auprès de lui sous le nom d'une inconnue ; si...

LA COMTESSE, *perflant.*

Si enfin il étoit instruit comme le Baron l'a imaginé... Je vous avoue , ma bonne amie , que je ne trouve rien de plus humiliant que d'être dupe d'un homme , & sur-tout d'un Phi-

losophe, d'un être qui ne vit que pour soi, qui ne s'afflige jamais des malheurs d'autrui, qui n'a jamais connu l'amour ni la jalousie : la jalousie sur-tout qui, est le plus sûr témoignage de leur constance & de leur amitié. Jamais un vrai jaloux ne fut infidèle.... Et votre époux, sans s'informer du sujet de votre tristesse, vous quitta machinalement, & vous reprend de même sans vous connoître : il voit aujourd'hui les apparences les plus convaincantes de votre infidélité, sans s'inquiéter de celui qui lui ravit votre tendresse, pourvu que son honneur soit à couvert. C'est-là le seul inconvénient qu'il trouve dans cette aventure ; & je vous écouterais, ma bonne amie, & j'aurois égard à vos inquiétudes ; ah ! je vous proteste qu'elles me divertissent actuellement. Le Commandeur est dans nos intérêts ; nous n'avons plus rien à craindre. Je veux désoler cet homme trop flegmatique, & trop aimé de la plus adorable des femmes : je veux le rendre jaloux, je veux qu'il soit inquiet, qu'il tremble de perdre un jour véritablement votre cœur ; je veux enfin qu'il rende à mon sexe tout ce que la prétendue philosophie croit vous ôter à jamais, qu'il vous aime & qu'il éprouve tout le désordre de l'amant le plus passionné. Oui, voilà comme je le veux, & comme je prétends le rendre.... Mais, j'entends le Commandeur qui rit aux éclats. Il a sans doute préparé la Comédie de ce soir. Allons, songez à vous rassurer, & à bien jouer votre rôle.



## SCÈNE VII.

LE COMMANDEUR, BLAISE,  
LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LE COMMANDEUR, à *Blaise*, en riant.

TOUT de bon, mon garçon ; le Marquis t'a houspillé de la bonne manière ?

BLAISE.

Vantresanguienne, Monsieur le Commandeur, ça n'est que trop vrai ; je ne l'avons jamais vu si en colère, lui qui nous a toujours paru si bon, si humain ; mais il n'entend pas raillerie quand on veut le complimenter sur son enfant, voyez-vous.

LA COMTESSE, riant.

Qu'y a-t-il donc de nouveau ?

LE COMMANDEUR, riant & se frotant.

Ah ! l'aventure est charmante ; mon cher neveu, que sa philosophie n'a pu empêcher de rosser ce malheureux pour lui avoir demandé s'il étoit content du présent que vous lui avez donné.

BLAISE, pleurant.

Ah ! ce n'est pas tout-à-fait à cet endroit qu'il a pris la mouche : c'est quand j'avons dit que la petite Demoiselle lui ressembloit comme deux

128 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

gôûtes d'eau, & que j'espérons ben qu'il nous ferait danser; puisque Madame ne l'avoit pas fait à son arrivée: à ces mots, je ne sommes que trop entré en danse; & il nous a baillé un soufflet, ah Dame! d'une telle importance, que j'n'aurions jamais dit que c'étoit là la main d'un Seigneur.

LA COMTESSE.

Et sur-tout d'un Philosophe; car ces Messieurs vont si lentement dans cette matière, & avec tant de réflexion, qu'il faut, mon garçon, que tu me l'assures pour le croire.

BLAISE.

Ah! tâtez plutôt, Madame; vous verrez que la place est encore tiède.

( *Tous rient à la fois.* )

LE COMMANDEUR.

Elle n'est donc pas encore bien refroidie, mon pauvre Blaise; est-ce qu'il ne t'a pas dit le mot pour rire en te le donnant.

BLAISE, *piqué.*

Ah! je voyons ben que vous vous gaussez de nous. J'allons nous en aller avec ce que je tenons, qui est le plus sûr.

LE COMMANDEUR.

Non, reste, mon pauvre garçon; mais dis-moi s'il ne t'a pas parlé en te maltraitant; j'ai mes raisons pour cela.

BLAISE.

Est-ce qu'on bat le monde sans leur dire pourquoi?

LA

LA COMTESSE, *riant.*

J'aime à voir qu'on soit conséquent dans toutes choses. Eh bien, il t'a dit, mon pauvre Blaise ?

B LAISE.

Eh ! je ne savons pas si je pourrons très-bien le contrefaire ; mais j'allons toujours l'imiter... Ah ça, qui voudra recevoir le soufflet ?..

LE COMMANDEUR.

Fais seulement le geste.

B LAISE, *en se donnant un soufflet.*

Tais-toi, Butor ; ne te mêle jamais des affaires de ton maître : veille plutôt à cette charmille que tu me laisses dépérir, sans t'occuper de ce qu'on ne te demande pas. J'allions recommencer pour nous excuser ; mais il a plu sur mon autre joue un soufflet. Ah ! un soufflet qui nous a bientôt fait oublier le premier ; j'en avons vu autour de nous un million de lumières ; & quoique ça je n'avions plus comment retrouver le chemin pour aller à nos besoins. Tatidienne ! que je sommes fâché d'avoir tant déplu à nos chers maîtres ? C'est votre faute aussi, Madame la Marquise ; pourquoi ly avez-vous baillé une fille quand il vouloit un garçon ; tenez, Madame, personne n'est curieux de s'engance, & c'est une marchandise trop mauvaise à se défaire.

LE COMMANDEUR, *riant.*

Vraiment tu as tort, ma chère nièce ; & c'est de ta faute, si ce pauvre diable a été maltraité.



BLAISE.

Oh ! je n'sommes pas fâché pour nous ; & tout c'que j'en disons ce n'est que par bon cœur pour not' maître que j'plaignons de toute notre ame ; & que j'aimons ben , quoiqu'il nous ait un tantinet tarabusté.

LA MARQUISE.

Sa fidélité m'enchanté. (*A Blaise, en lui présentant de l'argent.*) Tiens, mon garçon, voila de quoi te faire oublier les soufflets de Monsieur le Marquis.

BLAISE, *sautant de joie.*

Par la sanguienne, Madame la Marquise, gardez votre argent ; j'navons pas besoin de ça pour les oublier, & je ne m'en rappellions deja pus, si vous n'm'en aviez pas demandé des nouvelles.

## SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Madame PINÇON,  
*entrant avec empressement.*

LA MARQUISE, *continuant.*

**P**RENDS toujours, mon ami, prends.

LE COMMANDÉUR, *mettant la main à la poche.*

Et moi, je veux aussi le gratifier ; tiens, voila un bon louis d'or, tout neuf.

BLAISE.

Oh ! j'voyons ben comme il reluit , mais il ne nous tente pas pour cela.

LA COMTESSE.

Je veux être aussi de la partie ; voilà pour boire à ma santé le premier jour de tes noces.

BLAISE.

Oh ! je voudrions ben que ça fût purôt aujourd'hui que demaia : l'argent n'y fait rien.

Madame PINÇON, *bas à Blaise.*

Prends toujours , mon garçon , ça ne laisse pas que d'avancer les affaires.

BLAISE, *avec étourderie.*

Tatiguienne ! j'allons prendre tout ce que vous voudrez me donner , & j'allons ben vite le porter à Babet. (*Il prend l'argent de la Marquise & de la Comtesse. Le Commandeur retient son louis d'or.*)

BLAISE, *au Commandeur.*

Baillez donc. . . .

LE COMMANDEUR, *avec ruse.*

Ah ! tu vas porter à Babet l'argent qu'on te donne , petit fripon : il y a donc une raison pour cela.

BLAISE, *se mordant les doigts.*

Foin de moi ! j'avons gâté la sauce.

(*Ils rient tous ensemble.*)

LE COMMANDEUR.

Ah ! tu comptais te régaler en nous faisant

232 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

dupes ; mais je veux savoir ce qui se passe entre Babet & toi.

( *Blaise baissant la tête.* )

MADAME P I N Ç O N.

Courage , mon pauvre garçon ; je vais parler pour toi.

LE C O M M A N D E U R , *faisant signe à Madame Pinçon , en riant.*

Non , non , qu'il s'explique lui-même ; il est assez grand peut-être.

L A C O M T E S S E.

Le Commandeur a raison.

LA M A R Q U I S E , *bas à la Comtesse.*

C'est l'Amant de Babet , je le fais ; mais je ne veux pas vous ôter le plaisir de son embarras.

LE C O M M A N D E U R , *tenant toujours son louis d'or à la main , & en sortant un autre de sa bourse.*

Parleras-tu , ou je l'enferme : ou bien , si tu nous dis tout , j'en fors un autre.

MADAME P I N Ç O N.

Eh ! allons donc , nigaud , dis donc avec fermeté que tu aimes Babet.

B L A I S E.

Oh ! je l'aimons , tenez , par dessus tout. Mais comment l'avez-vous appris , vous , Madame Pioçon ? Mon père m'a bien recommandé de n'en

parler à personne; car il veut que nous ne soyons mariés que dans deux ans.

LE COMMANDEUR.

Ton père fais donc que tu fais l'amour à Babet.

BLAISE.

Oh! je le ne lui faisons plus depuis qu'elle est gouvernante de notre petite maitresse & je souffrirons ben de cette abstinence jusqu'à tant qu'elle soit élevée.

LA COMTESSE, au Commandeur.

Convendez qu'il a bien gagné ce que vous voulez lui donner. (*A la Marquise.*) Ma bonne amie, ce pauvre garçon me fait pitié; il faut abrégier le tems de ses souffrances. (*A Blaise*) Va, mon pauvre Blaise, je travaillerai pour toi.

BLAISE.

Oh! que vous êtes brave, Madame la Comtesse!... On a ben raison de dire que le miroir est la figure de l'ame.

LE COMMANDEUR, lui donnant l'argent.

Oh! pour celui là, tu l'as bien gagné: tiens.

MADAME PINÇON.

Que voulez-vous, ce pauvre garçon n'en fait pas davantage, c'est l'abondance du cœur qui le fait parler ainsi.

BLAISE.

Est-ce que j'avons mal dit; ce n'est pas notre intention toujours.

234 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ.

LA COMTESSE.

Non, mon pauvre Blaise: va voir si Monsieur le Marquis est encore dans le Parc; tu viendras nous en avertir.

BLAISE.

J'y courons ben vite. (*Il sort.*)

---

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté BLAISE.

LE COMMANDEUR, à *La Marquise*.

TU es instruite, à ce qu'il paraît, ma nièce, de leurs amours?

LA MARQUISE.

Oui, mon oncle. J'ai entendu, sans le vouloir, la conversation que Babet a eue tantôt avec Pinçon.

Madame PINÇON.

Il faut que vous soyez bien discrète, Madame; car vous ne m'en avez rien dit.

LE COMMANDEUR.

Elle est plus occupée de son cher époux que d'en donner un à Babet; notre Philosophe les mariera avant vingt-quatre heures, j'espère, & je veux qu'il danse à leurs noces: ça, ma nièce, il faut que tu fasses exactement tout ce que je

vais te dire. Je viens de donner des ordres à Pignon pour qu'il aille au prochain village charger un payfan d'une lettre pour toi : tu te rendras au rendez-vous qu'elle t'indiquera , ton mari en fera averti , & laisse-moi faire , je me charge du reste.

LA COMTESSE.

Mais le Baron s'y trouvera aussi ; je lui ai donné un rendez-vous dans le parc.

LE COMMANDEUR.

Fort bien ; j'aurai le plaisir de batailler ces deux vaillans champions.

LA COMTESSE, *riant.*

Mais , s'ils allaient sans vous connoître ? . . .

LA MARQUISE, *alarmée.*

Mon cher oncle , ce badinage est trop fort ; & peut-être fera-t-il cruel pour tous.

LA COMTESSE.

Elle a raison en cela. Changez de projet.

LE COMMANDEUR.

Ventre bleu , Mesdames , je ne varie pas comme les femmes ; mais rassurez-vous sur mon compte , & croyez que je menerai les choses avec toute la prudence dont je suis capable. Je veux me divertir aux dépens de ce fat de Baron ; je veux faire le bonheur de mon neveu , de ma nièce , & pour cet effet je donne cette nuit le bal dans le parc. (*A Madame de Clainville.*) Je serois d'avis que tu fisses venir cette inconnue ; il ne te

sera pas difficile de la faire arriver. Il faut écrire à ton époux ; paroître devant lui avec le costume qui te déguisa à ses yeux ; le convaincre de ton amour , de ses erreurs , de ta fidélité ; mais il faut avant , le rendre jaloux , & je m'en rapporte aux soins de Madame la Comtesse.

LA COMTESSE, *avec finesse.*

Ah ! laissez-moi faire ; je vous assure que je prends autant de part que vous dans tout ceci : ce sont deux hommes bien insupportables , que nous avons à corriger. Pour le Baron , j'en fais peu de cas ; mais le Marquis de C'ainville , homme délicat , homme sensible , qui ne se rend ridicule que par les travers de son esprit ; ses systèmes ne sont pas dans la nature , quoiqu'il prétende que l'homme doit y être entièrement soumis.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous , ma bonne amie ? Si c'est son opinion , on ne sauroit le blâmer.

LE COMMANDEUR.

Voyez-vous comme elle le justifie , la pauvre petite. Ah ! nous voulons bien plus faire , nous voulons le punir. Croite que les hommes sont nés pour vivre comme les animaux ; c'est un excès de toléie impardonnable ; va , demain.

Madame PINÇON.

Allons tout préparer : mais voici Blaise. Qu'y a-t-il donc ? Il a l'air tout effaré.



## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, BLAISE.

M. PINÇON.

OU vas-tu donc comme cela ? Qu'est-ce qu'il y a de nouveau , pour arriver tout effoufflé ?

BLAISE..

Jarnigoi , je n'avons pas trop comment faire pour vous raconter ce que je v'nons de voir ; Mais , ma fine ; je croyons ben que not'cher Maître va perdre tout-à-fait son esprit.

LE COMMANDEUR.

Comment donc ? Ceci devient sérieux ; parlez donc sans niaiser.

LA MARQUISE , *troublée.*

Ciel ! qu'est-ce qui se passe donc ?

BLAISE.

Parguienne , ce sont des lubis qui s'emparent de son bon sens. Il va déraciner tout le Parc , si bientôt on ne vient pas à son secours.

LA COMTESSE , *riant.*

C'est un second Roland : s'il pouvait devenir de même furieux , nous le trouverions charmant à son retour.



138 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ.

LE COMMANDEUR, à Blaise.

Qu'est-ce qu'il a donc fait ? Sans doute quelque changement qui ne te plaît pas , parce que tu crains une nouvelle besogne pour toi.

B L A I S E.

Ah ! je ne serions pas fâché pour cela ; mais il a ben grondé Babet ; il a ben fait pis encore : j'n'osons pas vous l'dire , Madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Je vous prie , Blaise , de ne me rien taire : vous me jetez dans une inquiétude que je ne puis m'exprimer.

B L A I S E.

Oh ! j'allons tout vous dire , ce n'est pas la peine de vous affliger pour cela.

Madame P I N Ç O N , avec impatience.

Finis donc ? Eh bien ! qu'est-ce qu'il l'a fait ?

B L A I S E.

Ah dame ! il s'en faut beaucoup qu'il ait fait quelque chose ; il a ben plutôt défait ce que j'avions de plus joli dans le Parc , & ce que Madame la Marquise aimoit tant.

LA MARQUISE. *affligée.*

Ah ! mon pauvre Pavillon Chinois !

B L A I S E.

Oh ! il est en ruine actuellement.

LA COMTESSE. *en riant.*

C'est qu'il a du goût pour les Jardins Anglais.

# COMÉDIE.

139

## LE COMMANDEUR.

Parbleu ! Mesdames , je n'entends pas raillerie là-dessus. Je vais bien vite au-devant de cet extravagant : que diable ! sa Philosophie a bien changé de face ? (*Il sort.*)

---

## SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS , excepté le COMMANDEUR.

Madame PINÇON.

**T**OUT va se découvrir , sans que nous y ayons donné la dernière main.

LA COMTESSE.

Peut être ; le Commandeur est trop essentiel pour nous enlever ce plaisir.

LA MARQUISE , *abattée.*

Je frémis. Oh ! ma bonne amie , s'il alloit faire du mal à mon enfant , à sa fille . . . . . Je n'en puis plus.

LA COMTESSE.

Rassurez-vous : il est incapable de cette cruauté !

BLAISE.

Oh , que nenni ! il ne lui fera pas de mal ; & Babet a gagné ben vite le Châtaiu avec not petite Maitresse.

140 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ.

LA MARQUISE.

Ah ! je respire ! ô-ma fille ! ô Monsieur de Clainville ! pouvez vous la voir avec indifférence ? Et la nature ne peut-elle rien produire sur votre cœur ?

Madame PINÇON.

Elle est souvent bien bizarre.

LA COMTESSE.

Pinçon a raison : l'illusion fait tout.

B LA I S E.

Oh ! c'est ben vrai : combien de pères croyent l'âtre , & ne le sont pas cependant.

Madame PINÇON.

Comment , est-ce que tu fais cela , mon garçon ?

B LA I S E.

Oh ! je ne le savons pas par moi-même ; mais j'avons ben nos raisons pour nous en douter.

Madame PINÇON.

Madame la Comtesse , ceci mérite attention.

LA COMTESSE.

Non : c'est quelque préjugé du Village.

B LA I S E.

Tatiguienne , il n'y a pas de préjugé qui tienne ; c'est ben la vérité. J'avons entendu dire une histoire à mon grand-père. . . . . Ah dame ! c'est une histoire. . . . .

COMÉDIE.

141

Madame PINÇON.

Que j'n'avons pas le tems d'écouter.

LA COMTESSE.

Pourquoi ? Laisse-le dire.

Madame PINÇON.

Vous n'êtes pas maligne , Madame la Comtesse.

LA MARQUISE.

Ni curieuse.

LA COMTESSE.

Pourquoi non ? Tout comme une autre ; tu dis donc , Blaise , que cette histoire....

B LA I S E.

Oh ! j'allons vous la raconter en peu de tems. L'histoire dit qu'il y avait un Grand Seigneur qui avait un beau-fils qu'il élevait très-ben , & qui venait comme un champignon. Voila tout-à-coup qu'il lui prend le vertige de n'en plus vouloir être le père , parce qu'il avait pris aussi fantaisie à Madame la Seigneuresse d'avoir un autre enfant , du tems que son mari n'était pas au logis.

Madame PINÇON.

C'est tout comme chez nous....

B LA I S E.

Tout juste ; & on assura ben à ce bon Seigneur que le père du dernier était aussi celui du premier. Ah dame ! il arriva ben des choses que j'avons oubliées : tant qu'il y a , qu'il y eut un procès de

242 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

diable. Tout fut mangé par la justice ; & ces deux gentils garçons n'eurent plus rien ; pas même de père , au lieu de deux qu'on leur donnait dans tout l'endroit. C'est ce que je n'avons jamais pu comprendre.

Madame PINÇON.

Et c'est ce qui est très-possible , mon enfant.

LA COMTESSE.

Il y a vraiment , dans l'aventure de ce nigaud , de quoi réfléchir.

(*La Marquise rêvant*).

LA COMTESSE.

Ce récit vous affecte , ma bonne amie ?

LA MARQUISE.

Je ne le cèle pas. Il m'afflige. . . Quoique ma conduite diffère bien de celle que ce Payfan cite , je n'en dois pas moins être alarmée. Les fausses apparences sont quelquefois plus nuisibles & plus cruelles que de coupables réalités. Cet homme simple & naïf m'ouvre les yeux. Je vais sans plus tarder me jeter aux pieds de Monsieur de Clairville , lui avouer tout , avant que les choses deviennent plus sérieuses.

LA COMTESSE.

Mais , attendez donc ?

LA MARQUISE.

Rien ne peut m'arrêter. Je vais prendre ma fille dans mes bras , me jeter dans les siens ,

lui faire connaître ma faute & ma fidélité, en lui donnant le gage du plus tendre amour.

B L A I S E.

Ah ouais ! que veut dire tout ce que j'entendons : je n'y comprenons ma fine rien. J'avons ben queuque doutance de tout ceci ; mais tout cela ne me paraît pas ben net.

( *La Marquise sortant.* )

L A C O M T E S S E.

Attendons le Commandeur.

L A M A R Q U I S E , *en s'en allant.*

Je n'écoute plus rien.

L A C O M T E S S E , *suivant la Marquise.*

Elle a pris son parti : il faut cependant tâcher de l'en détourner : suivons-la.

## SCENE XII.

Madame PINÇON , B LA I S E.

Madame P I N Ç O N , *s'en allant aussi.*

L A peste soit du nigaud avec son histoire.

B L A I S E , *la regardant s'en aller.*

Et pourquoi nous avez-vous forcé à vous la

144 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,


raconter ; je sommes ben malheureux ! Par-tout tarabusté..... Ah ! je voyons ben que je n'aurais être mariés de cette année : c'est tout comme un sort. J'avions dit stependant tout le contraire à Babet , en lui apprenant que cette brave Comtesse allait prier pour nous..... Mon Dieu ! comme les Grands sont fragiles : ce sont tout comme des verres.

(Il sort).

*Fin du quatrième Acte.*



**ACTE**


  
 A C T E V.
 

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

BLAISE, BABET.

(*Babet , au-devant de la porte & remuant le berceau qui est couvert.*)

BLAISE , la regardant faire de loin , & criant-bas.

**M**ADemoiselle Babet?

BABET , lui faisant signe avec la main de se retirer.

BLAISE.

Oh! je n'approcherons pas ; je voyons ben que vous bercez not' petite maitresse. Sera-t-elle bientôt endormie ?

BABET , piétinant & remuant toujours le  
 coup de son berceau.

BLAISE.

Que dites - vous ? Je n'entends rien par ces signes.

K



B A B E T , *tout bas.*

Te tairas-tu ? tu vas l'éveiller. . .

B L A I S E , *s'approchant doucement.*

Oh ! què nanni. J'allons parler tout bas.

B A B E T , *toujours à côté du berceau.*

Tiens , Blaise , c'est inutile que tu nous parles. Madame Pinçon m'a dit que je ne serions jamais mariés.

B L A I S E .

Et pourquoi cela ?

B A B E T .

Ah dame ! c'est que tu as trop parlé. . .

B L A I S E .

J'n'avons dit stapendant que ce que je faisons.

B A B E T .

Que tu es simple ! Et voila précisément ce qu'il ne fallait pas dire.

B L A I S E .

Dame ! j'n'avons pas , comme vous , resté longtemps avec les gens du Châtaiu.

B A B E T .

Tiens , Blaise , j'avons vu très-souvent que les personnes du grand monde étaient comme le tems. Tu as bien remarqué de certains jours , qu'il pleut , qu'il grêle , froid , chaud , & un biau soleil par-dessus tout : eh bien ! c'est tout de même

au Châtaiu. Par fois on est si gai, qu'on diroit que ce sont autant de fous : une heure après, on ne se dit rien : ensuite, c'est une dispute, des questions. Chacun veut avoir raison, & ils ne s'entendent ni les uns, ni les autres.

BLAISE.

Tatiguienne, que c'est drôle ! Ah ! c'est bien différent cheux nous. J'avons ben que je ne parlons que l'un après l'autre ; & j'écoutons toujours le plus ancien.

BABET.

Chez les grands Seigneurs, c'est précisément tout le contraire. C'est toujours le plus jeune qui l'emporte sur le plus vieux.

BLAISE.

Fi, que c'est vilain ! Et la politesse ?

BABET.

Ah dame ! ils en parlent assez : ils disent bien que nous ne sommes, nous autres, que des payfans, des grossiers. Eh bien, Blaise, ils sont plus grossiers que nous. Si tu savois quels sont leurs discours. J'avons quelquefois rougi de les entendre : Eh bien, ça les fait rire, eux. Ils appellent cela des bons mots.

BLAISE.

Et les femmes, Babet, est-ce qu'elles sont de même ?

BABET.

A-peu-près. Et quand on leur dit de vilaines

## 148 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

choses , ils y répondent ordinairement par ces mots : « Ah ! il est joli , celui-là. » Parce qu'ils assurent que ce n'est plus une sottise , quand c'est dit avec esprit.

B L A I S E.

Mais , dis-nous , Babet , comment as-tu pu faire pour retenir tout ça ?

B A B E T.

Eh ! ma fine , c'est ben malgré nous , je t'assure ; car je n'aimons pas trop ben ce langage. Tiens , Blaise , les gens de Paris ne se parlent jamais à cœur ouvert.

B L A I S E.

Tatiguienne ! j'avons dans l'idée que je n'sommes pas de la même pâte.

B A B E T.

Ah ! ils le prétendent ben de même ; mais garde-toi ben de le croire : Monsieur le Curé assure que nous sommes tous égaux. Tiens , Blaise , tu n'es pas fait différemment que not' bon Roi , & moi , que not' bonne Reine.

B L A I S E.

C'est-il possible !

B A B E T.

Tout comme je te le difons.

B L A I S E.

Ça , Babet , tu nous aimes bien.

B A B E T.

Pourquoi nous fais-tu cette question ?

B L A I S E.

Ma, fine ! j'avons toujours peur que tu ne te dégoûtes de nous , actuellement que te voila parmi les biaux Seigneurs.

B A B E T.

Eh bien ! je pensons davantage à toi : ils nous paraissent si ridicules , si fatigués , quoiqu'ils ne fassent rien.....

B L A I S E.

Ah ! tu as raison. Ils ont toujours l'air malade.

B A B E T.

Ils mangent cependant de bonnes choses.

B L A I S E.

Ça ne les engraisse pas davantage : je n'avons que du pain ben noir , & quelquefois de la bonne soupe aux choux ; eh ben ! j'nous portons cent fois mieux qu'eux.

B A B E T.

Tu as ben raison ; & , si ce n'étoit pas not' jeune Maitresse , je retournerions ben vite aux champs.

B L A I S E.

Si on'allait t'emmener à Paris , Babet ?

B A B E T.

Voilà précisément de quoi je tremblons.

K 3

150 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

BLAISE.

Et tu aurais le cœur de nous quitter ?

BABET.

Je n'en aurions jamais la force ; mais , si Madame de Clainville le voulait , il faudrait bien le vouloir itou , nous autres.

BLAISE.

Ah , Babet ! ne pensons pas à cela. Laisse un moment le berceau d'la petite Demoiselle. Elle dort. Donne-moi ta main.

BABET.

Tiens , la voila.

BLAISE.

Ah ! comme elle est devenue douce ; comme elle est blanche actuellement : on voit bien que tu n'es plus au soleil.

BABET.

Oh ! je n't'avons pas dit le remède qu'on nous fait employer pour la blanchir comme ça : c'est un onguent tout blanc , & qu'on appelle... attends... c'est dans un joli petit pot... On appelle cela de la pâte.

BLAISE.

De la pâte pour faire du pain.

BABET.

Eh non , de la pâte... d'amande... Oui , d'amande.

BLAISE.

Et c'est cela qui te les a blanchies ?

B A B E T.

Oui, c'est par rapport à la jeune Demoiselle. Et on ne nous y a pas laissé toucher qu'après nous en être bien frotté plusieurs fois.

B L A I S E.

Ah! laisse-moi faire; je voulons les avoir de même; j'avons ben des amandes.

B A B E T.

Ah! ça ne fera pas la même chose; mais, Blaise... je tremble; regarde ce qui est derrière nous.

B L A I S E, *se retournant.*

Ah! je sommes perdus! C'est Monsieur le Marquis; mais je sommes des bons: il ne regarde pas par ici. Tiens, vois comme il a l'air occupé. J'allons nous en aller bien doucement, sans qu'il nous vøye; & j'allons ben vite nous remettre à notre besogne.

B A B E T.

Et moi, je vais chanter comme pour endormir la petite Demoiselle; & je n'aurons pas l'air de nous en appercevoir.

B L A I S E.

C'est fort ben dit. (*Regardant le Marquis, & s'en allant tout doucement.*) Tatiguienne! Je le renons dedans, & il ne nous y a pas attrapés.



## SCENE II.

LE MARQUIS, BABET.

BABET, *s'asséyant & tournant le dos au Marquis, chante.*

DES Bergères du Hameau  
Babet était la plus belle,  
Des Bergers amoureux d'elle  
Lucas était le plus beau, &c.

LE MARQUIS, *une lettre à la main sans voir Babet.*

L'ingrate! A quelle extrémité elle pousse la hardiesse! Et celui qui a pu la séduire au point de subjurer sa raison, pousse à son tour l'audace jusqu'à venir dans ma terre. Il ose lui dire qu'il vole dans ses bras précisément le même jour que j'arrive ici; & je faciliterai cette entrevue: ah! mon oncle a raison. Je dégraderais le caractère du véritable homme en souffrant cette ignominie. C'en est fait; je veux qu'on l'enferme pour le reste de ses jours; qu'elle soit privée de cet enfant qui fait ses délices & ma honte. Pour le vil objet qui croit trouver ici tout ce qui flatte ses desirs, il va mourir de ma main, ou je ne survivrai point à mon déshonneur. (*Il relit la lettre.*) Le voilà cet indigne écrit que le hazard a fait tomber dans mes mains.

B A B E T , *frédonnant sa chanson & regardant de tems en tems le Marquis, dit tout bas :*

Comme il parle tout seul. Il a bien l'air en colère : je tremblons... si la petite Demoiselle pouvoit s'éveiller, j'nous en irions ben vite.

LE M A R Q U I S , *appercevant Babet, & le berceau, entre dans une fureur qui le met hors de lui-même. (A Babet.)*

Que faites vous là ? *(A part.)* L'aspect de cet enfant me révolte & m'indigne... *(A Babet.)* Sortez.

B A B E T , *tremblant.*

Monseigneur..... Monsieur... le Marquis, je craignons d'éveiller votre Demoiselle... Voyez comme elle dort gentiment.

LE M A R Q U I S , *en colère.*

Ah ! c'en est trop ; sortez. *(Courant après elle jusqu'auprès du berceau.)*

B A B E T , *troublée, s'en allant.*

Ah, ma foi. j'avons trop peur, & j'allons bien vite nous enfuir, sans prendre la petite : & bien, qu'il en ait soin s'il veut ; c'est plus son affaire que la nôtre, puisqu'il nous rudoie de cette manière.





## SCÈNE III.

LE MARQUIS, *seul, & regardant Babes s'en aller. Il fixe le berceau,*

LE voilà cet enfant qui m'est étranger, & qu'on me donne cependant. Ces réflexions égareront ma raison. — Je crois que dans ma fureur... (*Il met la main sur son épée & se retient.*) Ciel ! quelle pitié s'empare de mon âme ? Qu'allais-je faire, malheureux ? Egorger une innocente victime qui n'a point autorisé le désordre de sa mère. Tout mon ressentiment doit tomber sur l'auteur de ses jours... La voilà seule exposée à ma fureur & à ma vengeance. Ah ! que plutôt j'expirerai de regret & de douleur, que d'avoir un instant cette coupable pensée... Je veux être au contraire son protecteur, son appui, son père ; car je ne puis m'en défendre, ce malheureux enfant m'attendrit. (*Il s'approche du berceau & la considère.*) Elle ouvre les yeux... Qu'elle est jolie ! Ce sont les traits de sa mère... Cette douceur... Elle me sourit... Elle me tend ses innocentes mains... Ah ! je n'y tiens plus... (*Il se jette sur le berceau, se relève, & tire son mouchoir.*) Je ne me connois plus... Je n'avois jamais éprouvé une semblable émotion. Je verse des larmes malgré moi. Ah ! nature, nature ! Quel effet dois-tu produire sur un véritable père ; puisque tu as tant de pouvoir sur une âme sensible. Il faut que je la dévore de mes caresses.

## SCÈNE IV.

Madame DE CLAINVILLE, *arrivant & se jettant aux pieds de son mari.* Monsieur DE CLAINVILLE.

Mad. DE CLAINVILLE.

AH, mon ami ! Mon cher époux !

Monsieur DE CLAINVILLE, *interdit & regardant l'enfant.*

Quelle est ma foiblesse ! (*A Madame de Clairville.*)  
 Perfide ! . . . (*La repoussant.*) Prends soin de ton enfant, & évite pour jamais ma présence. (*Il sort.*)

## SCÈNE V.

Madame DE CLAINVILLE, *seule.*

QUE je suis malheureuse ! Je m'arrache des bras de tout le monde pour voler dans les siens, pour lui découvrir mon cœur, mes sentimens & ce fatal stratagème . . . Et lorsque je me sens les forces nécessaires pour l'instruire de tout, il me fuit, il ne veut pas m'entendre . . . O Monsieur de Clairville, Monsieur de Clairville, vous me soup-

connez coupable ! Que vous connaissez mal ce cœur qui ne brûla jamais que pour vous (*Elle se retourne du côté du berceau.*) O ma fille !... O mon cher époux !... Ne puis-je jouir de la douceur de vous réunir à moi. L'émotion que je viens d'éprouver m'a ravi toutes les forces. Je ne fais où j'en suis. (*On entend du fond du parc la voix de la Comtesse.*) *Clainville, ô ma chère Clainville !... (Le Commandeur crie aussi.) Ma nièce, ma nièce, où es-tu donc ?*

## S C E N E VI.

LE BARON, LA MARQUISE, à moitié évanouie sur le Théâtre.

LE BARON, *empressé.*

O MA chère Marquise, en quel état je vous trouve ! Tout le Château est en allarmes sur votre compte. On vous cherche partout.

Mad. DE CLAINVILLE.

Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi ; ce n'est que de Monsieur de Clainville, de mon époux, que je dois recevoir des secours.

LE BARON, *en rians.*

Parbleu ! Vous êtes indéfinissable ; on n'y tient pas. Comment, le cher homme vous a tourné la cervelle à ce point ? Vous le craignez donc beaucoup !

LA MARQUISE, *ingénuement.*

Trop, peut-être; & voilà mon malheur.

LE BARON.

Ah! j'aime au moins qu'on se rende justice, & qu'on convienne de ses torts. Eh bien, laissez-vous conduire; vous avez en moi le plus adroit écuyer; & sur-tout pour tromper les maris jaloux, je vauz pour cela mon pesant d'or.

LA MARQUISE, *à part.*

Quel homme insupportable! Il m'est bien odieux. (*Haut.*) Monsieur le Baron, jusqu'à présent votre pénétration n'a point défini mon caractère. Il faut donc me faire connoître & vous ouvrir mon cœur. Heureuse! si vous approuvez ma conduite, je serai d'autant plus satisfaite pour mon compte en vous ôtant l'erreur qui flatte vos espérances à mon égard, que vous rendrez justice à mes sentimens. Monsieur de Clainville n'a jamais cessé de m'être cher, & je vais par l'aveu le plus pénible vous instruire de la vérité.

LE BARON.

Ah! écoutons ceci attentivement.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES. LA COMTESSE, LE  
COMMANDEUR, Mad. PINÇON,  
BABET.

LE COMMANDEUR, *dans la coulisse.*

OH! nous la trouverons, nous la trouverons...

## SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, *accourant vers la Marquise.*

AH! ma bonne amie, vous m'avez fait bien de la peine. Comment, vous sortez du Château sans instruire personne? Vous courez dans le parc toute seule; on vient nous faire part de votre désordre: que veut dire cet enfantillage?

LE COMMANDEUR.

En effet, cela n'est pas sage, ma chère nièce, & sur-tout après nos conventions.

LA MARQUISE.

Non, mon oncle, permettez que tout ceci finisse, & que les choses n'aillent pas plus avant.

LE COMMANDEUR.

Mais tu n'y penses pas.

LE BARON, *à part.*

Le bon homme est dedans; mais pour la rusée Marquise, elle seint de perdre la tête. Ah quelle adroite Commère! (*Haut au Commandeur.* Il ne faut pas la contrarier. (*Bas à la Comtesse.*) Si vous ne lui parlez pas ferme, & sur-tout en ma faveur, je vous abandonne, Mesdames; c'est abuser de ma patience.

## LA COMTESSE.

Eh, prenez patience à votre tour. Vous ne voyez pas qu'elle n'a pas tout son bon-sens.

## LE BARON.

Moi, je vois qu'elle en a plus que tout le monde. Quelle adresse! Elle nous joue tous les trois ensemble; le Commandeur, le Marquis & moi.

LA MARQUISE, *pâlissant.*

Je ne me sens pas bien; je voudrais me reposer.

## LE COMMANDEUR.

Viens, ma chère nièce; entre pour un moment dans ce pavillon auprès de ton cher enfant: ses caresses t'auront bientôt remise. (*Il lui donne le bras & ils entrent.*) (*A la Comtesse.*) Profitez de la promenade avec le Baron, Madame la Comtesse, en attendant que notre bonne tête de Pinçon se soit cassée.

## LA COMTESSE.

Laiçons la faire; elle nous donnera la Comédie si la Marquise n'y met obstacle.

## LE COMMANDEUR.

Je lui ai cédé mon emploi à cette condition.



## SCENE IX.

LA COMTESSE, LE BARON.

LA COMTESSE, *à part.*

CECI ne prend point la tournure que j'aurois désirée. (*Elle tire sa montre.*) Il se fait tard, & la Marquise renversera tous nos projets.

LE BARON, *à la Comtesse.*

Enfin, vous voyez comme on me traite. Je suis, malgré vous, dans le secret; je vous sauve d'un pas périlleux; je profite de l'aveu que le Marquis m'a fait au sujet de cette inconnue; je prête cette aventure à Madame de Clairville dans l'esprit du Commandeur. Il ne me reste plus qu'à persuader le Philosophe que cette inconnue est son épouse; quoique la chose soit un peu difficile; j'y suis tout disposé, & lorsqu'il faut m'encourager, Madame de Clairville me parle de tendresse, d'amour pour son cher époux, me fait un roman de ses sentimens pour lui. Me croit-elle un idiot, un blanc-bec, pour me débiter de pareilles sottises?

LA COMTESSE, *riant aux éclats.*

A-peu-près; quoiqu'il fasse profession de ruse & de finesse.

LE BARON, *l'interrompant.*

Vous dites, Madame?...

LA

## LA COMTESSE.

Que rien ne vous échappe ; mais il faut , mon cher Baron , faire un meilleur usage de votre esprit ; & ne savez-vous pas qu'une femme qui n'a commis encore qu'une faute , doit être bien novice. Je ne doute pas qu'une seconde intrigue n'aguerisse tout-à-fait Madame de Clainville ; & si vous pouvez la déterminer en votre faveur , vous la rendrez charmante.

## LE BARON.

On n'est pas plus aimable que vous ; parlez-moi d'une femme d'esprit : eh bien , je me rends à vos observations ; c'est juste. Notre chère Marquise a encore les mœurs du couvent , quoiqu'elle ait embrassé avec éclat celles du monde ; mais elle veut encore conserver sa chère pudeur. En vérité , je conviens que je ne suis qu'un sot de me gendarmier contre ses petites manies.

## LA COMTESSE , à part.

Il ne croit pas si bien faire son panégyrique ; mais j'aperçois le Marquis , allons rejoindre son épouse. Il est tems de convaincre ce fat de tous ses ridicules. (*Haut au Baron.*) Voici le Marquis de Clainville ; je vous laisse avec lui. Raccommodez les choses le mieux que vous pourrez , & je reponds de la Marquise. Je vais voir ce qui se passe , & si tout le monde est prêt. . . .

## LE BARON.

Je vous attends à la brune avec la Marquise. La soirée est charmante ; la promenade sera délicieuse.

L



162 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

LA COMTESSE, *en s'en allant.*

Nous n'y manquerons pas : — Tirez-nous d'affaire & nous rirons bien. (*Elle entre dans le cabinet.*)

---

S C È N E X.

LE BARON, *seul.*

AH ! je ne me borne pas à des ris : je veux bien, Mesdames, vous procurer ce plaisir ; mais il faut aussi que j'y trouve mon compte. . . . Voici le Marquis. . . Qu'il a l'air agité ! L'entreprise étoit épineuse. Si c'étoit un sot, je pourrois aisément le persuader ; mais pourquoi cette répugnance ? Un homme d'esprit est plus facile à convaincre qu'un homme borné qui se défie & de lui & de tout le monde. J'ai remarqué souvent que la confiance de soi même faisoit commettre de grandes sottises. J'en ai donné cent fois moi-même l'exemple. D'après cette réflexion je puis tout hasarder.



## SCÈNE XI.

LE MARQUIS DE CLAINVILLE,  
LE BARON, Mad. PINÇON, dans  
le fond du Théâtre avec un chapeau rabattu,  
un fraque à l'angloise, des bottes & un fouet à  
la main.

LE BARON, au Marquis.

COMMENT! Tu n'a pas encore effacé de ton  
esprit ces manies maritales; toi, qui les a con-  
damnées plus qu'un autre.

LE MARQUIS.

Mais, jamais un galant homme n'a supporté  
ce qu'on me fait éprouver. Je t'avoue même que  
ma patience est poussée à bout; j'attends la  
nuit avec empressement. . . . Tiens; lis... (Il lui  
donne la lettre du Commandeur.)

LE BARON, la prenant.

On n'y voit presque plus. (Il lit.)

Madame PINÇON, touchant son épée.

Les voilà fort occupés à lire la lettre du Com-  
mandeur... Je me sens d'une valeur intrépide:  
sous ce habit j'ai cent fois plus de courage... Al-  
lons, donnons-leur la chasse, & ayons l'air de  
ne pas les appercevoir... Madame la Comtesse  
vient de m'assurer que j'avois l'air du plus joli

L 2

164 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

petit-maître de Paris, & malgré le pronostic de mon vieil époux je serai l'héroïne de cette aventure. . . . Ah ! Si je n'avois que quinze ans, comme je profiterois du costume, & sous l'habit de Cavalier j'irais faire le tour du monde... Que de têtes je tournerois en chemin ! Tout l'univers deviendrait fou de moi. (*Elle se promène de long en large.*)

LE BARON, *après avoir lû.*

Je n'en reviens pas. Je suis joué ainsi que le pauvre Marquis. Ah ! Je me garderai bien de justifier à ses yeux sa perfide épouse. (*Au Marquis en lui remettant la lettre.*) Ton mal est sans remède : je me flattois d'y porter quelque soulagement en couvrant tes yeux du bandeau de l'erreur ; mais je n'ai plus rien à te dire.

Madame PINÇON, *rouffant en se mouchant.*  
*Le Baron regardant dans le fond du Théâtre, & donnant sur le bras du Marquis.*

Quel est cet homme qui semble se cacher ?

LE MARQUIS.

Ah ! je le reconnois par l'émotion que j'éprouve. Tu vas être témoin de ma conduite, & de l'injure que je prétends venger en ta présence.

LE BARON.

Je t'approuve ; mais il faut examiner de plus près sa démarche, & si c'est l'auteur de ce billet, je t'affûre qu'il y aura plus d'une affaire à terminer ce soir dans ce parc.

Madame PINÇON, toute tremblante.

Est-ce le serain qui me fait ; je ne fais ; mais je sens que le frisson me gagne. Ce diable de Commandeur m'a promis de se trouver ici... Il n'arrive guères... Ah ! je le vois. (*Elle chante.*)

O nuit, charmante nuit, &c.

LE BARON.

Voilà le signal.

LE MARQUIS, tirant son épée.

C'en est trop, perfide... (*Il va pour courir à Madame Pinçon ; le Commandeur l'arrête.*)

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS. LE COMMANDEUR, à part.

O CIEL ! quel prodige ! Mon neveu en colère, & l'épée nue à la main. (*Haut au Marquis.*) En cet état, que vas-tu faire ?

LE MARQUIS.

Laver mon outrage dans le sang de ce perfide.

LE COMMANDEUR.

Et de qui parles-tu ?

L 3

## 166 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

LE BARON, *retournant le Commandeur.*

Regardez dans le fond de cette allée. Ne le voyez-vous pas ?

LE COMMANDEUR.

Qui ?

LE MARQUIS.

Eh parbleu, mon oncle, vous devriez le deviner; l'auteur de mon déshonneur.

LE COMMANDEUR.

L'impertinent ! Il faut l'attaquer ; mais en homme d'honneur. . . . Es-tu sûr que ce soit lui ? Quels indices en as-tu ? (*Regardant dans le fond du Théâtre.*) Le drôle a bonne façon.

LE MARQUIS, *prenant la lettre.*

Mon oncle, écoutez le sens d'un écrit qui m'est tombé dans les mains. (*Il lui répète.*) « Je vole dans tes bras, ô ma chère Clainville, te sauver des dangers que tu cours, t'enlever à la persécution de ton oncle & de ton froid mari. » (*A part.*) Le perfide ajoute encore un odieux perfiffage ! (*Haut.*) « J'arriverai comme de coutume par la petite porte du parc. Soit prête ; une chaise de poste t'attend. Voilà, mon oncle, comme on se moque de notre pouvoir.

LE COMMANDEUR.

Quant à moi, mon cher neveu, je ne suis point surpris qu'on te mistifie à ce point. Ton ami, Monsieur le Baron, que voilà, m'a fait une histoire tantôt qui justifioit ton épouse ; mais je vois actuellement quel étoit son projet ; & le mystère qu'il a exigé que je gardasse auprès

de toi me prouve assez qu'il n'a voulu la sauver que pour s'en faire un mérite auprès d'elle. Voilà comme son amitié te servoit.

LE BARON.

Je ne m'en défends point ; le Marquis sembloit m'y avoir autorisé.

LE MARQUIS.

Mon oncle , vous allez être témoin avec le Baron de ce qui va se passer.

LE COMMANDEUR.

Laisse-le avancer. Il paroît qu'il ne nous a ni apperçu , ni entendu.

LE BARON.

Il est trop plein de son objet pour s'occuper des dangers qu'il court.

Madame PINÇON *s'avance du côté du cabinet avec un mouchoir devant le nez.*

LE MARQUIS.

Mon sang bouillonne dans mes veines. Je n'ai jamais éprouvé une semblable révolution. (*Il se jette sur les bras de son oncle.*) Oh ! mon cher oncle !

LE COMMANDEUR.

Mon cher neveu , ton état me fait vraiment de la peine. (*A part.*) Et grand plaisir aussi.

Madame PINÇON , *s'approchant du cabinet , & chantant en contrefaisant sa voix.*

Je vais revoir ma charmante maitresse.

LE BARON.

Ah ! nous allons te voir aussi.

Monsieur DE CLAINVILLE , *s'arrachant des bras de son oncle , & courant à Madame Pinçon.*

Mets-toi en garde , perfide , & fais moi raison sur le champ de l'opprobre dont tu m'as couvert.

Madame PINÇON.

Je n'ai pas mon épée, je n'ai que mon couteau de chasse ; mais voilà deux pistolets qui vont nous mettre d'accord.

LE MARQUIS, *avec transport.*

Donne. (*En lui arrachant un des pistolets des mains.*)

Madame PINÇON.

Tirez le premier ; (*à part*) il n'y a rien dedans.

LE COMMANDEUR, *se mettant sur la porte du Pavillon, dit tout bas à la Comtesse :*

Entendez-vous bien ?

LA COMTESSE, *du Cabinet.*

Nous ne perdons pas un mot.

LE BARON, *courant au milieu des deux Champions.*

Un moment, je ne permettrai point que le Marquis expose ses jours sans jouir du fruit de sa victoire. (*à Madame Pinçon*) Qui que vous soyez, quoique vous annonciez beaucoup de bravoure dans cet instant, il n'y a pas moins de lâcheté dans votre conduite. Voilà mon épée, & défendez votre vie contre le Marquis, car je vous annonce que vous aurez encore à vous défendre contre moi, quoique je sois bien sûr qu'il vous en ôtera la fantaisie.

Madame PINÇON, *au Commandeur, bas.*

J'ai la colique.

LE COMMANDEUR, *feignant de ne pas l'entendre, & répondant à l'opposé.*

Vous ne risquez rien, Monsieur, & vous avez

affaire à des gens aussi braves que vous. Je suis ici pour juger sur le point d'honneur.

LE MARQUIS, *avec fureur.*

C'en est assez. (*Au Baron*) Eloigne-toi, Baron.

LE BARON, *se retirant.*

Très-volontiers.

Madame PINÇON, *tremblant & à part.*

Oh ! comme j'ai la main engourdie : oh ! je vais me faire connoître.

LE MARQUIS.

Te mettras-tu en garde ?

Madame PINÇON, *avec dépit.*

Eh ! un instant parbleu ! vous ne donnez pas le tems de la réflexion.

LE BARON.

Oh , oh ! quel changement de voix ?

M. PINÇON, *du fond de la coulisse.*

Arrêtez, Monsieur le Marquis , ne faites rien sans que je vous aye parlé.

Madame PINÇON.

Ah !... le pauvre cher homme, il arrive cependant une fois à propos.

M. PINÇON, *continuant du fond du Théâtre.*

C'est ma maudite femme qui vous trompe , qui s'est mise en homme.

Madame PINÇON.

Voyez cet animal.

LE MARQUIS.

Que veulent dire les cris de mon Valet de chambre ?



SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, M. PINÇON, UNE  
FOULE DE PAYSANS, BLAISE  
ET BABET à leur tête. (*Des Laquais  
portant des torches*).

M. PINÇON, *troublé*.

AH! Monsieur le Marquis, gardez-vous bien  
de croire tout ce que vous voyez.

LE MARQUIS.

Quel est donc cet homme qui se cache?

M. PINÇON, *arrachant le chapeau de sa femme*.

Je vous l'ai dit, Monsieur le Marquis. C'est ma  
coquine de femme; & la lettre que vous avez  
reçue est dictée par Monsieur le Commandeur, &  
écrite par son Secrétaire.

LE MARQUIS.

Que veut dire tout cela, mon oncle?

LE COMMANDEUR. *riant*.

LE BARON.

Je reste anéanti....

LE MARQUIS.

Vous riez, mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Et de bon cœur, je t'affure.

M. PINÇON, *tombant aux pieds du Marquis*.

Ah! Monsieur le Marquis, mon cher Maître,

pardonnez-moi de vous avoir trompé pour plaire à Madame la Comtesse , à Madame votre épouse. Cette inconnue que vous avez rencontrée à la fête de Madame de Saint-Alban , étoit Madame de Clainville. Madame la Comtesse , moi & mon épouse, nous étions tous dans le secret.

LE BARON.

Je suis vexé ; quelle épreuve !

LE MARQUIS.

Qu'ai-je entendu ? ô bonheur que je ne puis concevoir ? Ma chère de Clainville , où est - elle ? Que j'expire à ses pieds de douleur de ne l'avoir pas deviné , & de regret de l'avoir outragée.... Et vous , mon oncle , vous ne le démentez pas.... Est-ce un songe ? est-ce une vérité ?

LE BARON , à part.

L'un & l'autre est possible ; mais ce que je vois de plus sûr , c'est que je suis ici la dupe de tout le monde.

Madame PINÇON.

Pouvez-vous en douter à mon costume , & tout ne vous assure-t-il pas que c'est par les ressources de mon imagination & de celle de Madame la Comtesse que vous êtes le mari le plus heureux.

LE COMMANDEUR.

Je suis instruit de tout. ( *Allant au-devant de la Marquise* ). Viens , ma chère nièce ; & vous , Madame la Comtesse , achevez de le convaincre , car jamais homme n'a reçu une surprise plus agréable.

SCENE XIV & dernière.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DE CLAINVILLE.

M. DE CLAINVILLE, *courant au-devant de Madame de Clainville.*

O LA plus adorable de toutes les femmes ! J'abjure à tes genoux cette fausse philosophie , qui ne fût jamais dans mon ame. Tout homme sensible ne peut dompter ses passions que par les travers de son esprit.

Madame DE CLAINVILLE, *avec la plus grande joie.*

O mon ami , mon cher époux !

M. DE CLAINVILLE.

Dis ton amant , & ton amant le plus passionné.

LA COMTESSE.

Gardez toujours ce titre , & nous vous promettons , de notre côté , de ne jamais changer....

LA MARQUISE.

Tous les deux ne font qu'un à mes yeux.

LE COMMANDEUR.

Enfin nous l'avons corrigé.

LE MARQUIS.

Ah ! dites plutôt que vous m'avez guéri. Puissent tous les maris me prendre pour modèle ; mais

la dépravation des mœurs n'approuve plus cet amour pur & respectueux. On s'associe aujourd'hui pour se séparer demain. Voilà le fruit de la philosophie de notre siècle ; mais je reconnois , dès ce moment , le véritable bonheur. Etre uni avec mon épouse , l'adorer , en être tendrement aimé , être chéri de mes enfans , faire leur félicité , voilà désormais où je borne tous mes plaisirs.

LA COMTESSE , *au Baron.*

Eh bien , cher Baron , que penserez - vous actuellement de moi & de la Marquise ? J'avois promis de vous être utile , & je crois qu'en nous faisant connoître véritablement , c'est vous rendre service.

LE BARON.

Je vois , Madame , que tout est possible aux jolies femmes.

LA COMTESSE , *à la Marquise.*

Ma chère amie , devons-nous prendre ceci pour un compliment , ou pour une satire ?

LE MARQUIS.

Une satire , Mesdames , je défie son esprit d'en trouver le sujet dans votre conduite.

LE COMMANDEUR.

Si Monsieur le Baron étoit un fat , il en trouveroit bien le moyen pour se venger du sanglant badinage de ces dames.

LE BARON , *à part.*

Le Commandeur me persifle aussi... Je l'ai bien

174 LE PHILOSOPHE CORRIGÉ,

mérité. (*haut*) Mesdames, le Marquis me rend seul la justice qui m'est due. Je vous laisse le triomphe de m'avoir fait votre dupe; &, loin de me plaindre, je m'applaudirai toujours d'avoir pu vous donner ce plaisir.

Madame P I N Ç O N.

Monsieur le Baron, je vous remets les armes après vous avoir vaincu.

L E B A R O N.

Mon épée vaudra actuellement celle de la Pucelle. L'héroïne Pinçon ne lui céderoit en rien.

Madame P I N Ç O N.

Je suis satisfaite de moi; j'ai prouvé à Monsieur Pinçon qu'une femme a toujours raison quand elle veut.

M. P I N Ç O N.

Comme elle va s'en prévaloir!

L A C O M T E S S E.

A ce qu'il paroît, nous sommes tous contents; mais je vois autour de nous deux personnes qui ne le font pas de même.

L E B A R O N.

(*Elle regarde Blaise & Babet qui lui font signe*).

Ah! je vous entends; il y a un certain Blaise, parmi le monde, que je ne connois pas trop.

B L A I S E.

Ventre fanguienne, Monsieur le Baron, je vous connoissons très-ben, & c'est de nous que vous parlez. Appuyez donc ferme.

COMEDIE.

175

LE COMMANDEUR.

Je dote Babet ( *au Marquis* ). Tu te chargeras bien de ton Jardinier ?

LE MARQUIS.

Je veux , mes enfans , vous unir dès ce soir.....  
Ma chère Pinçon , je ne t'oublierai pas , ainsi que ton mari.... Et vous , Madame la Comtesse , jouissez de votre récompense , en comblant le bonheur de deux cœurs qui n'ont jamais cessé de brûler l'un pour l'autre.

BLAISE.

Le bon Seigneur !

BABET.

Le bon Maître !

TOUS LES PAYSANS ENSEMBLE.

Le bon Seigneur , le bon Maître !

FIN.

## VAUDEVILLE.

Air : *Avec les jeux dans le Village.*

## LA COMTESSE.

**P**OUR ramener cette sageffe  
 Qui veut en tout donner ses loix ;  
 Du ridicule avec adresse  
 Il nous faut emprunter la voix ;  
 D'un pédant à l'humeur chagrine  
 Elle braverait la leçon ;  
 C'est l'amitié pure & badine  
 Qui fait entendre la raison.

## LE MARQUIS.

AVEC un cœur tendre & paifible ,  
 Le goût même un peu dédaigneux ,  
 De l'épouse la plus sensible  
 Je me retrouve l'amoureux.  
 Quoiqu'en connaisseur on s'érige ,  
 Sous le mafque tout est égal.  
 L'amitié coûte & me corrige ;  
 Il est des leçons jufqu'au bal.

LE

LE BARON.

POUR moi, d'une leçon si sage  
 Je vais tâcher de profiter ;  
 L'on doit, lorsqu'on a de l'usage ;  
 Prévenir qui veut nous tromper :  
 Femme raisonnable ainsi pense ;  
 Et puis l'on gagne à cela  
 Quelques faveurs que la confiance  
 Nous procure par-ci par-là.

LE COMMANDEUR.

NE croyons pas à l'apparence ,  
 Elle est trop sujette à l'erreur :  
 Femme qui prouve sa confiance ;  
 De son mari fait le bonheur.  
 Mais , que je plains ceux de la Ville ;  
 Séduits par leur digne moitié ,  
 Peu sont trompés à la Clainville ,  
 Et beaucoup en réalité.

M. PINÇON.

Pour moi qui ne suis qu'une bête,  
 Je n'en avais jamais douté ;

M



## VAUDEVILLE.

Je me souviens de cette fête ,  
 Dieu fait comme je fus trompé !  
 Je croyois alors qu'une femme  
 A son mari , de bonne foi ,  
 Telle que nous voyons, Madame ,  
 Ne devait aimer que sa loi.

## BLAISE ET BABET.

## BLAISE.

Je sommes sûr de nos tendresses  
 Que je gardons parmi nous tous ;  
 Au Village les tendres caresses ;  
 A la Ville on doute de tout,

## BABET.

Ah ! sois bien sûr , mon très-cher Blaise,  
 Que j'n'aimerons jamais que toi :  
 Qu'importe toutes les richesses ,  
 Quiconque aime est égal au Roi. *bis.*

## LE MARQUIS.

D'UNE aimable Philosophie  
 Il faut faire provision,  
 L'amour , & non la jalousie ,

Va me fixer près d'Apollon :  
 Je veux, lui vouant mon hommage ,  
 Monter ma lyre à l'unisson ,  
 Elle peut d'un fou faire un sage ,  
 Et d'un sage un vrai Céladon.

Madame P I N Ç O N .

D E cet habit je sens les charmes ;  
 Et je me crois un joli cœur ;  
 Sous lui chacun me rend les armes.  
 L'illusion fait le bonheur.

A U P U B L I C :

Je suis heureux , puissiez-vous l'être ,  
 En vous amusant de mon jeu :  
 L'Ecolier qui séduit son Maître ;  
 Est fort content de son enjeu.

I N .



ONE

THE

OF

AND

THE

THE

THE

R

2







Digitized by Google

